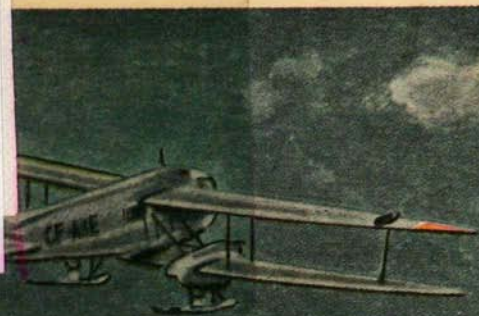


54
2915
068037
1948



du
Cométique
à L'AVION



par Le Père
L. GARNIER
Eudiste

1417



Bibliothèque Nationale du Québec

DON DU
Bureau des études

du

266 (71.4)
G 236 d

Cométique
à l'AVION

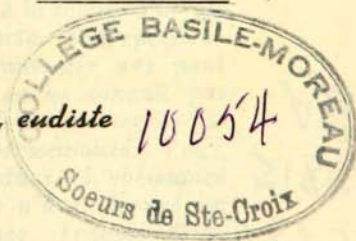
**Les Pères Eudistes
sur la Côte Nord**

(1903 - 1946)

Notes et souvenirs d'un ancien missionnaire.

Le Père Louis Garnier, eudiste

10054



Tous droits réservés

Imprimi potest :

A. D'AMOURS, C. J. M.

Superior provincialis.

Die 24a aprilis 1947.

Caroloburgensi, Que.

BV

2815

C68G37

1948

ÉVÊCHÉ DU GOLFE ST-LAURENT,
BAIE COMEAU.

Révérènd Père Louis Garnier, C. J. M.,
Baie Comeau,
(Saguenay), P. Q.

Mon très cher Père,

Il ne s'agit pas tant pour moi d'écrire une préface à votre livre que de vous dire le plus chaleureux merci du cœur. La préface, l'honorable Monsieur Gagnon l'écrira de main de maître. Nul meilleur ami ne pouvait entreprendre cette tâche. Il n'est pas de la Côte Nord, il est vrai, mais il l'aime et ses paroles en tête de votre ouvrage exprimeront d'une façon symbolique que votre rayonnement a souvent traversé le fleuve, qu'il a plus souvent encore pénétré jusqu'aux ministres de notre Gouvernement, toujours pour le bien de votre chère patrie d'adoption.

Le merci du cœur c'est à moi de vous le dire, à moi, enfant de la Côte Nord, devenu votre évêque. Vous dirais-je merci pour votre longue et belle vie toute sacrifiée au progrès de notre petit peuple ? Non, le temps n'est pas venu de ce merci ; car, votre vie, vous pouvez la faire encore longue et belle, et votre livre n'en est pas le couronnement. Mais il m'incombe le doux devoir de vous exprimer ma reconnaissance personnelle, et celle de notre population entière pour cet écrit qu'on a attendu comme on attend un régal.

Vous avez passé de longues heures à la tâche. Parfois le découragement a frappé à votre porte. Entreprendre d'écrire son premier volume à soixante-dix ans peut sembler inexcusable témérité quand on ne connaît pas la séduisante jeunesse qui n'a cessé de sourire et de construire en toute votre ardente personnalité. Vous, vous avez connu des œuvres plus ardues. L'obéissance vous les avait confiées. Jamais vous n'avez trouvé un obstacle à l'épreuve de votre obéissance. Ardente, éclai-

rée, courageuse, et surtout remplie d'une charité joyeuse, elle a renversé toutes les oppositions et quarante-cinq ans de votre belle vie ont réchauffé votre patrie d'adoption de toutes les ressources bienfaisantes d'un cœur sacerdotal.

Votre livre est aussi un acte d'obéissance. C'est le Père Louis-Philippe Gagné qui en a suggéré l'idée. Mais je vous entends encore soumettre cette idée à votre évêque avec l'humilité d'un enfant qui demande un conseil. On vous l'avait dit souvent qu'il ne fallait pas laisser périr à jamais ces trésors de souvenirs, mais avant de les confier à la méditation des générations montantes, vous vouliez en recevoir l'ordre. C'était presque cruel de vous le donner car je n'ignorais nullement la somme de travail que je vous imposais. Trois années y ont passé, trois années de recherches, de correspondances, de lectures, de retouches, de soucis. Nous avons maintes et maintes fois admiré la douceur, l'humilité avec lesquelles vous sollicitiez les avis et les corrections.

J'ai eu le bonheur de relire à plusieurs reprises votre manuscrit. Votre livre est bien de vous. Vous y vivrez à travers ces pages. C'est votre parole, votre gaieté, votre optimisme, votre courage. Nous nous en réjouissons tous, car parmi cette pléiade d'Eudistes français que la Côte Nord n'oubliera jamais, vous restez l'une des plus attirantes figures. Vous n'avez pas eu l'intention d'écrire l'histoire de la Côte Nord. Vous relatez des notes et souvenirs qui ne débordent la période eudistique que pour bien délimiter votre cadre. C'est exactement ce que nous vous demandions. L'histoire restera à écrire et s'écrira. Mais pour le moment il importait de raconter comment des hommes qui avaient tout sacrifié, tout perdu : une douce patrie, des familles aimantes, la fortune même, se sont pris de cœur-joie à aimer un pays rude, un climat rigoureux, une population pauvre. Il fallait dire leur courage, leur abnégation, leur joie quand ils devaient se contenter du rien que nous pouvions leur donner. Il fallait peindre une œuvre, en apparence modeste, en face des moyens dont disposeront les ouvriers de

demain, mais que nous savons encore, nous, mesurer à la grandeur des sacrifices qu'elle a nécessités. Cette peinture vous l'avez brossée allègrement, cher Père, et même les évêques, aux heures pénibles, viendront y puiser des leçons de courage et de persévérance. Tous y contempleront à nouveau les grandes figures des Blanche, des Chiasson, des Leventoux, des LeStrat, des Gallix, Brézel, Conant, Tortellier, Pétel, Lejollec, Blondel, pour n'en nommer que quelques-uns, et par-dessus toutes ces belles et nobles images, rayonnera le bon, le grand sourire d'un vénérable et beau vieillard aux cheveux blancs que la Côte Nord a tant et tant aimé.

N.-A. LABRIE, C. J. M.

Evêque du Golfe St-Laurent.



PRÉFACE

Les Canadiens français connaissent-ils bien l'œuvre magnifique de nos communautés religieuses ? Plusieurs ont pris connaissance des récits émouvants du Révérend Père Pierre Duchaussois, O. M. I., où le vaillant missionnaire rappelle les travaux apostoliques des premiers évêques de l'Ouest canadien, de la communauté des Pères Oblats et de la congrégation des Sœurs Grises. Les missions de l'Ouest et de l'Extrême-nord canadien ont donc leur historien et l'œuvre du Père Duchaussois est complétée par les travaux du Père Morice. Jusqu'ici cependant, l'histoire était demeurée silencieuse sur le dévouement des Pères Eudistes sur la Côte nord du fleuve St-Laurent. Aucun écrivain n'avait encore tenté d'effectuer des recherches, afin de retracer l'histoire de la fondation des premières missions de la Côte nord, missions qui sont à l'origine des paroisses échelonnées aujourd'hui le long de l'immense territoire qui s'étend de Tadoussac au Labrador.

L'intéressant volume du Révérend Père L. Garnier ouvre donc nos yeux sur une histoire admirable et presque inconnue du grand public. Les premiers missionnaires Eudistes ont accompli leur œuvre d'évangélisation dans le silence et la solitude. Grâce au Père Garnier, nos compatriotes pourront contempler le tableau des origines et du développement apostolique de la côte nord qui comprend aujourd'hui : l'évêché du Golfe St-Laurent et le vicariat apostolique du Labrador.

J'ignore les raisons qui m'ont valu l'aimable invitation d'écrire ces quelques lignes en guise de préface au livre du Père Garnier. L'explication provient probablement du fait que j'ai eu à maintes reprises au cours de ma carrière l'avantage appréciable d'être en contact avec la communauté des Pères Eudistes. Depuis 1920, j'habite la paroisse de St-Cœur de Marie et c'est le presbytère de St-Cœur de Marie qui est à Québec le centre

de ralliement des vaillants missionnaires de la région du Bas St-Laurent.

Il y a quelques années, comme Ministre des Mines et des Pêcheries, j'ai pu apprécier de plus près le dévouement inlassable, la grande charité et l'extrême modestie des Pères Eudistes de la Côte nord. C'est même au cours de l'un de mes voyages là-bas, que j'ai eu l'occasion de rencontrer pour la première fois l'auteur du beau livre que j'ai aujourd'hui l'honneur de présenter à mes compatriotes. Il est à Baie Comeau, le grand ami des pêcheurs. A maintes reprises, il est venu à Québec pour intéresser les hommes politiques et les fonctionnaires aux multiples problèmes auxquels ont à faire face les hommes qui consacrent tout leur labeur à l'industrie de la pêche.

Ordonné prêtre en 1894, le Père Garnier arrivait au Canada en 1903. Après un court séjour comme missionnaire à Manicouagan et deux années consacrées à l'enseignement, de 1905 à 1907, au collège Ste-Anne de la Baie Ste-Marie, en Nouvelle-Ecosse, il revenait continuer ses travaux apostoliques à l'Île d'Anticosti. De 1908 à 1918, il exerce son ministère à Natashquan et de 1918 à 1945, à la Rivière-au-Tonnerre.

L'apostolat religieux dans cette partie négligée de la province de Québec au début du siècle comportait des difficultés extraordinaires, comme le prouve la lecture de ces pages attachantes, où nous respirons les grands vents du large et "l'atmosphère exaltante" où les héroïques missionnaires ont, au prix de leur santé et au risque de leur vie, travaillé sans relâche, afin d'apporter aux pêcheurs, aux trappeurs, aux bûcherons et aux Indiens, les lumières de la vie spirituelle.

Comme l'écrivait un éminent religieux dans "Le Devoir", au cours de l'été 1946, à l'occasion de l'intronisation de Son Excellence Monseigneur Alexandre LaBrie, le premier évêque du diocèse du Golfe St-Laurent:

"C'est par la porte de l'Acadie que les révérends Pères Eudistes entrèrent au Canada sous le

signe de la Vierge Marie, Etoile des mers et patronne de l'Acadie. En 1890, Mgr O'Brien, archevêque de Halifax, demande au supérieur général des Eudistes le R. P. Ange Le Doré, des éducateurs français pour les Acadiens de la Baie Sainte-Marie, en Nouvelle-Ecosse. Cette demande fut agréée et les Eudistes fondèrent ainsi le collège de Sainte-Anne de la Pointe-de-l'Eglise (Church Point) dont le rayonnement a été considérable et l'influence profonde...

Plus tard, la lutte entreprise par le gouvernement français contre les congrégations permit à la communauté des Pères Eudistes de multiplier ses œuvres apostoliques au Canada. Le 18 août 1903, vingt-neuf religieux arrivèrent à Québec et douze se rendirent sans retard sur la côte nord du fleuve St-Laurent.

Un immense domaine s'offrait à leur apostolat : huit cents milles de côte de Bersimis au détroit de Belle-Isle et qui ne comptait que neuf mille âmes de population. Aucun moyen de communication ne reliait les postes de pêche, si ce n'est le canot en été, le cométique en hiver.

Les Pères Eudistes ont multiplié les maisons d'éducation dans les provinces maritimes et dans le Québec. Des paroisses florissantes témoignent de leur générosité et de leur dévouement. Leur apostolat obscur et héroïque sur la Côte nord et en Acadie leur vaudra certes la reconnaissance et l'admiration du peuple canadien.

Ce livre du Père Garnier écrit d'un style alerte et vivant fournira aux historiens de notre chère province des renseignements précieux non seulement sur l'activité des membres de sa communauté, mais encore sur les pionniers de la Côte nord, dont plusieurs sont venus de la vaillante Acadie. Nous admirons chez ces héros obscurs les qualités traditionnelles de probité, d'endurance et d'énergie de la race française en Amérique.

Aujourd'hui, cette région connaît un essor rapide vers le progrès. Grâce au patriotisme vigilant du premier

ministre, l'honorable Maurice Duplessis, des routes se construisent, des villes comme Baie Comeau naissent dans la forêt; des coopératives de pêche, de crédit, se multiplient; des coopératives d'électrification rurale sont en voie de formation.

Comme j'avais l'occasion de le dire lors des fêtes qui ont marqué l'intronisation de Son Excellence Monseigneur LaBrie, le 11 août 1946 :

“L'érection du nouveau diocèse sera, nous l'espérons, le début d'une nouvelle ère de progrès.

“Soyez assuré, Excellence, que vous pouvez compter sur la collaboration sincère du gouvernement de l'Union Nationale et de son chef, l'honorable Maurice Duplessis, pour assurer comme il convient, le développement des richesses économiques dans l'intéressante région du Bas St-Laurent. Dans le passé, la collaboration que nous vous avons apportée est l'image de la conception que nous nous faisons de la collaboration de l'Eglise et de l'Etat. L'Etat doit faire les sacrifices nécessaires afin d'assurer le développement des richesses que la Providence nous a données, afin d'enrichir le patrimoine commun. Ce développement se traduit dans la pratique par la création de nouveaux centres, de nouvelles villes, par l'agrandissement du marché de la production et du marché du travail. L'Eglise, par son action bienfaisante, fonde de nouvelles paroisses, érige de nouvelles œuvres, étend le rayonnement de la foi et de la religion, pour ensuite agrandir les diocèses existants et en créer de nouveaux. On me permettra de dire que c'est là le résumé de l'histoire du diocèse du Golfe St-Laurent. Le gouvernement de la province de Québec continuera son œuvre dans l'est de la province. Nous avons l'espoir que l'industrie agricole se développera sur la Côte nord et qu'elle ajoutera son apport à l'industrie forestière et minière et à l'exploitation des

pêcheries pour activer d'une façon plus stable et plus rationnelle le développement économique de cette partie intéressante du Québec''.

Onésime GAGNON.



AVANT-PROPOS

Le dix octobre 1945, un missionnaire aux cheveux blancs, 74 ans révolus, vieilli au service des âmes, vient de quitter, bien à regret, sa dernière mission de la Rivière-au-Tonnerre où il a pérégriné pendant vingt-sept ans. Il met le pied sur les quais de Baie Comeau où ses supérieurs lui ont offert une demie-retraite et "deux chambres ensoleillées" selon l'expression du curé de l'endroit, le Père Louis-Philippe Gagné. Singulier retour des choses, c'est au fond de la Baie des Anglais, aperçue du quai, toute proche, que cet Eudiste quittait, un soir de septembre 1903 le vapeur "King Edward" pour prendre charge, avec le Père Auguste Brézel, du poste de "Manicouagan" et des missions voisines. Que l'on juge de son ébahissement à la vue des transformations opérées dans ces lieux depuis 42 ans !

Mais voici pour lui une autre surprise. A peine a-t-il échangé les premières salutations avec le Père Gagné, que cet ami, qui n'est pas étranger à son arrivée à Baie Comeau, lui dit à brûle-pourpoint : "Père Garnier, il faudra écrire un livre sur la Côte Nord". Depuis longtemps des amis avaient exprimé le même désir. Mais comment le réaliser durant la vie mouvementée d'une mission de soixante milles dans l'isolement d'un presbytère labradorien ?

Cette fois, le vieux missionnaire est alerté et intrigué par les instances d'un supérieur authentique... Il soumet l'idée à son évêque, Son Excellence Mgr N.-A. LaBrie, qui approuve, donne un ordre formel, fournit tous les documents à sa disposition, et plus tard, accepte même d'écrire le chapitre de la Colonisation sur la Côte Nord, sujet qu'il connaît mieux que personne, ayant présidé à ses misérables débuts.

Dans la suite, le Père Louis-Philippe Gagné et son vicaire, le Père Gustave LeGresley insistent, remontent le courage souventes fois abattu du pauvre écrivain. Tous les missionnaires de la Côte informés paraissent heureux du projet. Le Très Révérend Père d'Amours, Provincial des Eudistes au Canada, applaudit de tout cœur. Le Très Honoré Père François Lebesconte, Supérieur Général se réjouit et félicite. Plusieurs confrères apportent leur concours bienveillant à une œuvre jugée tout à fait opportune à l'époque d'une transition si remarquable pour le vicariat apostolique du Golfe Saint-Laurent.

Ce préambule fait déjà comprendre au lecteur qu'il ne doit pas s'attendre à trouver, dans ces "Notes et Souvenirs", un livre construit selon les règles de l'art "et de l'histoire" comme l'a remarqué judicieusement un lecteur du manuscrit.

Le but poursuivi tout le long de ces chapitres, c'est de recréer une atmosphère qui a existé, et qui tend à disparaître; c'est de faire mieux connaître au public cette partie de la Province encore ignorée d'un grand nombre de Canadiens. Le travail des missionnaires y sera tout naturellement rappelé. Cinquante-deux Eudistes se sont dévoués sur la Côte Nord depuis 1903. Beaucoup ont disparu. Quatre y ont trouvé la mort dans les glaces du Labrador. Le souvenir de leur dur apostolat, si bien dirigé et soutenu par quatre chefs illustres, ne doit-il pas être gardé pour l'édification des générations futures? Ces notes et souvenirs diront d'où sont venus leurs paroissiens, ces pionniers si vaillants, occupés jadis à la chasse aux loups-marins près des rives de Terre-Neuve ainsi qu'à la pêche à la morue et autres poissons, dans les eaux du Golfe. On décrira certains aspects de la chasse aux animaux à fourrure par les Indiens et quelques Canadiens, dans les forêts du Labrador, théâtre de plusieurs morts tragiques. On y montrera les difficultés des voyages en cométique, (1) du transport du courrier en hiver comme en été.

(1) Traineau tiré par des chiens. Mot esquimau Kometic.

La pêche, industrie de base sur la Côte Nord ne suffisant pas à faire vivre les habitants, cette région a passé par des crises diverses dont la dernière a duré de 1926 à 1937, à laquelle il a fallu faire face. C'est là que les missionnaires ont dû agir avec énergie, pour arracher leurs ouailles à la misère, les garder à leur métier, en partageant leurs angoisses et leur pauvreté. La Divine Providence s'est servie d'un moyen nouveau pour venir en aide à une population durement éprouvée : l'ouverture des chantiers. (2) Le livre "Du cométique à l'Avion" parlera des chantiers de la Côte Nord. On sait que ces chantiers, surtout celui de Baie Comeau, y ont amené depuis vingt ans des ouvriers et des bûcherons de toutes les parties du pays... Durant l'été de 1946-1947, cette population flottante a atteint presque dix mille. La cité industrielle de Baie Comeau ainsi que sa rivale de Forestville ont permis, en outre, au Gouvernement de la Province de Québec, d'ouvrir des paroisses de colonisation, dont le progrès est grandement facilité par leur voisinage. De plus, les rapports d'ingénieurs et d'experts en géologie et en minéralogie qui pendant les vingt dernières années ont parcouru les forêts et sauté les rochers du Labrador, laissent entrevoir pour cette région un avenir splendide. Dans ce vaste empire de l'Ungava dont la Côte Nord sert de bordure au sud, les célèbres compagnies Hollinger et Kenco semblent prêtes à dépenser des millions en travaux de toutes sortes.

N'était-il pas bon de faire revivre un passé plein d'intérêt et de dire les développements qu'un demi-siècle a apportés dans un territoire si lointain dont le principal a été l'érection, par l'Eglise Catholique, du nouveau diocèse du Golfe Saint-Laurent ?

Tel est le but poursuivi par l'auteur des humbles récits "Du Cométique à l'Avion".

(2) Expression canadienne pour désigner les travaux d'exploitation de la forêt. Elle a fini par devenir le nom générique des localités vivant de cette industrie. Ce mot sera employé dans ce sens au cours de ces récits.

CHAPITRE I

LES PIONNIERS

**Les Terre-Neuviens. -- Les gars de Berthier.
Les Madelinots. -- Les Gaspésiens.
Le choix des villages.**

DANS une causerie donnée à la Salle des Chevaliers de Colomb à Québec, le 23 février 1943, Son Excellence Mgr N.-A. LaBrie, vicaire apostolique du Golfe Saint-Laurent, a fourni à ses auditeurs des renseignements si intéressants et si précis sur la Côte Nord, qu'il convient de leur assigner la première place dans ces Notes et Souvenirs.

"En tant que vicariat apostolique du Golfe Saint-Laurent, la Côte Nord commence à la Rivière Port-neuf pour se terminer à Blanc-Sablon, une distance de 709 milles. C'est mon domaine spirituel, auquel il faut ajouter Anticosti... ! Vous voyez que cette Côte Nord n'est pas tellement au nord qu'il faille grelotter, rien que d'y penser. Québec est aux environs de 47 de latitude, et la Côte Nord, dans son ensemble, ne s'élève que très peu au-dessus de 50, si ce n'est pour finir sur le 53. Sa direction générale est plutôt de l'est à l'ouest et elle se termine loin à l'est de la longitude de Halifax. Nous nous ressentons donc à la fois de l'influence du Gulf Stream, ce qui explique notre climat plus doux en hiver, et du voisinage des courants froids qui nous arrivent de Belle-Isle et sont la cause des brouillards et de la fraîcheur de nos étés.

Ces sept cent neuf milles peuvent se diviser en trois

zones. La première, de l'ouest à l'est, va jusqu'à Sept-Iles. Elle se compare à la Côte Sud. Elle jouit du climat de Rimouski. L'autre qui s'étend des Sept-Iles à Natashquan connaît des hivers moins froids que la première, ordinairement très agréables, avec un ciel très pur, plutôt calme, et une chute de neige modérée. Son été, très frais, fait les délices de certains tempéraments. Ceux qui aiment la glace peuvent continuer jusqu'à Blanc-Sablon. Même au mois d'août, ils y verront encore des glaces se balancer au gré des flots. J'ai vu de ces immenses icebergs échoués à trente-cinq brasses d'eau, soit 210 pieds. Véritables châteaux, ils sont splendides avec leurs découpures, leurs stalactites, leurs grottes où la lumière s'amuse à passer par toutes les nuances, du plus pur blanc au plus riche indigo.

La Côte Nord, dans son ensemble, est l'une des plus vieilles terres du monde, étant de formation entièrement granitique. Il faut excepter cependant les îles de Mingan et Anticosti, qui se rattachent au bloc des Apalaches et sont de formation calcaire et fossile. Les Laurentides qui en forment l'ossature chevauchent sur toute sa longueur, s'éloignant parfois de la mer, pour revenir tout aussitôt baigner leurs pieds dans les eaux vertes du Golfe, et, après Natashquan, plonger résolument dans les flots pour se réduire, par leurs sommets, en archipel de milliers d'îles et d'îlots. Cette dernière région constituerait un véritable paradis pour les géologues. Peu de pays peuvent nous donner une meilleure idée des cataclysmes qui ont bouleversé le globe aux temps préhistoriques. Les glaciers y ont creusé de profondes rainures sur la croûte granitique. Les tremblements de terre ont sectionné les montagnes en tranches parallèles, pendant que d'immenses failles longitudinales ont donné naissance à de longues passes où les plus gros bateaux peuvent circuler; d'autres crevasses transversales ont créé des fiords aussi pittoresques que ceux de la Norvège".

Cette division en trois zones vaut aussi pour la



R. P. Louis Garnier, c.j.m.
Missionnaire sur la Côte Nord depuis 1903



**R. P. Charles Arnaud, o.m.i.
Missionnaire des Montagnais pendant 50 ans à Bersimis**

végétation. Les "Notes et Souvenirs" renseigneront le lecteur à ce sujet quand il y sera traité de la colonisation sur la Côte Nord. Quant aux beautés de la nature offertes aux yeux des touristes tout le long de ses rives, elles sont variées comme ses îles boisées ou nues, comme ses rochers gris ou blancs, comme ses grèves recouvertes d'un beau sable roux, ou bien de l'ilménite tout noir qui s'y est déposé en maints endroits. A quelle partie de la Côte Nord donner la préférence pour les stations balnéaires de l'avenir ? La Pointe-aux-Outardes, Godbout, Baie-de-la-Trinité, Pentecôte, Sainte-Margurite, Les Sept-Iles, Moisie, Matamek ? ... Un artiste, Monsieur J.-E. Chabot, étant venu, vingt ans passés, essayer son appareil devant les rives de la seconde zone, ses belles photographies eurent une heure de succès dans le journal "La Presse Illustrée" de Montréal, et un correspondant de France écrivait à son frère missionnaire de cette région: "Ton pays est ravissant, tes photos nous rappellent à s'y méprendre certains des paysages bretons de la Manche, si fréquentés par les touristes de France et de Grande-Bretagne".

Si nous passons, maintenant, au côté ethnographique, il semble bien prouvé que Jacques Cartier, après avoir traversé le Détroit de Belle-Isle, débarqua à un endroit qu'il appela "Brest", probablement le "Vieux Fort" d'aujourd'hui, et planta sur cette terre canadienne la première croix fleurdelisée. Il paraît aussi certain que des pêcheurs Basques construisirent à "Bradour" des établissements de pêche dont on voit encore des vestiges intéressants. Est-ce que ces pêcheurs, devançant encore Jacques Cartier, là aussi, ne se rendirent pas jusqu'aux Sept-Iles où "l'Île-aux-Basques" et la "Pointe-aux-Basques" qui, bien connues de nos jours, attestent au moins leur passage en ces lieux ? Que dire du port de "Brest" fondé par un nommé Aubert, de Dieppe ? Un vrai port, autour duquel se seraient groupées deux cents familles ? Un gouverneur aurait administré la colonie et un aumônier s'y serait occupé des intérêts spirituels. Poste

éphémères, à tout événement, qui dura "ce que durent les roses". L'Europe ne colonisera pas cette "terre de Caïn" comme l'appelait Jacques Cartier. On était si loin de la douce France ! Les Français, devenus Canadiens, y reviendront plus familiarisés avec les voyages dans le Golfe.

Comment ces agglomérations de Canadiens, qui seront les ouailles des Pères Eudistes en 1903, se sont-elles formées ? Il y aurait de belles pages d'histoire à écrire sur chacun de ces groupements. Que de traits de courage, de dévouement, de charité chrétienne, voire d'héroïsme, à présenter aux petits-fils de ces pionniers incomparables ? Donnons, sur l'origine des villages labradoriens, quelques aperçus dont le souvenir mérite d'être rappelé dans ces notes.

En 1820, on ne rencontre pas une femme européenne au Labrador. Parmi les premiers résidents on trouvait de vaillants pêcheurs de Jersey et de Terre-Neuve. Ce sont, sans doute, leurs descendants que l'on voit actuellement dans ce district. Citons les noms des familles Jones, Robertson, Wilcott, Collier, Kennedy, Court, King, Russell, Foreman, Organ, Gallichon.

Cependant, à la même époque, de hardis pêcheurs de Berthier et des environs, poussés peut-être par le souvenir des grandes équipées labradoriennes de Louis Jolliet, Seigneur d'Anticosti et des Iles de Mingan, se décident aussi à tenter la grande aventure. Bons marins, vrais loups de mer comme tant de riverains du Saint-Laurent, ils s'embarquent sur de petites goélettes à voiles qu'ils dirigent à merveille. Le voyage long et pénible a demandé des semaines, et la saison est déjà bien avancée quand les gars de Berthier pénètrent dans la Baie de Brador à huit cents milles de leur village. Surpris de pouvoir mettre le pied au Vieux Fort, le port de mer des temps passés, sur de petits terrains défrichés, ils y dressent leurs tentes. Des pêcheurs Terre-neuviens établis non loin d'eux leur montrent des vignes chargés de belles

morues et des hangars remplis de poisson salé. Jamais d'aussi belles prises n'ont été faites à Berthier ! Ils jettent donc leurs lignes et tendent leurs filets. Hélas, sans succès : au détroit de Belle-Isle et dans les baies voisines à l'ouest, il faut être là quand le poisson pénètre dans les eaux du Golfe ! Ils sont arrivés trop tard ! Désespérés, quelques-uns hissent les voiles pour regagner les pays d'en haut. Mais voguer l'espace de huit cents milles au gré des vents et des tempêtes si fréquentes pendant l'automne ? ... D'autres hésitent, pensant leurs chances meilleures le printemps prochain, alors qu'ils seraient sur les lieux à l'arrivée du poisson. Ils décident donc de passer l'hiver dans leurs campements de fortune, en faisant la chasse aux lièvres et aux animaux à fourrure. Durant l'été, ils s'associent d'abord aux Terre-Neuviens depuis longtemps à l'œuvre dans la région. Puis, ils travaillent pour leur propre compte. Des pêches magnifiques couronnent leurs efforts, leur permettant même de faire de sérieuses épargnes ... N'est-ce pas le temps de bâtir quelques demeures pour y installer leurs familles ? On ne brise pas, chez les catholiques, les liens sacrés formés au pied des saints autels. Aussi, malgré la distance énorme à parcourir sur l'eau, les femmes, accompagnées de leurs enfants, viennent-elles peu à peu rejoindre leurs maris, occuper la maison et prendre part aux travaux de ces intrépides pêcheurs. Des parents et des amis se joignent bientôt à ces pionniers. Ainsi se sont fixés, sur ce territoire aujourd'hui confié à son Excellence Mgr Sheffer, O. M. I., une quarantaine de familles originaires de Berthier. Quelques noms sont bien connus là-bas : Labadie, Morency, Beaudoin, Lavallée, Maurice, Marcoux, Bilodeau, Lessard, Nadeau. Il faut ajouter à cette liste les Mauger, venus directement de Jersey. D'origine protestante, ils se sont convertis au catholicisme. Les familles Blais, Collard, Guillemette, Mercier, Galibois, Métivier, Babbut, Anderson, Osborne, Sturbert, ont fondé "la Romaine" et d'autres petits villages.

Ce sont donc les descendants de ces marins de Berthier, de Terre-Neuve, de Jersey, — de la Gaspésie aussi, — dont les voyages à bord des goélettes et des barges à voiles effraieraient nos contemporains qui habitent à l'heure actuelle les jolis villages de Kégaska, de Muskuaro, de la Romaine, d'Itamamiou, d'Harrington, de la Baie des Moutons, de la Tabatière, de Tête à la Baleine, de Saint-Augustin, de Bonne Espérance, de Notre-Dame de Lourdes, de Blanc-Sablon, pour ne nommer que les principaux. Prenez une barge à Natashquan, suivez la rive jusqu'à Blanc-Sablon, vous les trouverez coquettement situés face à la mer, tantôt sur des rochers nus, tantôt au bord d'une rivière ou bien autour d'une grève rocheuse protégée par des îles. Leurs habitants y mènent une vie honnête, chrétienne, y exercent un métier ordinairement lucratif. Rien, maintenant, ne pourrait les décider à quitter ces lieux qu'ils aiment et chérissent tout autant que le cultivateur aime et chérit la terre sur laquelle il est né.

En 1784, les pêcheurs de la Nouvelle-Ecosse, du Nouveau-Brunswick et de la Baie des Chaleurs sont signalés à la Romaine et à Kégaska où ils ont des établissements de pêche. Mais la terre du nord ne les retint pas longtemps. Il faudra que de vaillants acadiens abordent un jour sur la Côte Nord et s'y installent pour qu'on ait désormais en ces lieux des groupements fixés et stabilisés. Montés sur leurs goélettes légères, excellents marins, ils ne craignent pas de voguer dans le grand large ni d'emmener avec eux les femmes, les enfants, tout leur avoir si c'est nécessaire.

En 1852, les Acadiens des Iles-de-la-Madeleine souffrent dans leurs âmes et dans leur liberté. "Les plaies d'Egypte" disent-ils, sont tombées sur nous. Les trois premières, ce sont les mauvaises récoltes, les seigneurs et les marchands. Les quatre autres nous ont été apportées par les gens de loi. Dès que

les avocats parurent sur les Iles, il n'y eut plus moyen d'y tenir".

Un nouvel administrateur, John Fontana, jugea à propos de changer les méthodes humaines et charitables de ses prédécesseurs. Par ses odieuses partialités, il révolte les plus patients. De 1854 à 1865, environ cent vingt-cinq familles acadiennes abandonnèrent définitivement leur patrie, quelques-uns choisirent Kégaska à l'étroit passage... mais n'y demeurèrent que très peu de temps.

Jean Vigneault, Victor Cormier, Pierre Lapierre ("Gros Pierre"), les quatre frères Vigneault, Paul Landry, Louis Talbot, furent mieux inspirés en préférant le joli poste de Natashquan.

En remontant le Golfe, à douze milles à l'ouest, voici le village d'Aganish, et tout près, celui de l'Île-à-Michon. Aganish a sa petite histoire. Il est fondé en 1849 par Xavier et John Rochette. Ces deux frères trouvent que les rivières d'Aganish et de Napissipi, où le saumon abonde, méritent leur attention. Ils se fixent à l'ouest de la rivière Aganish. Un jeune homme de Berthier, Victor Blais, se joint bientôt à eux. Dans la suite, lors de l'exode des Acadiens des Iles-de-la-Madeleine "fuyant les plaies d'Egypte", un groupe de familles, les Gallant, les Deraps, les Boudreau, dont le vénérable Joseph Boudreau, — si célèbre par l'hospitalité charitable offerte par lui aux voyageurs, — les Cormier, les Vigneault, les Noël, les Molaison, les Chevarie, les Lapierre viendront, à leur tour, coloniser deux villages intéressants où l'on vit heureux des produits de la chasse, de la pêche et de la culture. A Piastrebaie, quarante milles à l'ouest d'Aganish, quatre familles Acadiennes, les Bourque, Loyseau, Desjardins, Devost, et quelques Canadiens dont les Tanguay, fondent le coquet village illustré par Johan Beetz qui lui a donné son nom.

Mentionnons, pour mémoire, un autre poste, les

"Betchouan" où le missionnaire de Natashquan, Monsieur l'abbé Boutin vient, en 1885, chercher de pauvres paroissiens réduits à la misère. La pêche, principale ressource pour la plupart, ne donne plus dans toute la région. Conduits par ce prêtre courageux, ces pêcheurs, ainsi que plusieurs de leurs compatriotes de Natashquan, deviennent les colons fondateurs de Saint-Georges de Beauce, P. Q. Au prix de quelles souffrances et de quelles déceptions? La distance à parcourir et les moyens de transport de cette époque laissent entrevoir qu'une belle page d'histoire dans la Colonisation de la Beauce serait à écrire au sujet de cette émigration de 1885.

Il faut maintenant nous diriger vers "La Pointe-aux-Esquimaux" le futur Havre St-Pierre, lieu privilégié entre tous, qui sera jusqu'à nos jours le théâtre de nombreux et intéressants événements. Le 20 mai 1857, Firmin Boudreau, propriétaire d'une goélette quitte les Iles-de-la-Madeleine et fait voile vers le Labrador... une terre où l'on serait libre; il la veut pour lui et pour les siens. Parmi les passagers se trouvent les familles Nathaniel Boudreau, Benjamin Landry, Louis Cormier, François Petitpas. On fait halte à la Rivière Corneille. Puis, on remonte le long du Golfe, en examinant toutes les anses et toutes les îles, et l'on mouille à Mingan. De là, une barque est dépêchée en exploration vers l'ouest. Elle vogue jusqu'à Sheldrake, sans que l'on trouve l'emplacement rêvé. Or, c'était le temps de la mission chez les Montagnais du poste de Mingan. Un père Oblat, le célèbre Père Arnault, la dirige. La vue de la chapelle qui domine le rivage, le chant des cantiques, la prière en commun le soir, le charmant petit havre si bien encadré par la grande île qui le protège contre vents et marées font une forte impression sur les nouveaux venus. L'avis général est qu'une patrie nouvelle est enfin à eux. Dès l'aurore, on débarque les bestiaux, et chacun choisit l'emplacement de la maison. Les pauvres exilés ont compté sans le représentant de la Baie d'Hudson qui, alerté, leur oppose, au nom du

droit des Montagnais, dont Mingan forme une réserve indienne, un refus formel de construire quoi que ce soit en ces lieux. Il fallut se rendre, recommencer l'embarquement des personnes et des choses et reprendre la route de la mer vers l'inconnu. Grâce à Dieu, le Père Arnault était là. Il connaît bien la région, lui qui la parcourt depuis quelque temps déjà. Il les encourage, les console, leur assurant qu'ils trouveront bien, à l'est, un pied-à-terre convenable. Reconfortés, ils appareillent et prennent la direction qui leur a été indiquée, scrutant l'horizon, comptant les îles et les passages. Quand on a bien examiné "les Betchouan" ses criques et tout le littoral environnant, il y a une minute de désappointement général. Le regret du départ des Iles-de-la-Madeleine passe dans les esprits. Alors, une femme bien inspirée se prend à dire: "Pourquoi ne pas choisir ce joli endroit, aperçu hier, qui s'avance en pointe de sable, si bien abrité par ses îles, à mi-chemin de Mingan?" Cette idée frappe tous les voyageurs. Il y a conciliabule... Le lendemain, dix juin, la goélette jette définitivement l'ancre dans le havre désigné. Le village de la Pointe-aux-Esquimaux était fondé. On se met immédiatement à l'œuvre. Les hommes édifient à la hâte quelques cabanes avec les rondins d'arbres abattus sur place. Pauvres demeures, certes, que les femmes quittent volontiers le soir, pour se rassembler chez Firmin Boudreau, parler des événements et comparer l'horizon borné de ces lieux aux vastes horizons d'eau bleue du pays natal. Un soir, une mauvaise nouvelle rapporte la perte du "Mariner" jeté par un coup de vent sur la barre de la Rivière Sheldrake !

Cependant, les hommes ne restent pas inactifs. La pêche est bonne. Et le saint Père Arnault arrive de Mingan désireux de revoir ses nouveaux amis. Il les visite dans leurs pauvres demeures, les convoquant à une messe qu'il se propose de célébrer le lendemain, jour de la Saint-Pierre. Elle est dite chez Firmin Boudreau. Tous et toutes sont là, tassés dans les coins, attentifs et recueillis devant la table de mé-

nage qui sert d'autel. On supplie Dieu de prendre possession de cette terre nouvelle et de ne plus jamais en retirer la bénédiction que leur apporte ce prêtre si dévoué. Le soir, en souvenir de ce grand acte, le Père Arnault fait planter une croix au pied du coteau, à l'endroit qu'il choisit pour l'emplacement de la future église et il met la mission sous le patronage de St-Pierre et de St-Paul. Cette première prière publique fut écoutée du Ciel: La pêche fut abondante et la colonie prospéra.

Pourquoi, en se reportant à l'origine de tous les villages de la Côte Nord et en regrettant de n'avoir pas de détails aussi précis sur les débuts et les développements de chacun d'eux, ne pas s'imaginer que les choses se passèrent ailleurs sensiblement de la même manière? Des goélettes semblables au "Mariner" furent construites à la Pointe-aux-Esquimaux, à Natashquan et ailleurs. Elles se lancèrent dans les glaces du Golfe, jusque près des rives de Terre-Neuve, à la chasse aux loups-marins. Cette chasse, très productive les premières années, contribue beaucoup à attacher ces pionniers à leur poste. En d'autres endroits, on se contenta de la chasse à la fourrure et de la pêche à la morue. Partout où la chose fut possible, on captura le saumon à l'embouchure des rivières où il foisonnait alors.

Les villages rencontrés à l'ouest de la Pointe-aux-Esquimaux, Longue Pointe, St-Jean, Magpie, Rivière-au-Tonnerre, le Dock, Sheldrake, la Chaloupe, la Rivière-aux-Graines, ont tous la même origine.

Dans ces villages, des compagnies possèdent des établissements de pêche où elles amènent, à la belle saison, des pêcheurs de la Gaspésie et de la Baie des Chaleurs, les y occupant à la capture et au séchage de la morue. Des pêches abondantes sont signalées à cette époque dans toutes ces localités. C'est pourquoi plusieurs pêcheurs, gagnés par la vue des belles prises opérées sur la Côte Nord, décident d'y rester. Il y a aussi les sites variés d'où l'on peut contempler

à l'aise, à chaque heure du jour, les vagues de la mer tour à tour calmes et agitées. De petits havres formés par les rivières offrent de bons abris à leurs barges. Ils s'établissent tout autour, s'attachent à ces lieux plus beaux, leur semble-t-il, que ceux de la Côte Sud, et s'y livrent à leur métier, heureux de travailler désormais en toute liberté à leur profit. Ils étaient partis, les uns de la Grande Rivière, de St-Godefroy, de Paspébiac, d'autres de Caraquet, de Lamecque, des Iles-de-la-Madeleine. Ils portent des noms très variés: Méthot, Giasson, Vibert, Beaudin, Leblanc, Lebrun, Blaney, Cody, Boudreau, Duguay, Cormier, Mercier, Dupuis, Maloney, Poirier, Girard, Boulé, Chapados, Delarosbil. En 1881, le feu rase en entier le plus important de ces villages, la Rivière-au-Tonnerre. Comment les habitants, obligés de se réfugier dans les hangars ou dans les bateaux mouillés dans le petit havre, purent-ils résister à cette épreuve? On y fut témoin, dit-on, d'une grande misère et de beaux actes de charité, tous travaillant de concert, dans une fraternelle collaboration, à la reconstruction du village qui se releva très vite de ses ruines.

Quand Henri Menier devint propriétaire de l'Île d'Anticosti, en 1895, il imposa aux résidents des conditions nouvelles d'existence. Il achetait les maisons et les terrains cultivés. Il ne chassait personne, mais tous devenaient ses sujets soumis et devaient payer une rente annuelle au nouveau roi. Quinze familles dont les Bezeau, les Dignard, les Noël, préoccupés de jouir des libertés d'antan, émigrèrent à la Rivière-au-Tonnerre et autres lieux.

Sept-Iles est situé à 70 milles à l'ouest de ce village. Quelques Acadiens, Dominique Giasson, Edouard Vigneault, les Montigny, furent attirés par les beautés grandioses de la Baie immense où les avaient devancés les familles Lévesque, Brochu, Smith. Modeste bourgade d'abord, Sept-Iles ne devait pas tarder à devenir la plus considérable de toute la région.

En remontant le Golfe, à Ste-Marguerite, à la Poin-

te-aux-Anglais, aux Ilets-à-Caribou, à la Pointe des Monts, on trouve des familles connues pour leur charitable hospitalité: les Thériault, les Langlois, les Jourdain, les Bilodeau, les Poulin, les Labrie, les Fafard. Plus loin, au bord d'une grève idéale, dans un site enchanteur et ensoleillé, les familles Labrie, dont une a donné à la Côte son évêque actuel, les Savard, Morin, Moreau, les frères Comeau dont le célèbre Napoléon-Alexandre, fondent le plus coquet des villages labradoriens, Godbout. Il faut aussi nommer la Pointe-aux-Outardes, où l'on garde le souvenir de Jean-Baptiste et Ferdinand Ross, des Tremblay, des Jean, des Malouin, des Marin, des Côté, des Maltais, des Hémon, grands chasseurs — pêcheurs aussi — et un peu cultivateurs. Et voici, à quinze milles à l'ouest, le célèbre hameau de Betsiamites, la grande réserve Indienne où vécurent constamment quelques Canadiens et d'où partirent si longtemps les rudes et vaillants postillons des temps passés, David Miller et ses fils Frank, Alexandre, Oscar, aidés de David Malouin.

N'oublions pas les chantiers de Pentecôte et de Manicouagan, les grandes cités ouvrières de l'époque, si humbles et si petits comparés à la cité moderne de Baie Comeau et aux autres chantiers créés dans la suite.

Citons, enfin, les postes des Montagnais, les plus anciens de tous, tels alors qu'aujourd'hui, en suivant la Côte Nord de l'ouest à l'est: Betsiamites, déjà nommé, Sept-Iles, Moisie, Mingan, Natashquan, Muskuaro, la Romaine et St-Augustin.

Nous avons donné une description trop brève et bien imparfaite des principaux villages occupés en 1903 sur cette Côte Nord si étendue et si accidentée du Golfe Saint-Laurent. La solitude la plus complète les enveloppe tous. Ils sont éloignés les uns des autres par des distances alors, énormes de dix, vingt, quarante milles. N'est-il pas permis de penser que des peines et des inquiétudes sans nombre hantèrent

souvent les esprits et les cœurs de ces pionniers auxquels ni l'avion, ni la radio n'apportaient les jouissances qu'ils nous prodiguent aujourd'hui. Il faut reconnaître que l'isolement et les ennuis qu'il entraîne, ont été rendus moins pénibles pour tous grâce à l'esprit de charité chrétienne qui a toujours régné parmi les habitants de la Côte Nord. On s'entr'aide mutuellement dans chaque village, on se porte secours les uns aux autres. Et le voyageur, quelque'il soit, d'où qu'il vienne, et à quelque moment qu'il se présente, est partout le bienvenu. Admis au logis avec le sourire, invité à la table commune, il fait partie de la famille tant que les circonstances l'empêchent de continuer sa route. Plaise à Dieu que la vertu préférée du Christ qui recommande tant à ses disciples de s'aimer les uns les autres soit toujours pratiquée sur la Côte comme elle l'a été par ces pionniers.



CHAPITRE II

LES PREMIERS MISSIONNAIRES

Le Père Lecourtois, eudiste. -- Tante Pélagie.

Le Père Ternet. -- Le Père Arnauld.

L'abbé Nadeau. -- L'abbé Villeneuve.

COMMENT les secours spirituels parviendront-ils aux pionniers du Golfe Saint-Laurent ?

Chose curieuse, dans ces notes qui ont pour but de rappeler brièvement l'œuvre des Pères Eudistes sur la Côte Nord, on est tout surpris d'avoir à noter que plus de cent ans passés un Eudiste avait montré le chemin à ses confrères de 1903.

Le 30 juin 1794, Monseigneur Hubert, évêque de Québec, écrit que quatre prêtres français viennent d'arriver dans la ville. Le plus âgé n'a que 31 ans, et le plus jeune 27. Tous paraissent remplis de zèle et de science. L'un d'eux, François-Gabriel Lecourtois, est au séminaire. Le 28 septembre de la même année, monsieur Lecourtois, desservant à St-Vallier, est chargé de la desserte de St-Nicolas, sur la rive sud du fleuve. Quatre ans plus tard, Monseigneur Denaud le nomme à Rimouski, lui accordant des pouvoirs extraordinaires pour les lieux compris entre Rimouski, la région de Gaspé, et les Postes du Roi, nom par lequel on désigne les lieux où sont établis les sauvages sur la rive nord du St-Laurent.

Or, ce monsieur Lecourtois était un eudiste, ancien professeur de philosophie au petit séminaire de Valognes, en Normandie, réfugié en Angleterre pour échapper à la révolution de 1793.

N'y a-t-il pas lieu, pour l'Eudiste de 1946, d'éprouver une joie bien vive en voyant un confrère, envoyé dans ce poste difficile par l'Evêque de Québec, persuadé qu'il y déploiera le même zèle qu'à St-Nicolas et à Rimouski.

Le 10 janvier 1807, Monsieur Lecourtois prend possession de la cure de la Malbaie comme premier prêtre résident de cette paroisse. C'est lui qui bâtit l'église actuelle et qui fait venir de France tout l'or nécessaire pour la dorer. Il donne aussi à cette église une énorme lampe, un bénitier, un ostensor, des burettes, le tout en argent massif. Son ancienne église de Rimouski reçoit également de lui une lampe, un bénitier, des burettes de la même qualité. Comme il n'avait pas de parents au Canada, il dit souvent que Dieu et les pauvres seront ses héritiers. De son vivant, il donne 36,000 francs au séminaire de Nicolet, laissant aux mains d'emprunteurs insolvables une somme aussi rondelette. Dans ses tournées vers les Postes du Roi, il parcourt la Côte Nord, s'exposant aux dangers de la navigation sur le fleuve. Quand pour la première fois il visite Muskuaro, village situé à quelque 500 milles de la Malbaie, il trouve des Montagnais qui n'avaient encore jamais vu de prêtre.

Dans une lettre à son évêque, en 1805, il ne se plaint cependant ni de ses fatigues ni des souffrances physiques auxquelles l'expose son ministère. Il remarque simplement qu'il aurait bien voulu pouvoir se confesser plus qu'une fois par an. Monseigneur Plessis juge à propos de lui demander de surveiller sa santé, et de prendre les soins qu'elle requiert.

Vingt-neuf ans de ce labeur apostolique amène le mot de la fin que l'on trouve dans une lettre de Monseigneur Panet (10 janvier 1826) "Monsieur Lecourtois menace ruine". Il dut résigner sa dernière cure pour se préparer uniquement à recevoir sa récompense. Il mourut le 21 mai 1828, à l'âge de 64 ans et fut inhumé dans le sanctuaire de l'église St-Laurent, Ile d'Orléans. Le Père Arthur Gallant, missionnaire

Eudiste de Ste-Thérèse du Colombier, a eu l'heureuse idée de conserver sur une plaque commémorative, placée dans la chapelle des Ilets à Jérémie, le souvenir de ce glorieux devancier des Pères Eudistes de 1903, digne émule des nombreux missionnaires Jésuites, premiers apôtres des Montagnais, et de leurs successeurs, les Pères Oblats.

Il serait bien difficile, dans cet humble travail, d'écrire d'une façon un peu complète l'histoire religieuse des toutes premières années. Un rapport sur les missions de Québec, en mars 1864, note que le révérend Monsieur Parent est désigné en 1770 sous le titre de missionnaire de Mingan et de St-Augustin, et en 1773, de missionnaire de la Romaine. Monsieur Parent mourut à Natashquan le 7 avril 1784 et y fut enterré.

De 1784 à 1847, la partie de la Côte Nord qui s'étend de Belle-Isle à la rivière St-Jean est sous la juridiction de l'Evêque de Terre-Neuve. Aucun prêtre n'y réside avant l'arrivée de Monsieur Théberge qui, en 1883, passe l'hiver à l'Anse des Dunes, dans l'ancienne habitation des Labadie. Cependant des prêtres ne craignent pas de traverser le Golfe à bord des goélettes à voile du temps, si leur présence est nécessaire sur la Côte Nord. C'est ainsi qu'en 1847 Monsieur Desruisseaux s'embarque à la Baie des Chaleurs en compagnie de nombreux pêcheurs acadiens. La goélette qui le porte est commandée par le capitaine Woodings. Elle pénètre dans le havre de Kégaska le 13 juin. Tous sanctifient le dimanche en assistant à la messe dite par ce missionnaire et servie par Pierre Thibodeau. Depuis cette date, une visite annuelle est faite dans la région par quelques prêtres des Iles-de-la-Madeleine ou de la Gaspésie. Les Pères Oblats qui évangélisent tour à tour les Montagnais depuis plusieurs années se gardent bien de délaisser les Canadiens rencontrés chemin faisant. Chaque année, à la belle saison, ils les visitent à plusieurs reprises.

C'est ainsi qu'en 1859, le Père Barthelay termine

la mission à la Pointe-aux-Esquimaux par une croisade de tempérance qui a un grand succès. Dans plusieurs villages, un homme ou une femme remplace le prêtre absent, récitant le chapelet à l'heure de la messe. A la Pointe-aux-Esquimaux, une pieuse dame, bien connue sous le nom de tante Pélagie, mérite de voir son souvenir conservé. L'abjuration et le baptême de Charles Lebrun, originaire de Jersey, sont dus au travail de cette fervente chrétienne. "C'était notre prêtre", disaient ceux qui l'avaient connue. Chaque soir, elle rassemblait son monde chez Madoise pour le chapelet et la prière. Le dimanche, c'était plus solennel. Son air de piété grave sous sa modeste capeline en imposait aux plus irréfléchis. Elle entonnait le Kyrie, le Gloria, les Vêpres à l'heure supposée de ces offices et le tout se terminait par le cantique si populaire des marins:

Chère Dame de la Garde,
Soutenez de vos bras,
Et nos vergues et nos mats.
Fortifiez le bordage,
Les câbles et les haubans,
Pour faire tête à l'orage.
Conservez à tous moments,
Tous nos pauvres bâtiments,
Conservez-nous l'artimon,
La boussole et le timon.

Puis, dans la veillée, quand on jugeait qu'on était quitte avec le bon Dieu, on chantait encore. On chantait les cantiques de Marseille, la complainte de St-Alexis, Ste-Suzanne, toutes ces belles choses que "La science veut démolir". On chantait même des chants de guerre comme "La Prise de Sébastopol".

Marchons, marchons
Au son du clairon,
Soldats, soldats,
Livrons le combat.

Comme ces dispositions de chrétiens maintenues à

un si haut degré de piété nous font bien comprendre la scène que raconte l'abbé Huard dans "Labrador et Anticosti".

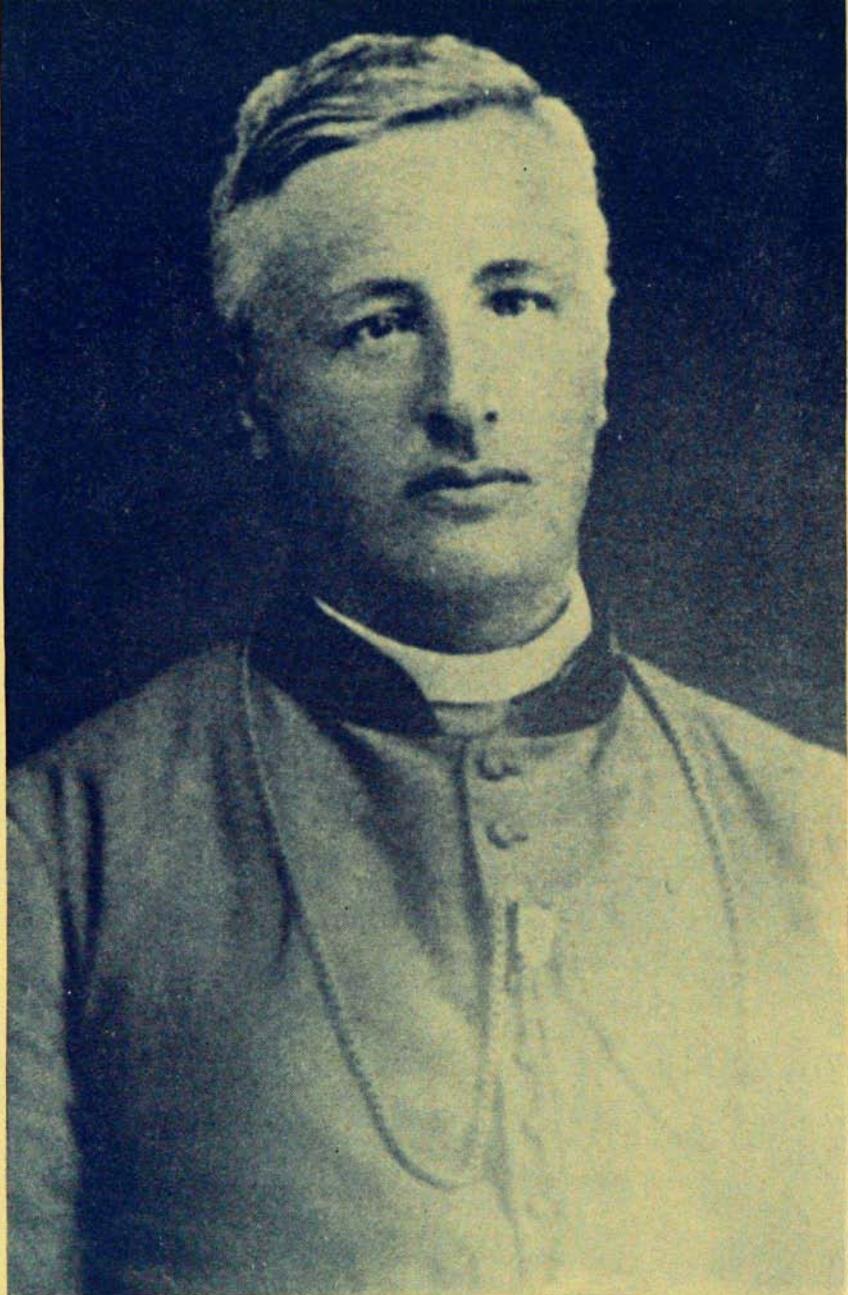
En l'automne de 1860, plusieurs pêcheurs de la Pointe-aux-Esquimaux s'étaient rendus à Québec pour y vendre leur poisson et y acheter leurs provisions d'hiver. Rencontrant sur la rue un prêtre à l'aspect vénérable, ils le prient d'entendre leur confession. Le prêtre leur répond qu'il est étranger; il arrive des missions du Haut Canada et se prépare à retourner en France, sa patrie. Sa place est retenue, payée, et ses bagages embarqués sur le vaisseau dont le départ est fixé au lendemain. Cependant, il les confesserait volontiers, mais à la condition qu'ils le suivent jusqu'à l'archevêché, où il doit se pourvoir de la juridiction nécessaire. Monseigneur l'Evêque, ému par les plaintes si justifiées de ces pauvres pêcheurs, insiste auprès du Père Ternet pour le gagner à leur cause. Et ce prêtre, au lieu de prendre la route de France sur un beau vapeur, retient sa place dans une goélette de pêche faisant voile vers les solitudes inconnues de la Côte Nord. A leur retour de Québec, les premières goélettes annoncèrent la bonne nouvelle. Le Père Ternet est donc le premier prêtre résidant à la Pointe-aux-Esquimaux. Il y resta deux ans.

La Côte Nord dépendra du diocèse de Québec jusqu'en 1866. A cette date, l'évêque de Rimouski en est chargé. Le missionnaire résidant à la Pointe doit veiller sur Anticosti et les autres postes compris entre la Pointe-aux-Esquimaux et les Sept-Iles. Les missions entre les Sept-Iles et la Pointe-des-Monts sont évangélisées une fois par an par les missionnaires des Montagnais, les Révérends Pères Oblats. Ils s'y rendent une fois chaque hiver, armés de raquettes, précédés de deux hommes pour battre le chemin et porter la chapelle. Que de voyages longs et pénibles pour eux !

Si l'on excepte la Tabatière, Natashquan et la



Grandeur sauvage



**Mgr F.-X. Bossé, premier Préfet Apostolique
de la Côte Nord 1882-1892**

Pointe-aux-Esquimaux, le poste de Moisie a été le seul de la Côte, avant l'érection de la préfecture, à posséder des missionnaires résidents. C'est l'exploitation de ses mines de fer par Lamotte et Viger, et plus tard par la Cie Molson, qui lui valut cette aubaine.

L'Eglise est une mère trop vigilante pour abandonner aucun de ses enfants. Monseigneur Langevin de Rimouski fut le premier évêque qui accomplit une tournée pastorale sur la Côte. C'était en 1875. Il parcourut presque tout le littoral en goélette, releva le courage des missionnaires, bénit plusieurs chapelles nouvelles; confirma même un vieillard de 99 ans; mais épuisé par cette course, il convainquit ses confrères dans l'épiscopat de la difficulté d'administrer ce territoire, à peu près sans communication en hiver. Les démarches aboutirent en 1882. La Côte Nord fut érigée en préfecture apostolique et le premier titulaire en fut l'abbé F.-X. Bossé, curé de la Gaspésie, élevé l'année suivante à la dignité de prélat Romain. Fils d'un instituteur, prêtre depuis 1863, mûri par une longue expérience du ministère et des missions, dans la plénitude de la vigueur physique, homme de talent, animé d'un véritable esprit ecclésiastique, Monseigneur Bossé était bien propre à remplir les fonctions difficiles qu'on lui confiait. Il se mit à l'œuvre avec une grande activité et un grand zèle. Pendant dix ans, il travailla sans relâche à l'organisation et au développement de son domaine spirituel. La grande œuvre de Monseigneur Bossé a été la création de l'enseignement primaire dans sa préfecture. Toute sa sollicitude s'y applique dès le début. Un instant, il songea à l'installation d'un séminaire et fit donner des leçons à des jeunes gens. Monseigneur Ross, le futur évêque de Gaspé, fut du nombre de ces étudiants. Mais la vie de liberté aventureuse du pêcheur est peu compatible avec la discipline de l'étude; Monseigneur Bossé dut renoncer à former des élèves. Puis, ayant constaté combien précaire et instable est le recrutement d'un personnel étranger,

il s'acharna à la fondation d'un pensionnat de jeunes filles. Que de démarches, de soins, de travaux, de tâtonnements même ! Il triompha des obstacles, il eut son couvent, il eut ses religieuses, les Sœurs Grises, les seules qui "ont surmonté l'effroi inspiré à Québec et aux alentours par le nom du Labrador, pays sauvage et isolé". Les religieuses formeront de bonnes mères de famille; un progrès réel, sauveur !

On se plaît à répéter que l'Eglise a fait le Canada Français en lui gardant sa foi, sa langue, ses mœurs et ses traditions. Cet axiome restera vrai jusque sur la Côte Nord, grâce à l'action bienfaisante et désormais continue des évêques et des prêtres qui s'y dévoueront au salut des âmes, secondés par des vaillantes religieuses missionnaires. Hélas, le personnel manque à Monseigneur Bossé; après dix ans de labeur, se voyant dans l'impossibilité de recruter son clergé, il se retire et passe sa préfecture apostolique au diocèse de Chicoutimi. De 1892 à 1903, Monseigneur Labrecque s'occupe très activement de la Côte. Il la parcourt trois fois, lui donnant des prêtres, et laissant, par son dévouement et sa bonté, un souvenir qui n'est pas effacé. On lit toujours avec intérêt le récit de son célèbre compagnon de voyage dans "Le Labrador et Anticosti" par l'abbé Huard. Ce fut Monseigneur Labrecque qui suggéra au Saint-Siège de confier ce territoire à une congrégation religieuse qui pût assurer régulièrement et perpétuellement le service des âmes.

Bien que ces Souvenirs ne visent pas à retracer l'histoire complète des débuts, histoire certes, belle et glorieuse pour la phalange des prêtres qui se succédèrent à la prière des Labradoriens ou sur l'ordre de leurs évêques, il est tout à fait agréable de pouvoir citer deux noms, ceux des abbés Nadeau, missionnaire à Magpie de 1888 à 1894, et Villeneuve, curé de Sept-Iles de 1896 à 1903. Monsieur l'abbé Nadeau est resté l'un des plus célèbres de ces missionnaires. Pratique, ardent, débrouillard, il conduit lui-même

ses chiens, ne craignant pas, au besoin, les voyages à pied ou à la raquette. Durant l'été, il est capitaine d'une petite goélette affectée au service de ses missions. On lui doit la première chapelle de Longue Pointe, en 1889. On lui doit aussi la deuxième chapelle de la Rivière-au-Tonnerre, construite en 1891. Une aventure célèbre, naturelle en ce pays, illustre bien la charité et l'amour des âmes de ce missionnaire. Le comte de Puyjalon, retiré sur l'île à la Chasse sous une tente solitaire, devenue imperméable par la neige glacée qui s'y est collée de tout côté, "savoure, comme il l'écrit lui-même, l'étrange bonheur de se sentir seul, dans le bois, loin des imbéciles et surtout des gens d'esprit". Le temps est affreux, la tempête rugit au-dessus du bois où il est campé, "broyant, dans ses rafales furieuses, le sommet des épinettes déjà alourdi par le givre". Pas un homme du Nord n'aurait osé entreprendre, ce soir-là, un voyage quelconque. Cependant, ce même jour, l'abbé Nadeau avait quitté soudain son presbytère de Magpie, on ne savait pourquoi. Quarante-cinq milles le séparent du lieu qu'il veut atteindre. Il les parcourt à la raquette, levant à chaque pas les épais flocons de neige qui tombent. Surpris par la nuit, il couche à la belle étoile, entretenant le feu de veille qui "vous grille d'un côté et vous laisse geler de l'autre". Et enfin, au beau milieu de la deuxième nuit de ce pénible voyage, il tombe, tel un morceau de glace dans la tente solitaire du comte de Puyjalon. Le dialogue qui suit a été rapporté par le Comte.

— "Eh quoi ! c'est vous ?

— Oui, c'est moi, me répondit mon curé, car c'était bien lui.

— Venez-vous tendre des pièges près de mon chemin de chasse ?

— Non, je fais ma mission.

— Votre mission ? Je le crus fou.

— J'ai faim, dit-il, avez-vous quelque chose de bon à m'offrir ?

—J'ai lièvre et perdrix, voire même une truite, si le cœur vous en dit, et encore une goutte de wiskey suave.

—Je me mis en devoir de confectionner le repas et pendant que cuisaient les perdrix et que bouillait l'eau destinée à l'infusion du thé, je regardais mon ami qui s'était endormi, étendu sur un lit de sapin".

L'abbé prit ensuite son repas et alluma sa pipe; le Comte roula une cigarette, hasardant une seconde fois une question sur cette visite inattendue. La réponse fut évasive, l'abbé parla du grand plaisir qu'il aurait eu à faire quelque tour de chasse avec son ami. Hélas, une femme montagnaise dont il donna le nom était bien malade à Mingan. "Elle va peut-être faire le grand portage: "il faut que j'y sois", disait l'abbé. Le lendemain, après le déjeuner, il se remit en route; les chemins étaient encore mous et ses raquettes, à chaque enjambée, enfonçaient de six à huit pouces dans la neige. Un mois après cette rencontre des deux amis, l'énigme s'éclaircit. Un chasseur de passage s'arrêta à la tente du Comte, lui apportant une lettre du bureau de Longue Pointe. Madame de Puyjalon, très inquiète, s'informait de la santé de son mari. Le bruit n'avait-il pas couru, dans toute la Province, que l'illustre solitaire du Nord était aux prises avec une maladie sérieuse, sous la tente, dans la forêt lointaine? Son curé, lui aussi, avait appris la fâcheuse nouvelle. Et voilà pourquoi un jour, seul, sans autre outil que sa hache de chasse, sans comestible de route, il s'était mis en chemin, malgré le temps épouvantable, jouant sa vie, pour porter à l'âme solitaire les consolations divines. Il l'avait trouvé vivant et il l'avait quitté sans lui dire le vrai motif de cette héroïque équipée. Comme il se comprend bien, le dernier mot du comte de Puyjalon dans cette affaire... "Je pense à lui quelquefois quand la neige tombe, et que le vent plie la tige des arbres, et mes yeux deviennent humides".

Grâce à Dieu, dans une entrevue qu'il a eue avec

l'abbé Abraham Villeneuve, l'abbé Victor Tremblay a recueilli des souvenirs qui peignent admirablement la vie des missionnaires sur la Côte Nord avant 1903. L'abbé Villeneuve séjourna un an sur l'Île d'Anticosti et en 1895, il remplaça l'abbé Maltais aux Sept-Iles. Quatre missions lui furent confiées: les Sept-Iles, Moisie, Sainte-Marguerite, Les Jambons. Pour se rendre à Sainte-Marguerite, le parcours est varié: neuf milles par eau, un mille de portage, cinq milles de grève à pied. "On ne trouvait pas ça long, dit l'abbé Villeneuve. Les distances sur la Côte, on y était habitué". Dix fois par an, en attendant la première chapelle, il va ainsi demander l'hospitalité chez l'ami des missionnaires de toujours, Monsieur Thériault. S'il additionne les minutes de son temps, Sept-Iles l'occupe sept mois, Moisie cinq mois de l'année. Dix-huit milles séparent ces deux localités, où il n'y a guère de blancs, mais où les Montagnais ont souvent recours à l'abbé Villeneuve pour les baptêmes, la visite des malades, les enterrements. C'est dire que ce prêtre courageux dut souvent recourir au cométique et à la raquette, entreprendre de longues courses à pied et frôler de près le danger. "Au cours de mes neuf ans de séjour sur la Côte, dit-il, j'ai eu de nombreux accidents, dont les causes principales étaient le froid, l'imprudence ou les mauvais conducteurs. J'ai été près de mourir plusieurs fois. Admirez la protection dont m'avait entouré la Providence".

L'abbé Villeneuve fut un constructeur émérite. Sainte-Marguerite lui doit sa première chapelle. A Moisie, il acheva l'humble demeure curiale et il donna aux Sept-Iles, une église et un presbytère. Il mérite notre reconnaissance pour avoir si bien préparé la voie aux Pères Eudistes qui succèdent à ces vaillants prêtres de Chicoutimi en 1903.



CHAPITRE III

PREMIERS CONTACTS DES EUDISTES AVEC LA CÔTE

Le départ de France. -- Rimouski.

A bord du "King Edward".

Les Pères Eudistes au travail.

Hardis rameurs. -- Le sifflet de la mort.

LE matin du 18 août 1903, vingt-neuf Eudistes, en partance pour le Canada, se trouvaient réunis à la maison générale, à Paris. Ce jour-là, c'est le cordial au revoir à la famille spirituelle, et cette joie paisible qu'aucune persécution ne peut enlever à des âmes sacerdotales, inquiètes seulement du Paradis. Le lendemain, 19 août, jour de la fête du Vénérable Jean Eudes, après avoir célébré la sainte messe, ils quittent la soutane, endossent la redingote du clergyman et ils partent. A Dieppe, tout est fini. C'est l'adieu à la terre de France qui les a vu naître et que quelques-uns ne toucheront plus.

Ces exilés ne pourraient-ils pas dire avec plus d'à propos que le grand proscrit de 1815: "Quelques traîtres de moins, bien-aimée patrie, et tu serais encore une grande nation".

Après la traversée de la Manche, on fait un beau trajet en Angleterre, on entrevoit Londres, l'immense capitale, et l'on prend la mer à Liverpool, sur le "Tunisian", un vaisseau jaugeant plus de dix mille tonnes et filant seize milles à l'heure, le grand paquebot, la ville flottante de l'époque. Nouveau et

beau voyage pour tous pendant lequel "dans les replis de sa robe d'azur les berce l'immense Atlantique". Les exercices de règle sont fidèlement observés; le dimanche, il y a réunion générale de tous les catholiques autour de ce nombreux clergé, et comme les flots courroucés ne permettent pas la célébration de la sainte messe, on récite la prière en commun, on chante le Credo, l'Ave Maris Stella et le cantique "Nous voulons Dieu". Au cours d'un concert de charité, traditionnel pendant les traversées océaniques, une chanson française, puis une seconde, exécutées par l'un des missionnaires, sont applaudies à outrance.

Le 26 août, les vingt-neuf saluent avec joie la terre hospitalière du Canada où la Providence les conduisit, et dans l'après-midi de ce jour mémorable pour eux, ils abandonnent le "Tunisien" et sautent sur le quai de Rimouski. Le Père Blanche qui avait précédé de quelques mois ses confrères du Canada et avait réussi à trouver pour chacun un champ d'apostolat, les y attend tout heureux et souriant. Tous les voyageurs se tiennent sur la passerelle, regardant avec une curiosité amusée tous ces prêtres catholiques, portant des vêtements de clergyman, encore surpris de s'en voir accoutrés, et remplis d'une émotion bien naturelle en mettant le pied sur une terre si pleine d'inconnu. Il y a, au débarcadère, un beau mélange de malles et de valises ! Quelques-unes prendront même une fausse route et ne seront remises à leurs propriétaires que plusieurs mois plus tard. Pourtant, en 1946, les survivants de cette escouade se rappellent encore avoir passé une partie de la nuit à mettre un peu d'ordre de ce côté et à donner à chacun son bien. Par surcroît, plusieurs portent une obéissance du Très Honoré Père Le Doré, que le Père Blanche est obligé de changer.

Comment, ce soir-là, ce dernier peut-il indiquer à chacun l'itinéraire du lendemain ? Les uns devaient aller à Valleyfield, d'autres à Woonsocket, au Dakota,

E.-U., à Sainte-Anne de la Pointe de l'Eglise, en Nouvelle-Ecosse, à Tobique, Nouveau-Brunswick, les Pères Leventoux et Le Guyader à Chicoutimi. Quant aux douze premiers labradoriens, il est entendu que le lendemain, ils s'embarqueront sur le petit vapeur "King Edward" et se dirigeront vers la Côte Nord du Saint-Laurent. On sait que cet immense territoire s'étend au sud de la rivière Portneuf jusqu'à Blanc-Sablon, sur une distance de sept cent neuf milles. On sait aussi que cinquante villages plus ou moins considérables, bâtis sur le rivage tout le long du Golfe Saint-Laurent, se partagent à cette époque une population de neuf mille catholiques dont douze cents Montagnais. Ces villages, bâtis souvent sur les bords des rivières à embouchures étroites ou très larges, sont parfois séparés les uns des autres par des distances énormes et des obstacles de toute sorte. On rencontre encore des terres basses et marécageuses, des montagnes nues ou boisées, de toutes les formes et de toutes les dimensions, coupées de grèves au beau sable fin. Cet ensemble offre aux regards du navigateur, tout le long de la Côte, une très grande variété de spectacles pittoresques ou grandioses.

Le 27 octobre 1903, la caravane des douze missionnaires se rendait donc vers ces rives. Elle était dirigée par le Vicaire Général Gendron, ancien curé de la Pointe-aux-Ésquimaux, excellent guide dont les renseignements et les conseils furent bien précieux pour tous. Le premier arrêt du vapeur eut lieu au fond de la Baie-des-Anglais, tout près de la Baie Comeau, si célèbre aujourd'hui. Le voyage a été superbe de la rive sud à la rive nord. On a chanté à bord, l'Ave Maris Stella, l'Ave Maria, des chansons de Botrel !

La séparation va commencer. Le "King Edward" mouille à une légère distance du rivage. Aussitôt le petit remorqueur de la compagnie, exploitant du bois de sciage au poste de Manicouagan, arrive et s'approche du vapeur. Il va recevoir les missionnaires atten-

du, les Pères Auguste Brézel et Louis Garnier, et emporter des provisions pour le chantier à six milles de là. Quel est donc l'état d'âme de ces missionnaires ? Impossible de le décrire. Une très grande tristesse les envahit ! Est-elle due à la dernière poignée de main donnée aux confrères, dont ils se sentent tout à coup séparés, ou à cette solitude nouvelle dont ils sont enveloppés de tous côtés ? . . . Pas une maison autour de cette baie immense ! On ne voit qu'épinettes et sapins, encadrés de montagnes couvertes des mêmes essences forestières ! L'un et l'autre restent sans parole pendant tout le trajet. Le capitaine Gaudreau et le mécanicien Pascal Martel, qui devinrent leurs grands amis plus tard, durent se faire une pauvre idée de leur éloquence future.

Cependant la bateau s'enfonce dans le vaste estuaire de la rivière Manicouagan, et c'est partout le même paysage, assombri encore par la nuit qui tombe. Cette vision lugubre, si nouvelle pour eux, les accable ! Enfin, deux heures après avoir quitté leurs confrères, ils accostent au quai minuscule de Manicouagan ! Le premier syndic de la mission, Abel Martel, les accueille et s'offre à porter leurs valises sur le coteau qui domine la rivière et les trente maisonnettes du village, et où sont construits le presbytère et une humble chapelle inachevée. Abel Martel paraît tout heureux de rencontrer deux prêtres français, un peu surpris, peut-être, de voir le Père Brézel dont les soutanes ont pris le chemin des États, affublé d'un costume de clergyman ! Abel Martel, un homme de chez eux, tout semblable aux Rennais et aux Fougerais ! La glace est rompue ! Les Français ont retrouvé la parole. Les voilà devenus les missionnaires de Manicouagan et des villages limitrophes !

Si le pays ne ressemble à aucune partie de la France, les paroissiens leur rappellent les meilleurs de leurs compatriotes. Le curé St-Gelais les reçoit à bras ouverts, leur fait connaître les principaux personnages du village et les initie à la géographie des nouvelles terres qu'ils auront à parcourir.

Le lendemain, les Pères Nonorgues et Laizé sont reçus sur le quai de Pentecôte. Ils sont agréablement impressionnés par l'activité qui règne parmi les braves journaliers et bûcherons qui y sont occupés aux travaux d'un chantier prospère. Le village est bâti par échelons, comme accroché aux flancs d'un long coteau verdoyant. Deux belles rivières coulent lentement, l'une au-dessus, l'autre aux pieds de l'un des hameaux les plus coquets de la Côte Nord.

A Sept-Iles, où règne l'abbé Abraham Villeneuve, un vaillant devancier des Pères Eudistes, les Pères Conan et Brochard s'extasient devant la baie magnifique qui va s'offrir désormais à leurs regards, ce port immense qui pourrait donner un abri sûr à toute la flotte de sa Majesté le Roi d'Angleterre. Déjà un groupe imposant de Canadiens et d'Acadiens aimables, gais et polis, ont bâti de propres demeures le long du rivage. A côté, cinq cents Montagnais habitent depuis bien longtemps ces sites enchanteurs.

Tous les missionnaires aimeront, dans la suite, à travailler parmi ce groupe important du Vicariat.

A Rivière-au-Tonnerre, la réception des Pères fut enthousiaste et pleine de surprises. C'est le dimanche, 30 août, vers quatre heures de l'après-midi. Des barques viennent à la rencontre des Pères Robin et Louis Héry, et de chacune d'elles partent à tout instant des salves joyeuses. On dit que le Père Pihan, un ancien d'Afrique, célèbre parmi ses confrères, saisit, pour répondre à ces marques de joie, un vieux chasse-pot apporté en vue des chasses futures et lui fait donner de puissantes détonations. A terre, quelques déceptions succèdent à la joyeuse manifestation du bord.

En pénétrant dans le presbytère, ses hôtes nouveaux le trouvent complètement vide. Le vin et les hosties manquent pour la messe ! Le Père Blanche a fait des commandes, et le Père Robin aussi a voulu remédier à la pénurie générale qui l'attendait, en faisant des achats nécessaires. Il y a un va-et-vient extraordi-

naire au village où se chuchotent ces nouvelles. Grâce à Dieu, le curé Gendron, au fait de cette disette locale, a réquisitionné du vin aux Sept-Iles et a prié deux religieuses qui se trouvaient à bord de faire des hosties. Une hospitalité généreuse est offerte aux Pères dans une famille, et de bonnes dames fournissent draps et couvertures pour les lits attendus. Enfin, comme toutes les chambres du presbytère sont remplies jusqu'au plafond par les articles qu'on y amène continuellement du bateau, le Père Robin croit bon de se faire illico marchand de lits, de matelas, de meubles, de vaisselle, de batterie de cuisine. Ce bon Père dut s'amuser fort de cette position inattendue, pendant qu'il pestait au sujet d'une autre aventure: on avait eu à Paris la jolie idée de placer les soutanes de plusieurs dans une malle commune ! Les siennes et celles de son collègue finiraient-elles par se rendre ? On se le demanda longtemps au presbytère.

A douze milles à l'est de Rivière-au-Tonnerre apparaît Magpie, beau village, bâti tout le long d'une falaise escarpée, et abrité par une section des Laurentides. Cinquante maisons entourées de jardins encore verts et d'arbustes jaunissant sous l'influence de l'automne, sont habitées par les pêcheurs les plus hardis de la Côte Nord.

Cette mission, l'une des plus anciennes, échoit aux Pères Etienne et Joseph Gallix, l'oncle et le neveu.

La population a reçu avec joie les deux missionnaires. Mais, hélas ! là aussi, le presbytère est vide ! Les premiers repas sont pris chez Albert Dupuis. On quête des meubles et le linge indispensable. Comme le prévoyant Père Blanche a fait parvenir, à chaque poste, un baril des provisions les plus urgentes, en y dissimulant un beau billet de cinq dollars, on puisera dans cette mine précieuse jusqu'à l'arrivée du poisson gracieusement offert à leurs missionnaires par les pêcheurs à leur retour du large.

Bientôt, le plus jeune des deux, qu'on appellera partout le Père Joseph, recevra l'ordre de se rendre

à la mission voisine de Saint-Jean pour donner à ce poste, ainsi qu'à Longue Pointe, un service religieux plus régulier.

Les Pères Pottier et François Hesry arrivèrent à la Pointe-aux-Esquimaux le 30 octobre, à une heure du matin. Monsieur le curé Tremblay, les marguilliers en charge, bon nombre de paroissiens voire de paroissiennes, attendent sur le quai les nouveaux venus, peu loquaces à cette heure, mais fort agréablement surpris de voir, au lever du jour, des drapeaux anglais flotter à tous les mâts de la cité. Le Père Pottier célèbre la messe à l'église et le Père Hesry est ravi d'offrir le saint sacrifice dans la chapelle d'un beau couvent.

Monsieur le curé Gendron accompagne les deux derniers des douze missionnaires jusqu'à Natashquan, l'une des premières stations de pêche choisie par les Acadiens des Iles-de-la-Madeleine, en 1854. La première rencontre avec le curé Dufour et les paroissiens est très favorable. Comme il sera facile aux missionnaires nouveaux de s'entendre avec une population particulièrement honnête, économe, pieuse, très attachée à ses prêtres ! A son retour de Natashquan, Monsieur le grand vicaire Gendron qui aime la chasse et connaît fort bien la place et ses faubourgs, entraîne le Père Hesry dans une partie dont le retour est un triomphe. Le Père Hesry — qui l'eût cru — tue deux jeunes goélands inexpérimentés, et Monsieur Gendron apporte un canard et une demi-douzaine "d'esterlettes". Les volatiles furent préparés avec soin et servis au premier repas. Ils étaient superbes, dorés sur tranches et d'un goût détestable. "Nos petites jeunesnes, pouvait déjà dire le Père Pottier, tendent des pièges dans la forêt et sur les îles, et tous les matins ils reviennent les bras chargés de lièvres". Pour dix sous, deux personnes peuvent se payer la fantaisie d'un civet. Des chasseurs plus adroits apportent un beau canard et une outarde de onze livres.

Les missionnaires nouveaux prennent ainsi possession des postes qui leur sont assignés, et de façon générale, sous de bons auspices.

Voilà donc douze Pères Eudistes à leur poste. Deux missionnaires, les Pères Travers et Robin habiteront bientôt la Baie Sainte-Claire, Ile d'Anticosti. Plus tard, le Père Hesry acceptera de quitter sa chère Rivière-au-Tonnerre pour passer, seul, vingt et un ans dans l'immense territoire de Blanc-Sablon et autres lieux.

On imagine déjà quelles seront les occupations des Pères. Ils exerceront le ministère paroissial à la mission principale, où est fixée leur résidence. Tous les dimanches ont lieu dans chacune de ces localités les offices ordinaires, la grand'messe et les vêpres. Plusieurs profitent de ce jour pour rassembler les enfants du catéchisme, pour présider les réunions de congrégations, ligue du Sacré-Coeur, Dames de Ste-Anne, Enfants de Marie, etc . . . , s'il y lieu. Les villages, où le prêtre ne réside pas, seront visités à tour de rôle par les missionnaires, plus régulièrement jusqu'en 1918, date à laquelle la Congrégation dut supprimer la moitié du personnel, ne laissant dans la plupart des missions qu'un Père par résidence. Les visites des chantiers, dans les endroits où elles seront nécessaires demanderont une absence plus ou moins longue suivant le nombre des campements de bûcherons.

Partout le saint ministère est exercé avec exactitude et beaucoup de zèle. Jamais un appel aux malades ne restera sans réponse, malgré les distances parfois très grandes, (cinquante, même soixante milles) qui séparent la mission lointaine du presbytère labradorien.

A ce ministère intéressant et consolant parmi des paroissiens pieux et très attachés à leur église et à toutes les manifestations qui s'y déroulent, s'ajouteront presque partout des travaux manuels nécessaires.

On coupera dans la forêt le bois de chauffage, on le sciera, on entourera un jardin de clôtures simples, champêtres, arrachées au bois voisin. On défrichera, on construira un funiculaire dont on s'amusa à l'époque pour grimper quelques seaux d'eau au presbytère de Manicouagan, un vicaire décidera de creuser un puits profond de trente pieds à l'aide d'une corde, d'un treuil, de vulgaires seaux, en mobilisant pour ce travail ses bras et ceux des enfants d'école. La culture d'un jardin potager s'imposera à chacun, partout. On est loin de la ville, peu fortuné et les légumes sont si importants pour la santé. Il y a d'ailleurs un exemple à donner autour de soi. Aussi n'est-ce pas un bel éloge que l'honorable A. Taschereau, ancien premier ministre de la province de Québec, faisait de l'ancien curé des Sept-Iles, qui y a exercé le saint ministère durant vingt-sept années, dans une lettre adressée à l'un de nous tout dernièrement: "J'ai rencontré sur la Côte Nord plusieurs de vos confrères, dont le Père Divet, toujours occupé du soin des âmes et de son jardin".

Le soin des âmes ! Donner, garder les âmes à Dieu, les éloigner du péché, apprendre le catéchisme aux enfants, les préparer à la première communion, entendre les confessions qui procurent le pardon des fautes; en un mot continuer avec leurs faibles moyens l'œuvre du divin Sauveur Jésus, ces Français n'ont pas quitté leur pays pour d'autres buts. Ce sont de vrais missionnaires du Christ et de fidèles disciples de Saint Jean Eudes, leur fondateur. Quelques-uns sont jeunes, inexpérimentés, peu compétents pour les genres de randonnées qui les attendent. Cette Côte Nord est si peu semblable au beau et vieux pays de France ! Parfois, leurs paroissiens les trouvent un peu téméraires, par trop audacieux. Voici par exemple ce que l'on peut lire dans "L'Echo du Labrador", (1)

(1) "Echo du Labrador", bulletin de leurs travaux et agent de liaison entre les missionnaires eudistes, publié pendant les premières années de leur séjour sur la Côte Nord.

numéro de novembre 1903: "Avec l'autorisation de mon curé, je partis un samedi à onze heures du matin pour donner la mission à la Pointe-aux-Outardes. Trois jeunes gens équipent une barque, et dans une heure, nous avons atteint l'autre rive de la Manicouagan. Les résidents, dont M. et Mme Lebel, sont stupéfaits d'apprendre que je suis bien décidé de parcourir, à pied, la longue grève de vingt et un milles qui s'étend devant moi ! Par pitié, on attelle un cheval, boiteux pour la circonstance. A six milles plus loin, chez la famille Chouinard, un jeune homme se propose pour mon compagnon; je refuse, prétendant que je m'en tirerai, que j'ai fait d'autres marches que celle de cet après-midi ! . . . Tout va bien jusque vers les six heures du soir. La mer est basse, les petites rivières sont facilement franchies. Mais tout à coup, le temps me paraît long, long, et le chemin sans fin . . . La réflexion, une réflexion grave, inquiète, m'envahit avec la nuit. On m'avait dit que je risquais de passer la Pointe-aux-Outardes sans voir ses maisons, que je faisais une imprudence. Or, voilà qu'à la "Grosse Pointe" je rencontre un passage tout fraîchement piétiné. Un sentier, oh ! combien petit, battu par des animaux, pénètre dans la forêt. Je m'y engage et je m'égare presque aussitôt et n'ai qu'un souci, retrouver le chemin de la grève . . . recherche pénible, longue, interminable . . . J'y arrive enfin, faible, exténué, presque sans raison, tout effrayé de ne plus retrouver des livres précieux que je portais sous le bras. Heureusement, à l'air libre et sur la terre ferme, l'esprit recouvre sa pleine lucidité . . . et je continue ma route avec courage. Enfin, vers les neuf heures du soir, une montée qui part du rivage se dessine, un chemin, un vrai celui-là, qui conduit tout droit à la maison d'Alexandre Tremblay. On imagine la surprise de la famille à la vue du nouveau missionnaire que l'on reçoit et que l'on réconforte le mieux possible". Une nuit pleine de rêves, de cauchemars, de sueurs a souvent rappelé à ce missionnaire qu'il eût été plus prudent pour lui

d'accepter les services d'un bon guide sur des terres si nouvelles. Cependant, peu satisfait de cette randonnée mémorable, le même missionnaire s'imagina qu'une bicyclette se fraierait sans doute un passage sur la grève immense. Par hasard, une bonne machine d'un amateur, peut-être découragé, est à vendre au pays. On en fait l'acquisition. Hélas ! deux voyages pendant lesquels le nouveau véhicule ne peut être utilisé que par un vent favorable, et l'étroitesse de la piste assez résistante sur un sable mou, convainquent le cycliste trop ardent que le mieux pour lui est de renoncer pour toujours à ce mode de locomotion. Serait-il donc plus avantageux de suivre la voie maritime et d'avoir recours au canot muni de bonnes rames et d'un voile utilisable par bon vent ? Tous les missionnaires Eudistes ont dû se familiariser avec les voyages en embarcations conduites par la voile et la rame.

A Mistassini, tout petit poste situé à seize milles de Manicouagan, le seul habitant de l'endroit n'avait pas vu de missionnaire depuis quatre ans ! Bien que non fixé sur la situation de ce catholique, ne sachant pas s'il appartenait à la mission de Pentecôte ou à celle de Manicouagan, je me décide un beau jour à tenter l'aventure. Un jeune homme, l'un de mes élèves auxquels je donne quelques leçons, veut bien m'accompagner. Le canot de la mission, un beau canot tout neuf, est prêt. Nous partons. Tout va très bien d'abord dans l'estuaire de la rivière. Mais, au large de la Baie-des-Anglais, l'immensité des eaux qui entoure notre frêle esquif et la peur d'une tempête possible, font battre le cœur du rameur principal. Que de bons coups d'avirons sont donnés pour arriver juste à temps, le front ruisselant de sueur, chez Michel Hémon. Ce brave solitaire nous reçut très aimablement mais comme il aimait peu la compagnie, je compris à ses remarques, qu'il faudrait, si possible, déguerpir le lendemain, après la messe. Je goûtai, ce matin-là, à la viande de loup-marin fumé, et la tasse de thé prise, je ramais fort pour doubler le cap voisin



Les Pères Eudistes
en 1903 :

1ère rangée:	R. P. Savary, Mgr G. Blanche, RR. PP. L. Le Doré, A. Divet
2e " "	RR. PP. E. Jauffret, Delanoe, E. Gallix, G. Blondel, P. Brochard
3e " "	RR. PP. J.-M. Leventoux, A. Brézel, R. Kerdelhué, L. Héry, F. Hesry, J. Le Strat.



Avant déjeuner

et filer ensuite, toutes voiles déployées, vers le fond de la Baie-des-Anglais. Là, impossible de continuer la route... La nuit se passa dans un camp bien placé pour nous ce soir-là. Le lendemain, le retour s'effectua doucement le long du rivage jusqu'à la mission. Fier d'avoir pu tenir les rames sur une distance de trente milles, j'aimais dans la suite à me vanter de cette prouesse des jeunes années.

Belle affaire, pourrait dire le Père Le Strat, le missionnaire de Manicouagan de 1905 à 1907. Voici, en effet, plus belle aventure:

Théophile Jean, marchand à la Rivière-aux-Vases, (Ragueneau aujourd'hui), tombe un jour d'une échelle et perd connaissance. On s'effraie autour de lui. Un télégramme lance un appel aux missionnaires de Manicouagan. Le plus jeune des deux, le Père Le Strat, est désigné pour le voyage. Or, les hommes étant tous occupés aux travaux du chantier, il est difficile de compter sur un guide ou un compagnon quelconque. Comment entreprendre une course nautique de trente milles sur la mer? Ne vaudrait-il pas mieux coucher dans l'une ou l'autre des rares demeures rencontrées sur la route et remettre au lendemain la seconde partie du parcours? Il s'agit de porter secours à un malade, aucune considération n'arrête le missionnaire. Le Père Le Strat s'arme de quelques tartines de beurre, d'une bouteille de belle eau fraîche, traverse le village, saute dans son canot, et, vogue la galère, rame de toute la force de ses bras. Un arrêt de quelques minutes chez Mme Lebel pour prendre une légère collation, et il s'en va, seul, dirigeant son canot le long du rivage. Il parcourt ainsi, sans arrêt et sans repos, les vingt et un milles qui séparent la Pointe Lebel de la Pointe-aux-Outardes. Pendant ce temps, Louis Tremblay est venu de la Rivière-aux-Vases, en canot lui aussi, à la rencontre du Père et il attend depuis longtemps déjà, sur la belle grève sablonneuse qui encadre le village de la Pointe-aux-Outardes. Il s'y promène de long en large,

anxieux. Il est onze heures du soir. Or, à ce moment, il entend distinctement un vigoureux coup de sifflet mystérieux, venant du large, répercuté au loin sur les flots. Louis Tremblay est pris de peur: "C'est le sifflet de la mort" se dit-il, et il ne songe plus qu'à prier pour son ami dont l'âme a paru devant Dieu, avant d'avoir reçu les derniers sacrements ! Sur ces entrefaites arrive Alexandre Tremblay qui vient saluer le Père Le Strat et l'inviter à prendre un peu de repos chez lui, s'il le désire. Lui aussi, il a entendu le sifflet dont le bruit sinistre se renouvelle: "Ah ! dit-il, voilà le Père Le Strat qui s'annonce. Il n'est pas loin" . . . Et il crie de toute la force de sa voix pour montrer au Père qu'il est attendu sur la grève. Le sifflet de la mort ! . . . Allons donc . . . tout simplement le Père Le Strat se sert de sa bouche et de ses doigts pour prévenir qu'il est là.

Le cher confrère aimait, plus tard, à conter l'histoire du sifflet de la mort, et à taquiner le trop superstitieux Louis Tremblay sur sa frousse nocturne. Ce soir-là, le temps n'était pas propre au badinage. Le Père mangea une tartine, avala une bonne rasade d'eau fraîche à même la bouteille qu'il avait apportée et prit place dans le canot de Louis Tremblay. A la Rivière-aux-vases, le calme régnait. Théophile Jean est bien remis de sa faiblesse momentanée; il assiste à la sainte messe célébrée le matin dans sa maison, y communie avec les membres de sa famille, remerciant Dieu de la protection dont Il l'avait favorisé. Ce jour-là, le missionnaire se reposa à la Pointe-aux-Outardes. Le lendemain, il se remit en route dans son canot, gagnant un pari fait, au départ, avec les habitants du lieu. Les gens assuraient qu'il serait arrêté par la marée basse aux "Petites Rivières" et obligé, sans doute, de coucher à la belle étoile sur les bords du Golfe Saint-Laurent . . . Il passa, tenant suffisamment le large et rentrait le soir au presbytère de Manicouagan, les bras fatigués, certes, mais heureux du devoir accompli et du succès d'une équipée jugée hasardeuse et téméraire.

Que de traits semblables ne pourrait-on pas conter si les missionnaires n'avaient été trop portés à cacher leurs plus belles actions et à considérer comme ordinaires, toutes simples, des entreprises qui nous paraissent impossibles.

On lit dans "L'Echo du Labrador" du 1^{er} décembre 1903: "Les missionnaires ont le bonheur de recevoir la visite, dès ce premier automne, du R. P. Gustave Blanche, Provincial des Eudistes, et récemment nommé Préfet Apostolique". C'est pour tous une grande joie de voir ce bon Père qui désormais va se donner tout entier à sa nouvelle patrie.

La Côte entière en tressaille d'aise et lui ménage partout l'accueil le plus chaleureux. La population avide de connaître le "Nouveau Monseigneur", lui porte les marques du plus sincère respect et des sympathies les plus vives... Malgré la brièveté et le caractère tout intime de cette première visite, le Révérend Père est fêté et entouré des plus grands honneurs. Après quelques jours passés à Natashquan chez les intrépides Pères Pihan et Divet, il est venu à Pointe-aux-Esquimaux, où le Père Pottier était fier de lui faire connaître sa magnifique mission si bien organisée à tous les points de vue. Un court séjour à Magpie lui a permis, par contre, de constater l'état moins bien pourvu de ce poste, puis faute de bateau, il a dû subir un emprisonnement de trois semaines à Rivière-au-Tonnerre, où l'excellent Père Hesry vient de s'installer, remplaçant le Père Robin appelé à seconder de sa voix de stentor "les orgues" puissantes de la Pointe-aux-Esquimaux !

Les Sept-Iles reçoit enfin le vénéré Visiteur qui nous arrive encore tout émerveillé des entreprises de la cité d'avenir.

Notre Pentecôte a le don de lui plaire par son aspect modeste et cependant enchanteur. Seule notre pauvre mesure vient jeter un nuage sur l'impression si douce de l'arrivée. Huit jours ont passé en étude

du présent et des projets d'avenir, et le Révérend Père, après avoir fait gémir les presses artistiques de "L'Echo Labradorien" sous sa première circulaire préfectorale, nous a quittés plein de joie et rempli des bons souvenirs de son voyage, pour rentrer à Chicoutimi où il a fixé sa résidence".

Le Père Blanche avait guidé, dans cette première tournée, les religieuses de Kermaria, les Filles de Jésus, qui essaïmaient au Canada, éplorées comme tant d'autres congrégations par la persécution religieuse de Combes. Elles aussi sont accueillies avec une grande joie par toute la population. Une école dirigée par une ou plusieurs religieuses, dans tous les principaux villages, le presbytère tenu par elles, l'église ornée par elles, le linge et les ornements entretenus, quels bienfaits inattendus apportés à toute la Côte Nord.

Encouragés par cette visite de leur Père, guidés par ses conseils pour le travail à accomplir, les missionnaires se mettent à l'œuvre résolument.

Chacun d'eux s'attache à son poste, sans en ambitionner un autre quelconque, considérant cette Côte Nord comme une seconde patrie à laquelle ils se donnent tout entiers, sans retour, pour le bien des âmes et la plus grande gloire de Dieu, en disciples fidèles de Saint Jean Eudes.

Nous les retrouverons à l'œuvre au cours de ces notes. Nous les verrons en particulier accorder un intérêt spécial au gagne-pain d'une partie de la Côte Nord, la pêche et la chasse dont l'importance dans la vie économique du Golfe Saint-Laurent justifie les deux chapitres suivants.



CHAPITRE IV

LA PÊCHE

Les loups-marins. -- La morue. -- Les marsouins.

Le capelan.

ON peut affirmer que la pêche surtout a attiré vers la rive nord du Golfe Saint-Laurent les vaillants Canadiens, Acadiens et Terre-Neuviens qui en sont devenus les premiers habitants.

Le comte de Puyjalon, "L'Homme du Labrador", si admirablement rappelé au souvenir de tous par Damase Potvin, dans son beau livre "Puyjalon, le Solitaire de l'Île à la Chasse", parcourut pendant de longues années tout le littoral. Il en visita tous les coins et recoins, en remonta, en canot et par les portages, toutes les rivières. Il constata que le saumon les visitait toutes et pénétrait bien loin dans celles dont il pouvait sauter les chutes. Ses récits et ses rapports remarquables attirèrent l'attention publique. Des permis de pêche ont été dès lors accordés plus nombreux à des particuliers, les autorisant à tendre des filets dans l'estuaire de ces rivières et sur le rivage avoisinant, à des distances déterminées par le Département des Pêcheries Maritimes. De très bons profits sont réalisés à certaines saisons et les détenteurs de permis voudront désormais les conserver pour eux et leurs enfants. D'un autre côté, la pêche à la mouche conduit peu à peu vers ces rivières des sportsmen américains et canadiens, qui y trouvent la plus reposante et la plus attrayante des distractions. Le télégraphe dira souvent la joie

M. Léopold Cormier, comptable à la Cie North Shore de Baie Comeau, a bien voulu fournir des renseignements précieux sur la chasse aux loups-marins.

et l'émulation dont sont témoins les clubs désormais célèbres: vingt, trente, trente-cinq pièces en une seule journée! Y a-t-il, au monde, pêcheurs plus favorisés?

Cependant, comme le droit de pêche au saumon, dans certaines rivières, a été accordé à ces messieurs au détriment des habitants des localités voisines, ceux-ci ont réclamé leur part de cette richesse, étalée par la Providence à la porte de leurs demeures. Les Pères Eudistes ont dû, de temps à autre, travailler à résoudre ce problème devenu troublant, à mesure que la population a augmenté dans leurs missions et trouvé plus restreints ses moyens d'existence.

L'honorable Edgar Rochette, notre ancien député, et le Dr Arthur Leclerc, député actuel, pourraient témoigner à ce sujet. Cette bataille a fini par produire d'excellents résultats. Des accords à l'amiable ont été conclus entre les intéressés et une rente annuelle est versée par les clubs aux habitants ayant consenti à remiser leurs filets en faveur des "sportsmen".

Aujourd'hui, tout le monde est content et la Côte Nord reste le paradis bien recherché des amateurs de l'un des plus agréables divertissements offerts aux humains sur cette terre.

Cependant ce sport est réservé aux favorisés de la fortune: la pêche au saumon ne donnera du pain qu'à une partie infime de la population. La morue fournira un revenu plus accessible à tous et, comme elle se fait attendre, les Madelinots habitués à jeter aux îles des filets à loups-marins ou surprendre ces animaux sur les glaces, lanceront le mot célèbre: "Aux glaces, si nous allions aux glaces". Et les conversations s'animent, on dresse des plans, on construit des goélettes de trente, quarante, cinquante tonneaux, malgré mille difficultés inhérentes au défaut de communications et à la pénurie des matériaux nécessaires à ces constructions. Et voilà que ces pêcheurs attirés deviendront en mars et en avril les terribles chasseurs de loups-marins. Leurs expéditions aux glaces ont été si célèbres, elles ont laissé tant de

souvenirs jusqu'à nos jours, qu'on ne saurait jeter un voile sur cette page de vaillance et d'héroïsme.

Dès leur arrivée sur la Côte Nord, en 1857, les marins des Iles-de-la-Madeleine, fixés à la Pointe-aux-Esquimaux, à Natashquan, à Betchouan, Westavaka, Muskuaro, se livrent, chaque printemps, à la chasse aux loups-marins. Vers la mi-février, les équipages désignés pour chaque goélette songent à cette chasse et s'y préparent. On construit de toute pièce un vaisseau neuf, on répare la vieille goélette, on met de l'ordre à l'intérieur, on remplit du bois nécessaire une partie de la cale, on fait les emplettes indispensables de farine, de lard salé, de saindoux, de graisse, de fèves, de biscuits, etc . . . Ces dépenses de cent cinquante à deux cents dollars sont réparties entre tous ces hommes qui vont lutter ensemble, souffrir ensemble, et partageront aussi les profits et pertes de la chasse — une véritable coopérative — dans les eaux du Saint-Laurent, longtemps avant l'éclosion du grand mouvement de coopération actuel. Cependant le havre est recouvert d'une glace épaisse de deux pieds au moins. Armés d'une scie spéciale, les chasseurs vont couper cette glace et y tracer un chenal sur une distance de plus de deux milles. Pendant que les scies font leur trouée, les vieilles chansons canadiennes sont repercutées par tous les échos des îles ou des rochers voisins. On chantait sur un air joyeux :

"Les moutons dessus la plaine, digue dindaine,
Se mirent à turluter, digue dindé".

A chacun de leurs mouvements cadencés, on entendait les gémissements plaintifs de la glace qui se brisait; tous de gais lurons ces scieurs d'un nouveau genre ! La mer qui les attend aime les marins joyeux. A mesure qu'un morceau de glace peut se détacher de l'immense surface, on le cale assez profondément pour qu'il puisse être happé par le courant et laisser l'espace libre. Le chenal ainsi ouvert, les goélettes y sont traînées l'une après l'autre, et elles s'y installent à la file indienne. Dès lors, les plus âgés de

l'équipage restent à bord, tandis que les jeunes s'en vont durant la veillée conter fleurette à leurs fiancées.

Vers le 15 mars, c'est l'au revoir aux femmes, aux enfants... et le voyage vers les glaces flottantes, étendues là-bas près du Détroit de Belle-Isle, commence. Plaise à Dieu qu'il ne soit pas trop long ! Louvoyer adroitement contre les vents, garder la bonne course, se tenir aux aguets par crainte des glaces isolées disséminées ici et là dans le Golfe, telles sont dès lors les consignes imposées à tous.

Levés de bonne heure, toujours en alerte, ces hommes ne devront pas être trop exigeants aux repas.

Le voyage sera-t-il long ? Sera-t-il court ? ... le cuisinier devra veiller à ce que les provisions durent. Personne ne voudrait chercher asile dans un village retiré de la région, malheur arrivé jadis à des naufragés ! Il sera donc avantageux d'avoir recours aux mets faciles et peu coûteux : les crêpes faites de farine et de graisse battues dans l'eau. Un cuisinier facétieux ne prétendait-il pas, dans une boutade, avoir entassé durant la saison dans les assiettes de ses convives une quantité de crêpes pouvant atteindre le mât de misaine de son navire !

Mais voici les surfaces plus vastes des glaces recherchées. Au loin, avec la longue-vue, on aperçoit des masses mouvantes... Ce sont eux ! Prestement les chasseurs revêtent leurs burnous et leurs culottes de toile blanche, ils se coiffent d'un béret de même couleur. Puis, munis de leur engin de mort, le bâton de cormier armé de sa pointe de fer ou d'acier, au petit jour ils entament la bataille depuis longtemps attendue. Il s'agit de cerner les loups-marins et de les surprendre à l'improviste. L'éveil donné, c'est comme une grenouillère dans laquelle les enfants ont jeté des pierres. Parmi les hommes, les uns se dissimulent derrière les replis de glace, les autres rampent à plat ventre au bord de l'eau. Le cercle est fermé. Alors tous les hommes se lèvent d'un mouvement et

le massacre commence. Les plus jeunes prennent le devant et frappent les bêtes d'un coup sec sur le museau. Instinctivement, les loups-marins simulent la mort tout en restant aux aguets, leurs grands yeux vifs bien ouverts, se croyant sauvés. Les autres chasseurs arrivent aussitôt et cognent à perte d'haleine et les font passer de vie à trépas. Les derniers survivants poussent des cris terrifiants, ils ne savent où aller... bientôt ils se rassemblent, ils s'entassent en pyramide afin que sous leur poids la glace cède, si elle est tant soit peu amollie. Cette dernière ressource les trahit: la glace tient bon et ce rassemblement facilite le carnage. Quelques-uns, sitôt hors d'atteinte, se sauvent à grandes enjambées dans les crevasses. "Au bout de cinq heures nous nous arrêtons épuisés. Nous avons fait plus de dix-huit cents victimes, lit-on dans le journal du bord (1886), de Placide Vigneault. Le lendemain, nous enlevâmes les peaux. Ce fut une horrible boucherie. Nous avions du sang à mi-jambe... sur le corps. Mais qu'importe! notre saison était assurée, et le cuisinier pouvait à sa guise recueillir les foies, les cœurs, de bons morceaux des plus jeunes bêtes, et offrir à ses amis des menus plus variés et des mets savoureux. En guise de trophée de victoire nous plantâmes les barils vides pour marquer la route et l'emplacement du butin".

Ces coups de fortune étaient rares et "les petites mannes" plus ordinaires. Il en est de magnifiques encore: 2,800 dans une seule journée!

Depuis la fondation de la Pointe-aux-Esquimaux jusqu'en 1900, il a été pris par la flottille de la capitale 184,102 loups-marins évalués à \$616,803.00. Mais après les années d'abondance, il y avait aussi des années de disette. En 1881, les goélettes de la Pointe avaient pris 24,149 loups-marins. En 1895, elles n'en amenaient que quelques centaines. Cinq ans plus tard, quatre goélettes seulement sortirent et elles ne prirent absolument rien. Ce dernier échec amena la fin de l'armement et cette industrie est

alors tombée, laissant le champ libre aux Terre-Neuviens, qui emploient maintenant les bâtiments à vapeur et ne risquent plus l'enlèvement dans la banquise. Les jours sont bien longs dans l'immobilité au sein des glaces. Alors, on joue aux cartes, non à l'argent qu'on ne garde pas sur l'eau mais aux bouts de tabac ou aux allumettes. Un morceau de tabac à chiquer est déposé sur la table, divisé en douze parties. Des allumettes sont à côté de ces morceaux, et ces précieuses choses vont servir d'enjeu et provoquer la joie et les rires des joueurs. Les plus âgés raffolent de ce divertissement enfantin.

D'un autre côté, dans ces randonnées où ils sont toujours exposés aux dangers, ces rudes marins pensent à Dieu. Tous sans exception ils ont eu soin de faire leurs Pâques avant le départ. Au large, ils disent leurs prières, et le soir tous se réunissent dans la chambre principale pour la récitation du chapelet en commun. Si, par hasard, quelqu'un s'est attardé à ce moment pour prendre un somme dans l'autre chambrée, gare à lui; il pourrait bien être réveillé par la chute bruyante de ferrailles retenues par une corde qui se relâche quelque part au bon moment. Cette facétie, dont on parle encore, prouve que la gaieté n'avait pas abandonné ces hommes, attachés, pour gagner leur vie et celle de leurs familles, à un labeur qui aujourd'hui nous paraît si dur. On devine quelle doit être la joie de tous — et de ceux qui arrivent et de ceux et celles qui attendent sur le rivage — le jour où les goélettes, après avoir de nouveau traversé l'immense champ semé de glaçons épars, paraissent au loin, toutes voiles déployées ! A mesure qu'elles approchent et peuvent être reconnues, des coups de feu se font entendre à bord... Ecoutez bien ! Un coup !... Cent loups-marins ont été tués ! Deux coups, trois coups, etc... , la goélette Phoenix a apporté deux, trois cents, quatre cents peaux ! Quels cris joyeux si les coups étaient répétés dix fois, vingt fois !

La chasse aux loups-marins était dangereuse. Sur les vingt-six goélettes que compta dans ses plus beaux jours la flotte de la Pointe-aux-Esquimaux, six d'entre elles ne furent-elles pas, selon les notes de l'historien Placide Vigneault, coincées et "écrasées" dans les prisons de glace ou perdues d'autre manière.

Un grand esprit chrétien régnait parmi ce monde entreprenant. Les naufragés furent toujours secourus et sauvés à temps, tellement la charité les portait à veiller les uns sur les autres et à être prêts à la moindre alerte.

Que dire du côté économique ? La chasse est-elle lucrative ? Toutes les goélettes n'étaient pas également favorisées. Il y eut des hauts et des bas, il y eut des malchanceux ! Des goélettes revinrent sans une peau dans la cale !... Le drapeau alors flottait à mi-mât, comme pour la maladie ou la mort ! Grâce à Dieu ! de nombreux voyages furent payants, si l'on en juge par les louis d'or encore en circulation en 1903, témoins authentiques oubliés longtemps dans les bas de laine de quelques familles d'une bonne et saine économie. Jusqu'en 1915, le bon vieillard Isidore Landry, alors âgé de 93 ans, venait encore de temps à autre échanger pour payer ses honoraires de messes, de beaux louis de vingt dollars. Il les avait connus, lui, "le père Isidore" les voyages des glaces de Natashquan à Terre-Neuve.

Un travail ardu était imposé aux chasseurs de loups-marins de retour au village. La préparation des peaux, la fonte de la graisse, avec des moyens rudimentaires, exigeaient une grande patience et un grand courage autour des chaudrons d'où se dégageait une odeur forte.

Au mois de juin, les goélettes, accompagnées de barges pêcheuses, reprenaient la haute mer pour la grande pêche à la morue. Une fois les lieux choisis, les barques s'éloignaient de la goélette pour y ramener leurs prises abondantes ou réduites suivant la chance ou la température.

A l'automne, une ou plusieurs des goélettes étaient désignées pour transporter à Québec les produits de la chasse et de la pêche de tous, et ramener des provisions pour le village.

Quand les Pères Eudistes prennent possession de leurs missions, il n'est plus question des grandes aventures dans les glaces. Seule "la petite pêche à la morue se fait tout le long de la Côte".

En juin, les barges de la Pointe-aux-Esquimaux et de Natashquan se rencontrent pour la pêche dite "pêche à la flotte". — "De la morue à Natashquan" . . . le télégraphe a lancé la nouvelle ! Aussitôt, quatre-vingts barges, cent peut-être voguent sur les flots, s'éparpillent sur une distance de trois ou quatre milles, face à l'embouchure de la grande Natashquan. Cette pêche eut un moment de célébrité, porteuse de joie et de vie autant au cœur des missionnaires qui prient, qu'au cœur des vaillants qui demandent à la mer le pain de leurs familles.

Les langues se délient le soir, à la vue des voiles blanches qui ramènent les pêcheurs au port. Les Richard sont les meilleurs: leur barge a déposé deux mille morues sur les quais de la compagnie Robin; "William Cormier" dit "Bat-le-Diable", parce qu'il aurait battu l'esprit malin s'il avait osé lutter contre lui avec une ligne à morue, l'emporte encore sur tous ses concurrents. Les gars de Natashquan ont été battus par ceux des pays d'en haut ! Ces propos, et cent autres pareils, défraient les conversations du village.

Dans les postes situés à l'ouest de la Pointe-aux-Esquimaux, en remontant le Golfe jusqu'à Godbout, la pêche se pratique en juin dans les baies de Longue Pointe, de Magpie, de Rivière-au-Tonnerre, de Shel-drake, autour des récifs, tout près du rivage. A partir de la mi-juillet jusqu'aux premiers jours de novembre, le poisson s'éloigne. On ira le chercher d'abord à trois ou quatre milles, puis à six, huit, dix milles sur

des bancs et des fonds qu'il faut trouver. La pêche du large... dans l'inconnu ! Comme les thermomètres du commandant Beaugé qui indiquent si oui ou non le poisson peut séjourner dans ces lieux seraient utiles à nos pêcheurs ! A l'aube, les barges quittent le petit havre ou le grand port, leur abri habituel. Autrefois, elles étaient mues par deux solides paires de rames ou voguaient au gré des vents; aujourd'hui, elles sont actionnées par un moteur de choix. Elles parcourent les eaux du Saint-Laurent, vastes comme une mer. Tout à coup, le maître de la barge a aperçu là-bas, en arrière de son village, une pointe plus aiguë, une échancrure entre deux rochers, son point de repère, "l'alignement". C'est là... Son regard d'observateur expérimenté ne le trompe pas... On jette donc l'ancre et l'on travaille.

Le Père Brochard, l'un des premiers missionnaires de 1903, hélas trop tôt ravi à l'affection de ses confrères et aux missions labradoriennes auxquelles il s'était donné corps et âme, a, en témoin avisé, décrit de la plus belle manière cette pêche à la ligne, si longtemps pratiquée sur la Côte Nord.

"Les deux hommes qui montent ces barges ont bientôt les bras raidis de tenir leurs deux lignes en mains, debout, silencieux! — l'œil terne et abattu par l'aspect glauque et monotone de la mer, toujours aux aguets de sentir au bout des doigts le mordillage de l'avidе morue, tournoyant à quarante et soixante brasses au fond de l'eau, autour de l'hameçon tentateur... Puis, une secousse plus forte... vite... on hâle la corde, le poisson émerge au-dessus du flot, il est pris, une courbe se dessine jetant un éclair dans le reflet du soleil et il tombe au fond de la barque. Alors, le marin presse la bête sous son pied, elle ouvre la gueule, rend l'hameçon qui, amorcé de nouveau replonge dans un sifflement au fond des eaux". Et les heures ont passé dans la répétition de cette manœuvre, empilant morues sur morues. Il est temps de mettre le cap sur le point de départ... la brise se

lève au sud, la haute mer va venir. Et l'on roule les lignes sur le caret; l'ancre figée dans la glaise du fond est décollée et amenée à bord à force de poignet. Les trois voiles s'enflent et le bateau glisse, rapide, au milieu du miroitement du soleil sur la nappe azurée. Et les deux pêcheurs, assis à la barre, au milieu des flocons de fumée de leurs pipes, contemplent le fruit de leur pêche. Là, sous leurs pieds gisent les morues, quelques-unes palpitantes encore, d'autres inertes, flasques, leurs grandes bouches ouvertes, cachant, au fond du gosier, les restes des coques qui ont trompé leur avidité. Bientôt, les voiles se rapprochent, se croisent, pénètrent dans le havre "de la place".

"Du seuil domestique, les enfants guettent le retour du père: ils l'ont reconnu et se précipitent à sa rencontre. D'un coup d'œil rapide, on regarde si "le flat" (canot) est bien garni et le dépeçage commence: tous y ont leur place. Les garçons saisissent les morues par les ouies et les jettent sur la table, la mère ou la jeune fille les ouvrent, l'associé arrache le foie, détache la tête en l'appuyant d'un coup sec sur le rebord, et le père, le maître de la barge, la main gantée et sanglante, enlève les vertèbres avec son grand couteau, les fend tout au long. Elles glissent dans le baquet plein d'eau. Autour de la table d'opération, d'autres bambinots taillent le gosier pour en avoir les langues, au risque de se couper leurs petits doigts roses. Et les chiens, errant au milieu des groupes, font craquer sous leurs dents les restes inutiles, tandis que les goélands voltigent en grands cercles dans les airs au-dessus des barques". En plusieurs endroits, on voit des hommes disputer aux oiseaux voraces ces précieuses dépouilles, les jeter avec la fourche dans la charrette à bœufs. Rien de meilleur que cet engrais, au printemps prochain, pour le jardin et le pré qui en ont été enrichis au temps opportun.

La pêche à la morue a-t-elle été très avantageuse sur la Côte Nord ?

On sait qu'en 1885, Monsieur l'abbé Boutin, missionnaire à Natashquan, témoin attristé de la pauvreté qui règne autour de lui, décide une quarantaine de familles à émigrer dans la Beauce, où leurs descendants bénéficient actuellement dans leur belle paroisse de Théophile, des souffrances et des privations endurées par leurs ancêtres dans ce déplacement extraordinaire. Une crise très aiguë sévit, cette année-là, à Natashquan et dans les villages limitrophes.

Pendant plusieurs années, les compagnies Robin, Colas, LeBouthillier de la rive sud, fondent des établissements de pêche dans de nombreuses localités: à Longue Pointe, Rivière St-Jean, Magpie, Jupitagan, Riche Pointe, Le Dock, Rivière-au-Tonnerre, Shel-drake, la Baleine, la Chaloupe. Ces compagnies amènent des pêcheurs du sud et les occupent au métier durant la belle saison. Un dicton populaire courait alors le long des étals: "Fini de pêcher, fini de manger".

A partir de 1875, ces nomades se fatiguent de leur servitude. Les beaux sites de la Côte Nord, les petits havres accessibles à leurs barges, la pêche toute proche du rivage... tout leur plaît. Ils achètent des lopins de terre de la Seigneurie de Mingan et construisent d'humbles demeures. De coquets villages, dont plusieurs subsistent encore, s'élèvent de distance en distance dans ce district. Dès lors, ces gens vivront d'avances consenties par les compagnies et payées par les apports du poisson à l'automne. Personne n'amasse de fortune à ce jeu. Quelques vaillants pêcheurs, plus chanceux, paient leurs dettes. Beaucoup ont toujours "des comptes en retard" au magasin. On ne se plaint pas, on ne souffre pas. On n'est pas riche... mais la richesse a-t-elle jamais donné le bonheur? Quoiqu'il en soit, c'est un plaisir, dans ce temps-là, de constater l'activité qui règne au village quand le poisson en approche. Les hommes passent une grande partie des jours et des nuits au

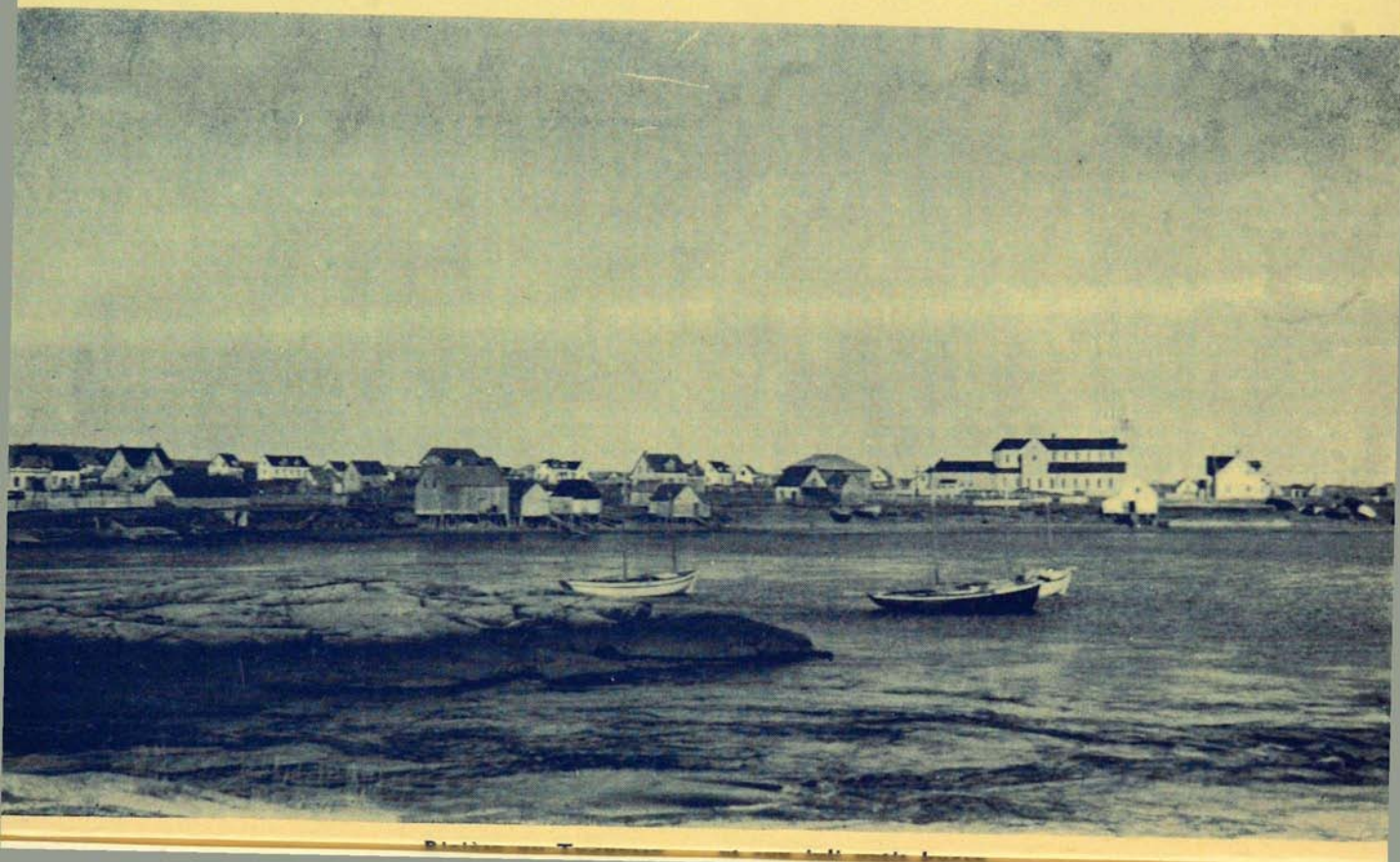
large. Les femmes et les enfants sont occupés au séchage de la morue. L'automne venu, des goélettes, parties de Halifax ou de Gaspé et nolisées par les compagnies, prennent tour à tour, parfois en même temps, leur charge de morue séchée: deux mille, trois mille quintaux, dans le petit havre du lieu.

A partir de 1926, surtout depuis 1927, une cruelle épreuve atteint les pêcheurs de la Côte Nord. Les regards surpris aperçoivent tout à coup, au large des baies et des anses, jadis si poissonneuses, des bandes énormes de marsouins. Déjà, en 1919, quelques "dos blancs" avaient été vus ici et là... on n'y avait pas prêté grande attention. Cette fois, ils se montrent par milliers, plongeant et remontant à la surface, très rapprochés les uns des autres, sur des distances énormes, deux, trois, quatre milles et davantage. Ces cétacés suivent la rive, contournent les baies, cherchant, sans doute, et happant au passage le capelan ou le lançon, petits poissons dont les pêcheurs font un appât très recherché de la morue. Comme un feu de forêt qui brûle tout sur son passage, ces incursions chassent tous les poissons, surtout la morue, dès les premiers jours de juin. Désormais, les pêcheurs tendent en vain leurs "trapnets". Un de ces filets, qui le 8 juin 1927, amassait pour son propriétaire, Honoré Bezeau, cinquante quintaux de morue, ne prit pas un poisson le 9 ni plus tard: une bande de marsouins inaugurerait, ce jour-là, leur entrée dans la baie de Sheldrake où le filet était tendu! Les autres "trapnets" ne sont pas plus chanceux désormais. Néanmoins, les pêcheurs jettent leurs lignes dans les "fonds" ordinaires. Ils reviennent bredouilles, découragés... Le poisson reparaît après quatre ou cinq jours, il s'approche de nouveau, pour fuir encore au retour de ses ennemis. Enfin ces randonnées, devenues régulières de l'ouest à l'est, puis de l'est à l'ouest, finissent par le faire disparaître complètement.

Le commandant Beaugé, professeur bien connu du



Boette abondante . . . pêche assurée



collège Ste-Anne de la Pocatière, et le professeur V.-D. Vladycof, biologiste au département des Pêcheries Maritimes, enseignent que l'absence de morue à cette date sur la Côte est due à des changements dans la température de l'eau. Nous nous inclinons devant les données de la science de ces autorités. Quoiqu'il en soit, instruits par les faits vus de ses yeux, le pêcheur finit par ne plus voir qu'un ennemi: le marsouin. Faut-il l'avouer, les missionnaires, témoins aussi du désastre, partagèrent longtemps cet avis.

Quand en 1922, le gouvernement de la Province décide de reprendre le contrôle des pêcheries du Golfe Saint-Laurent, l'honorable J.-E. Perreault me demanda de collaborer avec lui dans l'organisation de la pêche sur la Côte Nord. Certes ce concours fut bien humble, bien pénible... et hélas ! jamais couronné du moindre succès apparent ! Mêlé à un groupe important de pêcheurs, vivant au milieu d'eux, constatant leurs misères et leurs besoins, recevant à chaque instant leurs doléances, je ne crus pas pouvoir me dérober. Je profitai, dès lors, de toutes les occasions pour présenter au ministre les propositions qui nous paraissaient urgentes.

Déjà en 1925, voyant les pêcheurs complètement désarmés, j'obtins, dans une entrevue avec le ministre et son surintendant, M. F.-M. Gibaut, une somme de douze mille dollars qui fut distribuée en agrès de pêche, en achats ou en échanges de barges. Chaque pêcheur sérieux, aux abois, reçut une aide allant de cinquante à cent dollars. Après une autre visite, des inspecteurs sont nommés dans les postes les plus importants. La distribution des octrois pour achats d'articles de pêche, de sel alloué à chaque pêcheur, la préparation des listes des pêcheurs méritant des primes, la surveillance des salines, des méthodes à suivre pour la préparation du poisson, son inspection, sa classification, tels sont les buts de leur travail. Inutile de dire que ces inspecteurs, d'abord

mal appréciés par les pêcheurs, leur ont rendu de grands services en maintenant la bonne renommée de leur poisson.

1926 ! C'est l'année du grand désastre ! Plus de pêche nulle part sur une distance de plus de cent milles, et bientôt, tout le long de la Côte !

Un jour qu'un bateau du service régulier est ancré au large de la Rivière-au-Tonnerre, Messieurs Desmond et Wilfrid Clarke ainsi que le colonel J.-M. Stanton me prient d'aller les rencontrer à bord. Notre entretien, qui dure plus d'une heure, porte uniquement sur la question brûlante : plus de poisson, que vont devenir nos pêcheurs ? D'un commun accord, nous décidons d'envoyer un long télégramme à l'honorable J.-E. Perreault, le priant de venir lui-même, sur les lieux, se rendre compte de la situation. Un bateau est mis sur-le-champ à la disposition du ministre qui nous arrive accompagné d'un collègue, l'honorable A. David, secrétaire de la Province, du sous-ministre L.-A. Richard, et de quelques dames. Il y a réception de ces personnages dans la pauvre salle paroissiale. Une adresse de bienvenue est lue par le missionnaire qui fait un tableau saisissant de notre malheureux sort. Le ministre écoute, s'informe auprès des pêcheurs rencontrés à la réunion et tout le long de la route, à bord du vapeur.

Une résolution est prise qui doit avoir une répercussion dans toute la Province. Les Gaspésiens, mis au courant, réclament aussitôt pour eux-mêmes, une faveur accordée à la Côte Nord.

Puisque la pêche faite le long du rivage ne compte plus, dit le ministre, le gouvernement aidera à la construction de barges plus spacieuses et plus sûres. Après de longs pourparlers, cet octroi est fixé à cent dollars par barge neuve, construite de préférence dans la région.

Gros travail, désormais, pour le missionnaire qui garantira tous les achats nécessaires dans chaque

cas, et règlera finalement toutes choses dans l'affaire de barges.

Une chasse aux marsouins au moyen d'aéroplanes et de bombes fit du bruit à l'époque et mit en mauvaise posture le pauvre promoteur de cette entreprise. Le colonel Stanton se rappelle-t-il la longue veillée passée dans un presbytère labradorien: l'aéroplane, ce mot fut prononcé ! Dans les eaux du Golfe, étendues comme une mer, tourmentées comme celles de l'Océan, on ne peut utiliser les filets comme jadis David Têtu, au Saguenay ou en Gaspésie, ni les pêches de la Rivière-Ouelle, ni les carabines Winchester, bonnes seulement quand l'animal est surpris sur les bancs de sable, dans l'estuaire de la Manicouagan, où Honoré Chouinard et autres chasseurs lui ont fait une guerre fructueuse. N'y aurait-il pas lieu de tenter le nouvel appareil de mort ?

Un député ayant, dans une tournée électorale, proclamé en présence de toute la population réunie devant le presbytère, que le gouvernement au pouvoir avait gaspillé cent mille dollars dans cet essai malheureux, le curé de l'endroit, principal auteur du méfait, ayant reçu ordre de surveiller l'opération aérienne, d'en limiter la durée si c'était nécessaire, sentit à ces mots revivre en son âme un remords ancien, à peine étouffé par le temps.

Or, un jour une délégation de la Côte Nord, venue à Québec pour demander une route nationale, était réunie au Club de la Renaissance. Le député qui la conduisait, le missionnaire et le sous-ministre qui avait payé la note étaient présents. Belle occasion, se dit le pauvre coupable, d'atténuer un peu, en son âme, la malignité de ce souvenir: "Avez-vous constaté, cher monsieur le député, la patience de l'un de vos auditeurs, au moins une fois ? Vous rappelez-vous les cent mille dollars jetés à l'eau avec les bombes du Docteur Cuisinier ? Il devrait être possible de savoir combien le département a dépensé en cette affaire ?" "Dix mille dollars, affirme le sous-ministre, qui avait compris".

Depuis, le pilote et le mécanicien du Docteur Cuisinier, l'aviateur français qui avait entrepris cette chasse, ont fait au principal intéressé une déclaration assez curieuse: "Une chose a manqué en cette affaire, la persévérance". Les bombes jetées sur une bande de marsouins aperçue du haut des airs au large de l'Île Perroquet semèrent l'effroi parmi le troupeau et plusieurs se jetèrent sur les battures d'en face où les carabines Winchester auraient eu beau jeu à les occire.

Où en est actuellement la question des pêcheries sur la Côte Nord ?

A l'est de Natashquan, surtout à Blanc-Sablon et dans les environs, après les années sèches, la pêche au "trapnet" a continué et depuis quelques années progresse. Ailleurs, la crise a été plus longue. Jusqu'à vers 1938, époque à compter de laquelle les pêcheurs de la Côte ont été admis aux travaux des chantiers, leurs missionnaires se sont vus dans l'obligation de chercher quelque moyen nouveau de leur procurer le morceau de pain nécessaire.

A cette époque, un sous-ministre, qui offrait des terres neuves aux jeunes défricheurs bénévoles de la Province, soutenait qu'il était temps d'arracher les pêcheurs à leurs rives enchanteresses pour les diriger vers les paroisses de colonisation. Un pêcheur devenir colon ? ... Exceptionnellement, oui. La masse ? Non.

Les missionnaires qui souffrent, certes, plus que personne de voir que chez leurs paroissiens les sacs de farine sont vides et que les provisions les plus essentielles font défaut, ne s'arrêtent pas à ce rêve de réalisation impossible. Mais, c'est assurément de leurs soucis quotidiens qu'est sortie l'idée du séchage du capelan et du lançon. Le lançon est bien connu sur certaines grèves bretonnes. Il s'y gîte dans le sable et s'y replonge prestement dès qu'un outil quelconque le fait sortir de sa cachette. Ces deux poissons, le capelan en juin, le lançon en juillet, péné-

trent dans nos baies et sur le sable des grèves par millions de sujets. Les habitants les prennent au moyen de filets et de sennes. Ils servent de bouette pour la pêche. On les répand sur les pelouses des jardins, dans les carrés de légumes où ils remplacent avantageusement les engrais chimiques. On les fait sécher sur les rochers plats ou arrondis qui bordent la rive. Excellente nourriture pour les chiens que ce capelan et ce petit lançon. Toute cuisinière peut aussi en faire, à son gré, la plus exquise des fritures !

Tous savaient sur la Côte Nord que Johan Beetz, le célèbre promoteur de l'élevage du renard, donnait chaque jour aux hôtes de ses parcs une portion de capelan et de lançon séchés.

De là, vint aux missionnaires, anxieux de faire feu de tout bois en faveur de leurs paroissiens, l'idée d'offrir aux éleveurs d'animaux à fourrure, un aliment nouveau. L'affaire est vite lancée. Monsieur Jos. Alain, marchand bien connu de Québec, s'y intéresse l'un des premiers. Il autorise son représentant, le missionnaire, à payer le poisson sur livraison, au bateau. Une entente avec Wilfrid Clarke assure le transport de la marchandise au prix réduit de vingt-cinq sous les cent livres. Une industrie, oh ! bien modeste, est née. Elle provoqua les rires et les critiques de plusieurs au début et fatigua parfois l'odorat des touristes. Elle a fait un peu de bien, et a donné un peu de pain chez les fidèles de la pêche. Elle se développera sans doute si, comme on l'espère, un séchoir artificiel vient bientôt ajouter son action à celle du soleil sur les rochers.

Cependant, un espoir nouveau vient de naître dans le cœur des pêcheurs.

Des coopératives ont été tout dernièrement créées dans les principaux centres. Les pêcheurs se sont réunis, ils ont étudié leurs problèmes, ils se sont dit qu'il était bon pour eux de s'unir, de travailler ensemble, de coopérer, tout comme on l'essaya en vain

en 1922, faute d'organisation pour la vente du poisson. Un progrès réel, constant, a résulté de ces ententes entre pêcheurs du même village. Le pêcheur est payé sur livraison de son poisson à la coopérative. Il travaille, s'il en a le loisir, à la salaison ou au séchage. Il retire de cette coopération un salaire raisonnable. L'argent entre dans sa bourse, chose bien rare jadis, il en sort aussi, pour y revenir il l'espère, en une ristourne surprenante.

Plaise à Dieu, que le poisson désormais mieux préparé selon des méthodes toujours améliorées, rapporte aux pêcheurs labradoriens un prix convenable ! L'industrie de la pêche revivra, procurant d'autres nombreux avantages.

"La mer, dit le Père Rovolt dans la vie du R. P. Ange Le Doré, ancien supérieur général des Eudistes et célèbre au temps de la persécution contre les congrégations, la mer, est l'école de la grande pitié, de la charité, de l'inépuisable miséricorde. La mer a un esprit large, humain, fraternel qu'ont peine à éprouver ceux qui n'ont jamais navigué".

Que de fois, tout le long de l'immense Côte Nord, des frères ont porté secours à des frères, amis ou ennemis.

"La mer est l'école de la méditation. Le pêcheur tout seul, séparé de l'abîme par l'épaisseur d'une planche, se dit qu'il est bien petit en face de l'immensité, que Dieu est bien grand puisqu'il renferme dans son sein incommensurable la triple merveille de la profondeur des eaux, des horizons et des cieux".

Ce n'est pas lui qui oubliera d'élever son cœur vers Dieu pour l'action de grâces dans le succès, comme pour l'appel au secours dans le péril. Un fait entre mille . . . Un soir, des télégrammes dictés dans les presbytères de la Baie Ellis, Ile d'Anticosti, et de la Rivière-au-Tonnerre, se croisent chargés des soucis de tous les voisins au sujet d'une barge, celle d'Albert Dignard, mouillée le matin dans la Baie

Sainte-Claire, et disparue. Est-elle perdue ? où est-elle ? Albert Dignard et son fils ont passé la nuit comme d'habitude dans la cabine de leur barge. Tout à coup une violente tempête se lève. Le vent est mauvais, soufflant du sud, il agit sur la barge dont le seul câble qui la retient à l'ancre est brisé. Elle s'en va à la dérive. Ni le moteur, ni la voile ne peuvent la rapprocher de terre. Une seule manœuvre reste : laisser le petit bateau filer au gré des vents, dans une mer déchaînée, au milieu de vagues énormes qui menacent de l'engloutir à chaque instant ! Le pauvre capitaine tient le gouvernail, l'œil tendu sur les vagues, craignant de donner un faux coup de barre. Il ordonne à son jeune fils de demeurer dans la petite chambre, et de s'y livrer à une fervente prière. C'est Dieu qui va conduire la barque. Six longues heures ! Et l'on aperçoit la rive nord : "Père, dit l'enfant qui regarde anxieux au devant de lui, voyez donc comme la terre paraît blanche là-bas ! "On est à un mille seulement du rivage tourmenté et la barge se dirige toujours vers le gouffre : "Continue à prier, mon enfant, dit le père. Mettons notre confiance en Dieu et en la Vierge Marie".

Pendant toute la traversée de vingt-quatre milles, Albert Dignard ne pense plus qu'à la mort qui l'attend sur les brisants tout proches. Soudain une pluie torrentielle, accompagnée d'une brise légère du sud-ouest, modifie totalement la situation. Un calme relatif permet au marin, encore conscient, de hisser un reste de voile et de voguer au gré d'une nouvelle brise. Le lendemain seulement, on vit une barge étrangère mouillée en face de Magpie, à onze milles du port cherché. Une maladie de cœur due aux émotions trop fortes de ce jour entraîna bientôt la mort du jeune Dignard ! Ils se comptent par centaines les incidents de ce genre. Que de fois le pêcheur labradorien ne doit-il pas montrer de l'intelligence, du courage, de l'énergie pour atteindre le port au sein du brouillard ou des flots en courroux ?

La mer, c'est l'image de la vie. La vie est une

traversée. On part . . . Arrivera-t-on ? Il faut savoir "parer au grain" sous la rafale des tentations, "virer bout pour bout" aux impasses, et puis repartir vent de côté ou vent arrière, au souffle de la grâce. "On serre le foc", on abaisse les voiles, on mouille . . . C'est fini . . . On est au port. Le tout est de bien mettre le cap sur le Ciel, pour ne pas se jeter sur les brisants.

Le dur métier de la pêche, qui exige parfois une forte tension de l'esprit et des nerfs, a-t-il abrégé l'existence de ses fidèles ? "Des vieillards, écrivait un missionnaire en 1933, j'en revois éparpillés aux quatre coins de mes missions, solides encore, défiant l'affreuse crise qui éloigne de leur table tous les raffinements modernes. J'en retrouve une bonne douzaine, tous fiers de leurs 85, 90, 93 printemps !" La morale chrétienne, la simplicité des mœurs, les fatigues physiques, la vie au grand air du large, une nourriture frugale, ne sont-ils pas des agents de longévité ?

Ce chapitre pourrait donc se terminer en souhaitant qu'ils deviennent de plus en plus nombreux les hommes qui continueront un métier noble, sain, fournissant, avec les poissons si variés de la mer, une part importante de la nourriture des hommes.

Ne serait-il pas regrettable que les ménagères ne puissent plus employer les recettes si connues des amis de la morue fraîche, dont parlait déjà en 1904 le Père Brochard. "Il y a d'abord la méthode vulgaire qui consiste à la cuire à l'eau et à vous la servir avec des pommes de terre à la même sauce. C'est le plat des grands appétits et de la mauvaise humeur, ou du trouble dans le ménage. Mais quand il n'y a pas de nuage au ciel familial, on la fricasse au beurre, et l'on rissole aussi les patates". Vous connaissez tout cela, ainsi que les vulgaires sauces blanches ! mais ce que vous ne connaissez pas, ce sont les langues de morue, enfarinées et sautées dans le sain-

doux, tout comme de petits beignets; ce sont les joues de morue, rôties à la casserole, "les nôves" de morue qui l'emportent sur vos ris de veaux; ce sont les foies de morue que vous n'avez vus que liquéfiés chez les pharmaciens. Et quand il vous faut les plus douces paroles pour en faire avaler quelques gouttes à vos charmants bébés affaiblis, nous autres, nous nous en régalons en nous rappelant le vieil adage: "corruptio optimi pessima". Pourquoi la science gât-elle ainsi la nature? J'oubliais le mets national, la méthode indigène, ignorée de tous les métèques: On taille dans la morue desséchée sur les claies et l'on avale lentement le morceau, dégustant, savourant sa chair jaunie, légèrement pénétrée de sel. Que de fois j'ai rencontré les enfants s'en allant ainsi à l'école tout fiers de leur queue de morue.

Et comme nos estomacs ne suffisent pas à tout dévorer, qu'il y a surproduction, on l'emporte au loin, à Québec, aux Etats, au Brésil par l'intermédiaire, espérons-le, de plus en plus bienfaisant, de la coopération des Pêcheurs-Unis.



CHAPITRE V

LA CHASSE

— I —

**Les Indiens. -- Les Blancs. -- La vente de la fourrure.
Les drames de la forêt.**

*L*A chasse à la fourrure occupe durant l'hiver une partie importante de la population du Labrador. Les Pères Eudistes devant être en relations constantes avec les trappeurs, quelques détails à leur sujet sont nécessaires.

Les seuls habitants de cette vaste région furent, à l'origine et jusqu'à l'arrivée des marchands et des pêcheurs, les Indiens Montagnais. Race paisible, presque sans histoire, ces Indiens durent-ils lutter pour rester maîtres de leurs immenses solitudes ? Les noms de Pointe-aux-Esquimaux, de Baie des Esquimaux laisseraient entendre que des Esquimaux auraient aussi visité et habité un jour le Labrador. Une sanglante bataille aurait été livrée dans les environs du Havre Saint-Pierre, et les Esquimaux, moins nombreux peut-être que leurs adversaires, y auraient reçu une sanglante râclée. Vaincus, ils s'éloignent peu à peu pour gagner le pays des Iglous où ils séjournent encore.

Une question vient tout naturellement à l'esprit : Comment les Montagnais du Labrador ont-ils été convertis au catholicisme ?

Que de beaux traits à reproduire durant les cent trente et un ans (1651-1782) des missions chez les

Montagnais par les Pères Jésuites ! Après des voyages très pénibles entrepris avec les Indiens dans les profondeurs de la forêt, voyages dont seuls les missionnaires pourraient donner une idée, l'évangélisation prend une forme pratique. Le Père Crespieul, l'un de ces pionniers de l'apostolat, construit une chapelle à Papinachois près de notre Bersimis actuel, où déjà, en 1680, les convertis se réunissent pour la mission. Une autre église est bâtie aux Ilets-à-Jérémie en 1735, pauvre chapelle sans doute, puisque trente-deux ans plus tard le Père Labrosse se croit obligé de donner à ce poste un temple plus convenable. Entre temps, le Père Coquart (1747) fait bâtir la première chapelle de Tadoussac.

Le R. P. A. Gallant, eudiste, missionnaire colonisateur à Sainte-Thérèse du Colombier, s'est, grâce à Dieu, vivement intéressé à la petite chapelle des Ilets-à-Jérémie. Il l'a restaurée en 1939. Il a entassé sur l'autel et le long des murs de ce sanctuaire vénérable des souvenirs touchants. On se recueille et l'on prie dans ce lieu sacré en songeant à l'action féconde de la grâce, au dévouement et aux sacrifices des missionnaires qui, jadis, y ont prié, confessé, prêché et offert le saint sacrifice.

Une bonne douzaine de prêtres du diocèse de Québec succèdent aux Pères Jésuites au service des Montagnais, pendant plus d'un demi-siècle (1782-1844). L'un deux, l'abbé Boucher, lutte contre la traite de l'eau-de-vie parmi ses ouailles et mérite le titre envié d'apôtre de la tempérance. Un eudiste figure dans cette liste: le Père François Le Courtois. Pendant deux ou trois mois de la belle saison ce prêtre quitte sa paroisse de Rimouski et, plus tard, celle de la Malbaie pour visiter les Terres Neuves ou Postes du Roi, où les Montagnais se groupent pour les missions.

Et voici les Pères Oblats.

Le curé de Saint-Sauveur, Flavien Durocher, commence le travail en 1845.

Si tous les Oblats ont laissé un excellent souvenir à Bersimis, le R. P. Arnaud, le grand apôtre des Montagnais (1850-1909) et le Père Babel (1851-1911) en ont imprimé un d'un caractère particulièrement célèbre. Tous deux se mêlaient aux Indiens, menaient leur vie et, comme les Jésuites, les accompagnaient dans leurs randonnées à travers l'interminable forêt.

Il est difficile à des profanes d'imaginer la dure existence de ces missionnaires. Ils remontent les rivières, s'exercent à la pagaie, transportent leur part des bagages dans les étroits portages, couchent sous la tente de toile blottie dans la neige, partagent la nourriture commune, constituée en majeure partie de **"viande du bois"**.

A côté de la vie matérielle, grâce à l'intelligence, au savoir-vivre et au dévouement du missionnaire, qui gagnent la sympathie de tous, une grande œuvre s'accomplit. L'homme de la prière que l'on voit à chaque instant recueilli devant Dieu, profite de tous ses instants libres pour apprendre la langue de ses enfants et s'entretenir avec eux de tous les sujets à la portée de leur intelligence. Il enseigne le catéchisme, et toutes les vérités religieuses pénètrent peu à peu dans ces âmes bien disposées, leur procurant une paix et une joie inconnues jusque là. De nombreux païens sont convertis. Grâce à ces héros, porteurs de la bonne nouvelle, peu à peu tous les Montagnais deviennent chrétiens.

Lorsque ce travail de conquête est achevé, les Pères Oblats organisent la mission indienne de manière à pouvoir entretenir de la meilleure manière possible la vie surnaturelle chez ces coureurs des grands bois. Désormais, la résidence des Missionnaires est fixée à Bersimis, et cette mission portera le nom de Notre-Dame de Betsiamits. De là, l'un des Pères visitera pendant l'été les réserves désormais concentrées à Sept-Iles et Moisie, Mingan et Muskuaro: Les Indiens de Natashquan, de la Romaine, de Saint-Agustin, se rencontrent à Muskuaro pour la mission.

Ce sont ces missions qui furent confiées par le Souverain Pontife aux Pères Eudistes huit ans après leur arrivée sur la Côte Nord. Deux jeunes Pères, le Père Pétel, intelligent et dévoué, mais de santé délicate, et le Père Jean Le Jollec, un sujet d'élite sur lequel la congrégation pouvait fonder de grands espoirs, passent l'hiver de 1910-1911 avec les Pères Oblats, qui veulent bien les initier à leur ministère. A partir de 1911, les Eudistes deviennent les desservants attitrés de toutes les réserves indiennes de la Côte Nord.

Comme pour leurs confrères de l'équipe de 1903, une vie nouvelle s'offre à eux. La langue montagnaise est difficile: rien dans les langues française ou anglaise ne se rapprochant du glossaire en usage parmi les Indiens. Ils devront travailler ferme pendant les longs hivers pour bien remplir leurs devoirs envers leurs ouailles, se faire comprendre d'eux et les comprendre eux-mêmes.

Le Père Pétel a décrit une des premières messes de minuit à laquelle il assiste à Notre-Dame de Bet-siamits. Ce récit très intéressant laisse voir comme à découvert le champ d'action qui est offert aux Eudistes.

"Je savais bien que Noël, chez nos paroissiens, me réservait des surprises.

"Vous dirai-je que je n'ai jamais assisté à une messe de minuit aussi pieuse".

"Noël est la fête de nos sauvages comme elle est la fête des enfants, parlant à leurs yeux et frappant leur imagination ! Ils y pensent longtemps à l'avance. Beaucoup reviennent exprès du bois, voyage pénible de quinze jours, même d'un mois ! Huit jours avant Noël, une Montagnaise me disait: "Tiens, Père, je ne puis rien faire, je pense toujours à la nuit où l'on prie".

"De bonnes religieuses, désormais attachées à ce

poste, travaillent à l'ornementation de l'église. La crèche est achevée. L'Enfant-Jésus est couché sur un peu de paille. La Sainte Vierge et Saint Joseph sont abîmés dans l'adoration; l'âne et le bœuf rechauffent de leur haleine l'Enfant-Dieu, des bergers présentent leurs hommages et leurs dons: d'autres jouent de la musette en gardant leurs moutons; au-dessus de la grotte un groupe d'anges joufflus, bouche grande ouverte, chantent à perte d'haleine. Rien n'y manque, et le Père Brézel, malgré ses talents d'artiste, ne pourra lutter avec nous dans son humble chapelle de Manicouagan. Des fleurs artificielles dorées, argentées, bleues, blanches, rouges, etc . . . , s'entassent sur des gradins permanents, d'un goût douteux, qui dominent le maître-autel: des candélabres, des lampes de toutes couleurs, sont disséminés çà et là, partout où il y a une table, un piédestal, une embrasure de fenêtre, un support quelconque. Des banderoles courent le long des murs: Gloria in Excelsis Deo — Venite Adoremus.

"Et nos chers sauvages sont ravis d'admiration. L'un d'eux ne disait-il pas à un paroissien du Père Brézel: "Viens chez nous, c'est comme dans les villes . . ." Un sauvage, entrant pour la première fois dans l'église, demanda si ce n'était pas le Ciel. De l'or, nos sauvages ne se soucient guère. Il leur faut du brillant, du clinquant, de l'éclatant: chacun ses goûts. Une demi-heure à l'avance, contrairement à l'habitude, l'église est envahie; les yeux et la bouche grands ouverts, les sauvages regardent les bougies qui s'allument. Le voile qui dérobait la crèche aux regards s'écarte. "Ah ! que c'est beau !" Nos deux cloches sonnent à toute volée: "Je vous annonce une bonne nouvelle, un Sauveur vous est né. Venite Adoremus". Mon guichet se ferme sur ma dernière pénitente, une sauvagesse qui me dit: "Père, je n'ai rien à dire, je reviens du bois, je n'ai pas péché". La messe commence et nos sauvages et sauvagesses, tous en chœur, entonnent en leur langue la messe royale de Dumont. On sent dans leur voix quelque

chose de plus amoureux. C'est l'âme qui chante. Pendant le Gloria, les cloches lancent dans la nuit leurs notes vibrantes et joyeuses, et deux petits acolytes agitent avec frénésie leur clochette à trois timbres. Les enfants de chœur sont fiers de porter soutane, collerette et toque rouges. Les sauvages chantent-ils bien? Les hommes ne se distinguent pas spécialement; mais les femmes ont des voix justes et claires: à peine si l'on entend quelque nasillement. Les chants sont généralement lents et solennels, mais il ne faut pas s'attendre à un ensemble parfait. Chacun commence quand il est prêt et finit à sa fantaisie. D'abord, quelques voix timides que bientôt d'autres viennent renforcer; de temps en temps une voix nouvelle s'élève, une autre se tait. Ce sont plutôt des fugues; mais n'est-ce pas un genre de musique assez goûté?

"La langue montagnaise se prête bien à la musique. Elle est douce, harmonieuse. L'alphabet ne se compose que de douze lettres d'où sont exclues les plus dures. Voici une transcription du Confiteor, qui donne un petit échantillon de la manière dont nos sauvages prononcent le latin: "Compiteol Teo omnipotenti, peatoe Malia sempel piljini". Mais où j'ai joui, c'est au moment de la communion, en entendant chanter en Montagnais notre suave cantique: "Le voici l'Agneau si doux". Je donne le refrain à titre de curiosité.

"Shash ouashouts othipalo
Stimanuelitnatuo
Ka Lipelimal ilno
Kie Angelio".

Pendant la seconde messe, presque tous nos vieux airs de Noël y ont passé, les uns après les autres, sans interruption: "Il est né le Divin Enfant".

"Shauk miloatikushiono
Shashi slulinikiikono
Shauk meloatikushilao
Aiamico nikamolao".

"Les sauvages qui étaient trop avant dans la forêt pour revenir, ont célébré eux aussi leur Noël. Chaque famille assise autour du poêle, dans la tente de toile, a chanté la messe royale de Dumont, "et l'Echo de nos montagnes,

Redit ce chant mélodieux;
Gloria in excelsis Deo".

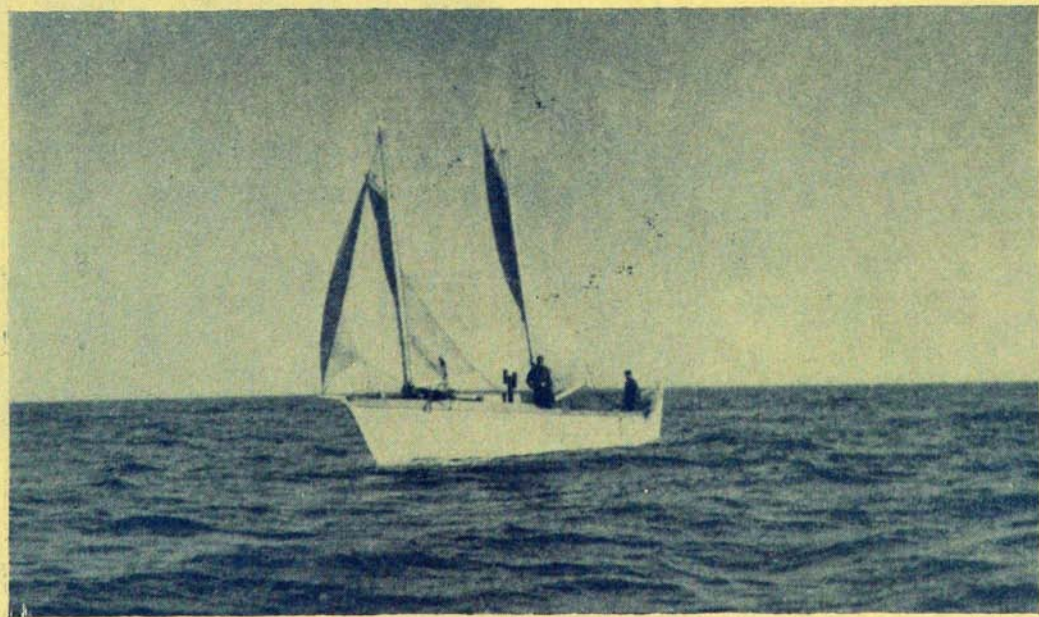
Voilà la fête de Noël passée. Nos sauvages vivent de son souvenir qui les consolera dans leurs misères.

"Si Noël est le jour par excellence de la prière et des chants pieux, le Premier de l'An est le jour des visites et des baisers.

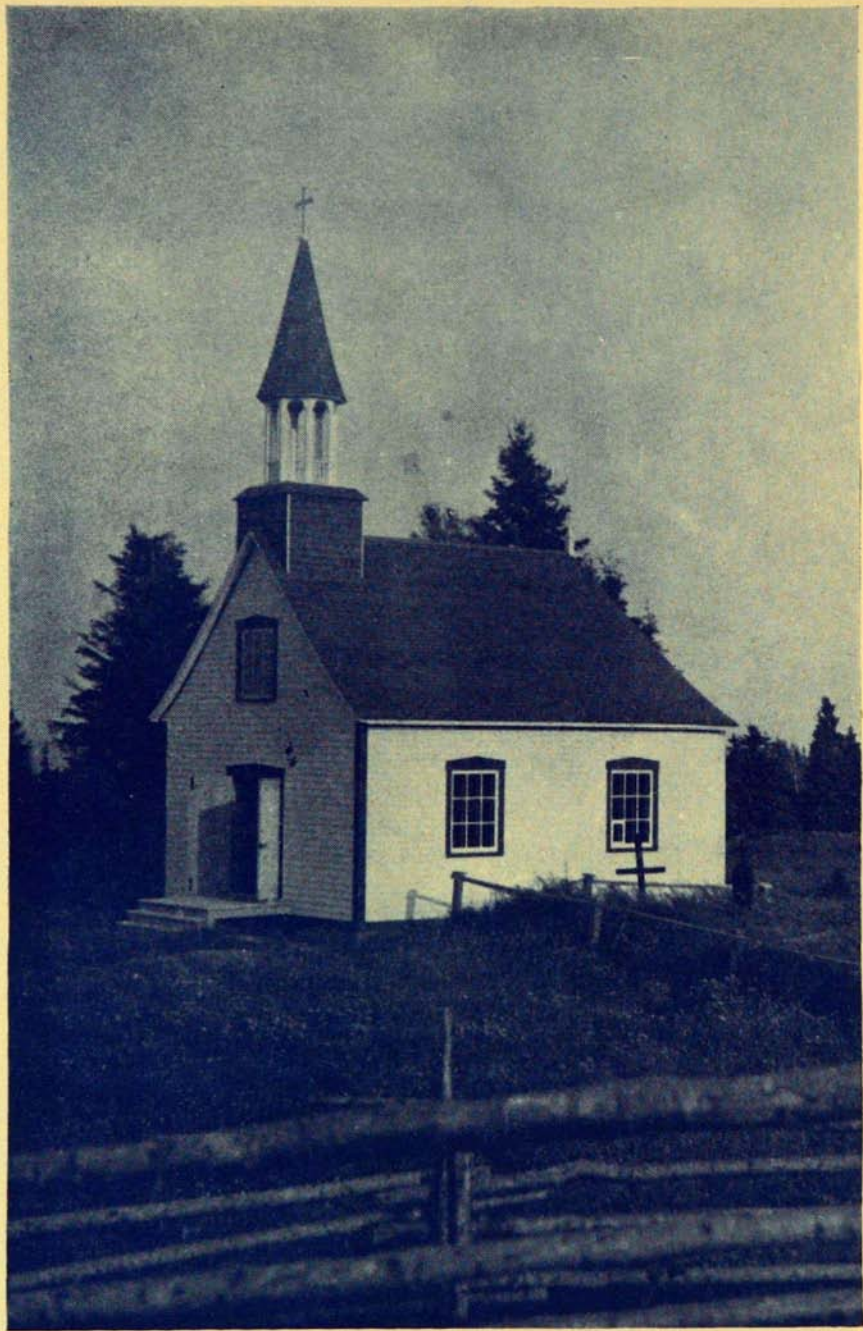
"Dès cinq heures du matin, même avant, les visites commencent. On court de maison en maison se souhaiter la bonne année. Qui pourrait dire le nombre des baisers donnés et reçus? Hommes, femmes, jeunes gens, jeunes filles, enfants s'exécutent de bonne grâce. Chez le chef, dont la marque distinctive est une large médaille qu'il porte fièrement les jours de grandes fêtes, il y a eu table ouverte toute la journée. Tout le monde était invité.

"Après la grand'messe, ce fut une véritable invasion dans la cuisine du presbytère: on venait souhaiter la bonne année aux "robes noires".

"Le soir, il y a danse, c'est-à-dire que les danseurs se placent autour de la table à la queue leu leu, un homme, une femme alternativement, et la ronde commence au son du tambourin "Indian Made", sur l'air des lampions. Les hommes sautent sur chaque pied successivement et les femmes à pieds joints. A chaque saut, danseurs et danseuses poussent un petit cri, tel que celui du bûcheron qui enfonce sa cognée dans un arbre. Mais bientôt le mouvement s'accélère, le diapason s'élève, ce sont des cris farouches, leurs cris de guerre. La danse se termine faute de danseurs, quand le dernier tombe épuisé de fatigue".



La barge du pêcheur



**Chapelle des Ilets-à-Jérémie bâtie en 1735 et restaurée
par le Père A. Gallant, eudiste en 1939**

Nous soupçonnons déjà, par ces souvenirs de l'un de nos missionnaires, le Père Pétel, mort trop tôt hélas, quel sera leur rôle dans la mission montagnaise.

Les longs mois d'hiver seront passés à Bersimis dans le presbytère construit par les Pères Oblats, agréable résidence où la besogne ne fera jamais défaut. On étudie la langue pendant les instants laissés libres par le ministère de la petite cité et des missions voisines.

Un groupe important de Canadiens, femmes et enfants restés à la mission, religieuses chargées des écoles, quelques hommes que l'exploitation de la forêt commence à intéresser plus que les grandes solitudes, réclament, en effet, le zèle des missionnaires.

Quant à la grande majorité des Montagnais, l'automne venu, ils s'enfoncent lentement et à grande peine dans les bois. On part à la fin de septembre en direction de la grande Rivière, route préférée des trappeurs. Toute la famille prend place dans les canots d'écorce. Les rames, tenues à tour de rôle par les hommes, les femmes et les plus grands enfants, donnent une vive allure à la légère embarcation sur les eaux tranquilles de la rivière. Aux premiers rapides, à la première chute, tous prennent le sentier de portages, emportant chacun sa part des approvisionnements sur le dos ou à force de bras jusqu'au dessus de la chute ou du rapide. Souvent, plusieurs voyages sont nécessaires. Les hommes les répéteront tant qu'il faudra. Pendant ce temps les femmes et les enfants dressent la tente, installent le poêle, préparent le bois. Cette montée vers les terrains de chasse peut durer un mois... deux mois même. L'Indien n'est pas pressé, la fourrure n'étant en général de bonne qualité qu'en décembre.

Au printemps, les familles indiennes reprendront la route de retour par les mêmes voies et les mêmes procédés. Trois ou quatre mois seront employés à la

recherche de la marte, du vison, du castor, de la loutre, du loup cervier, du renard. Plaise à Dieu que les provisions amenées de la mission, la truite et autres poissons pêchés dans les lacs et les rivières, le lièvre, la perdrix, le porc-épic, le castor suffisent à la subsistance de tous pendant ces longs mois. La vie de la famille dépend de la chasse. Pas de chasse, c'est la misère. Il faudrait donc que les avances consenties par les marchands à l'automne soient abondantes. Des conflits se sont élevés parfois dans les villages indiens entre les marchands et les trappeurs. Que de fois les missionnaires ont-ils dû avoir recours au gouvernement fédéral pour éloigner de leurs enfants des bois la misère et la famine... Quitter la forêt trop tôt, revenir à la réserve avant le temps voulu? Non. Ce serait un contre-temps fatal à la santé générale, surtout à celle des enfants. L'abri des grands bois et l'air pur qu'on y respire constituent une véritable protection contre la tuberculose et ses pareilles.

Hélas ! ni ce mode de voyage, ni la dispersion des familles dans ces espaces sans limite ne permettent au missionnaire de suivre ses enfants durant la saison de chasse. Mais tous sont venus lui faire visite avant le départ, demander une bénédiction spéciale et le secours de ses prières. "Dans le bois, lui ont-ils déclaré en lui serrant la main, nous prierons beaucoup pour toi, Père, pour que tu aies une bonne santé et que tu restes longtemps avec nous". Ils ont tous fait une bonne provision de médailles, de chapelets, de scapulaires, de livres de prières et de cantiques. Le monde extérieur, les fêtes, les réjouissances des villes ! Comme tout cela est loin d'eux. Les Indiens prient Dieu, ils élèvent leur cœur vers Lui le matin, au temps des repas; le soir le chapelet est récité en famille. Le dimanche, le chasseur se repose à la tente, et pendant que les fidèles assistent au saint sacrifice de la messe sur l'autel de nos églises, les Montagnais prennent leurs livres de prières, ils chan-

tent le Kyrie, le Gloria, le Credo de la messe de Dumont et leurs cantiques préférés.

A la naissance d'un bébé, les parents veillent avec grand soin sur lui, et s'il est malade, ils s'empres- sent de l'ondoyer. S'il meurt, il est pieusement en- seveli. Le petit cercueil est placé en lieu sûr, au haut d'un arbre si c'est nécessaire, pour le mettre à l'abri de toute atteinte. Au printemps, le petit corps sera respectueusement transporté à la réserve pour être inhumé dans le cimetière de la mission. On procède de la même façon pour adulte. Qu'un adulte tombe gravement malade et meure, souvent il tiendra à faire une confession à la personne la plus respecta- ble du campement, la suppliant de redire le tout au missionnaire, et lui confiant tous les détails concer- nant sa maladie et ses dispositions en face de la mort.

Admirables sentiments d'âmes chrétiennes qu'il sera facile de raviver quand l'heure de la mission aura sonné dans chacune des réserves indiennes. Le missionnaire, venu de Bersimis pour les grandes fêtes Pascales, passera un mois entier et davantage parmi ses enfants. C'est le moment de scruter les replis de la conscience, de réparer s'il y a lieu le passé, de se refaire, de prendre de nouvelles forces. Tous passent tour à tour au bureau du Père, écoutant ses conseils, ses ordres. A l'église, on visite le Saint-Sacrement, on assiste chaque matin à la sainte messe, on se con- fesse, on communie. Les mariages sont célébrés, accompagnés de réjouissances bruyantes, de ripailles prolongées. La danse, la célèbre **macoucham**, n'est pas oubliée. Quand le jeune sauvage est assez vi- goureux pour transporter le canot, il a l'âge voulu pour le mariage. Le choix de l'épouse se fait dès que le missionnaire est annoncé, sans plus.

Une grande fête, attendue de tous, et sans la- quelle il n'y a pas de mission, sera célébrée avec une très grande ferveur. C'est la fête de la Très Sainte Vierge ou la "**Procession des Sauvages**". De bonne

heure, le matin de ce dimanche d'une solennité toute particulière, toute la bourgade est sur pied. On a paré l'intérieur de la chapelle de ses plus riches ornements et au dehors, on a suspendu le long de ses murs et de son clocher, des faisceaux de drapeaux et d'oriflammes. Des deux côtés du chemin qui traverse le village et s'avance vers la forêt, de jeunes trembles et bouleaux ont été plantés avec symétrie, et enrichis de rubans et de banderoles aux couleurs vives ! Des arcs de triomphe, tapissés de branches odoriférantes des sapins de la forêt, sont dressés sur le passage de la Madone vénérée. Quand la statue de Marie sort de la chapelle, toute la population indienne s'avance sur deux lignes parallèles, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre, vers le reposoir aperçu là-bas, au bout de la route, sur la lisière de la forêt. Les vieillards et les malades ont été transportés à la chapelle. Les enfants occupent au centre la place laissée libre par leurs parents. De chaque côté du reposoir se tient une garde d'honneur formée des jeunes gens de la tribu, armés de leurs fusils. Il s'agit d'exécuter un feu de salve nourri, à l'arrivée et au départ de la procession, après les invocations à Marie.

De nombreuses barques sont venues des villages voisins, amenant à cette fête des pèlerins toujours édifiés à la vue de ces visages recueillis et sérieux qui reflètent une foi comparable à celle de nos meilleurs chrétiens.

L'épreuve, une épreuve vivement ressentie par la Congrégation de Jésus et Marie a passé sur cette mission, et comme souvent Dieu le permet, elle atteint les œuvres les plus directement vouées à sa gloire.

Le Père Pétel a en effet trouvé la mort sur la glace au départ d'un voyage de mission. (Nous donnerons les détails de cette mort au chapitre qui traite des voyages sur la Côte Nord et de leurs dangers).

Le premier curé eudiste de Manicouagan, le R. P. A. Brézel, a été enseveli dans les eaux de la rivière

Bersimis alors que pour y célébrer la fête de l'Immaculée Conception, il se rendait, en cométique, chez les Canadiens établis à l'ouest de la rivière. On a cherché à connaître la cause et les circonstances de ce drame. Tout est resté mystérieux. Le Père aurait-il passé outre aux recommandations qui lui avaient été faites? On peut le supposer. Apôtre zélé et artiste-décorateur tout à la fois, il aura sans doute oublié le danger qui le menaçait pour ne rêver qu'à la belle disposition des fleurs dont il voulait orner la statue de la Vierge. On peut encore supposer qu'il aura été entraîné par ses deux chiens attirés sur une piste rendue dangereuse par l'action des courants. Une chose certaine: la glace céda sous le poids du cométique qui portait le Père, et seuls, les chiens purent s'arracher au gouffre et regagner le presbytère, annonçant ainsi la disparition de leur maître. Le corps du Père Brézel, emporté par les eaux du Golfe, fut retrouvé au printemps, sur la rive sud, non loin de Matane, et inhumé à la Pointe-au-Père. La montre qu'il portait marquait l'heure exacte de sa chute dans l'eau glacée. "Le petit Père Brézel", fut bien regretté de tous ceux qui avaient profité de son ministère à Manicouagan, à la Pointe-aux-Outardes, à Bersimis. L'un de ses paroissiens disait de lui au Père Pétel: "C'est un prêtre zélé, un saint . . . , malheureusement il n'a pas de vertu", de cette vertu, qui veut dire de l'endurance pour résister aux obstacles de la route. Un jour, au courant d'une rivière, il en manqua certes, ce cher Père, qui était loin d'être un colosse. Mais de la vertu véritable, ses confrères et ses paroissiens lui en trouvèrent toujours beaucoup. "Figurez-vous, dit encore le Père Pétel, à la suite d'une visite qu'il fit au presbytère de ce confrère, que le bon Père Brézel, après huit ans de séjour dans son **home** actuel, est encore obligé de défoncer la glace pour la toilette matinale. Le thermomètre est descendu jusqu'à 30 degrés ! Beau reveil ! J'ai tenté l'aventure en l'absence du Père. Je m'étais enveloppé la tête dans une serviette, j'étouffais sous les couvertures sans parvenir

à me réchauffer. Je n'ai pas eu à me réveiller n'ayant pas réussi à m'endormir... On est mieux sur la réserve sauvage qu'au poste industriel de Manicouagan !"

Deux ans plus tard, en 1913, dans ce même mois de décembre, autre tragédie. Le Père Le Jollec à qui un plaisant annonce, oh ! sans malice, mais bien mal à propos, qu'un "volier" de perdrix vient d'être aperçu à l'orée du bois, se précipite sur un fusil de chasse. La gâchette est prête pour le premier coup, qui, hélas ! entraîne la mort instantanée du cher Père Le Jollec. Nouvelle grande épreuve cruellement ressentie par Monseigneur Blanche, par tous les missionnaires et par les Indiens en particulier, qui perdaient en lui, un ami et un missionnaire déjà familiarisé aux secrets de leur langue.

Gardons religieusement le souvenir de ces Pères, qui restent la gloire de notre Société. Ils prient au Ciel pour leurs successeurs et pour cette Côte Nord qu'ils ont tant aimée.

Cinq Pères eudistes français, les Pères A. Pétel, Jean Le Jollec, Auguste Tortellier, Joseph Brière, André Jauffret se sont succédés au service des Montagnais de la Côte Nord. A partir de 1920, cinq Pères canadiens, les Pères Denis Doucet, pendant vingt-deux ans, N.-A. LaBrie, notre futur évêque, Alfred Poulin, Joachim Lapointe, Luc Sirois, ont continué l'œuvre jusqu'à 1946. Pendant tout ce temps la grande mission de l'été fut régulièrement donnée, chaque année, par l'un d'eux.

A l'occasion, les confrères des Sept-Iles, de la Rivière Saint-Jean et de Natashquan ont toujours répondu avec empressement aux appels des Montagnais pour les baptêmes, les malades, les enterrements. Ce ministère a cependant souvent mis à la torture ces généreux confrères peu familiarisés avec la langue montagnaise, mais dont le zèle ardent ne connaissait pas de bornes.

Les Pères Eudistes se sont donnés corps et âme à ces paroissiens sympathiques, consacrant, en toute occasion, à leur instruction et au soin de leurs âmes le meilleur d'eux-mêmes. Le Père Sirois, le dernier de nos missionnaires eudistes chez les Indiens, est allé jusqu'à s'imposer la lourde tâche de composer un livre: "Le Montagnais sans Maître", ouvrage précieux que Monseigneur J.-M. Leventoux préfaçait ainsi: "Votre livre a été écrit pour faciliter l'acquisition de la langue montagnaise. C'est là son but primordial et je suis convaincu que grâce au choix si riche et si judicieux de sa phraséologie, il ne manquera pas de l'atteindre. Non seulement les Indiens, mais encore leurs missionnaires et tous ceux qui s'intéressent aux études linguistiques y trouveront leur avantage et leur profit".

Tout le monde sait que le Montagnais vit du produit de la fourrure qu'il rapporte du bois au printemps.

Si la fourrure ne se vend pas, si le chasseur revient de la forêt victime de la malchance ou de la maladie, c'est la grande misère au campement indien. Qui alors sera appelé à plaider la cause de ces malheureux? Le missionnaire toujours. On réclamera son témoignage et son appui en toute circonstance. Comme il sera heureux, du reste, d'écrire des lettres ou de signer des documents officiels en leur faveur pour obtenir le morceau de pain nécessaire.

Elles étaient bien humbles, bien pauvres, les premières chapelles des réserves indiennes. Les Eudistes ont construit et entretenu des églises très convenables à Sept-Iles, à Mingan, même au tout petit village de Muskuaro.

Que de fois, dans les rares rencontres de ces confrères à bord des bateaux, ne les a-t-on pas entendus se féliciter des travaux d'amélioration exécutés dans l'une de leurs chapelles ou dans leurs sacristies. Avec quel plaisir le Père Sirois ne publiait-il pas la géné-

rosité de monsieur Joseph Simard, de Sorel ? Dans ses visites à la Rivière Washicouté, où, avec quelques amis, il taquine le saumon. M. Simard a pris en pitié la détresse du missionnaire. Maintenant la chapelle est restaurée et un presbytère oh ! bien humble attend le missionnaire pour la grande rencontre estivale, à Muskuaro, des Montagnais venus de Natashquan, de la Romaine, de Saint-Augustin. La valeur d'un bienfait se mesure à la grandeur du mal qu'il guérit. Le mal ici semblait incurable. La valeur du bienfait est donc inestimable pour le missionnaire et les sauvages.

Quant à l'église Notre-Dame de Betsiamits, on peut, par son architecture, son style, ses décorations sobres et de bon goût, la ranger parmi les plus belles églises de la Côte Nord. Elle se classe bonne deuxième à côté de la cathédrale de Baie Comeau. Le Père Brière la commença en 1917. Son Excellence Monseigneur N.A. LaBrie et le Père Doucet la restaurèrent, lui donnant son bel aspect actuel. Tous s'ingénierent dans la suite à trouver les moyens d'entretenir convenablement cette église, et malgré de bien faibles ressources et de grandes difficultés, ils réussirent à la payer complètement.

Beau cadeau, certes, des Pères Eudistes à la mission indienne bien méritante qui retourne dans toute sa beauté aux successeurs des saints Pères Arnaud et Babel.

Ajoutons qu'à la réserve de Bersimis le presbytère est en bon état et qu'une ferme, enrichie de bâtisses fort convenables, contribue pour une large part à une magnifique œuvre sociale, indispensable en ces lieux, en procurant aux petits Montagnais le lait qu'ils ne trouveraient pas autrement.

Y a-t-il sur la Côte Nord d'autres trappeurs que les Indiens ? Y a-t-il lieu d'en parler dans ces notes ?

La fourrure de cette région a toujours été et est encore l'une des plus recherchées au Canada. Depuis la découverte de ce beau pays, elle a tout naturelle-

ment trouvé acquéreur. Des compagnies ne se formèrent-elles pas, dès le début de la colonie, dans l'unique but d'en faire le commerce? La Compagnie de la Baie d'Hudson a été la première à placer des agents tout le long de la Côte, dans les postes où les Montagnais venaient, durant l'été, se mettre à l'abri des moustiques si taquins et si nombreux dans les grands bois, et surtout "assister à la mission". Ses représentants remplissaient un magasin des provisions nécessaires au trappeur et à sa famille, et les troquaient contre les peaux apportées de la forêt.

Pendant longtemps... bien longtemps, la concurrence n'exista guère pour ce commerce.

Cependant, en 1892, un jeune Belge arrive au Canada. Il se fixe sur la Côte, à Piastrebaie, petit village situé à 40 milles à l'est de Pointe-aux-Esquimaux. Il s'y livre à ses sports favoris, la pêche et la chasse. Il s'y installe dans un chalet bâti sur le rocher face à la mer, tout près du dernier lot de la plus haute marée. Il y fonde une famille intéressante, distinguée. Il étudie sur la place les mœurs des animaux de la forêt. Il consacre une grande partie de son temps à une industrie appelée à grandir: l'élevage des animaux à fourrure. Par ses études basées sur une expérience journalière, il accomplit, selon un mot de Damase Potvin "un travail unique en son genre, œuvre d'une portée scientifique et éducative inestimable".

Sans faire de bruit, ce travailleur acharné acquiert bien vite une connaissance profonde des valeurs — fourrure de ce vaste et riche pays. On apprend bientôt que les prix des peaux de renards ont fait un bond énorme, sensationnel! Un nouvel acheteur vient de passer tout le long de la Côte. Représentant de la Compagnie Révillon Frères, de Paris, et accompagné ou procédé du marquis d'Aigneaux qui l'a associé à son commerce, il parcourt tous les postes, visite tous les chasseurs. Plusieurs cométiques chargés de fourrure les suivent. Et voilà que la joie et

l'aisance pénètrent dans des foyers, bien pauvres avant cette manne inattendue. Jusque là les plus belles pièces ne rapportaient guère plus de cent ou deux cents dollars. Et le télégraphe annonce que Monsieur Beetz a donné 600 . . . 700 dollars pour les plus beaux renards argentés ! Ne murmure-t-on pas qu'un heureux chasseur a reçu onze cents dollars pour un renard noir et qu'un couple de renards vivants a valu dix-neuf cents dollars à son propriétaire ?

On se rendra compte de la bonne fortune dont bénéficia alors toute la Côte par le produit de la chasse au renard, constaté, par exemple, en 1916 dans trois villages connus. Un missionnaire avait calculé le nombre des captures dans ses missions de Natashquan, Aguanish et Piastrebaie: environ 160 peaux par village ! Or, Monsieur Beetz trouva que dix pour cent de ces peaux étaient de qualité supérieure. Elles furent payées de cent à six ou sept cents dollars chacune.

Johan Beetz devient dès son arrivée l'ami de tous les missionnaires de la Côte. Quel agréable repos il leur offre dans sa villa, où lui, sa charmante épouse, et leurs enfants les considèrent comme des membres de la famille. Chez les Beetz, la gaieté, une gaieté exubérante qui fait vite oublier les fatigues du voyage anime toujours les veillées du temps de la mission ou des visites amicales; que de discussions aussi, d'études sérieuses alors poursuivies avec ce connaisseur sur tous les problèmes de la Côte Nord. Rentrés à leur résidence, les missionnaires sont à même de donner aux intéressés des conseils prudents, sûrs, dans les litiges fréquents survenus entre chasseurs, Indiens et Blancs, surtout en ce qui concerne la délimitation des terrains de chasse attribués à chacun. Grâce à des renseignements puisés à bonne source, on se sent plus à l'aise s'il y a lieu d'intervenir auprès des autorités pour augmenter le nombre des gardes-chasse ou limiter le temps permis pour la capture de certaines espèces.

On sait la lutte menée jadis avec tant de brio par le comte de Puyjalon, dans ses rapports si remarquables, quasi prophétiques.

A quoi est due, dans certaines régions, la disparition complète du homard ? Pourquoi faut-il encore aujourd'hui que de pauvres pêcheurs se nuisent à eux-mêmes, comme ils nuisent aux autres en éludant des lois si justes et si raisonnables, édictées dans le seul but de conserver une faune unique au monde, merveilleuse richesse de la Province ?

Piastrebaie n'existe plus parmi les bureaux de poste du Canada.

Johan Beetz, tel sera désormais, grâce à des démarches faites par les missionnaires et les résidents de l'endroit, le nom d'un coquet village labradorien. Qu'il garde toujours le souvenir de ce Belge, devenu Canadien, qui a beaucoup contribué à faire connaître la Côte Nord et s'est tant dévoué pour elle.

Malgré le développement des industries forestières, la chasse aux animaux à fourrure et la pêche sont encore, dans les villages situés à l'est de Havre Saint-Pierre, le principal gagne-pain des familles.

La vie du trappeur, si pleine de périls et d'aventures, mérite une mention spéciale dans tout ouvrage qui traite de la Côte Nord. Le métier de la chasse exerce sur celui qui s'y adonne un attrait presque irrésistible. A l'automne, quand le froid commence à se faire sentir sur les bancs de pêche, une véritable nostalgie de la forêt s'empare du trappeur. Adieu la barge et les flots bleus ! Vive le canot d'écorce et les grands bois !

Au début, les Canadiens, peu expérimentés, n'osaient pas s'aventurer au loin. On tendait des pièges à quelques milles du village, l'on rentrait au logis pour la nuit. Mais bientôt, les bêtes du bois se faisant plus rares sur le rivage, il fallut aller les chercher à cinquante, cent, et aujourd'hui, à deux

cents milles "sur les terrains de chasse". Le progrès moderne même a poussé certains aviateurs à offrir leurs services aux chasseurs, et des marchands n'hésitent pas à installer de véritables magasins dans certaines régions plus fréquentées.

Mais le progrès coûte cher dans un métier dont les recettes ne sont pas toujours assurées et jamais excessives.

Le mieux, c'est de procéder à la vieille manière.

Afin de ne pas rendre les bagages trop encombrants ni trop lourds, on ne prend que le strict nécessaire: une tente de toile, de petits poêles de tôle, quelques ustensiles de cuisine, une carabine, des pièges, des agrès de pêche, un peu de linge et enfin des vivres pour la durée probable du séjour dans les bois. Celles-ci sont réduites au minimum: farine, thé, levure, graisse, allumettes. Plusieurs ajoutent du lard, du beurre, quelques conserves. Les chasseurs racontent à ce sujet que dans la forêt on est souvent réduit à ne manger que des "blasphèmes". Ce mets, connu de tous, se compose de quatre éléments: la farine, la poudre à pâte, le sel et l'eau, le tout cuit sur le poêle du camp. Le chasseur aurait, on le voit, un menu peu varié s'il n'escomptait pas les belles truites ou les brochets et autres poissons qui foisonnent dans les lacs et les rivières, et "la viande du bois", la perdrix, le lièvre, le castor, le porc-épic, le loup-cervier.

Les chasseurs ont tout naturellement soin de mettre ordre à leur conscience avant le grand départ et de chercher dans une bonne confession et une fervente communion la paix et la force de l'âme, si particulièrement nécessaires à ceux qui sont éloignés de toute civilisation. Certes, ce n'est pas sans un serrement de cœur qu'ils font leurs adieux aux missionnaires, à la famille et aux amis. Mais l'appel de la forêt est si fort qu'on les voit toujours pleins d'entrain et de vie au moment du départ "pour l'intérieur des terres".

Tous les bagages sont entassés dans un canot de seize pieds, qui ne pourrait, on le devine, contenir davantage. Et le voyage commence sur la rivière aux flots d'abord tranquilles. Bientôt s'annonce un obstacle à franchir qui va se présenter souvent tout le long de la route, "les rapides". Une grande habileté est alors nécessaire dans le maniement des rames ou des longues perches d'une dizaine de pieds. Un seul coup maladroit et tout chavirerait dans le gouffre ! Moins périlleux que les rapides, les portages on l'a vu pour les Indiens demandent tous, plus ou moins selon leur longueur, force, courage et patience. Enfin, les rapides sautés, les portages dépassés, les lacs grands et petits traversés au moyen du canot, du traîneau, au besoin à la nage, voici qu'apparaît le **camp de chasse**. Bâti sur le bord d'un lac, d'une rivière ou d'un ruisseau, il mesure environ douze pieds par dix. Un homme peut à peine s'y tenir debout. Dans ce dépôt sont emmagasinés les provisions et les bagages. Dans d'autres cabanes plus modestes, construites en divers endroits sur les terrains de chasse des deux associés, on place en réserve pour les excursions futures, une légère quantité de vivres. Ne cherchez aucun confort dans ces cabanes. Les deux lits n'y sont guère moelleux, mais au soir d'une journée de courses à la raquette sur les plaines, les lacs, les rivières et dans le fouillis de la forêt, qui donc ne dormirait pas, même sur un sommier de rondins couverts de branches fraîches de sapin en guise de matelas ?

Quand le chasseur amène au camp, à la tombée du jour, quelques renards, martres ou visons sur son "toboggan", son repos n'est troublé que par les rêves aux surprenantes captures du lendemain, ou par les morsures du froid qui réclament quelques morceaux de bois dans le petit poêle du **camp**. Dès le lendemain de cette prise de possession de **son terrain** le trappeur tend ses filets aux pieds de la chute ou dans le lac voisin. Oh ! les belles truites de vingt à vingt-cinq pouces qui feront tout aussi bonne figure sur le poêlon

du cuisinier de céans, qu'autour des pièges tendus tout le long du terrain de chasse.

M. l'abbé Pérusse donna bien, une fois, à l'un de ses paroissiens comme merveilleux appât une drogue venue de Paris. Une goutte du précieux liquide placée sur la palette d'un piège eut l'heur, un jour, d'attirer un renard qui fut retenu par le museau ! Un autre missionnaire s'avisa aussi un beau jour de faire venir de la vieille France une poudre odoriférante, du musc, s'il vous plaît ; une pincée de cette poussière magique répandue sur un chiffon quelconque devait tenter tous les odorats de bêtes. S'il y eut un moment d'enthousiasme parmi les chasseurs de l'endroit, les résultats ne furent pas éclatants. Il reste que le poisson, truites, brochets ou carpes, constitue la plus agréable friandise à offrir aux gourmets de ces lieux. Cette vie et les exigences du métier font du trappeur un personnage bien caractérisé. Habitué à se débrouiller, il acquiert le goût de l'aventure, une ingéniosité étonnante devant le danger, un sang-froid à toute épreuve, même en face de la mort que souvent il a frôlée de très près. Le contact avec la grande nature, la poésie des bois, la majesté des montagnes et des lacs immenses, ont créé chez lui une foi très vive en la puissance de Dieu et un esprit d'observation très subtil. Nul mieux que lui ne peut intéresser le missionnaire ou ses amis, au retour de ses aventureuses équipées. Pourquoi ne pas livrer aux amateurs l'écho de ces conversations qui, tout en prenant parfois trop sur les instants du missionnaire, l'ont toujours si vivement intéressé.

Dieu a donné, dira le trappeur, à chaque animal un instinct merveilleux. Le castor est le mieux doué de tous. Son logis surprend à première vue. Bâtie sur l'eau, de manière à recevoir les meilleurs rayons du soleil, la cabane du castor est proportionnée à sa destination. Est-elle large, aplatie ? Elle abrite une grande famille de cinq, six, sept membres. Est-elle plus élancée, moins vaste ? Un couple seul y réside.

L'intérieur de la cabane est bien tenu, propre. Chaque castor y a son lit, un lit très doux, fait de râclures fines de bois qu'on dirait disposées par la main de l'homme. Les castors réparent parfois de vieilles cabanes qui, placées devant la nouvelle demeure, serviront d'entrepôt pour les provisions d'hiver. Le castor se nourrit de la sève de certains arbres, bouleau, tremble et aulnes. Il abat lui-même le bouleau qu'il a choisi, et si l'arbre est trop gros, il a soin de réduire la longueur des morceaux afin de pouvoir les traîner à la cabane et les placer parmi les branches si bien tassées et enlacées dans un coin du logis, que la plus forte tempête ne saurait les déplacer... Quant à l'écluse qui va garder au lac un niveau assez élevé pour le transport de sa nourriture et pour ses promenades quotidiennes, elle est un défi, par sa résistance et son imperméabilité, au savoir-faire du plus habile ingénieur.

La chair du castor est ordinairement recherchée du trappeur, tout heureux d'y trouver assez de graisse pour la friture.

Le porc-épic, bien préparé et bien cuit, donne aussi un mets exquis. Comme le castor, il se nourrit de la sève des épinettes sur lesquelles, au sortir des crans de rochers où il se réfugie habituellement, il grimpe pour manger à son aise.

Le chasseur n'a qu'à suivre ses traces, abattre l'arbre où il est perché et le tuer à coups de bâtons. Gare à la queue de cet animal, sa seule défense. Elle est fort bien garnie de piquants qui adhèrent comme des aiguilles au premier contact de l'épiderme de l'agresseur.

Nos chasseurs disent aussi qu'ils mangent parfois la chair du loup-cervier après une cuisson spéciale. Un peu semblable au chat dont il imite le cri, beaucoup plus gros, cet animal, au lieu de se débattre dans le piège et d'y crever, épuisé par la lutte, attend la mort dans le calme, conservant la vie jusqu'à trois

semaines durant. Les chasseurs ont remarqué qu'il se blottit tout près du poteau retenant le piège, comme pour attaquer le premier venu, à sa portée. Il est très agile quand il est poursuivi, et ne mange jamais de viande gelée.

Les missionnaires ont éprouvé de bien douces joies au récit d'aventures et de découvertes de tous genres.

Que de fois aussi, leurs douleurs et leurs larmes se sont mêlées à la douleur et aux larmes de mères et de veuves dont les fils ou le mari avaient été surpris par la mort, dans un remous de rivière, dans une cabane solitaire ou dans un lieu demeuré inconnu !

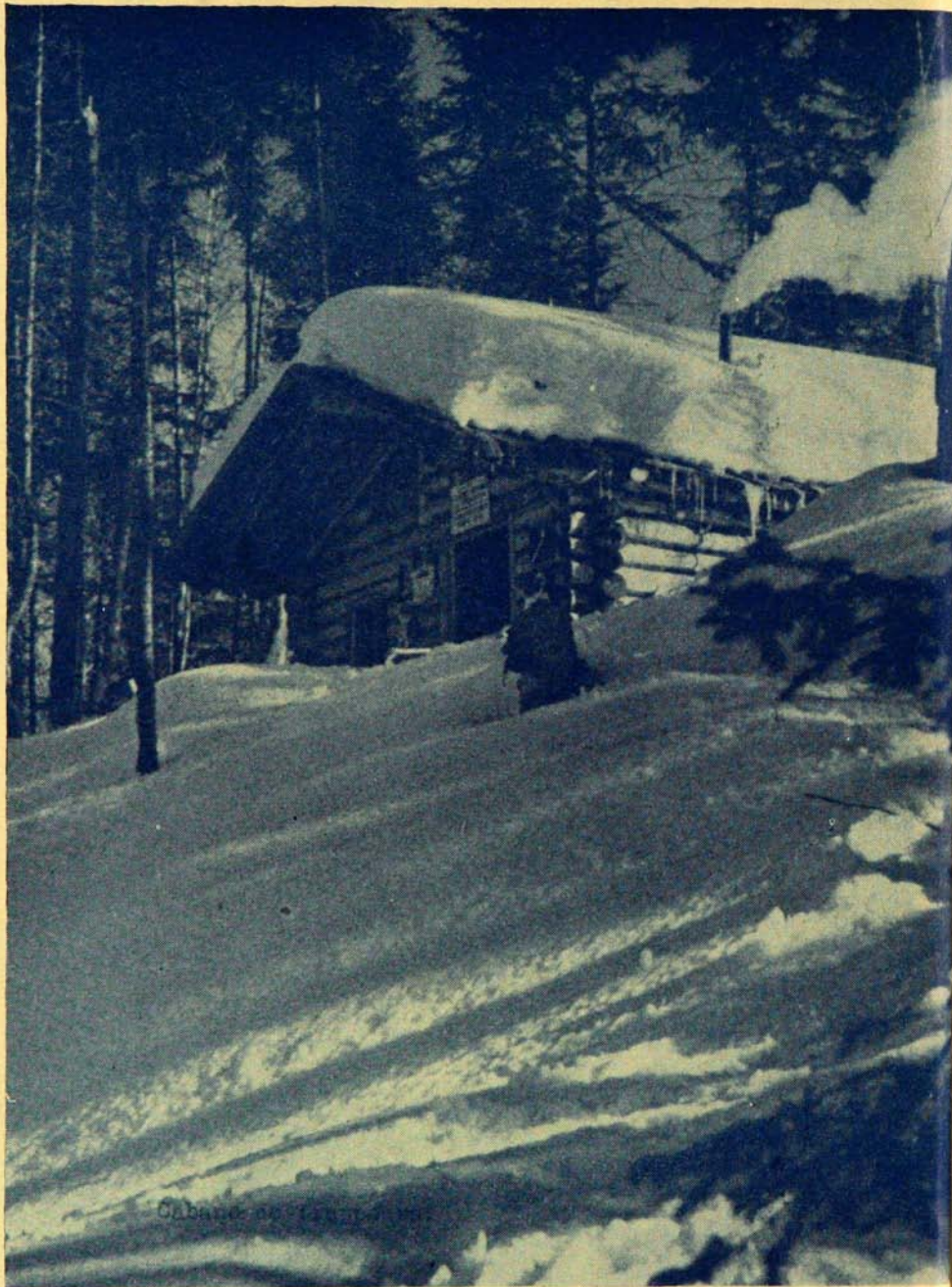
1890. — Les corps de Joseph Gallant et de Joseph Métivier, d'Aguanish, sont trouvés par Prudent Dion et Prosper Petitpas, sur un îlot désert au milieu du lac de Watchou ! Les deux corps sont étendus devant un amoncellement de pierres formant une sorte d'abri. Sur l'aviron du canot disparu on peut lire : "Morts après onze jours de grandes souffrances !"

1907. — Au lac de Watchou encore ! Des hommes d'Aguanish sont partis à la recherche de deux compatriotes depuis longtemps attendus. Sous un canot de chasse renversé, ils reconnaissent le corps d'Honoré Deraps ! Son petit chien de chasse est à côté de son maître. Quant à Aristide Bourque, on ne le revit plus. Sa pauvre mère inconsolable ne voulait pas croire à la mort de son fils ! Bon nageur il avait, répétait-elle, échappé au naufrage. Il errait dans la forêt, il serait secouru par les Indiens et elle le reverrait !!!

Sheldrake, 3 décembre 1924. On annonce la triste nouvelle de la mort de Georges et de Paul Bouchard et l'on prie le missionnaire de venir consoler les parents affligés. Ils se sont noyés, sans aucun doute, le 17 novembre. Ce jour-là, en effet, ils ont quitté leur camp pour gagner une tente dressée du côté ouest de la rivière. Les malheureux jeunes gens, chargés



Subsistance du chasseur assurée



Cabane de trappeurs

de pièges et de bagages ont dû tomber à l'eau, la glace cédant sous eux. L'accident a eu lieu non loin d'un camp où ils venaient de laisser Magloire, leur frère, et Wilbert Touzel !

Sheldrake, 1930-1937. Alexandre Bond perd deux de ses frères, ses compagnons de chasse. L'un se noie dans la rivière. Alexandre se charge d'annoncer la triste nouvelle à sa famille et au missionnaire; et il fait prier pour le repos de son âme ! L'autre s'éteint dans le cabane commune, miné par une maladie du foie ! Alexandre soigne ce pauvre frère qu'il ne peut abandonner; il assiste à ses derniers instants, l'encourageant, le consolant, priant avec lui. Quand la mort a passé au camp solitaire, il ensevelit pieusement son frère défunt et s'impose une longue veillée de prières près de son corps. Puis, toute précaution prise pour garantir la cabane contre toute atteinte, il prend la route conduisant à la mer. Une première visite au presbytère pour dire son chagrin au missionnaire, son meilleur ami ! Avec quelques braves, il repart, le plus tôt possible, vers la cabane si tristement abandonnée, pour ramener à la mission sur un traîneau tiré par les chiens, le corps de son cher frère, et lui rendre les derniers devoirs.

6 décembre 1946. Norbert Boudreau, fils de Sandy Boudreau, de Rivière-au-Tonnerre, meurt au Lac Manitou dans la nuit de Noël, à la suite d'une pleurésie. Imprudence d'un jeune encore inexpérimenté qui, pendant une visite à ses pièges, faite à la hâte, boit de l'eau glacée du ruisseau. La mort ne l'a pas surpris. Il s'y est préparé, assisté de son père qui lui fait répéter l'acte de contrition et autres prières et invocations, et lui fait accepter la mort avec résignation, en l'exhortant à offrir à Dieu ses souffrances pour obtenir la guérison de sa mère malade ! Le malheureux père est de plus obligé de laisser son fils seul dans le camp pendant vingt-quatre heures, pour aller chercher du secours chez les chasseurs les plus rapprochés. Grâce à eux, il réussit à conduire son fils jusqu'au Lac Ma-

nitou sur un traîneau fait sur place, par lui-même. Là, on attend l'avion réclamé par télégramme pour arracher le pauvre malade à cette solitude désolée. Mais l'avion ne peut venir. Cependant, quelques jours après Noël, un cométique tiré par les chiens d'Anthony Wright file sur la route de Manitou vers la Rivière-au-Tonnerre emmenant à la maison paternelle le corps d'une nouvelle victime de la chasse à la fourrure.

Tous se souviennent, aux Sept-Iles, de la mort de Wilfrid Chiasson. Parti depuis plusieurs mois, il revenait vers sa famille, heureux de pouvoir montrer aux siens le plus beau lot de fourrures qu'un chasseur ait jamais retiré de la forêt quand la mort le guettait sur la rivière Moisie qui garda le corps de cette autre victime des eaux du Labrador.

Mais parmi les drames de la forêt, le plus poignant est sans contredit celui de la mort des deux jeunes Collin de Longue-Pointe de Mingan. Il fera l'objet de la seconde partie de ce chapitre.



LA CHASSE

— II —

UN EPISODE DE LA CHASSE.

Mort tragique et admirable de Willie et Edgar Collin.

LE 19 août 1936, Willie Collin, 24 ans et son frère Edgar, 19 ans, deux beaux jeunes gars de la Côte Nord, quittent leur village de Longue-Pointe de Mingan. Ils s'en vont à deux cents milles dans la forêt, à la recherche de la fourrure, s'installer dans une petite cabane au "Lac Croche". Deux compatriotes, Georges Méthot et son neveu Médard, de vieux chasseurs sont établis plus au nord. Dans une visite qu'ils font aux frères Collin, le neuf décembre, une entente est conclue entre les quatre: au bout de trois mois, les Méthot viendront se joindre à leurs amis afin de faire route ensemble pour le retour au village. A la date fixée, ils quittent leur "terrain de chasse" et, cinq jours après, arrivent au campement de leurs camarades. Chose curieuse, la cabane est enveloppée par la neige et aucun signe de vie ne paraît autour. Deux paires de raquettes sont suspendues tout près dehors, à la mode des trappeurs. Ils essaient d'ouvrir la porte du camp: elle résiste, retenue par une attache à l'intérieur. Cependant, par la toute petite ouverture pratiquée en guise de fenêtre, au-dessous du toit, ils peuvent se rendre compte du drame qui s'est passé dans ce camp solitaire... Deux cadavres y sont couchés, l'un sur un lit, l'autre sur le plancher près de la porte. Emus, tout en pleurs, incapables de rendre service à leurs amis, croyant peut-être à la présence d'une maladie contagieuse ou à un crime horrible,

ils décident de continuer immédiatement leur route pour porter la triste nouvelle à Longue-Pointe.

Après avoir parcouru à la raquette une distance de plus de deux cents milles à travers la forêt, dans une course de jour et de nuit, les Méthot arrivent à Saint-Jean, le soir de la sixième journée. Le Père Gallant étant absent, c'est à la garde Pelletier qu'échoit la pénible tâche de prévenir les pauvres parents... Inutile de rappeler la douleur de tous. Le coroner du district, le docteur E.-E. Binet, prévenu, s'occupe immédiatement d'organiser le voyage qui s'impose vers le "Lac Croche".

Le dimanche des Rameaux, 21 mars 1937, un avion, dirigé par le pilote Lucien Gendron et le mécanicien Fecteau, emmenait vers la cabane solitaire le docteur Binet, Joseph Collin, père des deux jeunes gens et Georges Méthot guide de la caravane. La cabane est bien dans le même état où l'ont trouvée les Méthot. Le corps de Willie est étendu sur les deux seuls rondins disponibles, entouré d'une toile de tente. Celui d'Edgar gît par terre, recroquevillé, la tête appuyée sur le bras droit. Après la récitation d'une prière, M. Collin n'a pas à chercher le journal de ses fils qu'il s'attend à trouver: il est là, en effet, sur le plancher. Deux montres sont accrochées au mur, quelques photographies des parents et d'amis paraissent sur une petite tablette. Par ailleurs, le vide le plus complet... Pas un morceau de bois. Le dernier survivant a brûlé jusqu'au moindre copeau qu'il a pu, avec la hache, arracher au mur.

D'après l'enquête du docteur Binet, ces deux décès sont dus à "l'avitaminose", c'est-à-dire au défaut d'une nourriture appropriée pour fournir à l'organisme les vitamines et les sels minéraux nécessaires à son bon fonctionnement. Combien de nos trappeurs seraient morts de la même manière s'ils n'avaient changé de régime alimentaire à temps! Willie et Edgar Collin ne sont pas morts d'inanition: on a trouvé dans leur camp assez de farine et de lard en bonne condition.

Ce qui a attiré l'attention du public sur ce drame de la forêt, c'est le journal, écrit par la main défaillante des deux frères, à tour de rôle, au jour le jour, du 24 décembre 1936 au 26 janvier 1937, dans la pauvre cabane, pendant qu'ils enduraient les plus affreuses souffrances morales et physiques. Quel contraste entre les beaux sentiments de ces croyants et ceux des matérialistes dont l'horizon borné s'arrête au triste désespoir et au suicide !... Ils s'y montrent si admirables de foi et de confiance en Dieu, si reconnaissants envers leurs parents, si bons, si aimables pour leurs frères et leurs sœurs que ces notes doivent être conservées pour la consolation de leur famille et l'édification des jeunes gens qui les suivent.

Pour ne rien perdre de la saveur de ce journal si émouvant dans sa sublime simplicité et dans l'expression d'une foi si confiante, si éclairée, on ne peut se dispenser d'en livrer au public le texte intégral. Le voici, tel qu'il a été rédigé, mot à mot, par nos deux héros :

Décembre 24.- Nous avons monté au camp d'en haut. Jos. et Jean sont arrivés, nous avons pris le reveillon ensemble. On avait un lièvre (Jos. et Jean étaient deux autres trappeurs de Longue-Pointe qui visitaient les Collin à l'occasion de Noël).

Décembre 25.- Noël: Grosse tempête et gros froid.

Décembre 26.- J'ai été voir les pièges du portage. Jos. et Jean sont encore avec nous autres.

Décembre 27.- Temps sombre toute la journée. Jos. et Jean sont encore avec nous autres.

Décembre 27.- De la neige toute la journée. Jos. et Jean encore ici.

Décembre 29.- Beau temps clair et froid. Jos. et Jean partent pour descendre.

Décembre 30.- Beau temps clair et froid. Travaillons après nos toboggans.

Décembre 31.- Temps doux et nuageux. Pour finir l'année je me suis coupé sur la jambe. Signé: Willie.

Janvier 1.- Bien, voilà arrivé 1937. Mes chers et bons parents, qu'elle soit pour vous tous une année de santé, de bonheur et de chance, et qu'elle rapporte gros d'argent pour toute la famille. Bien chers parents: Comme aujourd'hui qui se trouve le premier de l'an je suis couché sur le dos. Hier en coupant du bois je me suis coupé sur un pied, ça me fait pas trop mal, mais c'est ennuyant en démon. S'il faut que j'en ai pour 15 jours dans le camp, je vais rire, je vais toujours essayer de m'engraisser si je ne puis pas faire autre chose. Mon homme commence à s'ennuyer un peu lui aussi. A venir jusqu'à présent la chasse est pas grosse. Hier soir à une heure et demie nous avons pris un lièvre près de la porte du camp. C'est justement ça notre rôti du jour de l'an. Bien bonne chance à tous et bon courage jusqu'au 15 mars.

Janvier 1.- Soir: Tempête vent nord et gros froid. Par chez nous ?

Janvier 2.- Beau temps clair et froid. La journée a été pas mal ennuyante.

Janvier 3.- Pas mal froid avec neige presque toute la journée. Nous nous sommes levé à 1.30 p.m. C'est pas pire je m'endors encore.

Janvier 4.- Nous avons resté au camp. J'ai arrangé mes culottes jusqu'au mois de mars. Ils ont seulement que neuf pièces.

Janvier 5.- Neige toute la journée. Nous avons fait un damier pour jouer à la dame. Je ne sait pas si c'est lui ou moi qui va perdre (toujours Willie qui écrit).

Janvier 6.- Jour des Rois. Vent nord et pas mal froid. Nous avons lavé notre linge.

Janvier 7.- Vent sud est avec neige. On a encore resté au camp. Je ne peux pas marché encore.

Janvier 8.- Belle journée, temps clair et froid ? Nous avons fait seulement qu'un repas.

Janvier 9.- Vent sud-est avec neige toute la journée. Tu lui diras que je m'ennuie beaucoup et que je voudrais bien me voir chez vous. Tu lui diras bonjour pour moi à mon père et à ma mère et à tous mes amis d'autrefois ? Si vous désirez venir manger un morceau de galette brûlée, vous êtes les bienvenus.

Janvier 10.- Vent ouest et pas mal froid. Encore dans le camp. Je vous dis que c'est pas l'année prochaine que janvier va me voir par ici, non, non. Vous serez pas inquiète pour ça je pense bien. Je pense bien que dans deux ou trois jours que je vais pouvoir marcher. Envoyez-moi donc un petit morceau de bœuf s'il vous plaît, parce que comme c'est là on fait un seul repas par jour pis pas un gros, je vous dis, un petit morceau de galette brûlée et une tasse de thé. Je pense que le carême on va le faire comme il faut.

Janvier 11.- Beau temps clair et froid. On est en train de se préparer pour descendre.

Janvier 12.- Beau temps clair, c'est demain matin que nous allons essayer de se traîner au camp des chutes. Mes chers parents, aujourd'hui qui se trouve le 12 janvier 1937 on est bien loin de vous tous. Je viens vous dire mes chers et bons parents que depuis quelques jours on est terriblement faibles de la misère à se traîner. Willie par le mal aux jambes et moi aussi et mal dans l'estomac. Je vous dis que c'est pas drôle là, nous allons essayé de se rendre jusqu'à Jos. et Jean. On ne sait voir si on va pouvoir vous voir mes chers et bons parents; bonne chance et bon courage et priez pour nous autres, car il y a seulement que ça qui va nous sauver. Mon Dieu, que j'ai donc hâte de nous voir chez nous. Signé: Edgar. Je suis bien faible . . .

Janvier 13.- Nous avons pas pu descendre. Gros vent et froid. Papa et maman et toute la famille, si parfois que le bon Dieu veut nous avoir, certainement on doit être sauvés parce que comme c'est là on ne peut plus manger. Presque de la misère à couper notre bois. Obligé de le rentrer dans le camp pour le couper. Si jamais que je viens à avoir la santé, tant que je vais vivre cinq grand'messes seront chantées par année en l'honneur de la Sainte Vierge et de Sainte Anne. Mes chers bons parents, avant de venir trop faible pour écrire, je vais vous dire: La date qui ne sera pas rentrée dans mon livre ça sera signe que nous pouvons plus se traîner, ni un ni l'autre, avant de perdre connaissance. J'en écrirai encore quelques lignes. Mon Dieu, on est donc misérable, être si loin de ses parents sans avoir des nouvelles de vous autres et vous de nous autres. Une vie d'esclave, une vie cachée. Mais que voulez-vous qu'on fasse, notre âme est entre les mains de Dieu.

Janvier 14.- Neige toute la journée. Nous ne pouvons descendre, on affaiblit de jour en jour? Mon Dieu, donnez-nous donc la force et le courage pour qu'on puisse se rendre à du monde, pour qu'on puisse nous secourir? Comment pourrais-je faire, chers parent, pour vous dire qu'on est bien malade, Willie et moi. Peut-être qu'un petit oiseau emporterait une lettre dans son bec et vous la donnerait. Ah! si on pourrait avoir du monde pour aller vous avertir. Peut-être qu'un aéroplane viendrait à notre secours. Que voulez-vous faire, chers parents, il faut bien tout endurer pour gagner le Ciel. Après avoir eu tant de misère le printemps passé, sortir chez nous entre la mort et la vie. On est bien jeunes mes chers et bons parents, de la misère on en a vu et enduré beaucoup. Si l'on vient à mourir, soyez sans crainte pour notre âme, elle sera entre les mains de Dieu. Car toutes les souffrances que nous endurons là c'est notre purgatoire. Mes chers et bons parents. Aucune peine pour vous autres mais quelques petites prières seront siffisantes de nos parents et amis; et vous garderez

ce petit journal en souvenir de vos deux fils qui vous verront un jour au Ciel. Mais chers parents, frères et sœurs, amis, bonsoir et bon rêve, demandez à la bonne Sainte Vierge et à la bonne Sainte Anne qu'on se réveille demain matin avec un peu plus de force et de courage. Mon Dieu qu'on serait-y content, qu'on serait-y joyeux de se voir comme auparavant. Nous prions la bonne Sainte Vierge et Sainte Anne de venir à notre secours. La sixième messe est promise pour ce mois. Signé: Edgar.

Janvier 14.- (Par Willie).- Bien chers parents. Quelques mots aujourd'hui. Si vous saviez comment nous sommes bien malades tous deux moi et mon cher frère, peut-être que vous pourriez nous secourir. Comme c'est là nous avons presque plus la force de se couper du bois, nous ne pouvons marcher, nous tombons à tous les deux ou trois pas. Nous sommes beaucoup faibles. Si jamais que Dieu nous donne encore la santé pour se rendre à vous autres, chers parents et amis, nous promettons tous deux que jamais une goutte de boisson ne touchera nos lèvres et nous devrions plusieurs grand'messes à la Sainte Vierge et à Sainte Anne. Nous prions le bon Dieu tous les jours, et on dit notre chapelet à tous les soirs. Soyez sans crainte chers parents et amis. Si nous venons à mourir je pense bien que la Sainte Vierge sera là pour nous conduire. Chers parents, nous sommes bien jeunes encore. Mais nous connaissons un peu toutes les misères et les souffrances qu'on puisse endurer sur cette terre Seigneur ! Si nous pouvions seulement marcher un pour secourir l'autre. Mais nous ne pouvons s'aider ni un ni l'autre. Nous avons toujours espéré ce que la bonne Sainte Anne va nous faire parvenir de secours à cette heure-là six grand'messes sont promises (Willie).

Janvier. 14.- Encroe une journée de passée. Mes chers parents pas encore de secours. On affaiblit de jour en jour. Aujourd'hui nous avons été obligé de nous traîner dans la neige pour aller chercher du

bois. Ah ! mon Dieu que la vie est donc misérable à nous deux. Peut-être que c'est notre récompense, c'est pour faire voir à la vie du monde que si l'on vient à mourir qu'on est pas mort en lâche. Non, non, mon père et mère, parents et amis, tant qu'on sera capable de pouvoir se traîner dehors pour se couper du bois on va le faire, car on sait que notre place sera peut-être la plus belle dans le Ciel. C'est pour cela que l'on ne veut pas perdre courage tant que le bon Dieu nous donnera les forces de se traîner. A venir jusqu'à cette date, toute notre chasse est en grand'messes. Ce soir nous allons encore demander à tous les Saints qui sont dans le Ciel pour venir à notre secours ! Car Notre-Seigneur nous a toujours dit demandez et vous recevrez. Je vous dis qu'on est misérable mes chers parents.

Janvier 15.- (Par Willie).- Votre fils qui a été bien éprouvé pendant sa vie, qui a la force encore d'écrire ces quelques lignes. Oui, je sais, oh ! mon très cher père et ma très chère mère qui nous attendent peut-être de jour en jour, qui pleurent peut-être mais sachez que vos deux fils loin de vous sont morts de misère. Oh ! mon très cher père et ma très chère mère, ne pleurez point sur nous, Sainte Anne va venir nous recevoir à la porte du Ciel. Nous allons vous faire de la peine mais on viendra vous recevoir un jour avec Notre-Seigneur s'il le permet. Nous ne pouvons vous dire toutes les misères et les angoisses mes chers parents et amis sur le papier parce qu'il ne pourrait point le porter. Voilà deux jours que nous mangeons sur une galette faite de farine que nous avons mouillée des sueurs de notre corps en montant l'année passée et aujourd'hui il faut la manger en l'arrosant de larmes. Cela ne serait rien si elle nous donnait la force de s'aider l'un à l'autre mais au contraire nous faiblissons tous deux. Aujourd'hui nous avons été obligés de se traîner à genoux dans la neige pour se procurer du bois pour la nuit. Nous avons toujours travaillé ensemble moi et Edgar, mon cher frère, soit au chantier et à la chasse, et nous

avons toujours été malchanceux, mais le bon Dieu va nous récompenser pour cela. Je sais que nous serons ensemble au Ciel, le premier qui y sera rendu viendra chercher l'autre. Eh bien, bons et chers parents, soyez assurés si le bon Dieu vient nous chercher d'un moment à l'autre que vous aurez au Ciel deux fils qui dans la fleur de leur jeunesse prieront pour vous.

Janvier 16.- Très belle journée. Voyons encore la fin de la journée arrivée, mes chers et bons parents, pas encore personne à notre secours, que c'est donc triste de voir vos deux fils dans un petit carré de bois vert bâti au bord d'un lac à travers de la forêt. Que c'est donc long que c'est donc ennuyant. Mes chers et bons parents, on ne sait pas ce que l'on peut devenir. Bien faible aussi, c'est peut-être un temps de pénitence que le bon Dieu nous fait faire. Mon Dieu, mon Dieu, qu'on serait fiers de voir nos chers et bons parents, qui depuis 5 mois qu'on a jamais eu de nouvelles, sans avoir si vous êtes en santé ou non. Mais mon Dieu, que voulez-vous faire, il faut endurer ce qu'il nous est donné sur la terre, que ce soit misère, chagrin, peine, ennui, etc., etc... Tout cela sera le pardon de nos péchés. Aujourd'hui nous n'avons pas été capables de sortir pour se couper du bois. Vivant sur l'espérance que demain on aura un peu plus de force dans les membres pour pouvoir s'en procurer pour la nuit. Comme c'est là il nous en reste encore un petit peu. Quand on en aura plus on va essayer d'écarri (équarri) le camp par en dedans. Aujourd'hui nous avons fait quelque chose pour boire. Nous avons fait tremper un peu de sapin dans de l'eau, cela nous protège un peu l'estomac. Bien chers parents, ce soir on va encore demander à tous les Saints qui sont dans le Ciel pour nous donner un peu de force et nous secourir. Signé: Edgar.

Janvier 17.- Encore une très belle journée. Pas encore personne à notre secours. Mon très cher père et ma très chère mère, aujourd'hui encore un petit

peu de force dans nos membres. A genoux dans la neige nous avons pu s'entraîner trois petites billes d'épINETTE pour la nuit. Nous dépérissons de jour en jour mes chers parents. Mais ce ne serait rien si nous avions quelqu'un à notre secours. Oui, mon cher père et ma chère mère, on sait bien qu'il faut mourir un jour. Que ce soit partout où ce qu'on sera mais cela est encore mieux quand on est avec tous ses bons parents et qu'on peut se convertir à notre Révérend Père. Mais toutes les misères et les angoisses que nous allons endurer cela sera peut-être notre purgatoire. Voilà qu'il arrive 9 heures mes chers et bons parents et nous avons dans notre corps qu'un petit morceau de galette la grosseur du doigt et un petit peu de thé. Nous n'avons pas de sucre depuis cinq ou six jours. Encore l'espérance de passer la nuit, nous allons prier le bon Dieu pour qu'il attire les bénédictions sur toute la famille et qu'il nous donne la santé pour vivre encore bien longtemps et qu'il vous fasse revoir vos deux fils encore en santé. (Edgar). J'écrirai encore un bout demain, moi, je me sens pas capable ce soir. (Willie). Jésus, Marie, Joseph, priez pour nous.

Janvier 18.- Temps un peu doux, un peu de neige. Pas encore personne à notre secours. Très cher père et mère, que c'est donc triste de nous voir tous deux surtout mon frère Willie, il est presque mort, il y a deux jours qu'il n'a pas mis une bouchée dans son corps, il me dit tout le temps qu'il n'a pas faim. Pas une plainte de son corps. Hier soir, il n'a pas été capable de vous écrire. Moi, pas tout à fait si faible que lui, je puis encore me remuer les doigts pour vous écrire ces quelques lignes. Mon Seigneur et mon Dieu, donnez-nous donc la santé pour qu'on puisse aller voir nos bons parents. Peut-être qu'il y a longtemps qu'ils nous attendent de jour en jour. Oh ! mon très cher père et ma très chère mère, c'est notre père du Ciel qui veut nous avoir avec lui et la Bonne Sainte Vierge et la Bonne Sainte Anne ici qui nous veille jusqu'à la mort et qui va peut-être nous con-

duire au paradis avec eux tout droit. Mon très cher père et ma très chère mère ainsi que parents et amis. Soyez sans crainte notre vie sur cette terre nous ne l'avons pas vu mon très cher frère et moi à venir jusqu'à cet âge 24 et 20 ans. Nous avons toujours été malchanceux et misérables partout où nous sommes allés, mais mon Dieu nous endurons tout et nous prenons tout à bon cœur et pour nous autres des bienfaits et des récompenses dans le Ciel. Mon très cher père et ma très chère mère, pour avoir un bon souvenir de vos deux fils, vous garderez ce petit livre, car c'est un des meilleurs souvenirs qu'on puisse vous laisser: "La misère et la mort de vos deux fils".

Janvier 19.- Encore une fois mon très cher père et très chère mère que je rallie mes forces pour venir vous écrire quelques mots. Je n'ai pu écrire, hier, j'étais trop faible, je ne peux plus manger du tout. Edgar très courageux mange un petit peu, cela lui donne la force de me tourner dans mon lit. Parce que n'ai presque plus de mouvements. J'ai le corps tout en douleur comme paralysé. Soyez sans crainte chers parents et amis, si je meurs Sainte Anne, elle me montrera le chemin et bien bonsoir chers parents et amis, c'est peut-être la dernière fois que je vous parle. Adieu je ne vous oublierai pas au Ciel. Signé: Willie, 24 ans.

Janvier 19.- Encore une journée de passée, pas encore personne à notre secours. Voilà 5 mois aujourd'hui mon très cher père et ma très chère mère que nous sommes partis d'avec vous autres. Oui, aurais-je dit cela chère maman le matin qu'on a parti, que je vous ai donné la main et que vous m'avez embrassé et que ce serait pour la dernière fois et que des larmes de vos yeux coulaient sur votre joue. Ma chère et tendre mère, prenez pas de peine pour vos deux fils, car avant de mourir ils seront donnés à Jésus par Marie. Syd, c'est aujourd'hui ta fête et c'est toi qui reste le plus vieux des garçons ainsi que Gérard, John et Bébé. Ce qu'on a à vous dire mon

très cher frère et moi, ne faites pas de dépenses à vos chers parents pour monter à la chasse, car c'est beaucoup de misère quand on tombe malade et c'est beaucoup d'inquiétude et de peine pour nos chers parents. Vous essaieriez de gagner votre vie autrement et si vous gagnez beaucoup vous donnerez beaucoup à vos parents, car on ne peut jamais rendre ce que nos père et mère font pour nous autres, et la misère de notre père et de notre mère est encore plus grande que celle de vos deux frères ensemble aujourd'hui. Desneiges et Mary, mes chères petites sœurs, c'est vos chers petits frères qui vous parlent peut-être pour la dernière fois. Aidez beaucoup à votre mère à la maison. Ne lui causez pas de peine et d'ennui ni d'inquiétude et ce qu'on vous demande mes très chers frères et sœurs, de prier beaucoup et de faire des sacrifices pour qu'on puisse tous se donner la main un jour dans le Ciel. Mes très chers parents et amis, on vous laisse encore un bonsoir mon frère et moi en demandant à la Bonne Sainte Anne de venir nous secourir et de venir nous recevoir à la porte du paradis. Tout à Jésus par Marie. Votre fils Edgar, 19 ans et 3 mois.

Janvier 20.- Mes chers et bons parents, je puis encore vous dire que c'est encore moi qui a encore un peu de vigueur pour pouvoir vous dire aujourd'hui encore avec l'aide de la Bonne Sainte Vierge, j'ai pu me traîner dehors pour chercher quelques bûches d'épinettes. Mon très cher frère est pas capable de se lever. Il est trop faible. Il y a quatre jours qu'il n'a pas mangé du tout et moi il y a deux jours. Encore ce soir mes chers et bons parents et amis, nous allons encore demander à la Bonne Sainte Vierge et Sainte Anne de nous veiller et de nous faire parvenir des forces dans les membres durant cette nuit. Cœur Sacré de Jésus, guérissez vos malades; Cœur Sacré de Jésus, j'ai confiance en vous.

Janvier 21.- Au nom de la Bonne Sainte Vierge, un petit peu de force pour vous dire qu'on est encore

en vie aujourd'hui. Encore j'ai pu me trainer dehors pour aller chercher un petit fagôt de bois pour la nuit. Je ne sais pas qui nous donne cette force-là : encore seulement que la Bonne Sainte Vierge. Mon Dieu, quel sacrifice, quelle misère. Mon très cher frère qui, depuis cinq jours, n'a mis une bouchée dans son corps et moi un peu courageux ce soir, j'ai pu manger trois petites bouchées de crêpe faite depuis trois jours. Certain cher papa et chère maman, avoir quelqu'un pour se secourir qu'on pourrait se sauver la vie. Mais que voulez-vous faire, c'est le bon Dieu qui nous appelle, car on se sent affaiblir de jour en jour et nous voilà que nous avons presque plus de chair sur les os. Chers parents et amis, vous pouvez voir par là qu'il ne faut pas penser à autre chose qu'à la mort, mais on ne se décourage pas. Dans une minute à l'autre la Bonne Sainte Vierge pourrait venir nous secourir. Eh bien, chers parents et amis, encore ce soir nous allons dire notre chapelet pour demander à la Bonne Sainte Vierge de nous obtenir le pardon de nos péchés et de venir nous recevoir à la porte du Ciel. Bonsoir et adieu, on ne vous oubliera pas, un fils Edgar. Cœur Sacré de Jésus, guérissez vos malades; Cœur Sacré de Jésus, j'ai confiance en vous.

Janvier 22.- Encore pareille, pas de changement.

Janvier 23.- Nous sommes beaucoup pires mes chers parents, on ne peut pas manger. Moi, je ne fais que restituer depuis ce matin. Je n'ai pas été capable de sortir dehors pour aller chercher du bois pour la nuit. Il nous reste seulement qu'un moule à renard et un moule à loutre à brûler. Mon Dieu que nous sommes donc tristes et misérables quand au nom de la Bonne Sainte Vierge allons-nous avoir du secours.

Janvier 24.- Très belle journée, pas encore de secours. Mon Dieu que nous sommes encore misérables. Nous périssons de froid la nuit, mais tout cela sera des mérites pour nous autres dans l'autre monde.

Je suis presque trop faible pour écrire, je ne puis voir que seulement d'un œil.

Janvier 25.- Temps pas mal doux. J'ai pu encore me traîner dehors pour aller chercher une bille de bois pour la nuit. Ah ! mon Dieu, chers parents et amis que mon très cher frère est donc faible. Je ne sais pas s'il va passer la nuit. Mon Dieu, mon Dieu, il a de la misère à respirer. Il ne peut pas rester tranquille. Il me demande tout le temps pour aller le retourner soit sur un bord ou sur l'autre. Mon Dieu que c'est donc triste cher papa et chère maman que de se voir mourir si loin de ses bons parents. Mon Seigneur et mon Dieu, venez donc me secourir.

Janvier 26.- Mes très chers parents et amis. C'est Edgar qui est tristement peiné de venir vous apprendre que la Bonne Sainte Vierge du Ciel est venue chercher mon très cher frère Willie, cette nuit, environ onze heures et demie. Mon Dieu, je ne sais plus où me mettre la tête, je ne puis pas dormir des nuits, manger une fois par trois jours et je ne peux plus presque couper du bois, j'ai de la misère à lever la hache, tout ce qu'on avait de petits morceaux de bois dans le camp est brûlé. Mon Dieu, mon Dieu, mes très chers et bons parents. Peut-être que dans quelques jours que la Bonne Sainte Vierge aura venu me chercher moi aussi, mais soyez sans crainte mes chers et bons parents, la Bonne Sainte Vierge sera là pour nous conduire, car nous avons enduré trop de misère pour pas être sauvés. Mes chers et bons parents et amis, je vais vous laisser un bonsoir à tous, car je ne vois presque plus et la date qui ne sera pas rentré dans ce petit calepin, le Bonne Sainte Anne aura venu me chercher. Je dis mon chapelet. Je pleure, je soupire et je tremble de froid. Edgar.

C'est la dernière date dans le calepin des frères Collin. On peut donc en conclure qu'Edgar (comme il le laisse prévoir lui-même) est mort quelques heures à peine après son frère.



Montagnaise heureuse



Le postillon ... le courrier

CHAPITRE VI

LA POSTE

Sac au dos. -- En cométique. -- Jos. Hébert.

**Les postillons. -- L'arrivée du premier bateau
au retour du printemps.**

L'UNE des plus grandes tortures morales imposée aux missionnaires de la Côte Nord dans le passé, avant les envolées de l'avion, était sans contredit la privation du journal quotidien et de la revue préférée, reçus jadis à date régulière. L'homme ne vit pas seulement de pain. L'âme aussi réclame sa nourriture. Elles furent si longues parfois les attentes du courrier au Labrador !

Napoléon-Alexandre Comeau remarque dans son livre "La vie et le sport sur la Côte Nord", qu'en 1859 un seul bureau de poste est ouvert à Bersimis. Les gens qui vivent à l'est de ce village indien n'ont pour correspondre avec Québec qu'une seule ressource, confier leurs lettres aux bateaux côtiers, aux goélettes de pêcheurs en route à certaines époques de l'année vers la capitale.

J'imagine qu'on ne s'en tient alors qu'aux lettres d'affaires: "Je vous expédie des peaux de loups-marins, de la morue salée, du hareng. En retour, voici une liste des denrées que nous désirons avoir au Labrador". Ainsi devaient être rédigées les lettres confiées aux capitaines bénévoles des goélettes pêcheuses. En hiver, vers la mi-janvier, le commis de la Baie d'Hudson qui tient boutique à Mingan, organise un voyage aux frais de sa compagnie. Trois hommes quittent le village et y reviennent ordinairement

au bout de six semaines. Ils ont parcouru six cents milles environ. La Compagnie Molson (usines d'acier de Moisie) confie aussi à deux solides porteurs son courrier de quinze à vingt livres de matières postales. Ils réussissent à faire cinq ou six voyages par saison. Salomon Arsenault et Fred Deslauriers voyagent de Moisie à Bersimis. On cite aussi parmi ces vaillants: David Miller, Willie Ferguson, Fred Bourdage.

Jos. Hébert a été sans contredit le plus célèbre conducteur de chiens. Il vient de Berthier en même temps qu'un autre canadien, illustre aussi au Labrador, Narcisse Blais, grand-père du commerçant Louis-T. Blais. Il se fixe à Tête-à-la-Baleine où il pêche ou chasse le loup-marin. Dès qu'un service de malle un peu régulier est projeté entre Blanc-Sablon et la Pointe-aux-Esquimaux, il est l'unique postillon de ce vaste district. Deux fois par hiver il parcourt sac au dos, et au besoin raquettes aux pieds, neuf cents milles, aller et retour. Comme ce trajet s'accomplit soit dans le contour des baies, soit à travers un long archipel dont chaque île et îlot sont de bonne heure réunis par un pont de glace, soit encore sur des terres relativement plates, il songe le premier à utiliser les chiens. Vite il devient un expert dans la conduite de ces animaux. Onze chiens sont attelés à un cométique de quatorze pieds qui portera jusqu'à six cents livres de matières postales.

On ne sera pas étonné de trouver en Jos. Hébert un personnage tout à fait à part. Court, trapu, longs cheveux et barbe noire bien fournie: il est, disent les méchantes langues "poilu comme l'ours de la forêt". Couvert de vêtements chauds, résistants, tout à fait étrangers aux caprices de la mode, il a à sa disposition dix paires de gros bas de laine: "Il faut songer aux surprises du voyage !" Rien n'effraie cet homme énergique. Est-il obligé de coucher à la belle étoile? ... Il établit sa demeure nocturne dans un coin de la forêt, si possible à l'abri des vents. Il renverse son cométique afin que les sacs de malle ne

soient pas le lendemain ensevelis sous la neige. Il place ses onze chiens en cercle. Il s'étend pour la nuit au milieu de la gent canine, tout près du courrier dont il a la charge. Dormira-t-il ? . . . Il se reposera au moins assez pour continuer sa marche le lendemain aux premières lueurs de l'aurore. Chose curieuse, ce maître voyageur tient avant tout à procurer à ses chiens un bon repas, le soir, la journée finie. Ses hôtes des villages, où il est attendu pour la nuit, le savent et tiennent toujours la pâtée prête.

On raconte que Madame Bill Foreman de Muskuaro, ayant un jour négligé ce devoir, vit dans la soirée Jos. Hébert l'approcher tout penaud, ému : "Ah ! Madame, un malheur est arrivé ! Je vais être obligé de tuer mes chiens. Ils deviennent insurportables. — Ils ont, tout à l'heure, dévoré dix de vos belles outardes". — "Oh ! Monsieur Hébert, je vous en prie, répliqua Madame Foreman, gardez-vous en bien. — Mes outardes sont moins utiles que vos chiens". Qui donc avait osé ouvrir le poulailler et provoquer ce carnage ? L'opinion publique ne se trompa pas en cette affaire. Jos. Hébert passait aussi pour avoir une manière à lui, très adroite et toujours heureuse de vanter un chien fourbu dont il voulait se débarrasser pour se procurer un animal vigoureux, remarqué sur la route.

Les postillons, ainsi nommés tout le long de la Côte, seront soumis à une dure besogne surtout dans la section de Bersimis — Pointe-des-Monts. Là, en effet, aux marches à pied et à la raquette il faudra ajouter le canotage sur un long parcours à travers les glaces flottantes du Golfe. Quand le service régulier fut décidé on divisa ce vaste territoire en quatre sections : Bersimis — Pointe-des-Monts, Pointe-des-Monts — Moisie, Moisie — Pointe-aux-Ésquimaux, Pointe-aux-Ésquimaux — Blanc-Sablon. Comme titulaires du transport de la malle royale, de Pointe-aux-Ésquimaux à Moisie, on cite les noms de Philippe Dupuis, de Pierre Prévereau, de Jos. Cormier dit Cabot. De

fameux hommes aussi que ces pionniers ! Si le rivage est inaccessible et si la fatigue ne leur permet plus d'escalader les chaînes de rochers alignés tout le long de la route, ils se fraient un passage au travers de la forêt. Rarement ils ont recours à un guide, faute de salaire à lui offrir. Ils doivent se fier à leur expérience, à leur compas, au soleil s'il paraît, et ils se hâtent, anxieux d'atteindre avant la nuit le premier hameau qui va se présenter.

Faut-il malgré les précautions prises coucher à la belle étoile ? . . . Ils choisissent dans ce cas une clairière abritée. Un feu y est allumé et doit être entretenu toute la nuit. Pendant que l'un d'eux reposera sur un lit de branches de sapins, l'autre sera aux aguets pour protéger les voyageurs et leur précieux fardeau. Il n'est pas très lourd ce fardeau, assez cependant pour les épaules qui le portent tout le long de la route accidentée ! Cinquante livres chacun ! C'est le poids réglementaire. Rien de fixé pour les commissions acceptées sur la route. On a parlé de vingt-cinq sous pour une lettre dans les premiers temps. Nos postillons seront très charitables et n'exigeront presque jamais de rétribution ! Par pitié pour leurs compatriotes dont ils constatent l'isolement, ils donnent volontiers, dans leurs sacs, place aux remèdes urgents, aux matières postales que beaucoup leur confient au passage. Pourtant le gouvernement ne les gâte guère. Il leur assure cinquante dollars chacun pour la tournée qui dure souvent le mois entier ! Ainsi trois voyages étaient effectués chaque hiver.

Cependant le courrier devient plus considérable à mesure que la ligne télégraphique, commencée vers 1880, s'allonge d'une quarantaine de milles par saison et ouvre un petit sentier aux voyageurs. Bien misérable ce **chemin de la ligne** où vont se lancer les cométiques désormais nécessaires ! Pour n'avoir pas à transporter trop loin dans la forêt les poteaux de cèdre venus des **pays d'en haut** et déposés sur les grèves, les entrepreneurs ne s'occuperont pas des obs-

tacles de la route. Bien longtemps les pauvres postillons gémiront au sujet de ces montées difficiles qu'il leur faudra escalader.

Qui, parmi les voyageurs de la Côte, ne se souvient de l'un de ces fameux précipices, **La Grande Cou-lée, entre** Manitou et Pigou? On y compte treize poteaux d'un côté, six de l'autre, quatre mille pieds environ de déclivité d'un terrain à pic presque à l'équerre. L'on dit que parfois, après une chute abondante de neige, les postillons ont mis quatre heures à sortir de ce gouffre qui, d'ailleurs, n'est pas unique dans son genre.

Elles sont donc bien réduites les relations à l'extérieur des premiers habitants de la Côte Nord! En 1903, les Pères Eudistes ne les trouvent pas encore parfaites. A Natashquan, les missionnaires remarquent que leur premier courrier d'hiver, parti de Québec au début de novembre, ne leur est livré qu'au milieu ou à la fin de janvier. Dans une lettre datée du 25 janvier 1918, on peut lire ces paroles désolées d'un missionnaire: "Notre beau pays est en ce moment enseveli sous son voile blanc. Mais il fait beaucoup trop doux; les rivières et les baies ne gèlent pas, notre courrier qui a quitté Québec le 24 novembre 1917 n'a pas encore paru dans nos parages... Pas de nouvelles! Pas de journaux! Rien à lire, pas même les ordos pour nous guider dans la récitation du bréviaire et la célébration de la sainte messe".

Les missionnaires, témoins et victimes de ces misères, pouvaient-ils y rester indifférents? Tout naturellement, ils souffrent de voir les **employés civils** astreints à de si rudes besognes pour un salaire de soixante-quinze sous par jour! Améliorer le sort de ces pauvres diables? Il le faut absolument. Ce n'est pas si difficile, du reste, si la bonne volonté gouvernementale n'est pas trop revêche.

Tout d'abord abrégeons la longueur du trajet. Augmentons le nombre des bureaux et des postillons. Supprimons les vallées trop profondes et trop étroites, au fond desquelles les chiens n'y peuvent rien traîner

ayant peine à se dépêtrer eux-mêmes. Ne serait-il pas possible de les contourner en ouvrant un portage, plus long peut-être, mais combien plus accessible ? Faisons construire dans les endroits les plus retirés de l'immense parcours quelques camps, précieux refuges pour la nuit dans les intempéries et les surprises du hasard ! Accordons à ces courageux serviteurs du pays, aux postillons du Labrador, un salaire raisonnable. Enfin, prenons en pitié comme ils le méritent ces vaillants Acadiens et Canadiens, courageux pionniers, qui habitent cette terre en apparence si inhospitalière; et travaillons à faciliter leurs relations avec le monde par un service de malle plus fréquent.

Ces idées, après les avoir passées et repassées dans leur esprit, après les avoir méditées longuement, les avoir remuées et envisagées sous tous les aspects dans les conversations avec les uns et les autres, les missionnaires les ont soumises aux députés, aux ministres des Postes ou à leurs sous-ministres. Une correspondance s'engage alors, suivie, pressante, insistante même, jusqu'à ce que la partie soit gagnée.

Le père Joseph Gallix, mis un jour en possession d'un carnet dans lequel son confrère faisait une liste des lettres écrites à chaque courrier, prenait plaisir à en compter le nombre qui lui paraissait énorme ! Vraiment ce nombre pouvait-il être exagéré ? Au Labrador, de 1910 à 1918 et plus tard encore, on ne pouvait pas se rendre à Québec tous les jours. Si l'on entreprenait un voyage à la belle saison, il pouvait durer quinze jours, dont trois seulement en ville. Restait donc la correspondance qui permettait de communiquer avec les gens du dehors et d'obtenir ainsi quelques résultats. Des contrats plus nombreux et mieux rétribués furent en effet confiés à des hommes vaillants et honnêtes. Mais pourquoi faut-il que le gouvernement ait été comme forcé d'attribuer ces contrats aux plus bas soumissionnaires ?... Une curieuse jalousie ou encore une émulation de mauvais aloi, intervenues mal à propos ont parfois nui à toute la population. En effet, des hommes peu expérimen-

tés ou moins vigoureux s'acquittèrent souvent bien imparfaitement d'une fonction malaisée, peu faite pour eux.

Les Pères Eudistes doivent une vive reconnaissance à ces "postillons". Que de fois ces hommes courageux les ont admis sur leur traîneau ! . . . que de fois ils les ont devancés pour tracer ou fouler le chemin, s'imposant ainsi un surcroît de fatigue ! Les noms de Georges Flowers, d'Uriel Cormier de la Pointe-aux-Esquimaux, de Xavier Arsenault de Rivière-au-Tonnerre, de Jos. Hébert de Blanc-Sablon, de Philippe Blaney, Nériss Richard et Xavier LeBlanc ont été souvent à l'honneur. A Natashquan, Dominique Landry et Alphonse Collard ont rendu des services inappréciables à tous leurs concitoyens. Ils ont tous deux sauvé la vie à leur missionnaire en deux occasions mémorables.

Le Père Charles Decq, missionnaire bien connu sur la Côte pour sa fervente piété, a raconté dans la Revue des Saints Cœurs son "premier voyage à la Baie Johan Beetz". Long voyage pour le premier entrepris par lui, de Havre Saint-Pierre à ce prochain village de l'est. Le Père est, en effet, retenu deux jours à l'aller et deux jours au retour dans une famille résidant à Bethchouan.

Voici son récit :

"Après notre départ de Bethchouan, nous arrivâmes à Baie-à-Victor, reconnue comme l'une des plus dangereuses de la Côte Nord. Au premier aspect, elle nous paraît fortement gelée. En réalité la tempête des jours précédents l'a complètement bouleversée. Il n'y a plus que des blocs de glace, tantôt unis, tantôt séparés les uns des autres par quelque interstice invisible. La neige est tombée dans ces intervalles et s'y est tassée sur une couche légère de glace formée par le froid de la nuit précédente. Belle surface unie en apparence dont plusieurs se seraient défiés ! Notre conducteur n'hésite pas. Il se lance au beau milieu. Les autres, retardés et restés

en arrière, se trouvent trop loin pour l'avertir de son imprudence. Aussi arrive-t-il ce qui devait arriver. Peu habitué aux voyages sur les baies et confiant dans mon guide, je me laisse conduire. Un moment je quitte le cométique pour marcher et alléger la charge des chiens. Patatras ! ... me voici à l'eau ! Mes habits, pris dans la neige fondue et raidis par le froid empêchent tout mouvement. Fort heureusement, j'ai eu le temps d'appuyer mes bras sur un morceau de glace. Pendant ce temps le cométique file à vive allure. Mon conducteur distrait et sans inquiétude ne regarde pas en arrière : mes cris et mes appels n'arrivent pas à ses oreilles. Les chiens, par bonheur, ont l'ouïe plus fine. Ils tournent la tête et donnent l'éveil à mon compagnon qui accourt à mon secours ... J'étais sauvé ... Que non pas !! Les deux autres cométiques arrivent en effet sur les lieux. Le postillon expérimenté par excellence, Uriel Cormier, est grâce à Dieu à l'abri d'un bosquet voisin. On oblige le missionnaire perplexe, surpris, hésitant, à ôter ses vêtements. On l'aide dans son travail ardu. Une flamme ardente a bientôt fait de réchauffer le missionnaire et de lui redonner un pantalon tordu par des mains vigoureuses et séché à point".

Et l'on peut se remettre en route après un incident qui aurait pu être, selon le principal acteur, un autre drame de la glace au Labrador !

Si le courrier n'a jamais été régulier ni fréquent pendant la dure saison, la distance qui sépare les Labradoriens de Québec, point de départ, ne pourra d'ici longtemps le rendre parfait. Sans doute, l'homme, s'il le veut, s'adapte à toutes les circonstances de la vie ... Peut-il empêcher la nature de regimber de temps à autre ? "La vie, lit-on dans une lettre venue de la Côte Nord, en date du 15 février 1918, est monotone cet hiver. Elle est partagée entre les occupations ordinaires du ministère, quelques lectures, les exercices de piété, la visite des paroissiens, le chauffage de la maison. Bientôt, de toutes les bouches

s'échappera la même interrogation: "Quand le bateau quittera-t-il Québec?" Un jour, au printemps de 1912, le Père Leventoux, le futur vicaire apostolique du Golfe Saint-Laurent, éprouve plus vivement la nostalgie de la patrie qui revit un peu en son âme à chaque courrier. A la Baie Sainte-Claire, Ile d'Anticosti où le Père est curé, on annonce l'arrivée du brise-glace Montcalm... Il approche... Soudain, le Père sort du presbytère et grimpe le long des échelles installées à l'extérieur jusqu'au sommet du toit... C'est vrai, on aperçoit la fumée d'un bateau là-bas à deux milles du rivage, derrière l'immense nappe blanche qui entoure notre Ile! En rentrant au presbytère le Père Leventoux disait mélancoliquement: "C'est tout ce que nous aurons, allez!" et il se retirait pour réciter son bréviaire...

"Cependant, écrit le Père Laizé dans "L'Echo du Labrador", la navigation est ouverte. Un bateau a été promis pour la semaine pascalle. Depuis, les caprices du vent et des glaces l'ont retardé. Grande a été la déception de nos bûcherons que cette infortune laisse dans l'ennui et l'inactivité. Aucun travail pour eux, le directeur du sciage du bois coupé n'étant pas encore **descendu** de Québec! Enfin, le 12 avril, le vapeur "King Edward" ayant la poste à son bord passe en vue de notre cité de Pentecôte, mais, hélas! sans pouvoir y débarquer ni les passagers ni la malle, objet de tant de convoitises. Il poursuit sa route vers les Sept-Iles et la Pointe-aux-Esquimaux, et lors de son retour le 17, un vent favorable ayant chassé au loin notre muraille flottante, il nous remet enfin notre courrier des plus abondants et des plus impatiemment attendus".

A côté de cette remarque désolée qui se répétera souvent, tantôt pour une bourgade tantôt pour une autre, même à la belle saison, donnons la note gaie... un tableau vivant, expressif, souvent reproduit ici et là sur les rives labradoriennes: "Depuis plus de cinq mois, l'âpre hiver sévit sur la Côte; neige, glace, froidure, **poudrierie** se succèdent pour

accomplir leur œuvre de mort sur la nature impuissante. Point encore d'oiseau messager du printemps ! Et pourtant, j'ai dit à mon départ à l'hirondelle de mon pays :

"Dès qu'avril renaîtra, j'ouvrirai ma fenêtre,
Plus tôt et de plus loin pour te revoir paraître".

Avril disparaît déjà, elle n'est point venue visiter mon nouveau toit ! Peut-être la fumée bleuâtre qui toujours s'échappe du foyer l'a-t-elle effrayée, ou bien ne veut-elle point connaître cette terre hospitalière ! ah ! quand donc ce cercle de glace qui nous enserme se brisera-t-il ? Bientôt ! ... oui bientôt ... car une rumeur circule de bouche en bouche : "Le vapeur "King Edward" a quitté Québec vendredi ... depuis trois jours ... il arrivera demain ... la malle est à son bord ... Le "King Edward" ! C'est le salut de la grande ville à la Côte Nord, de la mère nourricière à ses enfants affamés de nouvelles et de relations avec le reste de l'humanité ! Comme nous avons hâte de le revoir ! Une information précise assure qu'il nous viendra dès ce soir ... Et pour le mieux voir, je m'en allai errer le long des remparts formés par les glaces sur le bord du rivage. Il fait beau ; le soleil a daigné attiédir notre brise glaciale et mes raquettes enfoncent dans la neige fondante. Marchant doucement, je contemple le givre qui se détache des branches en sons cristallins comme les pierres de lustres innombrables, heurtés soudain, puis, souvent je porte mes regards au large vers le groupe de "Carasol" couvert de neige, si beau les jours de mirage. "Le voici, m'écriai-je tout à coup, plus de doute cette traînée noirâtre n'est point un nuage !" C'est lui, en effet, il double l'île, il s'engage dans la grande saignée de mer que le vent du sud a laissée libre ; il est dans la baie ! Je me hâte vers la place. Je monte sur une **traîne**, et en route à sa rencontre : les canots ne sont point encore de saison pour l'abordage. Oh ! le joli spectacle de tous ces équipages variés, qui courent à l'envi de tous les points vers le même but,

se jalosant à mesure qu'ils en approchent ! Nous arrivons. Presque tout Sept-Iles est là représenté. Aussi quel cri d'enthousiasme parti de 180 poitrines, répond à notre souhait de bienvenue, tandis que là-bas, au loin, les pavillons multicolores flottent aux mâts des maisons ! Puis le navire s'arrête et chacun dévisage ces hommes penchés sur le bastingage. Et l'on découvre des parents, des connaissances, on échange des paroles amicales, des bonjours retentissants; car le "King Edward" est tout près de nous; nous le touchons de dessus le quai flottant d'une glace de 24 pouces. Et tous ses passagers sont si heureux de voguer vers le foyer familial, après cinq mois de reclusion dans les chantiers d'en haut du fleuve ! Mais soudain une clameur étrange faite d'éclats de rire, de hurlements et de cris plaintifs arrête ces effusions. C'est la gent canine en pleine révolution. Ombrageuse et susceptible, elle a vu des congénaires en liberté. "Qu'est-ce ceci ? Des policiers sans doute ? Vite plumons-les !" Et, au mépris des distances prudemment établies, tous les attelages accourent, se mêlent, daubent les malheureux intrus qui gémissent sous les morsures profondes. Il faut le bâton pour rétablir la paix; elle dure jusqu'au premier départ. Alors, nouvelle scène: les traîneaux renversés ne suffisent pas à contenir l'ardeur des envieux; tous les attelages suivent... J'ai failli moi-même manquer mon omnibus et ce n'est que d'un geste que j'ai pu dire au "King Edward": "A bientôt!"

"Le soir, nous avions une forte malle où chacun trouvait dans les calendriers des remèdes à tous ses maux et dans les prospectus de fleurs, la certitude que l'hiver est passé. Aujourd'hui, en effet, notre quai éphémère a tout entier disparu. Le bruit de la vague est revenu jusqu'à nos demeures, et pour la première fois, ce soir, les rayons de soleil couchant dorent les flots tranquilles".

CHAPITRE VII

LES VOYAGES SUR LA CÔTE NORD

**Le cométique. -- Ses avantages. -- Ses dangers.
Le Père Conan. -- Le Père Pétel. -- Nuits à la belle
étoile. -- Comment le Père Le Strat et Monsieur
Grogan s'en tirent.**

*L*ES voyages à pied furent longtemps les seuls à la mode sur la Côte Nord, même pour le transport du courrier.

On recevait des lettres — des lettres seulement — deux ou trois durant l'hiver. Les hommes énergiques et forts qui accomplissaient cette dure besogne ne pouvant transporter davantage.

Qu'ils devaient être pénibles ces voyages pendant lesquels il fallait suivre la côte comme elle se présentait alors ! Tantôt les rochers plongeant dans le golfe sans laisser à leur base de passage au piéton, même à marée basse tantôt la forêt remplie de petites épinettes qui viennent effleurer la mer. Comment traverser ces fouillis ?

Et que dire des rivières qui très souvent offrent au passant de larges estuaires solides et sûrs mais qui, le lendemain, sous l'influence de la marée ou de la température, présentent des saignées d'eau trop vastes... infranchissables. On comprend alors les détours, les retards imprévus imposés surtout aux voyageurs inexpérimentés.

Or, les missionnaires des premières années, à partir de 1857, durent souvent entreprendre de ces courses

lointaines. Les raquettes, la hache, le sac aux malades au bras ou sur le dos, le missionnaire partait au premier appel. Bien inspirés ceux qui se faisaient accompagner d'un ou de plusieurs guides selon les besoins !

Les personnes obligées de se déplacer souvent doivent bien jouir lorsque, dédaignant le cométique, ils prennent place dans l'avion moderne ! Une heure dans l'espace ! Et c'est deux jours, trois jours peut-être sur le traîneau tiré par les chiens !

De même fut grande, j'imagine, la joie du premier labradorien qui inaugura les tournées en cométique. Le cométique est un traîneau léger, adapté aux conditions spéciales des terrains à parcourir. Deux planches, recourbées à l'avant, sont unies par des barres ou planchettes transversales arrêtées au moyen de lanières de cuir ou fixées par des clous. Cette voiture doit être légère pour glisser sur la glace des lacs et des rivières ou sur les surfaces gelées du large ! Il faut aussi qu'elle soit étroite pour pénétrer dans le tout petit sentier, tracé au hasard au travers des dédales de la forêt, ou bien encore pour suivre le chemin de la ligne télégraphique, grande "réalisation" toute récente et si longtemps attendue. Le cométique sera bientôt la voiture de tous.

On s'en servira dans les villages pour hâler le bois de chauffage. Les enfants glisseront avec de minuscules traîneaux du haut des coteaux enneigés, tout heureux de trouver là un exercice physique nécessaire à leur jeune âge. Chaque jour désormais, tout le long de la Côte Nord, il y aura des voyageurs sur la route: les chasseurs revenant du bois ou y retournant, les acheteurs de fourrure, les hommes de chantiers, les amis — heureux de visiter leurs voisins, les isolés — obligés d'aller s'approvisionner aux magasins des plus importants villages, les postillons enfin. Voyez-vous là-bas, à l'entrée du village, une longue file de petits animaux en marche ? L'arrivée d'un cométique produit toujours quelque sensation parmi

les habitants. Le télégraphe l'a signalé tout le long de la Côte. Il est attendu, surtout s'il porte un marchand de fourrure ou la malle de Sa Majesté.

Les postillons sont-ils venus ? Comme ils ont tardé ! Traînent-ils une malle **pesante** ? Combien de livres par cométique ? Combien le dernier bureau de télégraphe a-t-il enregistré de livres ? Le courrier intéresse tous les habitants de la Côte Nord et sa venue est considérée comme un grand événement. Les enfants, les femmes, les hommes libres se précipitent vers le bureau de poste, avides de lire les journaux et surtout les lettres des absents.

Parmi les plus grands amateurs des courses en cométique, il faut compter le prêtre, le missionnaire. Devant l'enclos qui entoure le presbytère, six, sept, huit chiens munis de leur attelage sont couchés le long de la barrière et attendent, impatients, le signal du départ.

La voiture, c'est-à-dire le cométique, est là, portant à l'arrière une boîte ou coffre de structure aussi variée que les goûts des voyageurs. Le siège du missionnaire et de son guide, s'il en a un, est à l'avant; on y attache le sac qui contient la pitance des chiens et les sacs des hommes. Le missionnaire met un soin minutieux à remplir le sien des articles indispensables ! Malheur à lui si un oubli fâcheux se produisait, comme il arriva au moins une fois au missionnaire de Rivière-au-Tonnerre alors qu'il se trouvait à cinquante milles de sa résidence, à Pigou, chez Peter Wright, si connu dans la région pour son dévouement et sa charité envers les voyageurs. Tout avait bien marché pendant la journée, quand le soir, à la veillée, le missionnaire songeant à préparer le modeste autel pour la messe du lendemain, s'aperçut que la patène manquait ! Elle était restée au dernier village visité et il fallait parcourir vingt-cinq milles pour la retrouver !

A peine le missionnaire a-t-il constaté la chose

qu'il s'apprête à partir. Il est bien peu reconnaissable dans l'accoutrement pittoresque qu'il vient de revêtir pour résister au froid et se sentir assez lesté pour les gambades nouvelles. Une dernière inspection cependant à son sac de voyage. Contient-il le bréviaire, le sac aux malades, le vin de messe, les hosties, le linge d'autel, le morceau de pain et le fromage nécessaire au cas où la fringale ferait des siennes? ... Oui ... Alors, c'est bien Xavier, en avant ! On détache la corde qui retenait le cométi-que au poteau de la clôture. À peine les toutous ont-ils senti la corde glisser autour du poteau qu'ils s'élancent de toute la force de leur petit corps dans la direction indiquée. Et le voyage s'exécute, au galop d'abord, puis à une allure plus modérée et plus régulière. De temps en temps le conducteur criera : "hec-hec-hec, c'est-à-dire à droite; ra-ra-ra, à gauche; au moment voulu il dira gentiment : ha-ha-ha : arrêtez. Ce langage sera ordinairement très bien compris. Si le conducteur est bien maître des toutous, ils accompliront exactement leur tâche, donnant tout ce qu'ils peuvent de force et d'endurance jusqu'au soir, et si c'est nécessaire, pour un appel imprévu, pendant toute la nuit.

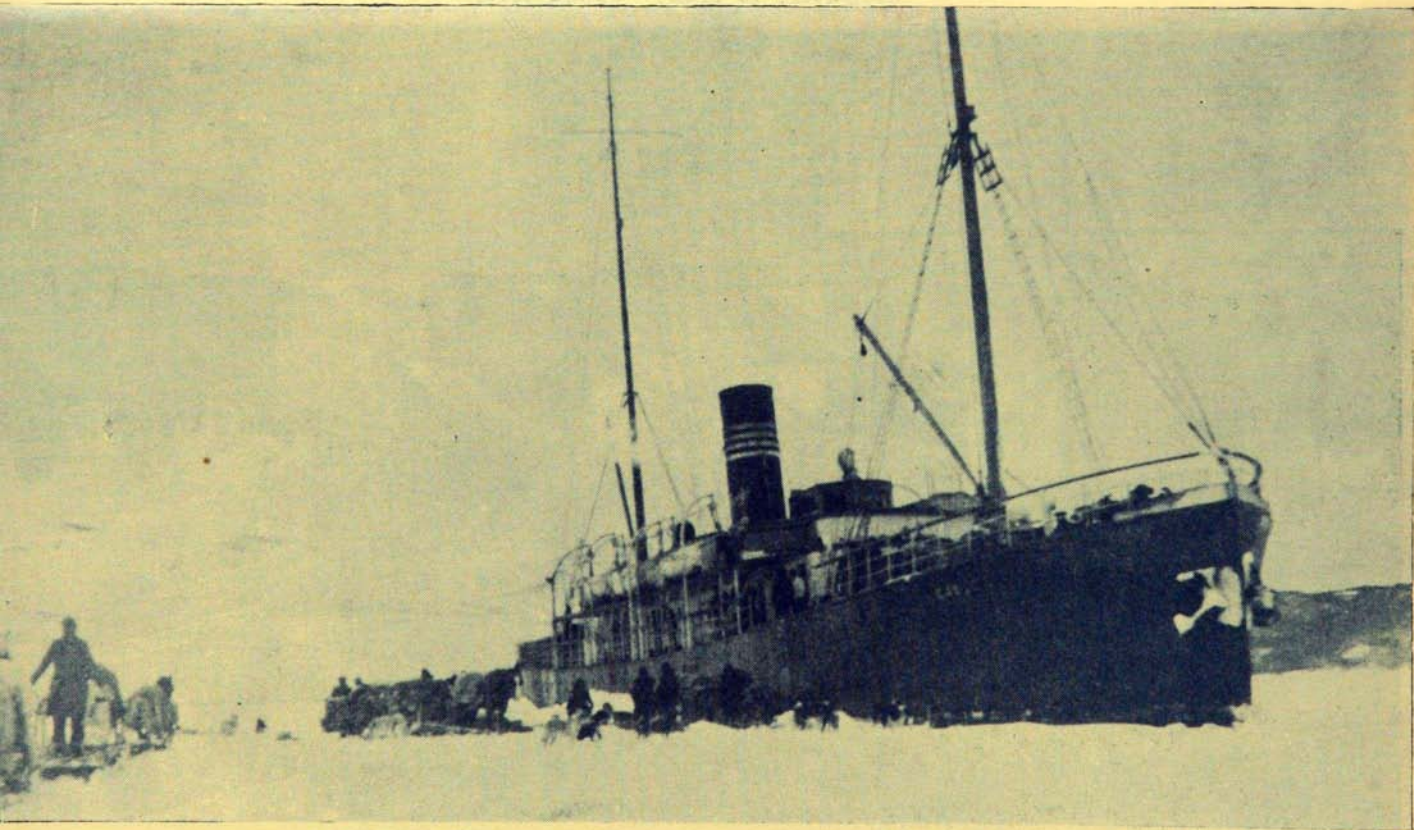
Mais comment se passera la journée ? que sera l'issue de cette équipée qui débute si bien ? ...

Dès le début du voyage des questions se posent à l'esprit : Pourra-t-on risquer un chemin raccourci sur la glace des baies ? ... ou bien, pourra-t-on traverser la rivière au plus large de son estuaire pour profiter de la montée facile aperçue de l'autre côté ? ... ou encore, sera-t-on obligé de chercher un autre endroit, moins large peut-être, mais présentant sur la rive gauche un coteau abrupt et long à descendre et sur la rive droite un autre plus redoutable à remonter ? Perspective toujours pénible ! Les journées sont si courtes en hiver ! Une heure, deux heures passent vite à fouler la neige, à ouvrir un sentier aux chiens incapables d'avancer, à dételer et atteler de nouveau

chacun des pauvres toutous qui se perdent dans ces amoncellements sans fonds, sur une distance de plusieurs arpents. Et deux heures perdues, c'est la surprise par la nuit avant l'accès aux maisons prochaines. Et ne faut-il pas que, armé de la hache indispensable, le guide prudent s'assure de la consistance de la glace, qu'il la sonde çà et là? Alexandre Comeau ne fait-il pas remarquer que la glace d'eau salée doit avoir trois pouces d'épaisseur et que s'il fait très doux, une glace de quatre pouces n'est pas sûre pour porter un homme de poids ordinaire? L'eau douce au contraire forme une glace plus forte, offrant les mêmes avantages avec une épaisseur moitié moindre. Et bien, la rivière ou bras de mer étant passée, il reste encore le portage avec ses capricieuses variétés d'aspect. Tout d'abord ça va!... Mais voici qu'un arbre est tombé mal à propos sur la route. Le mieux est de le couper et de le jeter en dehors de l'étroit sentier. Un pont mal construit s'est depuis quelques jours effondré sous le poids de la neige. Il faut essayer de se frayer un passage dans les broussailles; d'où un retard imprévu, long, pénible! Plusieurs coteaux se présentent qu'il faut grimper à pieds, tenant à la main la corde — **le snob** — toujours attachée à l'arrière du cométique comme un secours éventuel. Parfois, des broussailles, des branches d'arbres s'étendent sur la route "Prenez garde à vos yeux, Père, baissez la tête, c'est dangereux! dit alors le guide prudent".

Après le portage, ce sont les plaines ou le rivage!

Les plaines, elles sont ou bien durcies par le vent et le froid, ou bien recouvertes d'une couche de neige nouvellement tombée. Dans le premier cas, les chiens trottaient à leur aise. Il est alors permis d'admirer le paysage qui reste hélas! toujours le même: vaste espace tout blanc entouré de sapins ou d'épinettes rabougris et terres nues, voisines de la mer. Il serait peut-être bon de quitter ces longues plaines et ces portages obstrués. Les deux voyageurs se consultent.



L'arrivée du premier bateau au printemps (S. S. Sable I)



Natashquan : église et presbytère

"La mer est-elle basse à cette heure, ne pourrait-on pas chercher le rivage et la baie voisine?" — "Je crains pour vous, Père, la côte du "Ruisseau Plat": deux arpents au moins de descente un peu raide pour vous et le pont si étroit de la Rivière profonde ! Peu importe, nous supprimons six milles de course, nous gagnons une heure. Tant pis pour les **bourdillons** à sauter sur la grève !"

Que de fois les échos des rochers labradoriens ont-ils pu répercuter de tels entretiens entre le missionnaire et son guide !

Ce court aperçu des voyages en cométique explique un peu leurs dangers et leurs inconvénients. Ici et là, les missionnaires profitèrent de leur expérience pour présenter aux pouvoirs publics des arguments péremptoirs afin de faciliter leur tournées apostoliques. Plusieurs obtinrent quelques centaines de dollars pour placer des balises permettant de reconnaître l'entrée d'un portage, là-bas, au bout de la plaine immense et offrir à tous les voyageurs un même tracé sur de vastes espaces. On élargit aussi le chemin trop étroit, on supprima les endroits dangereux sur les récifs de la rive, on aplanit, on redressa certaines montées qu'un être humain et les tous eux-mêmes ne pouvaient escalader.

Bien maigres travaux d'améliorations ! Cependant s'ils avaient été bien compris et encouragés par un apport gouvernemental plus généreux et plus persévérant, ils auraient rendu d'inappréciables services aux habitants, à leurs courriers, aux marchands de fourrure et aux missionnaires, et ils auraient empêché des accidents hélas ! trop fréquents sur la Côte Nord...

Oui, le cométique a été bien utile sur la Côte. Plusieurs l'ont aimé et en ont joui.

Au printemps, par exemple, quand le soleil a fait fondre la neige durcie par le froid de la nuit, il se fait "en cométique" des voyages relativement faciles,

les chiens traînant sans peine leur fardeau sur la plaine ou sur la glace des baies. Des missionnaires ont parfois accompli de magnifiques randonnées !

Une tournée est restée célèbre. Le 1^{er} mars 1933, le curé actuel de Baie Comeau reçoit de Monseigneur Leventoux un télégramme lui demandant de l'accompagner à Rome aux cérémonies de béatification de Sœur Marie Euphrasie Pelletier. Missionnaire à Blanc-Sablon, le Père Gagné ne comptait guère couvrir avant le 15 ou le 20 mars les quatre cents milles qui le séparaient de Havre Saint-Pierre. Mais le vent se met de la partie, soufflant très fort dans le dos du voyageur. Le sol verglacé offre peu de résistance aux **lisses** du traîneau. On fait presque 100 milles par jour, et le 8 mars au soir Monseigneur Leventoux est tout surpris de voir déjà son missionnaire près de lui. Un journal parlait un peu plus tard du "voyage sensationnel" du missionnaire de Blanc-Sablon.

Le missionnaire de la Rivière-au-Tonnerre se rappelle être parti au moins deux fois de son presbytère après la sainte messe et s'être rendu au dernier poste de ses missions, Pigou, vers cinq heures du soir. Le bréviaire est dit pendant la veillée, et après une longue conversation avec des hôtes toujours aimables, on dit la prière et le chapelet. Le lendemain, de bonne heure encore, s'accomplit le travail important : les confessions, la sainte messe, la communion. Le soir, le missionnaire réintègre la maison curiale avant la nuit, encore assez dispos pour réciter de nouveau le bréviaire et ses prières du soir.

Cent milles dans deux jours ! Ce n'est pas trop **pire** !

Quelqu'un a pu brosser un petit tableau d'une véritable course de chiens dont il a été le témoin en avril 1925.

"Comme pour nous faire oublier la température mauvaise d'une triste saison, février se montre très

gentil, permettant aux chiens du Labrador de battre à demeure, définitivement, nous semble-t-il, l'étroit sentier par où tout le monde passe. Ce fut une ivresse splendide. Les marchands de fourrure apparurent: Messieurs Jos. Gagnon de Bersimis, Ross des Sept-Iles, Alphonse Girard de Sheldrake, Georges Maloney de Mingan, son frère Patrick des Sept-Iles et Mercier de Québec. Ils passèrent tous, filant à une allure de dix à douze milles à l'heure. On se précipite à la recherche de la fourrure si estimée du Nord !"

L'un des nombreux méfaits du cométique, c'est de contraindre ses occupants à coucher à la belle étoile. Cette aventure est arrivée à plusieurs missionnaires. Le Père Louis-Philippe Gagné en a été victime, là-bas, sur les rochers nus de Blanc-Sablon. Oh ! horreur ! pour résister au froid, il dut abattre quelques poteaux de télégraphe et sauver par un feu bienfaisant quatre existences compromises. Deux cométiques étaient de la partie. Crime ou faute ? . . . Non, cas d'urgence, de nécessité extrême.

Un jour, le missionnaire de Natashquan est appelé au secours d'un malade qui se meurt à Johan Beetz. Il est midi . . . trop tard pour se lancer vers le village lointain et d'accès difficile . . . soixante milles — quand il faut suivre les détours formés par les baies et les rivières. Que de fois ce trajet a déjà réclamé trois jours complets de marche ! Il n'importe ! . . . Un bon guide, six chiens choisis ! ça va ! A deux heures on est rendu à Aguanish. Sans arrêt on s'éloigne de ce village au petit trot des chiens. On couchera en route au camp de John Rochette, à Pachachibou, où nous attendra sans doute l'homme parti de Baie Johan Beetz au devant de nous. Hélas ! la tempête s'élève tout à coup. Un vent d'une violence inouïe venant de l'ouest soulève la neige qui nous frappe le visage et nous aveugle. Impossible de regarder devant soi, de diriger par un commandement quelconque le chien de l'avant que l'on distingue à peine. Le vent ralentit la vitesse des chiens qui pataugent dans la neige, se

traçant chacun un sentier sur une grève semée de gros glaçons épars, inégaux, fort gênants pour les voyageurs assis sur le traîneau. Par suite de ces obstacles, les traits se sont mêlés les uns aux autres et les chiens ne tirent plus. Nous nous arrêtons donc pour les remettre en place et donner à chaque chien toute sa liberté. Cette opération a demandé un quart d'heure à peine, trop de temps hélas ! La nuit a fini par assombrir notre route et le chien de tête, le guide sur lequel nous comptons perd son chemin dans les ténèbres. Grâce à Dieu, nous nous en apercevons à temps. Il nous semble que nous sommes engagés sur une baie recouverte de glace et de neige et que nous nous dirigeons vers le large. De chaque côté, nous distinguons vaguement la masse sombre, indécise des arbres de la forêt. Pas de temps à perdre ! Ne courons pas le risque de nous rendre jusqu'au bord de la glace dans cette obscurité complète. Nous nous approchons de la forêt. Dieu permet qu'un espace libre s'offre à nous. Nous y pénétrons. Nous allons passer la nuit dehors par un froid rigoureux de février. Il fallait donc organiser dans ce but . . . vite du feu ! Allumons un brasier et à défaut de thé, chauffons de l'eau. Rien à manger. Armés de la hache que jamais un bon voyageur ne doit oublier, nous cherchons à la lumière du brasier bienfaisant des épinettes mortes ! Neuf sont abattues et débitées en morceaux. Ainsi le feu est alimenté et nous séchons nos vêtements à sa chaleur . . . longues heures, douze exactement, passées ainsi dans un coin de forêt inconnu auprès d'un feu sauveur ! Le froid est piquant et la neige tombe . . . Vive le bon moral dans ces circonstances ! Mon compagnon, Dominique Landry, m'avoue le lendemain, que notre gaieté et notre entraînement commun avaient éloigné de son âme le cafard, bien mauvais compagnon en l'occurrence. Notre temps se passa à entretenir ce feu, à réciter plusieurs chapelets, à dessiner dans notre imagination la géographie probable du lieu qui nous hospitalisait en cette nuit glaciale ! Quand, vers les six heures du

matin, le jour parut, nous reconnûmes les lieux. La Providence nous avait protégés . . . Nous avons passé la nuit dans une île. Le camp solitaire que nous n'avions pu atteindre la veille était à quelques pas de notre cachette nocturne ! Une fumée blanche s'en échappait et Délias Tanguay nous y attendait, inquiet sur notre sort ! La tasse de thé était prête avec les pâtés à la viande, chauds, appétissants . . . En route !

L'estomac fut un peu revêche tout le long du jour et mes deux compagnons durent trouver le missionnaire moins habile que d'habitude lorsqu'il fallut courir dans la neige.

Pourquoi le Père Hesry ne nous a-t-il pas dit comment il passa trente-six heures dans l'immobilité la plus complète sur une baie du Labrador ? Deux nuits et une journée entière sans voir ni ciel ni terre, sans pouvoir faire un pas en avant, la neige tombant à gros flocons et l'obscurité enveloppant les pauvres voyageurs de toute part. On dit que le bon Père Hesry, voyant que les vivres faisaient défaut, ne s'en réserva qu'une toute petite part, voulant garder à son conducteur toutes ses forces pour continuer le voyage dès que la lumière se ferait autour d'eux.

Un mal jusqu'ici inconnu a plusieurs fois surprit les missionnaires en cours de route.

Voici un fait. C'est un mauvais jour. La température s'est radoucie. Le patin du cométique colle dans la neige. Les chiens n'arrivent plus à traîner leur voiture. Pour alléger leur fardeau, le missionnaire se lève, prend ses raquettes. Chose curieuse, il se sent incapable de faire un pas; une faim subite, violente, lui ôte toute vigueur, l'empêchant de faire le moindre mouvement. Ce fut sans doute ce mal qui frappa le Père Louis Héry, alors curé de la Rivière-au-Tonnerre, à mi-chemin entre Sheldrake et la Chaloupe, deux de ses missions. On trouve dans ce dernier hameau que le Père tarde trop. Des jeunes gens s'arment de raquettes et vont à sa rencontre. A six

milles de la Chaloupe, le Père est arrêté, assis sur son cométique, conscient mais sans aucune force: les chiens sont couchés autour de lui.

Quelque temps après cette aventure, le Père Héry, que ses confrères considéraient comme le plus vigoureux de "la vieille garde", doit quitter sa paroisse. Un mal inconnu immobilise d'abord l'un de ses pieds, puis les deux, plus tard les deux jambes, condamnant le pauvre Père à l'inaction complète jusqu'à sa mort survenue au collège de Bathurst un an après la première attaque.

L'acte des jeunes gens de la Chaloupe fait revenir à la mémoire le souvenir du dévouement de tous les labradoriens pour leurs missionnaires. Elle serait trop longue pour trouver place dans ces courts récits la liste des personnes charitables, des familles qui, par leur bonne volonté, leur hospitalité généreuse et amicale ont fait oublier les côtés pénibles de ces pérégrinations apostoliques.

Que de faits hélas ! plus graves que ces nuits passées à la belle étoile !... ou que les faiblesses occasionnées par la fringale !

L'abbé Villeneuve déclare que pendant les huit ans qu'il a passés sur la Côte, il s'est trouvé plusieurs fois au seuil de la mort. Un jour il doit aller secourir un malade à Moisie. Il part en cométique et télégraphie d'envoyer un homme à sa rencontre.

"Lorsque nous sommes arrivés à la Pointe-de-l'Ilet, raconte l'abbé Villeneuve, une grande inquiétude s'empare de moi. Peut-on risquer de contourner cette pointe ? La glace est-elle bonne ? En posant cette question, je vois les chiens tomber dans la neige imbibée d'eau ! Or il y avait un peu en avant, à environ dix pieds, un gros et large glaçon séparé de la terre ferme par un tout étroit canal.

"Cramponne-toi au traîneau, dis-je vivement à mon compagnon et saute après moi. Je courais le

risque de rester là ou de me sauver seul. Je saute et retombe à côté de la glace à laquelle, heureusement, je peux me raccrocher des deux mains. Je rebondis et réussis à monter sur le bord de la glace. L'eau avait monté dans l'une de mes bottes. Les chiens qui avaient suivi mon mouvement et l'avaient imité, s'agrippent comme ils peuvent et finissent par se hisser dessus. Quant à mon compagnon qui n'avait pas lâché la **traîne**, il monte à son tour.

Le sang-froid et une décision ferme avaient sauvé les deux compagnons.

La même chance ne devait pas arriver au bon Père Conan, missionnaire à Clarke City en 1908.

C'était vers la fin de janvier. "Il faisait très beau mais très froid, raconte le Père Divet, futur curé des Sept-Iles. Le cher Père était arrivé, la veille de ce jour fatal, seul avec ses deux chiens. Il partit avec trois. Je lui avais prêté l'un des miens. La veille il avait acheté au magasin de l'endroit un encombrant costume de loup-marin. Après son départ, je sortis dans le chemin du bois. Deux heures après, en arrivant à la porte du presbytère, je suis tout surpris d'y voir les trois chiens. Au même moment arrive un métis... il vient de voir les trois animaux et me fait remarquer qu'ils sont mouillés.

Constatation faite, on organise immédiatement une équipe de secours, et après avoir suivi les pistes laissées par le traîneau du Père, on s'aperçut qu'il était, hélas ! trop tard ce jour-là pour faire des recherches. Le lendemain, on se dirigea sur les lieux du drame, on cassa la glace, on fit des sondages sans rien trouver. Les chiens avaient pu se sauver en s'agrippant à la glace et en se débarrassant de leurs traits. Le pauvre Père Conan avait été sans doute saisi par le froid et gêné par son vêtement neuf".

Cette mort fut un grand deuil pour Monseigneur Blanche et tous ses missionnaires qui aimaient et estimaient beaucoup leur aîné.

Huit ans après, sur la Rivière Bersimis, autre drame bien pénible !

La veille de Noël 1916, le Père Pétel, missionnaire des Montagnais, doit aller célébrer la messe de minuit à la Pointe-aux-Outardes. Dix milles — quinze milles — selon la route choisie — sur l'immense baie qui s'enfonce dans les terres entre les deux confluent de la Rivière Bersimis et de la Rivière des Outardes.

On part de bon matin, après la messe, afin de profiter de la marée pour l'accostage sur la grève de l'autre côté de la baie. Il est sept heures quand le cométique de Robert Malouin, un jeune homme de 16 ans, quitte la terre ferme pour prendre la glace. Afin de gagner du temps — deux heures peut-être — on prend la ligne droite, le tracé ordinaire des postillons Jos. Miller et David Malouin.

"Je suivais le cométique à pied, raconte Robert, le Père, assis, dirigeait les chiens. A peine eut-on fait quelques pas, continue-t-il, que je sentis la glace céder sous mon pied. "Père, criai-je vivement, il serait mieux de nous rapprocher de terre".

On essaie immédiatement de rebrousser chemin et de changer de direction. Hélas ! le Père enfonce dans la glace, la voiture enfonce également. Dès lors, le missionnaire, dont les habits sont imbibés d'eau, ne peut plus faire un pas. Son courageux compagnon se couche alors sur la glace, fait le loup-marin, selon son expression et prie le Père de s'accrocher à son pied. Le Père Pétel est ainsi entraîné vers la terre sur une distance de deux arpents, jusqu'à une glace épaisse échouée à cet endroit.

Les deux voyageurs se crurent perdus. Le missionnaire confessa son compagnon, s'étendit sur la glace en disant qu'il ne voyait plus clair. Robert Malouin s'empressa de parcourir le plus vite possible les quatre milles qui le séparaient du presbytère. Deux heures se passèrent avant que Jos. Miller, Alexandre Boulianne et David Malouin pussent venir au secours

du Père Pétel, alors sans vie, la tête à moitié dans l'eau. On transporta son corps jusqu'à sa demeure sur le traîneau fatal retiré de l'eau alacée.

Cent autres faits semblables pourraient être rappelés. Ceux-ci suffisent pour montrer les dangers du cométique et laisser à la postérité les noms de deux missionnaires eudistes, morts au champ d'honneur de l'apostolat, là-bas dans les glaces du Labrador, les chers Père Conan et Pétel, deux vaillants fils de Bretagne.

L'auteur avait déjà terminé ce chapitre, quand il eut le plaisir d'entendre de la bouche du Père Joseph Le Strat, l'un des vétérans de l'apostolat Eudiste sur la Côte Nord, le récit d'une aventure tout à fait **couleur locale**, d'un intérêt si palpitant qu'il n'a pas voulu la passer sous silence. La voici donc à peu près dans les termes du Père Le Strat :

"C'était durant l'hiver de 1909. J'étais missionnaire à la Rivière Pentecôte avec le R. P. J.-M. Leventoux. A l'est de la Pentecôte nous devions desservir le poste des "Iles de Mai" où M. McDougal exploitait du bois de sciage. Or, le brise-glace "Montcalm" qui, cet hiver-là faisait sa première apparition sur la Côte, se trouvant ancré en face de notre **home**, nous eûmes, M. Grogan, gérant de la Compagnie de la Pentecôte et moi, l'idée d'y prendre place et d'y embarquer avec nous cinq bons chiens et un cométique. J'aurais l'avantage de rendre visite à Mgr Blanche aux Sept-Iles et M. Grogan verrait son père, gérant de Clarke City. Nous ferions le voyage de retour par terre.

Rien à signaler jusqu'à Clarke City. Nous quittons la petite ville le dimanche après la messe. Vers midi, un court arrêt "aux Jambons" pour prendre une légère collation sur le pouce, debout, par un froid glacial de janvier. La nuit survient au moment où nous arrivons au "Portage des Mousses" tout près de Shelter Bay actuel. Trois campements d'Indiens y

sont installés et dans l'un d'eux, ce jour-là, deux caribous sont étendus sur le plancher rouge de sang. Belle occasion, certes, de goûter à "la viande de bois" si recherchée. On nous offre cette aubaine de très bonne grâce. Mais le ciel est couvert d'étoiles et un beau clair de lune s'ajoute à cette splendeur. Les camps où nous devrions passer la nuit ne sont guère engageants... Nous décidons de continuer notre route.

Nous parcourons une distance de trois milles environ sur une glace qui nous paraît bien solide. Alors, un rocher à pic, plein d'obstacles divers nous fait face. Nous hésitons un instant et décidons de le contourner. Tout à coup, le cométique cale jusqu'à sa "**fonçure**" et s'arrête dans un amas de petits glaçons épars, vraie "**mâgonne**" selon une expression locale, sans consistance. Persuadés que les chiens ne pourront nous sortir de ce trou, croyant que la glace est meilleure du côté du large, nous quittons le cométique pour nous y aventurer. Tous les deux nous nous enfonçons jusqu'aux aisselles parmi cette "**mâgonne**"... Sans perdre un instant, nous saisissons nos raquettes, nous les étendons de l'autre côté du cométique, l'une devant l'autre, appuyant notre corps, ventre à terre, d'abord sur le traîneau puis sur nos raquettes que nous faisons glisser à mesure que nous avançons vers la terre. Puis nous nous agenouillons sur nos raquettes, et quelques pieds plus loin nous nous tenons debout. Aucune cassure ne se produisant, nous nous croyons presque sauvés. Comme l'attelage est très long, nous appelons le chien d'avant qui s'approche et nous permet, en nous servant de son trait, d'attirer jusqu'à nous le cométique embourbé. Avec peine nous escaladons le rocher en nous cramponnant à ses aspérités. Tous ces mouvements ont été exécutés avec promptitude, sans hésitation, en plein accord. Cette fois, c'est le salut. Tous les deux, nous remercions le bon Dieu et la Vierge Marie de nous avoir préservés d'une noyade affreuse !

Cependant, notre situation n'est pas belle ! Le froid intense de la nuit, entretenu par une brise glaciale du nord, le poids de nos vêtements humides nous rendent perplexes ! . . . Allons-nous laisser là le cométique et poursuivre notre route à la raquette, essayant de nous réchauffer par une marche forcée ? C'est là mon avis puisque nous n'avons même pas la hache indispensable pour faire du feu et sécher nos vêtements. Mais M. Grogan, se sentant incapable de marcher "à la raquette" tient à se rendre au village avec son attelage . . . Je prends donc le devant, raquettes aux pieds, jetant de temps en temps un coup d'oeil en arrière : M. Grogan est assis sur le cométique qui me suit d'assez près. Or, voilà qu'à la descente d'un coteau assez raide, je vois M. Grogan rouler dans la neige pendant que les chiens sont venus jusqu'à moi . . . Je me précipite vers mon compagnon que je trouve étendu, sans mouvement : "Qu'y a-t-il M. Grogan, vous sentez-vous mal ?" Engourdi par le froid, il peut à peine me répondre. Il parle comme un homme ivre, la langue pâteuse ! Une très vive inquiétude s'empare alors de moi. Bientôt, cependant, je comprends qu'une seule alternative est à prendre : faire du feu ! Tout cométique porte, à l'arrière, une petite boîte, siège commun des deux voyageurs, le "**coffre**", selon le langage vulgaire, dans lequel on case les articles les plus urgents. Par bonheur on a glissé dans ce coffre une boîte d'allumettes étanche, et grâce au beau clair de lune si bienfaisant cette nuit, je distingue sur la plaine marécageuse des bouleaux élancés et plus près, de larges touffes d'aulnes. Avec mon couteau de poche, je réussis à arracher aux bouleaux voisins des morceaux d'écorce et à ramasser parmi les aulnes quelques branches et brindilles sèches. Un brasier est allumé tout près de mon compagnon. Or, à peine celui-ci en a-t-il aperçu la flamme qu'il s'allonge sur le dos dans la neige, plaçant sur le milieu même du foyer ses deux pieds entourés d'une carapace glacée. Peu à peu la chaleur produit son effet. Mon compagnon

parle plus distinctement, il peut même se tenir debout près du feu. Mais l'un de ses pieds, plus atteint par le froid, le fait souffrir. Il me demande de le déchausser. Heureusement, une paire de bas est dans le **coffre**. Je recouvre le pied malade de ces deux bas en y ajoutant d'autres bas à moitié séchés à notre foyer. Le **coffre** nous rend un autre service: nous y trouvons un pain dont la croûte est gelée et une **canistre** de fèves. La faiblesse de mon compagnon me frappe alors. C'est à peine s'il peut retirer un couteau de sa poche et je dois même ouvrir la **canistre** avec ce couteau. Pendant que M. Grogan cherche à apaiser sa faim, j'attise le foyer et vais à la recherche d'autres branches sèches. Peu à peu mon ami revient à lui. Je lui propose alors de rester près du feu, de l'entretenir pendant que je filerai au galop des chiens chercher du secours. Mais il se croit assez fort et tient à ce que nous fassions route ensemble... Tout d'abord, ça va. Mais dix minutes se sont à peine écoulées que le froid gagne de nouveau mon ami comme au moment de sa chute, le rendant incapable ou de marcher ou de se tenir en équilibre sur le cométique. Comme nous avançons à belle allure sur une surface assez unie je puis me placer à genoux, le tenant de mes bras pour l'empêcher de tomber à gauche ou à droite au moindre cahot. Cependant, la baie traversée, voici qu'une côte assez abrupte crée un obstacle inattendu, fâcheux ! Comme beaucoup de ses pareilles elle oblige tous les passants à la grimper, cahin-caha, en s'aidant des pieds et des mains. Sachant que nos toutous n'y pourront monter aucun fardeau. "Je vais les aider en tirant avec eux, dis-je à mon compagnon; pouvez-vous vous tenir seul sur le siège?" — C'est impossible, mon Père, je vous en prie, laissez-moi au pied de ce coteau et allez chercher de l'aide. Ces paroles, sages à première vue, sont prononcées d'une voix faible presque éteinte ! Puis-je abandonner mon ami dans cet état ?... Cependant, comme je sais que le village des "Iles de Mai" n'est pas éloigné, je prends une décision fer-

me, celle qui me paraît s'imposer. "C'est cela, répondis-je à M. Grogan, je me rends à votre désir mais à une condition expresse; c'est que vous me promettiez de faire, pendant mon absence, tous les mouvements qui vous seront possibles. Me le promettez-vous? Oui, mon Père, je vous le promets, je vous jure de remuer, d'agir continuellement".

En quelques minutes, par une route idéale, les chiens me transportent jusqu'aux maisons de Gustave Poulin, le gardien du phare des "Iles de Mai" et de Jos. Corby, son gendre. A cette heure on dort profondément au village. Il me faut frapper avec force à la première porte, en appelant au secours et en expliquant la situation de M. Grogan. En un clin d'oeil tous, hommes, femmes, enfants sont debout, prêts à exécuter mes ordres que je donne aux uns et aux autres, sans ôter mes raquettes, uniquement préoccupé du sort de mon malheureux ami. Quand, enfin, l'équipe de secours est partie, j'entre chez Gustave Poulin et m'assoie près du poêle qu'on vient d'allumer. J'ôte avec peine mes chaussures enveloppées de glace et j'approche mes pieds de la chaleur. Je ressens alors aux deux pieds une douleur cuisante, semblable à la brûlure produite par une étincelle qui a jailli sur la peau! Mes pieds sont gelés! Instinctivement je les éloigne du poêle, je fais remplir un bassin d'eau froide et de neige pour les y plonger, excellent moyen d'obtenir un prompt dégel. A ce moment on rentre M. Grogan. Il a été, grâce à Dieu, bien fidèle à sa promesse... On l'a trouvé agenouillé dans la neige, au milieu de la côte qu'il essayait d'escalader lentement, avec le reste de son énergie et de ses forces... Mon expérience vient de m'apprendre comment secourir mon compagnon. Vite, nous pratiquons au moyen d'un couteau une forte entaille dans ses chaussures et ses bas, masse informe de glace, pour lui permettre de prendre le bienfaisant bain de pieds. Inutile de dire que le reste de la nuit nous ressentîmes tous les deux des douleurs assez vives pour empêcher tout sommeil et tout repos. Cependant, le

matin, je pus célébrer la sainte messe, faire la mission et le lendemain de cette randonnée inoubliable, prendre le chemin de la Pentecôte. Quelques jours plus tard, la peau sous la plante des pieds de nos deux voyageurs, se détachait autour des ongles. La légère enflure disparut peu à peu".

Que de fois, par la suite, M. Grogan a-t-il pu dire au missionnaire si ingénieux et si dévoué: "Sans vous, mon Père, je ne serais pas de ce monde".

Lorsque cette histoire fut racontée à M. Louis LaBrie, de Baie Trinité, celui-ci ne put s'empêcher de remarquer aussitôt: "Notre compatriote, Sunny Poirier, n'eut pas l'avantage d'être secouru aussi charitablement! Parti de Shelter Bay où il était employé, il conduisait à Clarke City Armand Boudreau, des Sept-Iles. Reparti de ce dernier endroit à midi et surpris par une tempête de vent d'ouest, il ne put se rendre chez lui. Comme il tarde et qu'en outre, l'un de ses chiens est revenu seul au village, un groupe d'hommes va à sa recherche. On le trouve mort, la tête penchée sur un tronc d'arbre! On constate qu'il se préparait à allumer un feu, qu'il avait attaché ses chiens et que ne retrouvant plus sa route, il avait piétiné un large espace et gambadé pour se réchauffer. Ce drame survint l'avant-veille de Noël 1943 dans les parages mêmes où s'étaient écoulées en 1909 les minutes tragiques vécues par le R. P. J. LeStrat et M. J. Grogan.



CHAPITRE VIII

LES ESSAIS DE PROGRÈS

Une estacade (1) un pont, un quai à Natashquan.

Un quai à la Rivière-au-Tonnerre.

Embryons de routes çà et là.

COMMENT l'idée d'avoir recours aux divers gouvernements, à celui d'Ottawa comme à celui de Québec, est-elle venue à l'esprit des missionnaires ?

Eh bien, elle est venue tout naturellement, parce que les conditions de vie étaient dans un état lamentable. Quand on vit dans un milieu complètement isolé, loin des centres habités, la pensée, peu distraite, s'arrête tout naturellement aux objets qui frappent à chaque instant les regards et aux personnes qui vivent autour de soi. Les choses ainsi vues, contemplées chaque jour, les misères humaines toujours constatées, prennent aux yeux du spectateur des proportions agrandies qu'un passant ne soupçonnerait peut-être pas. Cette remarque peut s'appliquer à tous les Pères Eudistes dans leur prise de contact, en 1903, avec la Côte Nord. Les longues distances à parcourir les empêchaient souvent de s'éloigner de leurs villages. Ils étaient donc particulièrement exposés à entendre, à découvrir les doléances de paroissiens malheureux ou à découvrir quelques misères cachées. Pouvaient-ils donc assister à de telles douleurs sans qu'il leur vienne au cœur le désir de les consoler ? Le remède, il ne fallait pas songer à le trouver sur les lieux. C'est dans les coffres de la Province et de l'Etat qu'il fallait aller le chercher,

(1) Digue à claire-voie.

et c'est ce à quoi s'appliquèrent presque tous les missionnaires de la Côte !

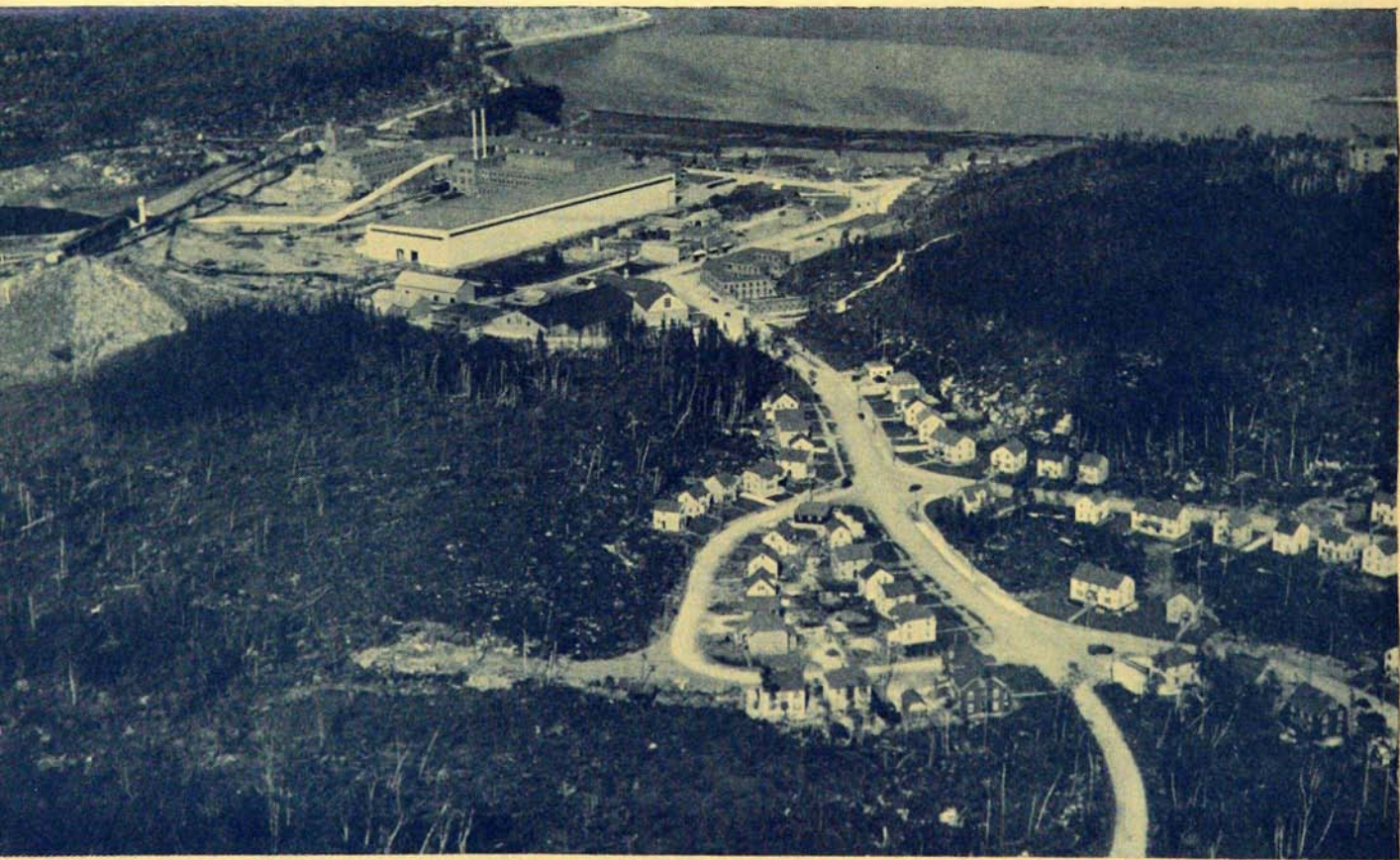
Natashquan fut un des premiers villages à bénéficier des générosités de nos gouvernants.

La mer, en frappant de ses vagues, parfois furieuses, une petite dune de sable qui la sépare de l'église et du presbytère, minait peu à peu ce mur protecteur et menaçait ainsi les deux principaux édifices de ce village. Comment alors arrêter les ravages de vagues si puissantes contre ce chétif coteau de sable mouvant, à peine couvert de sapins rabougris ? Ce problème nous occupa dès notre arrivée à Natashquan en 1908. Notre prédécesseur, le Père Blondel, avait formé une digue au moyen de pieux placés les uns à côté des autres et enfoncés dans le sable. Mais le flot finit par miner le sable au pied de cette chétive muraille et emporta les pieux pourtant bien liés ensemble avec une "**broche**" solide. Des vides se firent alors, de plus en plus larges, laissant à la mer toute liberté d'exercer ses ravages.

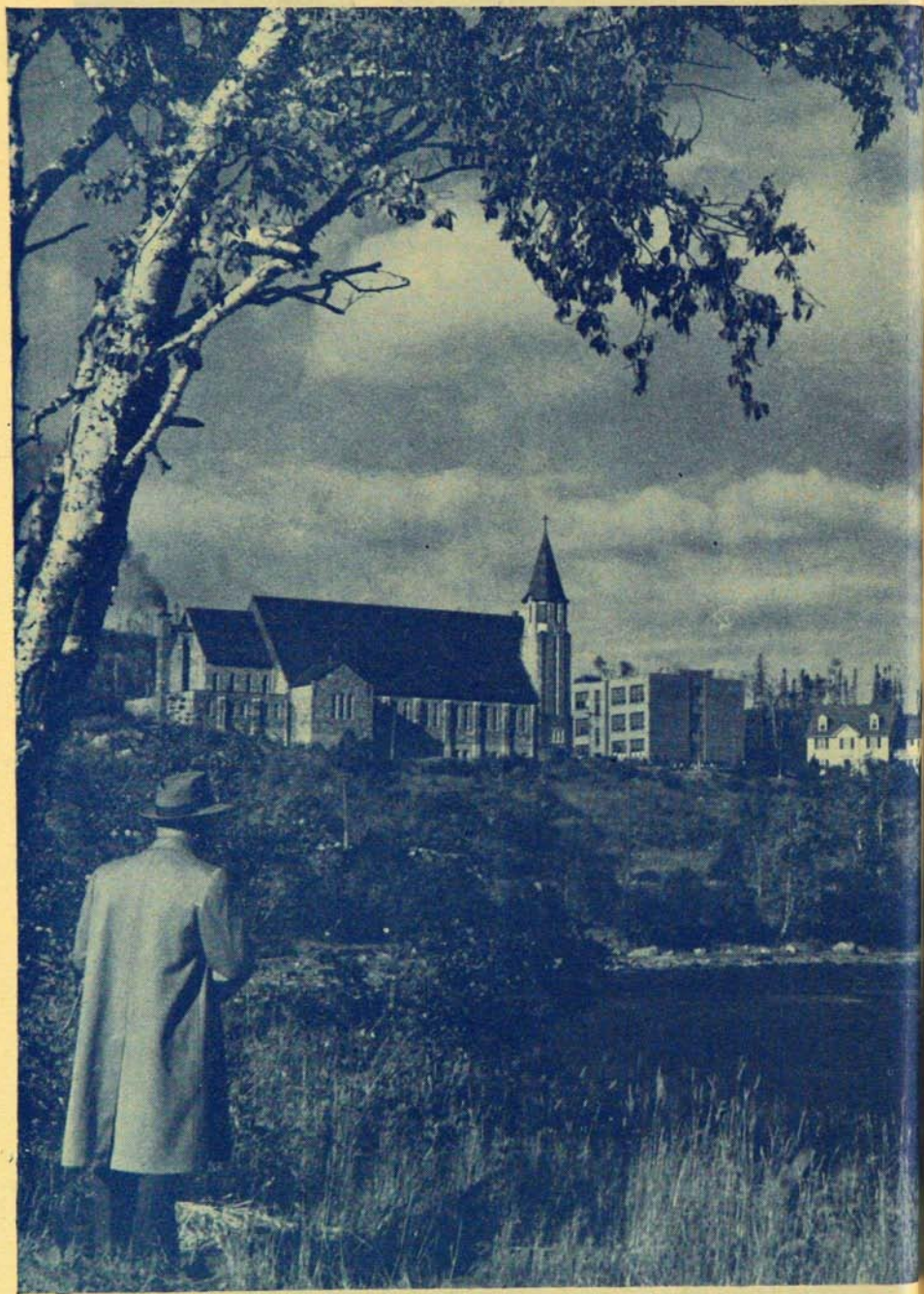
On résolut donc de ne plus attacher les poteaux mais de les planter dans le sable à une certaine distance les uns des autres.

Or, la glace qui atteint, tout le long de nos rives, des dimensions considérables, cinq à six pieds parfois, brisa plusieurs poteaux dès l'hiver suivant.

Il fallut avoir recours à un autre plan ! On parla, on discuta dans le village, on proposa divers projets. Comme les experts en l'occurrence sont rares en cette région, les voyageurs furent interrogés. Chacun y mit du sien. On finit par trouver de l'inédit. Avec les milliers de pieux restés debout, ajoutés à ceux que chaque famille s'engagea à fournir, au temps fixé, on construisit une muraille véritable, large, faite de pièces soigneusement agencées et solidement clouées. Ces piliers ou **cages**, remplies de pierres, offrirent à la mer des angles aigus sur lesquels la vague, en se brisant, perdait de sa force. A la suite d'instances réitérées auprès du ministre de la Colonisation, l'honorable Devlin, la somme modique de sept cents



Baie Comeau . . . partie industrielle



Baie Comeau . . . église, couvent, presbytère

dollars fut obtenue pour ce travail. Chose intéressante, après quarante ans, ce brise-lames, entretenu et prolongé par nos successeurs, a sauvé les deux principaux édifices du village d'une destruction certaine. Que de conversations ont roulé autour de cette première entreprise rêvée par les missionnaires ! . . . Grisés par ce succès, ceux-ci finirent bientôt par ne plus voir dans le monde que les malheurs ou les besoins de leur petit village.

Natashquan est divisé en deux parties par une rivière dont l'estuaire se gonfle et s'élargit à toutes les hautes marées. Les habitants souffrent de cette situation géographique peu commode pour eux ! En effet, l'église, l'école, le bureau de poste sont situés à l'est de la rivière, alors qu'à l'ouest, on trouve le bureau de télégraphe et les principaux magasins. Que de plaintes et de jérémiades n'entend-on pas chaque jour à propos de cette rivière ! On la traverse en canot, mais les canots sont utilisés par d'autres que par leurs véritables propriétaires. Souvent la tempête rendant la traversée difficile, même dangereuse, on est obligé de la remettre à une autre fois ! Il arrive que l'on ne peut assister à la sainte messe le dimanche ! Longtemps on songe à l'installation d'un bateau. Longtemps des pourparlers s'échangent au sujet de ce va-et-vient idéal du bateau passeur. Les ingénieurs en chambre ne manquent point. Ce beau projet n'aboutit pas.

Cependant, les missionnaires qui souffrent plus que personne de cet état de choses lancent un beau jour un mot hardi : un pont ! Si l'on construisait un pont ! Fort bien ; mais qui va bailler les fonds nécessaires ? . . . le Gouvernement ? . . . Quel gouvernement ? . . . Ottawa ? . . . Québec ? . . . A quel ministre s'adresser ? Notre isolement ne nous avait alors encore rien appris, ou combien peu, sur les dispensateurs des fonds publics !

On finit par croire que le ministère de la Colonisation comptait parmi ceux qui s'intéressent le plus au sort des pauvres gens de la terre. Pourquoi n'ai-

derait-il pas alors un groupe intéressant, quoique bien humble, de pêcheurs fort dépourvus ? Est-ce leur faute à eux si le temps, le climat, le sol, ne leur permettent pas de cultiver autant d'arpents que les grands cultivateurs des pays d'en haut ? ... A cette époque, on ne signale nulle part qu'une entreprise locale importante soit due à une initiative gouvernementale ! ... Seule la ligne télégraphique dont la Côte Nord a été si heureusement dotée depuis cinq ans, témoigne d'un certain intérêt à son égard de la part des autorités du pays ! Obtiendrait-on un pont dans un village, certes grand à nos yeux, mais comptant encore, en réalité, parmi les tout-petits ? Cependant cette idée d'un pont nous tenaillait. On résolut de tenter l'aventure et le missionnaire décida de faire un voyage à cet effet, dès le printemps suivant.

Laissons-le raconter les incidents relatifs à ce mirobolant projet.

"J'ai l'honneur d'être reçu par l'honorable Devlin, ministre de la Colonisation de ce temps-là. Le Père Robin, un bon ami que l'affaire intéresse au plus haut point, m'accompagne. Nous nous trouvons bien petits tous les deux dans un bureau qui nous paraît, cette première fois, immense ! Quatre personnes sont en présence aux quatre coins de l'horizon dans la vaste salle : l'honorable Devlin, son ingénieur, M. Castonguay, le Père Robin et moi. Le ministre me pose les questions réglementaires, questions avec lesquelles j'étais peu familiarisé en 1910 et que je ne prévoyais guère. L'une d'elles était embarrassante et faillit tout compromettre en provoquant un rire sonore du Père Robin dont la voix éclatait en bruit de tonnerre, faisant la peur des enfants qui l'entendaient une première fois. Le ministre dit : "Combien y a-t-il de chevaux dans votre municipalité, mon Révérend Père ?" "Mon compagnon, surpris comme moi, se demande qu'elle va être la réponse. "M. le ministre, repliquai-je sans hésiter, nous ne possédons qu'un cheval pour le moment ? ... mais avec un pont ... qui sait ?

J'étais d'autant moins rassuré en donnant cette réponse que l'avenir souriait peu sous ce rapport ! Les boeufs, moins coûteux que les chevaux, rendent de très bons services et ont toujours suffi pour le hâlage du bois de chauffage. De fait, en 1947, la race chevaline ne compte pas plus de représentants qu'en 1910 ! Le ministre se lève alors et, me serrant la main, il prononce ces mots : "Si le coût du pont que vous me demandez ne dépasse pas \$1,400, je vous l'accorde tout de suite". Pourquoi faut-il que l'ingénieur, interrogé à son tour, affirme qu'un pont construit d'après les descriptions qui viennent d'être données, coûterait au moins \$4,000 !... Une visite manquée !

Je retourne donc à Natashquan par le même bateau, déconcerté... non vaincu. J'écris au ministre et à son ingénieur, à plusieurs reprises, pour démontrer par les meilleurs arguments l'opportunité de notre demande. J'insiste pour qu'on visite les lieux. M. Castonguay finit par nous annoncer qu'il viendra nous voir. Il nous arrive, en effet, un beau jour, sans s'être annoncé, par l'un de nos bateaux. Il me trouve en tournée de mission à Baie Johan Beetz. Il veut bien m'attendre et m'accompagner au retour jusqu'à Natashquan. Il s'offre comme servant de messe à Aguanish, où je dois m'arrêter. C'est bon signe. Je nourris alors l'espoir d'obtenir bien des choses d'un répondant de messe magnifique qui passe la soixantaine. Je visite avec lui le village de l'Île-à-Michon, où l'on parle aussi, à mots couverts, de pont et de route à construire le plus tôt possible. Et je me dirige vers Natashquan le cœur gonflé d'espoir ! En effet, dans ce chef-lieu de notre mission, le Père Gallix et moi recevons de notre mieux cet hôte distingué, de plus en plus aimable et encourageant. Il prend des mesures, élabore des plans. Le fameux pont est décidé. De plus, une petite route doit conduire au havre et au quai, et des ponts et ponceaux sont prévus le long de ce chemin que nous avions à peine mentionné ! On fait d'importantes commandes de bois à

Gaspé. Une goélette appartenant à la compagnie Jersiaise des Robins est nolisée pour le transport. Un contremaître vient jusque de Québec pour diriger la construction et l'on se met à l'œuvre. Ce contremaître, frère de l'ingénieur G. Castonguay, n'avait jusqu'ici exercé ses talents que sur des ponts dits de colonisation, dans des emplacements où l'on n'a pas à compter avec la mer. Il nous demande si la glace, en se disloquant au printemps, n'est pas poussée vers le large par les eaux gonflées à la fonte des neiges. Tous répondent que, fondant sur place, elle ne pourrait nuire aux supports du pont. Un point important est oublié, la marée montante, quand la rivière sera recouverte de glace n'exercera-t-elle pas une action néfaste ? Hélas ! je devais bientôt l'apprendre puisque, un jour de janvier, alors que j'étais occupé à une mission à Aguanish, je reçois du Père Gallix la dépêche suivante : "La marée montante soulève étrangement la glace et le pont à la fois ! Tout contrefait, le pont paraît en danger". Je reviens en toute hâte. Je télégraphie immédiatement à Québec. Je demande l'autorisation de faire disparaître deux chevalets tout à fait nuisibles. On n'a pas foncé les **cages**, on ne les a pas remplies de pierre. Il devient nécessaire de couper la glace à mesure qu'elle se forme autour de ces chevalets. Ces précautions nous permirent de garder notre pont jusqu'au printemps. Mais alors il ressemble un peu aux vagues soulevées par la mer. Il a perdu la force qu'on avait voulu lui donner pour supporter les chevaux du pays ! Il faut donc faire des instances pour obtenir à la belle saison une visite de l'ingénieur en chef. Lui seul pourra décider des transformations urgentes à faire.

Je n'oserais pas dire que depuis, ce pont n'a pas causé de nombreux ennuis aux députés, aux ingénieurs et à la population ! Il poursuit néanmoins encore son œuvre bienfaisante après avoir passé par tant de vicissitudes. Dans le cours de l'été 1912 il y a grande fête à Natashquan. Des étrangers des missions voisines et jusque de Havre Saint-Pierre sont

venus pour assister à la bénédiction des deux ponts qui viennent d'être achevés et à celle d'un quai récemment construit dans le havre.

Ce quai fameux, l'un des premiers apparus sur toute la Côte Nord, a toute une histoire. Pour obtenir le pont, nous nous étions adressés à Québec. Encouragés par ce premier succès, nous frappâmes à la même porte pour le quai. On nous fit comprendre que les quais relevaient du département des Travaux Publics à Ottawa... Ne connaissant personne dans la capitale du pays, nous attendîmes. Par bonheur, M. Joseph Girard, notre député au fédéral, a le courage de venir jusqu'à nous. Il voit lui-même les petites embarcations des pêcheurs s'approcher du steamer arrêté au large, et revenir vers le village chargées de provisions et de marchandises. Il constate que ce transport à terre, à la voile ou à force de rames, de tous les approvisionnements de Natashquan et villages voisins, n'est vraiment pas mince besogne, surtout quand la mer est grosse et que le vent souffle du sud-ouest !

Nous le prions avec instance de nous obtenir un quai. Or, M. Girard prononce, à cette visite, une harangue mémorable dans laquelle il fait une promesse solennelle, inattendue ! "Si tous les électeurs de Natashquan se souviennent de moi, aux prochaines élections, je leur promets un quai". Il n'appartient pas aux missionnaires de s'occuper de politique. Se permirent-ils dans cette circonstance grave de lâcher quelques conseils ? Les gens votèrent tous pour cet homme dévoué. Le député Girard visa surtout, pendant son règne, à venir en aide à son trop vaste comté dont il connaissait tous les besoins. Cette fois, malgré son ancienne couleur, il passa, dans ce but, du côté du manche, put élargir au budget et tenir ses promesses.

Laissons un missionnaire narrer les faits qui suivirent ces élections.

"J'écrivais souvent — bien souvent — au député

Girard, jusqu'à le fatiguer par ma prose. A la session, un montant respectable — cinquante mille dollars — je crois, est voté pour notre quai . . . Mais Natashquan est situé à six cents milles de Québec ! Comment se procurer le bois nécessaire à cette construction immense, colossale à nos yeux ? Les missionnaires et leurs paroissiens discutent longtemps de cette question ! Si l'on ne peut trouver le bois dans la région, le quai sera-t-il jamais construit ? Des braves prennent la résolution d'aller chercher ce bois dans la grande rivière Natashquan et de l'amener par eau jusqu'à l'emplacement du quai : cent milles sur la rivière, cinq milles sur la mer en longeant la grève ! Comme tout cela nous paraît nouveau, énorme, prodigieux ! Comme nous en parlons souvent ! Nos bûcherons et **draveurs** manquaient d'expérience ! Aucun d'eux n'avait encore pris contact avec les chantiers de la Côte Nord ! Un jour, trois d'entre eux montés dans un canot, non loin d'une chute très forte, cherchent à décrocher des billots en arrêt près d'une roche ! Un cordage solide, enroulé autour d'un arbre et retenu par des bras vigoureux doit permettre cette opération. Mais le courant est plus fort, il emporte le canot et deux de ses occupants Wilfrid et Odilon Landry, qui disparaissent dans l'abîme ! Par miracle, un troisième, Dominique Landry, père de douze enfants, a la bonne inspiration et la chance de détacher vivement une corde qui le retient au canot. Prestement, il saute à l'eau et s'accroche aux billots les plus proches . . . il est sauvé ! . . .

Des drames de ce genre prennent, dans un petit village où tous les habitants sont de proches parents ou d'intimes amis, des proportions inouïes de morne tristesse et de deuil profond. Je vois encore après tant d'années, dans notre première rencontre au milieu du village où je fais une sortie, William Landry, le chef de l'entreprise. Il est accouru immédiatement, de la chute lointaine et funeste, pour nous annoncer la nouvelle et nous prier de prévenir les pauvres mères. Instants cruels, épreuves permises par

Dieu, vivement ressenties par tous ! Un an après on retrouva le corps de Wilfrid Landry, grâce à son scapulaire accroché aux aulnes de la rive.

Au moment de la construction, un incident curieux survint.

Une partie du quai était terminée. On avait commencé à agencer les caissons de l'autre partie, la plus longue et la plus importante. Or, à ce moment, un membre de l'équipe au travail arrive au presbytère, chargé par ses compagnons d'une mission auprès de nous... On donne, nous déclare-t-il une mauvaise direction à la deuxième partie du quai. Ainsi bâti, le quai ne pourra être utile qu'aux barques de pêcheurs. Jamais un bateau de moyen tonnage ne l'accostera. En conséquence, les ouvriers refusent de travailler à une entreprise de cette importance dont le but ne serait certainement pas atteint... Une grève, tout simplement, au Labrador en 1912 ! Mais une grève justifiée par le bon sens et qu'on ne peut désapprouver. Que faire ? Le député Girard, l'ingénieur en chef du district et son assistant chargé de l'ouvrage en marche, sont alors à la Pointe-aux-Esquimaux. Ils y attendent la disparition du brouillard pour filer vers Québec. Aucune hésitation n'est possible. M. le curé et Richard Joncas passent une journée presque entière au bureau de télégraphe. Ils envoient télégrammes sur télégrammes à l'ingénieur en chef pour lui faire comprendre qu'une modification immédiate des plans est indispensable.

Aucune réponse satisfaisante n'est donnée.

Cependant, le lendemain, l'ingénieur Beauchemin frappe à la porte du presbytère et déclare que ses plans ne peuvent être changés. Il se rend ensuite sur le lieu des travaux et donne des ordres conformes au désir de tous.

Ce fut aussi à la même époque qu'un ingénieur, M. Mackenzie, nous arriva d'Ottawa. Il allait pratiquer sur les dunes sablonneuses, qui bornent à l'est le large estuaire de la grande rivière Natashquan à

son embouchure, des forages plus ou moins profonds. Vingt hommes furent occupés à ces opérations pendant la belle saison, trois années de suite. Notre but était de procurer un peu de travail à nos paroissiens. Il ne nous était pas indifférent non plus de mettre fin aux actions financières plus ou moins louches lancées autour de mines de valeur incertaine. Désormais, nous disions-nous, ce sable noir (ilménite) sera apprécié à sa juste valeur. Les amateurs ont-ils dit leur dernier mot sur le minerai de Natashquan ? Depuis cette époque, on a emporté vers Toronto, Montréal ou les Etats-Unis, une grande quantité de ce sable destiné aux laboratoires d'experts. (Le sable de Natashquan contient les mêmes minéraux que les rochers du lac Allard, aujourd'hui célèbres).

En 1918, Mgr Chiasson, le nouveau vicaire apostolique, me demanda de bien vouloir quitter Natashquan pour Rivière-au-Tonnerre. Dans ce district de la Côte Nord, les villages sont relativement rapprochés les uns des autres. Cinq, six, huit, dix, vingt milles au plus ! Et le voyageur qui longe la rive en embarcation entrevoit, de temps à autre, un groupe plus ou moins considérable de maisons encadrant une pauvre chapelle, parfois une église proprette, bien en vue. Ce sont la Rivière-aux-Graines, la Chaloupe, Sheldrake, la Rivière-au-Tonnerre, le Dock, Magpie, etc. Quoique rapprochés les uns des autres ces villages n'ont entre eux aucune communication si ce n'est par chaloupe ou autre voiture d'eau".

Un petit sentier permet parfois d'aller d'un village à l'autre, mais avec combien de difficultés !

Je me souviendrai toujours d'une soirée de novembre 1918. La grippe espagnole exerçait ses ravages dans ma mission, frappant toutes les familles à la fois. C'était affreux ! Le missionnaire était continuellement sur la route, soignant les âmes et les corps, incapable de suffire à la besogne. Un soir, je suis demandé dans un village solitaire appelé la Couture . . . trois maisons ! Je les visite toutes trois, je console, j'administre les malades en danger, et j'essaie dans

la nuit noire, éclairée par la misérable bougie d'un fanal, de retrouver et de suivre un chemin que personne n'a pu m'indiquer. Une angoisse très vive m'envahit. Si par hasard, dans une mauvaise rencontre, une chute, je brisais mon fanal ? Si je m'égarais ? Si je quittais l'unique sentier qui n'offre d'espace un peu libre qu'à un piéton ? Autant de pensées inquiétantes qui hantèrent mon esprit pendant tout le temps que dura le retour dans cette nuit profonde ? Deux heures . . . Peut-être ! Elles me parurent plus longues qu'une journée entière . . . Je ne repris mon sang-froid qu'au moment où, près de la Rivière-au-Tonnerre, la route élargie se montra absolument sûre. Pouvait-on songer à d'autres moyens de communication dans cette région ? . . .

Un jour cependant, dès 1919, je prends la résolution ferme de faire connaissance avec le nouveau ministre de la Colonisation. Il me semble qu'il y a pour moi un devoir de lui dire ce que j'ai vu et ce que je crois nécessaire dans ce patelin où vivent des êtres humains. Des villages assez nombreux, voisins, ne peuvent communiquer qu'au moyen de bateaux l'été et de traîneau à chiens, l'hiver ! Vivre à quelques milles les uns des autres et ne pouvoir se rencontrer ni s'entr'aider ! Comment ne pas songer à améliorer, à changer ces conditions de vie ?

C'est dans cette disposition d'esprit qu'au printemps, de bonne heure, le voyage de Québec est décidé. J'essaie immédiatement de me ménager une entrevue avec le ministre. Je me présente à la porte du secrétariat : "Demain, mon Père, à une heure de l'après-midi ce sera votre tour". Le lendemain, à une heure précise, je pénètre dans l'antichambre. Puis, comme le ministre tarde à venir, j'avance jusqu'à son bureau. Mon répondant de messe de Baie Johan Beetz, M. l'ingénieur Castonguay, assis, attend aussi son chef . . . Deux heures, trois heures sonnent ! . . . quatre heures . . . cinq ! . . . A ce moment, vingt, peut-être trente jeunes gens, convoqués par le ministre pour discuter des questions de colonisation,

font irruption dans la salle où je me trouve, fatigué... rendu ! L'honorable J.-E. Perreault entre, salue tout le monde, sauf moi, puis s'assoit. Il prend place au fauteuil présidentiel. Que dois-je faire ? ... Chercher la porte de sortie ? Manquer ma visite ? ... Reprendre mon bateau le lendemain sans avoir parlé au ministre ? ...

Je prends mon courage à deux mains, je m'approche de son bureau et lui rappelle poliment le rendez-vous de la veille : "Ah ! mon Père, c'est vous ? ... Demain à neuf heures ... Vous passerez le premier. A l'heure fixée, je suis dans l'antichambre du ministre. Je suis reçu immédiatement. Les petits incidents de notre vie ont parfois des effets inespérés ! Je profite de l'occasion pour plaider à peu près toutes les causes qui me font venir de si loin ! ... Ne me trouvais-je pas en présence du ministre de la Colonisation, futur ministre des Pêcheries, notre ministre à nous.

A partir de cette rencontre, nous devînmes de véritables amis. Ce ministre reçut souvent les missionnaires de la Côte. Il ne dédaignait pas de conduire lui-même les plus timides, à travers les dédales du Parlement, aux bureaux de ses collègues : il appuyait même, au besoin, leurs demandes. Il peut être considéré comme l'un des plus grands bienfaiteurs de la Côte Nord. Cette fois, je rêve surtout de relier quelques villages les uns aux autres. L'honorable Perreault envoie son ingénieur en chef, M. Emile Normandeau visiter nos parages. Ce nouvel ami s'arrête à la Pentecôte chez le Père Regnault, aux Sept-Iles chez le Père Divet, à la Rivière-au-Tonnerre, à la Rivière Saint-Jean où se démène le Père J. Le Strat. Grâce à lui, des sommes assez rondelettes sont confiées aux missionnaires pour l'ouverture de chemins et la construction des ponts indispensables.

Dès lors, on se met à l'œuvre. Des équipes d'hommes travaillent en octobre, après la pêche, jusqu'au jour où le pic et la pelle ne peuvent plus agir dans la

terre gelée. Ceux de nos paroissiens qui le veulent, trouvent ainsi moyen de gagner quelques piastres avant la dure saison.

Ces travaux furent-ils toujours conduits avec la compétence et l'entrain voulus ?

Un missionnaire se dirige un jour vers une section de la **voirie** nouvelle. De loin, il s'aperçoit que les hommes sont assis sur le bord de la route . . . Quelques minutes de répit, sans doute, accordées par le contremaitre. En même temps, une expression — étrange en cet endroit — parvient à ses oreilles: "La mer monte" dit le contremaitre. A l'instant, tous les hommes se lèvent, s'arment de leur outil, se démenant à qui mieux mieux ! . . . "La mer monte ! Cela voulait dire: "A l'ouvrage, les gars ! sans quoi ? . . . A l'avenir, se disait le prêtre, en regagnant son presbytère, il sera peut-être bon de faire "monter la mer" de temps à autre. N'importe ! Des travaux fort utiles sont alors exécutés. Un ingénieur, Thomas Normandeau, le frère d'Emile, construit les ponts importants de Magpie et de la Rivière-au-Tonnerre. Il instruit les meilleurs ouvriers de la région qui pourront désormais suffire à cette besogne.

Des chemins, rudimentaires il est vrai, sont aussi ouverts dans les missions de la Pentecôte grâce aux démarches du Père Regnault. La Pointe-des-Monts, la Baie de la Trinité, les Ilets-à-Caribou, la Pointe-aux-Anglais peuvent communiquer entre eux. A Clarke City, le Père Robitaille s'ingénie à améliorer les communications entre ce centre important et Sainte-Marguerite, ainsi que les postes de colons échelonnés le long de la Baie des Sept-Iles. Ne peut-on pas affirmer que si maintenant les autos et les camions roulent à vive allure de Clarke City à Moisie et de Baie Trinité et Pentecôte, ce progrès est dû, en grande partie, aux initiatives hardies des missionnaires ?

A l'est des Sept-Iles, des chemins d'hiver pour le

transport des voyageurs et de la malle royale par les traîneaux à chiens, furent redressés et améliorés. Sur une distance de quarante milles, entre Sheldrake et Longue-Pointe, la voiture tirée par le cheval ou les boeufs peut être utilisée. Ces entreprises — originales aux yeux de quelques-uns — apportaient dans les foyers pauvres un peu de pain et un peu plus d'aisance, mais imposaient au missionnaire un travail considérable en septembre, en octobre et en novembre. Il lui fallait, en effet, préparer **les rôles de paie**, répartir les travaux à exécuter et enfin payer chaque ouvrier quand la somme allouée était déposée en banque par le comptable en chef du département.

Parfois, les missionnaires ont pu se reprocher ces fatigues et ces soucis matériels qui prenaient un peu plus que leurs loisirs. Aujourd'hui, n'y a-t-il pas lieu de remercier la Providence de leur avoir inspiré ces entreprises ? En effet, ces travaux préliminaires exécutés par le curé de la Rivière-au-Tonnerre et par son voisin de la Rivière Saint-Jean ont eu dans la suite une heureuse influence. Durant l'hiver 1938, une délégation est allée, par la voie des airs, demander une route côtière de Havre Saint-Pierre aux Sept-Iles. Quels arguments allait-elle présenter au ministre de la Colonisation, l'honorable Auger, qui la reçut au Club de la Renaissance ? Celui-ci d'abord : "Le gouvernement précédent nous a autorisés à ouvrir des routes. Il reste à les transformer au moyen des machines modernes..." Et encore : "Depuis 1927, notre population a vécu d'octrois divers accordés aux pêcheurs sous forme de travaux de chômage et de secours directs. L'expérience a démontré que ces moyens sont inefficaces, tous les esprits sérieux demandant du travail utile et rémunérateur. Vive donc la route et le labeur quotidien qu'elle procure au monde de la pêche, désemparé ! Vive la route qui va relier des villages éloignés, difficiles à atteindre par la seule voie de la mer. Cette route... elle facilitera le transport des malades à l'hôpital Saint-Jean-Eudes

de Havre Saint-Pierre; elle amènera des touristes, désireux de faire sauter la truite et le saumon à l'embouchure de nos rivières ! . . . "

En juin 1938, des machines puissantes sont descendues sur le quai de la Rivière-au-Tonnerre. La terre est remuée par des autos-chenilles dernier cri, les rochers sautent à la dynamite, la pierre est concassée au gré des besoins. Trente milles d'une route convenable sont offerts à la circulation des visiteurs de tout genre ! . . . La création du superbe aéroport de Longue-Pointe par l'armée américaine et quelques travaux du ministère de la voirie y ajoutent, en 1946, un tronçon à peu près égal. "Et voilà donc, écrivait l'auteur de ces souvenirs, le 12 octobre 1938, qu'un projet conçu, selon le docteur Lessard (à la manière des châteaux en Espagne) est réalisé . . . " Une route, une vraie route qui a pour point de départ un humble village — prend les deux directions de l'ouest et de l'est, avec la noble et généreuse ambition, semble-t-il, d'ouvrir à la civilisation et aux nouveautés modernes une contrée silencieuse, isolée, jugée inaccessible ! Cette œuvre s'achèvera: le député Leclerc l'a promis. Le chemin longera les rives du Golfe, montrant les coins les plus pittoresques et les plus variés. Il est si agréable de contempler la grande bleue, les jeux si divers de ses vagues, les érosions pratiquées par les siècles sur des rochers aux mille formes, épars entre les îles.

Notre Côte Nord, inaccessible jusqu'ici, deviendrait-elle comme la Gaspésie le rendez-vous des touristes amateurs de pêche, amis des grandes solitudes, de vues reposantes, de calme, de paix ? ou bien la route conduira-t-elle les industriels et leurs ouvriers vers les centres miniers du Nouveau Québec ? Ce sont tous ces espoirs que fait naître ce tronçon minuscule que l'honorable Auger souhaitait déjà, en 1939, voir se prolonger jusqu'aux Sept-Îles.

Si nous n'avions pas eu de quai à la Rivière-au-Tonnerre, disent parfois les habitants, aurions-nous vu commencer des travaux de voirie dans ce district ?

Le point de départ eut été ailleurs sûrement... Comme il était pénible, jadis, de voir les gens, montés sur leurs barques, quitter le tout petit port malgré les vagues qui déferlaient à son entrée et faisaient parfois peur aux plus hardis pilotes ! Autour du vapeur ancré au large à un mille du rivage les barques sont attachées au moyen d'un cordage qui menace de se rompre à tout instant... et dans le ballonnement redoutable des eaux soulevées, elles attendent leur tour pour recevoir les marchandises de Québec.

Que de souvenirs pénibles ont laissés ces rencontres du large !... aussières rompues, mâts brisés, voies d'eau pratiquées par le choc inattendu d'une barge voisine, longues attentes du vapeur qui retarde, départ inopiné au début d'une tempête sans avoir pu prendre la marchandise !

Le missionnaire rêvait d'un quai : quel rêve pouvait être plus naturel dans l'esprit d'un témoin de pareils spectacles ? Il en rêva pendant sept ans : il écrivit au député, aux ministres, il fit venir des ingénieurs presque chaque année... on pratiqua des sondages dans le coquet petit port de mer qui abrite le gros de la flotte de pêche. On supputa le nombre de verges cubes de sable qu'une drague puissante pourrait enlever durant la belle saison, etc... De résultat, point ! L'entrée de notre petit havre est dit-on, trop étroite ; aucun bateau, même pas le petit "Guide" (je l'apprends de son capitaine) ne risquera d'y pénétrer ! Mgr Leventoux me dit bien franchement une fois que, nouveau Don Quichotte, je me bats contre un moulin à vent dont je ne puis même pas toucher les ailes !

Le rêve restait, lui, tenace ! Un quai ! il nous faudrait un quai !... J'en viens donc à cette conclusion tardive : bâtir un quai quelque part, au bout d'une pointe de rocher !... Mais où ? et comment l'obtenir ? Evidemment, on fera une enquête sur le nombre des résidents, sur l'importance du commerce en ces

lieux. Osera-t-on construire ainsi, face au large, à la grande mer et sans presque d'abri ? ...

Un jour, je parcourais la grève, seul, songeant à ce grand problème. Soudain, un endroit me paraît meilleur que les autres. Je viens, me semble-t-il, de faire une trouvaille ! Triomphant et fort aise, j'annonce aux hommes rencontrés sur la route que j'ai visé un endroit idéal pour l'emplacement d'un quai ! On se prend à rire. Je songe alors que dans les cerveaux de mes paroissiens des doutes pourraient surgir sur la présence d'une intelligence saine chez un missionnaire capable de faire des déclarations si nouvelles ! Deux ans se passent encore après cette géniale idée ! Je m'en glorifie secrètement sans plus rien manifester autour de moi ... Mais j'écris, je parle, je cours les bureaux, surtout celui du député fédéral — l'honorable Pierre Casgrain, alors président de la Chambre des députés. Cet autre bienfaiteur de la Côte Nord me fait subir une longue et dure épreuve : Mon Père, je ne puis vous obtenir un quai pour vous seul ... ce quai coûtera plus de cent mille dollars. Pensez-y ! Si, du moins, une municipalité existait chez vous. Vous feriez appuyer votre demande par elle ... Alors, peut-être ? Une municipalité ? Qu'à cela ne tienne ! A la prochaine occasion, je prends le bateau pour Québec et je frappe au bureau des Affaires municipales.

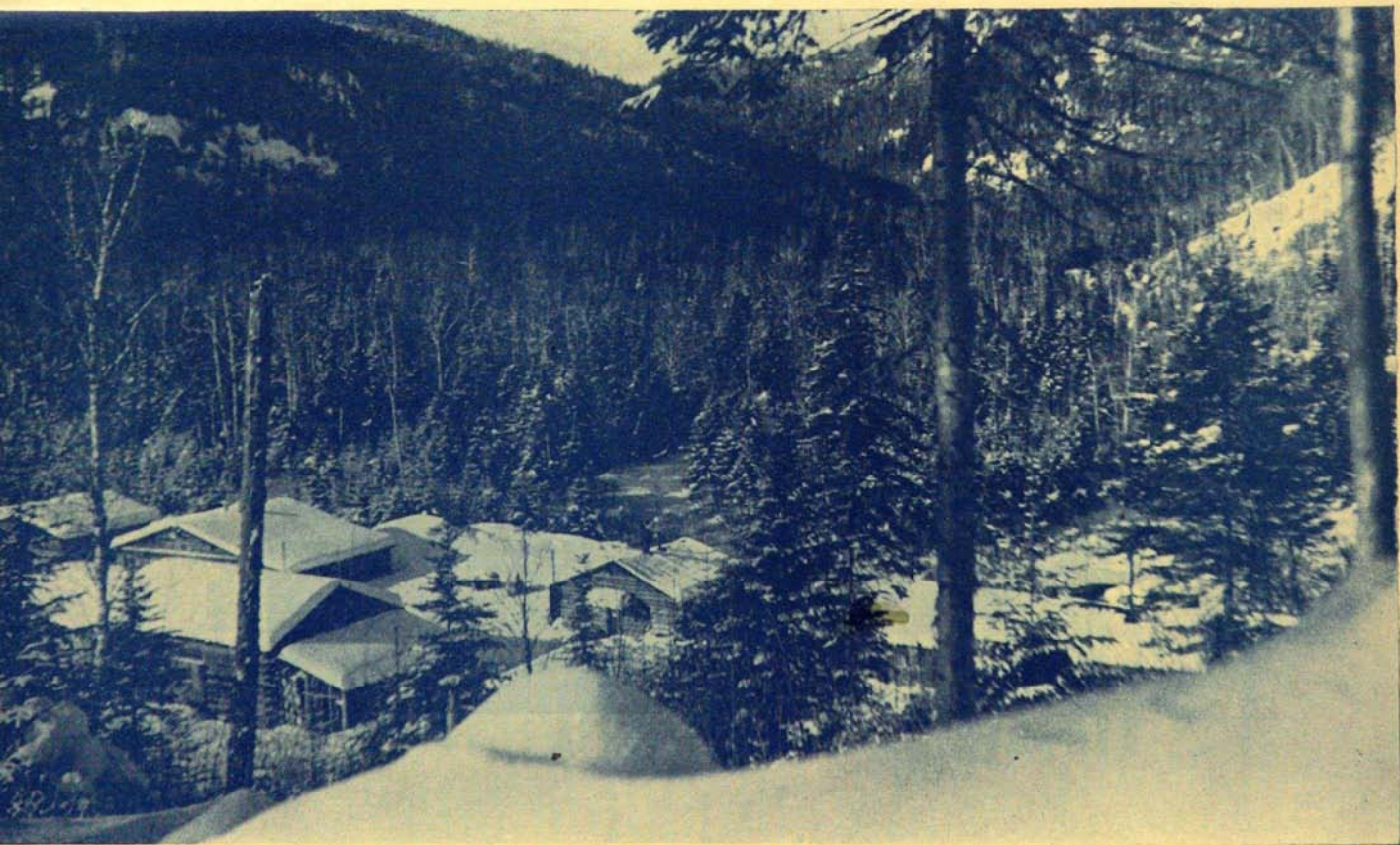
Le directeur, M. Oscar Morin, est très occupé. Un auditoire ! il parle ... Enfin, je l'aborde et lui expose mon cas. "Il y a quelques objections, me dit M. Morin, dont la principale c'est qu'il faut payer au moins un minimum". Mais M. le directeur, où prendrais-je l'argent ? — "Enfin, réglez votre affaire, nous verrons plus tard pour la question argent". Au printemps suivant, la direction des municipalités de la province ordonne que des élections municipales aient lieu à Rivière-au-Tonnerre ... Le curé de céans doit, un peu déçu et revêche, trouver une légère somme, cinquante dollars, réclamée par le bureau où avait

été préparée l'érection d'une nouvelle municipalité ! Mais, selon l'expression populaire, cette municipalité est **en force** : le quai, réclamé par elle sera sans doute, plus facilement obtenu.

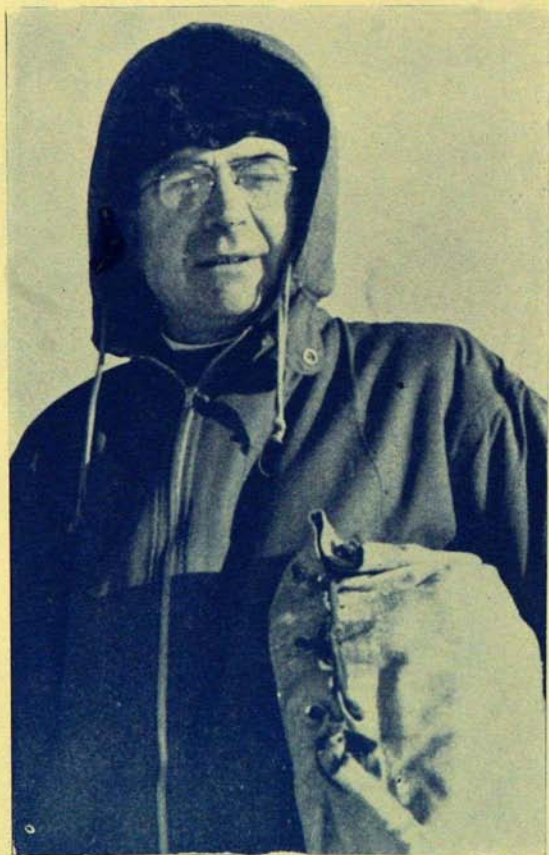
Une autre difficulté surgit cependant !... Quand on passe pour les signatures, beaucoup hésitent, chacun voulant voir ce quai de la porte de sa maison. L'endroit choisi par le Père n'est pas le bon !... Il est trop loin de l'église, des magasins, du centre, etc... Il me faut donner des arguments, les faire répandre partout, former une opinion favorable, faire fi de la guerre sournoise de quelques opposants ! Puis il ne peut être question de lâcher les députés. Une parole de ces deux aimables représentants du peuple fit renaître un peu d'espoir. Au presbytère, ils avaient trouvé un curé vexé, arpentant son bureau de long en large et criant bien haut les raisons militant en faveur de ce quai "ce quai, dirent-ils à leurs électeurs en nous quittant, on vous le donnera. Votre curé y tient tellement".

Plus tard, une lettre de M. Casgrain disait : "Je vous envoie l'ingénieur Bourgoin. Sa décision sera la dernière. M. Bourgoin fit les sondages. Quel sera son rapport ? Un soir, les derniers sondages étaient faits : "Allo ! M. Bourgoin ! veuillez me dire si dans votre rapport, vous pouvez assurer que les bateaux de ligne trouveront assez d'eau à l'est de notre quai ?" "Malheureusement, mon pauvre Père, non, je ne le puis pas. — Alors, je vous en prie, promettez-moi de sonder, demain, un peu plus à l'ouest. Une ligne droite nouvelle seulement. — "Oui Père, je le ferai". Cette dernière conversation téléphonique eut une importance telle que l'honorable Rochette pouvait m'affirmer, dans un dîner chez le colonel J.-M. Stanton, ancien aide de camp du lieutenant-gouverneur Fitzpatrick, que nous devons notre quai à l'ingénieur Bourgoin.

Enfin, un vote favorable à la Chambre des Communes. Un quai à la Rivière-au-Tonnerre !



Un de nos chantiers à Baie Comeau



Le Père Louis-Philippe Gagné, c.j.m.

Nous aurions un quai ! Les estimés s'élevaient à \$127,000.

Pendant la marche de l'entreprise, une tempête furieuse, semblable à un raz-de-marée, emporta des machines, des rails, des outils, d'autres matériaux ! Deux pilliers, construits partiellement dans le havre à l'abri, furent en cours de route emportés sur le sable de la grève, d'où on ne put les retirer. Tout semblait perdu ! . . . Nouvelles instances auprès des autorités ! Un ingénieur venu d'Ottawa dirigea lui-même les derniers travaux et acheva l'ouvrage. Inutile de rappeler les services énormes rendus par ce quai au poste principal et aux villages voisins, étant donné que tout le commerce des importations et des exportations se fait désormais, sans difficulté, à ce rendez-vous de camions modernes et de voitures de toutes sortes. Que l'on conserve donc ce quai, qu'on l'améliore, que l'on fasse une route carrossable jusqu'à Mingan ! Beaucoup de bons esprits pensent que toutes les difficultés de transport dans ce district seront résolues le jour où cette route sera achevée.

Il fut question à cette époque (1930) d'un autre quai sur la Côte Nord. Depuis longtemps le Père François Hesry, qui parcourut pendant vingt et un ans l'immense territoire des missions de Blanc-Sablon, espérait, lui aussi, offrir au groupe principal de ses ouailles dispersées, les avantages d'un quai. Combien de voyages et de démarches dut-il s'imposer pour en arriver là ? . . . Plusieurs missionnaires furent, un jour, témoins de la joie du bon Père à son retour d'Ottawa.

Un collègue, son successeur à la Rivière-au-Tonnerre, l'avait supplié à son départ d'user de son influence auprès de l'honorable Pierre Casgrain en faveur du quai de son ancienne paroisse. Chercher le bien de ses ouailles actuelles, soit ! Mais peut-on négliger ses premiers fidèles ? A son retour d'Ottawa, le confrère le questionne tout naturellement : "Eh

bien ! Père Hesry, vous avez vu M. Casgrain ? . . . Pense-t-on à nous à Ottawa ? Sommes-nous oubliés ?" Le Père Hesry, souriant de son aimable sourire, annonçait avec emphase que son quai à lui, celui qui devait être construit dans la Baie de Brador était décidé ! Y avait-il dans son esprit une légère satisfaction d'avoir devancé son confrère dans ce succès ? . . . Pouvait-on lui reprocher une sympathie particulière pour ses paroissiens actuels ?

Plus tard, son successeur le Père Louis-Philippe Gagné, bientôt secondé par le Père Alfred Poulin, — travailla, dans le but de donner un meilleur service à ces missions isolées, et à unir Blanc-Sablon à Notre-Dame de Lourdes. Une rivière sépare ces deux villages. Un canot est bien là, à la disposition des passagers. ! Mais que de fois ces pauvres gens doivent-ils faire demi-tour, le canot-passeur n'étant pas de leur côté !

M. F.-M. Gibaut, grand ami de tous les missionnaires de la Côte, et homme tout dévoué aux intérêts des pêcheurs qu'il connaît et visite, fut mis au courant de cette détresse. Par son entremise le Père Gagné obtint cinq cents dollars. Cette somme fut immédiatement affectée à la construction d'une passerelle sur la rivière Blanc-Sablon. Cette passerelle construite en partie par les travaux de chômage, sous la direction du missionnaire, fut complétée grâce à cette somme.

Encore un bienfait ajouté à cent autres restés dans l'ombre et dû à l'intervention d'un missionnaire eudiste. Pourquoi donc ces prêtres ont-ils jugé à propos de prendre l'initiative de ces essais de progrès purement matériels ? On peut affirmer, sans crainte d'être démenti par qui que ce soit, que leur concours a été absolument nécessaire. Rien de ce qui a été accompli alors, dans ce domaine, ne l'aurait été sans eux. Actuellement encore — et partout — on sent le besoin d'avoir recours à leurs conseils ou à leur action directe pour atteindre des buts identiques.

Qui s'en plaindrait ? N'est-ce pas dans les milieux où l'activité du prêtre est le plus efficace que l'on trouve la stabilité économique, sociale et religieuse ? Le prêtre est toujours prêtre, fidèle à Dieu et à l'Eglise, même lorsqu'il se dépense pour le bien-être matériel et social de ses frères.



CHAPITRE IX

LE PROGRÈS

**Les usines de pulpe: Clarke City, Baie Comeau.
Les chantiers. -- Le drame du Lac des Quinze Milles.
Le Père Tortelier.**

2UEL est le premier centre des développements si remarquables de l'industrie sur la Côte Nord et quels en sont les pionniers ? A ces questions, il faut répondre: Clarke City, petite ville où quatre frères, William, James, John et Georges Clarke décident d'établir la deuxième usine à pulpe de la Province. (Chicoutimi ayant vu fonctionner la première dans ses murs).

"En 1898, un yacht fait escale aux Sept-Iles. Deux frères, William et James Clarke sont à bord. De leur petit bateau ces deux hommes contemplant avec ravissement les collines boisées qui s'enchaînent à perte de vue autour de la baie immense. Ce jour-là, un plan s'élabore dans leur esprit: bâtir une ville au cœur de la forêt, aménager un barrage, construire une usine électrique sur les bords de la Rivière Sainte-Marguerite et y installer une pulperie moderne". (Edmond Chassé). Oeuvre grandiose qui dans l'esprit des habitants de la Côte Nord, prend, à cette époque, des proportions prodigieuses, phénoménales. Dans les chantiers de Manicouagan et de la Pente-côte, dans toutes les demeures, on ne parle que de ces travaux herculéens !

Quarante-cinq ans ont passé... Clarke City est encore la petite ville coquettement bâtie autour de

la maison de William Clarke, sur la hauteur qui domine les chutes de la Rivière Sainte-Marguerite et pourvue d'une église, d'un presbytère, d'un couvent, d'écoles, d'un hôpital, d'hôtels, etc . . .

Depuis quarante ans, Clarke City offre du travail à un grand nombre d'ouvriers des Iles-de-la-Madeleine et de la Côte Nord, tout particulièrement des Sept-Iles et des alentours. Ses fondateurs ont bien droit à la reconnaissance du pays.

La petite cité a eu longtemps à sa tête un homme dont on prononce le nom avec respect. Travailleur infatigable, homme droit, juste, ami de l'ordre, James Hanrahan — le grand chrétien qu'on voyait chaque matin se diriger vers l'église pour confier à Dieu les soucis de la journée — peut aussi être considéré comme un bienfaiteur de la Côte Nord. On lui doit l'arrivée des Petites Sœurs Franciscaines de Marie si aimées, si admirées dans la petite ville. Sa bourse, en toute occasion, s'est largement ouverte en faveur du missionnaire et de toutes ses œuvres.

Associé à ce nom — toujours béni à Clarke City — celui de Philippe Gallienne, "le père de tout le monde" comme on disait dans la ville. Cet homme incarne au plus haut point l'idée de fidélité à ses patrons, de dévouement admirable pour le prochain et d'un chrétien à la foi très profonde.

Avant 1900, seules les scieries avaient favorisé la main-d'œuvre. En 1883, les capitalistes construisent à Pentecôte une scierie importante et un port. But: expédier du bois en Angleterre et ailleurs. Puis, ce sont d'autres scieries installées aux embouchures des rivières Manicouagan, Godbout, Sainte-Marguerite et aux Iles-de-Mai.

A partir de 1900, s'opère la grande révolution de la pulpe et du papier. Les petits établissements passent sous le contrôle des grandes entreprises et les anciennes scieries sont abandonnées ou transformées en usines d'écorçage. En 1908, la fabrique de pâte

mécanique de Clarke City est mise en marche. En 1918, c'est l'installation de Franquelin. En 1919, c'est celle de Shelter Bay; en 1923, celle de Godbout; en 1928, celle de Trinité. La crise désastreuse de 1929 à 1932 ferme presque tous les moulins de la Côte, à l'exception de ceux de Franquelin, de Godbout, de Shelter Bay et de Clarke City. Grâce à Dieu, la Compagnie North Shore Paper commence à faire parler de Baie Comeau à cette date.

Voilà donc la Côte Nord industrialisée, ouverte aux ingénieurs, électriciens, mécaniciens, menuisiers, maçons, ouvriers de toute nuance, **contracteurs** de la forêt et bûcherons. Et les minuscules villages de jadis prennent tout à coup l'aspect de petites villes où vont circuler des autos dernier modèle, des camions de toute dimension et des tracteurs puissants.

De jeunes missionnaires, les Pères A. Regnault, Ls-Ph. Gagné, J. Bourque, L. Lebel, A. Poulin, J. Lapointe sont déjà sur les lieux, accueillant avec le sourire les nouveaux venus, leur ouvrant tout grand leur église et leur presbytère, leur prodiguant les conseils et les encouragements toujours si utiles aux hommes soudainement arrachés à leur famille — dépayés.

Chose curieuse, un Père eudiste en résidence au petit port de Manicouagan, ose vaticiner sur la région qu'il habite et affirmer qu'un brillant avenir lui est réservé par la Divine Providence...

En 1905, il écrit dans "L'Echo du Labrador": "Les richesses de la forêt partout recouverte d'épinettes de toutes sortes et de toute taille, qu'interceptent parfois des bois de bouleaux élancés, arrosée par des rivières sans nombre, ourlant des lacs immenses, puis, les énergies hydrauliques que la Providence semble avoir placées là à dessein, tenteront, un jour ou l'autre, les capitaux de l'ancien ou du nouveau continent".

Une jeune élève des Sœurs de Sainte-Croix, Mlle Gabrielle Gallienne, peut, à son tour, quarante ans plus tard, tracer en termes frappants la réalisation de cette vue sur l'avenir: "Quand on visite la centrale électrique de Baie Comeau, écrit-elle dans sa rédaction scolaire, l'attention est attirée par un tableau d'artiste, suspendu au mur de la salle. Le peintre représente le colonel McCormick debout près d'une toute petite rivière qu'il regarde couler d'un air pensif. Dans l'expression de son visage on lit une détermination d'accomplir une grande action. Nul doute que, d'après lui, ces petites cascades se précipitant entre les rochers se transformeront en chutes puissantes d'où sortira l'âme de l'industrie qu'il songe à fonder".

Dès 1936 le rêve devient une réalité. Au printemps de cette même année des équipes d'ouvriers de tous les métiers commencent les travaux sous la direction de contremaîtres expérimentés. La petite rivière, refoulée par d'énormes écluses, grossit, devient puissante, fait tourner de fortes machines produisant une force électrique de 75,000 c. v.

Pendant ce temps, autour de la Baie Comeau, d'autres équipes de bûcherons, de mineurs, de charpentiers, logés dans de petits camps de bois rond, font reculer la forêt, disparaître les rochers pour donner place aux vastes bâtiments de la manufacture nouvelle dans laquelle vont travailler, jour et nuit plusieurs centaines d'ouvriers, et d'où l'on retirera bientôt quatre cents vingt-cinq tonnes de papier journal chaque jour de la semaine. Et voilà qu'autour d'un **fiord** isolé de la Côte Nord — visité jadis par quelques chasseurs, dont le célèbre Napoléon Comeau — se dessine, comme par enchantement, une ville coquette avec des rues aux larges proportions entourées d'hôtels, de magasins, d'entrepôts, d'un centre sportif, d'une bibliothèque, d'un hôpital, d'églises et d'écoles. Baie Comeau fait dès ses débuts, figure de ville moderne, pourvue de tous les services et de tous les avantages des centres beaucoup

plus anciens et plus considérables. Reconnaissons que pour faire naître et grandir cette cité, la Quebec North Shore Paper Company n'a pas épargné les dollars. Ces usines, ces docks, cette génératrice d'électricité, ces routes reliant tous les services essentiels, l'aqueduc et le système d'éclairage ont coûté, dit-on, la jolie somme de dix-huit millions.

Aux groupements nombreux d'hommes accourus de toutes parts à la recherche des bons salaires toujours payés à Baie Comeau, il fallait une organisation religieuse. C'est le Père Ls-Ph. Gagné qui reçoit, en 1935, l'ordre de la diriger et de bâtir un presbytère et une église... L'église de Baie Comeau... Un temple, style Dom Bellot, admiré par tous, enrichi de fresques remarquables, est l'œuvre du célèbre artiste Guido Nincheri.

Ici, donc, rien de l'ancienne Côte Nord. Sans le chercher, sans y songer même, uniquement guidé par le courant de la vie, des activités, du progrès constant, dont il est le témoin, le Père Gagné élève son église pierre à pierre, l'orne, la munit de cloches venues de France; d'un chemin de croix, venu d'Italie. Le 11 août 1946, il peut offrir à Son Excellence Mgr N.-A. LaBrie une cathédrale vraiment digne de recevoir le premier évêque du Golfe Saint-Laurent.

A soixante-cinq milles à l'ouest de Baie Comeau, une ville rivale, coquettement bâtie sur les bords du Saint-Laurent par la Compagnie Anglo Pulp, grandit peu à peu, appelant au travail des milliers d'ouvriers et de bûcherons. Un travail s'impose, là aussi, aux missionnaires, tant dans les chantiers qu'autour et à l'intérieur de la cité nouvelle. Le R. P. Luc Sirois, si bien connu dans les environs, ayant été pendant onze ans missionnaire des Indiens à Bersimis, et tout le long de la Côte, y déploie un talent remarquable et un très grand dévouement. Bientôt on verra dans ce centre, autour duquel s'établiront de nombreuses familles de colons, une organisation religieuse complète avec son église, son presbytère, son couvent et ses écoles.

On peut affirmer que les chantiers sont venus à une heure propice. Que serait devenue la population de la Côte Nord si affectée par la crise qui sévit de 1927 à 1935 ? Plus de pêche, pas de salaires nulle part ! Les secours directs ont fait faillite ! Les travaux de chômage ont créé dans tous nos villages une atmosphère de jalousie, presque de haine ! D'anciens amis, des parents vivant sous le même toit, nourrissent parfois de noires rancunes les uns envers les autres à cause de la politique qui ajoute à la misère et à la pauvreté ses bassesses et ses laideurs. Il est temps que ces tristes choses s'éloignent de nos villages naturellement toujours si gais. Il est grand temps de réhabituer les gens à compter sur eux-mêmes, à se remettre au travail imposé par Dieu à tous les hommes.

Or, ce n'est que depuis l'ouverture de nos chantiers que l'on commence à respirer, à revivre, à mettre de côté les mauvaises querelles que les missionnaires de la Côte, toujours plus inquiets du malheureux sort de leurs gens que de leur détresse personnelle, ont pu voir cesser les visites de miséreux cherchant du pain pour leur famille. Il ne leur reste plus qu'à rappeler à tous la loi divine du travail et à donner au besoin les renseignements sur les salaires promis et les appels à l'ouvrage lancés par les diverses compagnies.

On sait combien, aussi, les jeunes sans-travail de Gaspésie, des Îles-de-la-Madeleine, des comtés du Bas Saint-Laurent et d'ailleurs ont bénéficié de l'industrie forestière sur la Côte Nord.

Certes, les chantiers sont parfois établis bien loin de la résidence des missionnaires, leur occasionnant des fatigues de tout genre. Il y aurait de belles pages à écrire à ce sujet : tous les missionnaires sans exception pourraient conter des faits divers où se succèdent le pittoresque, l'imprévu, le dramatique. Prenons le récit de l'un d'eux. Il est écrit longtemps avant l'introduction des camions dans la forêt...

"Des hommes venus de plusieurs points de la Côte Nord sont nos paroissiens pour toute la saison hivernale. Chacun des missionnaires aime à leur porter, là-bas, à soixante milles dans la forêt, les secours de la religion dont ils ont tant besoin dans leur isolement. Quand mon tour fut venu, je pris mon billet de voyage. Je sautai dans le premier wagon... ou plutôt... toutes les semaines, trois hommes ayant chacun la conduite de deux traîneaux, transportent les vivres nécessaires à tout ce monde. C'est avec eux que j'ai accompli mon excursion lointaine, juché au départ sur les poches de farine, de haricots et d'avoine, sur les presses de foin et au retour, presque bien assis sur le fond de la **traîne**. Ordinairement le cheval va au pas. Ce n'est qu'aux descentes, souvent très rapides qu'il se permet de courir; et comme la forêt est montagneuse, cette course a lieu trop fréquemment à mon gré. Car alors, aveuglé par la neige que soulèvent le vent ou les sabots du cheval, le voyageur a mille peines à se tenir cramponné sur les sacs. Course dangereuse, diront les timides... Mais aussi quel bonheur de se retrouver sain et sauf au pied de la colline ! On a été secoué, ballotté ! Un saisissement involontaire un peu semblable à celui que font éprouver sur mer le roulis et le tangage s'est emparé de vous. Le chemin est étroit, juste assez large pour le traîneau. Une distraction pourrait attirer quelque fâcheux désagrément à l'un de vos bras ou à l'une de vos jambes... Mais avoir tenu bon, avoir empêché le cheval de tomber en serrant ferme les guides et être arrivé **in ictu oculi** au fond du précipice, n'est-ce pas un triomphe sans égal ?

"La fatigue des chevaux et des hommes nous oblige à faire halte de bonne heure. Vingt milles ont été le lot de la première journée. Quelle désespérante lenteur pour les habitués des rapides de Montréal-Québec ! Nous passerons la nuit dans une sorte de campement construit avec des sapins à peine équarris, où nous mangerons et dormirons tant bien que mal. Un vieux poêle hors de service pour les grands centres

nous servira à rôtir ou plutôt à dégeler notre pain et réchauffer les conserves de hareng qui, pour une fois feront un excellent menu — le meilleur du voyage. Ne parlons pas de propreté, elle n'habite guère en ces lieux. Les assiettes et les fourchettes ont servi plusieurs fois: on les a nettoyées en mon honneur. Prenons un morceau de pain et puisons à la source commune. Après le repas on récite le chapelet et la prière; le missionnaire demande à ses compagnons d'être sages pendant qu'il récite son bréviaire... La soirée sera bien longue! Contons quelques histoires, parlons des chemins, de la température! Puis, vers neuf heures, essayons de dormir sur les branches de sapin. Les montagnes sont nombreuses dans la forêt... On les ressent jusque dans ce lit rustique. Les rêves n'en seront que plus mouvementés. Le lendemain, au lever du soleil, départ pour la station voisine où nous attend, paraît-il, un aussi confortable logis avec inconvénients en plus: dès l'aube, quelques chevaux s'abritent sous notre toit. Et la caravane de s'aligner et d'avancer peu à peu dans le chemin de portage, montant, neigeux, malaisé, à travers l'interminable forêt. Puis, voici la rivière large comme le plus beau fleuve de France, dont nous remontons le cours sur une longueur de douze milles, sans songer que notre véhicule roule sur une glace couvrant plusieurs mètres d'eau. Cette rivière est souvent encadrée de montagnes qui s'échelonnent au loin et dont les dernières paraissent toucher le ciel. Pourquoi portent-elles sur leurs flancs et sur leurs cimes les mêmes épinettes rabougries? Donnez-leur quelques oasis de verdure, quelques cascades murmurantes: à la fonte des neiges elles rappelleraient les Pyrénées, de Lourdes à Gavarni et je me représenterais volontiers les Indiens, rêveurs à la vue de ce merveilleux paysage et heureux de descendre le fleuve sur leurs canots d'écorce pour montrer aux amis les riches fourrures qu'ils apportent de la forêt. Mais foin de ces images folles! Une forte brise nous jette à la face des tourbillons de neige, une

véritable **poudrerie** aveuglante qui nous ramène à la réalité des choses !"

Ce récit, narré en 1904, pourrait être signé par tous les missionnaires qui jusqu'à l'ère des développements modernes ont parcourus les chantiers... quelques variantes sans doute dans les distances, les terrains, les rivières et ce serait tout.

Cependant, la Cie Gulf Pulp, de Clarke City, ayant ouvert des chantiers sur les rivières Manitou et Pigou, à l'est des Sept-Iles, les missionnaires durent aller rendre visite aux bûcherons dans ces parages, de 1917 à 1922.

Or, une lettre écrite par l'un d'eux le vingt-neuf février 1921 nous donne des détails précis et inédits sur l'aspect de ces missions: "Je m'effraie à la pensée qu'il faudra bientôt célébrer la sainte messe cinquante fois dans le bois et supporter certaines petites misères toujours redoutables pour un pauvre homme trop ami de lui-même et de sa santé. J'ai beau voir, tracée devant moi la belle devise: "Prépare le pire, espère le mieux, prends ce qui vient", tout me fait peur quand j'ai goûté pendant quelques jours la chaleur amollissante du poêle et les délices du **Sweet Home**".

La perspective de ces longues randonnées par monts et par vaux n'est-elle pas redoutable? Cent milles environ à parcourir en traîneau à chiens sans compter le va-et-vient de campement en campement, la veste de toile blanche sur le dos, les vastes culottes de même étoffe assez solides pour glisser dans les coteaux abrupts sur... le derrière, un beau bonnet de laine noire sur la tête — avec le toupet indispensable — ayant l'avantage de se transformer en passe-montagne épatant, des bottes **esquimaux** gonflées par cinq paires de bas, **un coffre** servant de siège à deux hommes — bien ficelé sur un cométique tout neuf, sept petits toutous la queue en trompette!... En avant!... Et voilà les deux compagnons assis

sur le cométique, tantôt fumant tranquillement leur pipe, tantôt trottinant derrière le véhicule, puis, grim pant à quatre pattes un coteau pour dévaler dans une pente trop raide, surpris d'en atteindre la base, d'arriver au bas sains et saufs !

Est-ce là un record ? Non... En 1930, un des missionnaires — désormais transportés sur des traîneaux tirés par des chevaux — doit dire en tout cinquante-deux messes durant l'hiver dans les chantiers de Godbout, de Saint-Nicolas et Franquelin; parcours évalué à trois cents milles.

Il n'est plus question, à partir de cette date, de grandes fatigues et de misère durant les voyages, car les directeurs des compagnies et les **contracteurs** ont multiplié leurs efforts pour faciliter les allées et venues des missionnaires dans la forêt. En 1935, le camion, l'auto-neige, la voiture-automobile elle-même remplacent les chevaux utilisés encore en pleine forêt.

Quoi qu'il en soit, les missionnaires éprouvent une joie toute particulière dès la première rencontre de ces braves bûcherons venus, loin du foyer, gagner par un rude labeur le pain de leur famille. Le prêtre est toujours le bienvenu. parmi eux. Il se sent à l'aise au milieu de ces braves enfants qu'il connaît déjà — surtout s'il est un vieil habitué des chantiers. Il vient s'associer à leur vie pendant quelques heures, prier avec eux, les encourager et leur apporter cette force morale que notre sainte religion procure aux âmes de bonne volonté. Une veillée toute spéciale, grave, mais non sans gaieté, se passe dans ce campement solitaire et paisible. Après le repas commun, partagé avec plaisir par le visiteur aimé, on cause, on rit, on parle un peu de tout, on chante, on se joue quelques tours entre joyeux copains. Puis, c'est le recueillement d'une fervente prière. Et comme tous ont hâte d'entendre la parole de Dieu dont ils sont privés depuis si longtemps, le missionnaire y va toujours de son petit sermon. Le sermon des chantiers ! Il de-

vient, ce soir-là, une causerie familière dans laquelle l'orateur fera fi des belles phrases et des périodes harmonieuses. On est plus en famille dans cette solitude. La vérité se dit plus paternellement. Le but à atteindre, n'est-ce pas rappeler le bonheur de l'âme en paix avec Dieu et avec le prochain, la joie d'une conscience exempte de tout péché — en somme, offrir à tous l'occasion d'accroître ou de retrouver par une bonne confession l'union à Dieu par la grâce sanctifiante. Alors, le prêtre se retire dans le coin le plus discret du camp pour recevoir tour à tour ces bons chrétiens. Dans ce tête-à-tête du père spirituel avec son fils aimé — dans le secret le plus absolu, la confession est peut-être plus facile qu'au confessionnal. Tous les missionnaires en quittant ce petit banc caché d'où ils ont béni, encouragé, consolé, absous des âmes de frères, affirment y avoir éprouvé les plus pures consolations de leur vie sacerdotale.

Le lendemain, la présence du prêtre jette encore une note religieuse au milieu des bûcherons. Sur l'une des tables rustiques où ordinairement on entend le bruit des fourchettes et des assiettes, une belle nappe blanche est étendue. Le prêtre y dispose tout ce qui fait partie de l'autel portatif. Chacun s'empresse de faire un brin de toilette, et à l'heure fixée par le **foreman**, tous sont là pour assister au saint sacrifice de la messe que le prêtre commence sans retard, car la mission ne devra pas diminuer les heures de travail de ces hommes. Souvent, pendant la messe, des voix fort belles, retentissantes, entonnent les chants liturgiques qu'accompagne le bruit du vent soufflant dans les grands arbres. A l'Offertoire et à l'Elévation, des cantiques choisis se chantent en chœur: "Le voici l'Agneau si doux..." "A Jésus dans l'hostie..." Tous reçoivent la sainte communion. Après le déjeuner pris en commun, les hommes se dispersent pour leur travail aux alentours du camp, fiers d'être plus purs, plus chrétiens, plus attachés au devoir.

"Au revoir, père, comme nous aimerions vous garder plus longtemps, vous voir plus souvent parmi nous. Merci, père, revenez bientôt !" Et celui à qui est adressé un si gracieux au revoir, sent à la dernière poignée de mains s'imprégner en son âme une véritable nostalgie des chantiers dont il dira souvent : "Comme j'aimais les missions des chantiers. On y faisait tant de bien aux gars de chez nous".

Ces courses apostoliques dans les chantiers dont les Pères Eudistes ont gardé un si bon souvenir, ont été, hélas ! assombries par l'événement tragique du Lac des Quinze. Impossible de laisser dans l'oubli le drame qui entoure la mort de ce tout jeune missionnaire au cœur généreux, si plein de désirs ardents de faire du bien — beaucoup de bien. Le Père Augustin Tortelier est l'un de nos confrères qui a le mieux possédé la langue montagnaise. Les coureurs des grands bois l'aimaient beaucoup ; ils l'appelaient : "Le Père qui parle comme nous". Le Père Tortelier devait passer l'hiver de 1922 avec le Père Etienne Regnault. Ils étaient à eux deux chargés des missions groupées autour des postes principaux de Franquelin, Godbout et Shelter Bay. Or, un groupe important était installé pour la coupe du bois de pulpe à trente milles de la mer "au bout d'en haut du Lac des Quinze". Il y avait là 550 personnes, dont 121 enfants et 95 femmes : les éléments d'une véritable paroisse en pleine forêt.

Messieurs Bouchard et Rouleau, les patrons de ce chantier, ont commencé la construction d'une petite chapelle pour le prêtre que leurs employés et eux-mêmes réclament depuis longtemps. Un lac, le "Lac des Quinze Milles" forme un obstacle sérieux aux relations entre le village de Shelter Bay et ces campements de bûcherons. De novembre à la mi-janvier la glace n'est pas sûre et la navigation impossible. Aucune route n'est encore ouverte jusque là. Il est donc résolu que le Père Tortelier ira passer au moins deux mois parmi tout ce monde, le Père Regnault se

chargeant des missions ordinaires, éparpillées le long de la Côte sur une distance de 115 milles entre Franquelin et Shelter Bay.

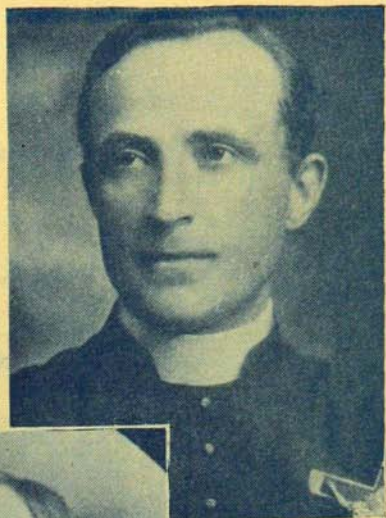
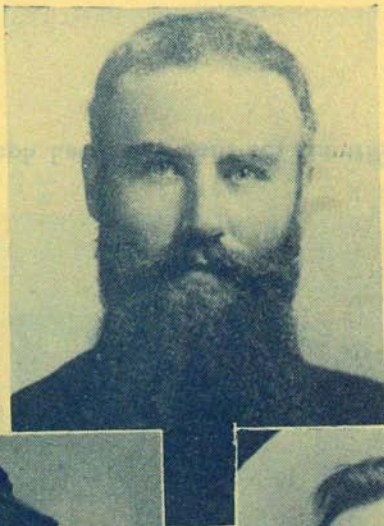
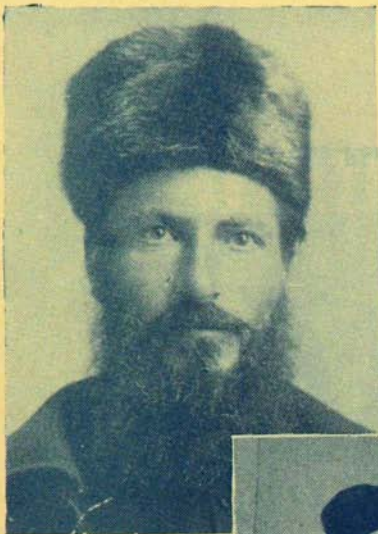
Le Père Tortelier eût-il, à son départ, comme un pressentiment d'une mort prochaine? Chose étrange, il brûle toutes ses lettres et on ne trouve dans les tiroirs de son bureau qu'un bref testament ainsi rédigé: "J'ai trop fait ma volonté pendant ma vie pour manifester quelque désir à ma mort. Je demande seulement à ceux qui m'ont connu de prier pour m'arracher le plus tôt possible des flammes du purgatoire. **Signé:** Augustin Tortelier, prêtre eudiste, missionnaire indigne". Devant cet acte d'humilité et de foi admirable, peu importent les quelques détails de sa mort. Notons cependant ces mots de lui, rapportés par le Père Regnault: "Je ne me laisserai pas noyer comme les Pères de Bersimis. — Si je me noie, ce seront mes guides qui me noieront".

C'est le dimanche. On part de Shelter Bay en traîneau vers les quatre heures de l'après-midi. On arrive à cinq heures au camp où l'on doit prendre la chaloupe "La Vitesse" une embarcation à coque légère! Le vent souffle en tempête. On tient conciliabule: Doit-on partir ce soir-là?

Le Père Tortelier s'opposait au départ. Le mécanicien Therrien, lui, avait reçu un télégramme de sa femme malade à Tadoussac. Il désirait partir sans retard pour ne pas manquer le bateau de la "Clarke Steamship" annoncé pour bientôt à Shelter Bay. Finalement, l'opinion du docteur Vézina, que des malades réclamaient aux campements de messieurs Bouchard et Rouleau, prévalut. Faisaient en outre partie du groupe: Georges Rousseau, des Escoumains, et son épouse Anne-Marie Lapointe; le forgeron Tremblay, de la Baie Saint-Paul; le jeune Maher, fils du grand **foreman** de Shelter Bay; monsieur Therriault, assistant-mesureur du bois; un autre mesureur du bois ainsi que monsieur Morin du Sacré-Cœur, dix en tout... Ils partent donc vers six heures, en



Le Père Joseph LeGresley dans ses chantiers des Outardes



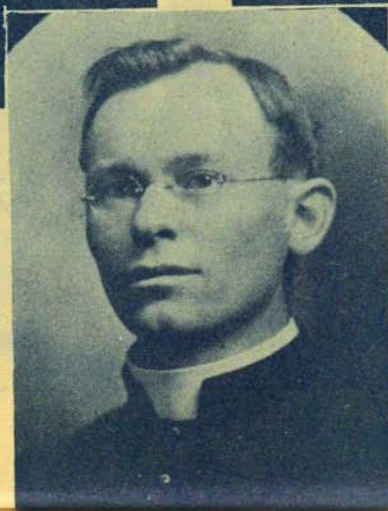
**Morts
tragiques:**

Rangée du haut:

R. P. Brézel

R. P. LeJollec

R. P. A. Tortelier



**Morts
tragiques:**

Rangée du bas:

R. P. Conan

R. P. Pétel



pleine nuit. Ils arrêtent au camp de Louis Bernier, le docteur Vézina voulant soigner quelques malades. Il est six heures et demie quand ils quittent ce camp. Une demi-heure plus tard, vers sept heures, les hommes du camp de Pit Gémus entendent des rires et des chants... puis, plus rien. Or, une chaloupe "La Sauvagesse" partie du même endroit que "La Vitesse" traînant un chaland chargé de boeufs frais pour les campements "du bout d'en haut du lac", touche cet endroit à minuit **tapant**. Albin Bouchard, à qui nous devons tous ces détails précis est le chef de l'entreprise. Il demande si l'on n'a pas vu "La Vitesse". Or, monsieur Isabelle, capitaine de "La Sauvagesse" lui ayant montré un morceau de glace pris dans "La Passe" des deux lacs (preuve qu'elle est déjà gelée), monsieur Bouchard a aussitôt le pressentiment d'un malheur: "La Vitesse", dans sa première rencontre avec la glace de "La Passe" a coulé !!!... Que sont devenus les dix passagers?... "Qu'on amène un canot", commande Albin Bouchard à l'un de ses employés! "Vite, allons voir ce qui est arrivé". Les deux se hâtent de faire des recherches, et ne voyant rien le long de la route, ils vont aux renseignements aux camps de Louis Bernier et de Pit Gémus... Rien... sinon le souvenir des chants entendus à six heures et demie.

Aucun doute possible! un drame affreux vient de rendre tristement célèbre "La Passe", nommée désormais "La Passe des Noyés". Albin Bouchard fait alors une entaille avec sa hache dans les arbres voisins et plante une perche dans la glace qui recouvre "La Passe" en vue des recherches du lendemain. On mit trois jours à retirer les corps de l'eau, qui avait là une profondeur de cinquante pieds. Donat Therrien était resté dans la chaloupe pour essayer de boucher avec des couvertures la voie d'eau longue d'au moins trois pieds et large de six pouces.

Quand, à Noël, on remonta la chaloupe à la surface, le corps de Therrien s'en sépara coulant au

fond de l'eau. Il fallut le repêcher: les couvertures adhéraient, tordues, à la chaloupe.

Inutile de dépeindre la consternation de tout le village à l'arrivée des corps à Shelter Bay et dans chacune des paroisses des noyés où la compagnie s'empressa de les faire transporter. Le corps du Père Tortelier repose au cimetière du Havre Saint-Pierre. Un très grand nombre de personnes qui avaient connu les vertus de ce missionnaire réclamèrent, comme de précieuses reliques des lambeaux de sa soutane. Le Père Tortelier est l'un des plus puissants protecteurs, au Paradis, de nos œuvres labradoriennes !...



CHAPITRE X

LE PROGRÈS

Navigation et commerce. -- Humbles débuts.

Les frères Holliday. -- Les naufrages.

La Compagnie Clarke Steamship.

*L'*ARRIVÉE du bateau a toujours été le grand événement dans les villages labradoriens. Bien longtemps encore ce seront à cette occasion les mêmes rassemblements, la même joie exubérante des rencontres, le même empressement autour des caisses et des ballots de marchandises qu'on retire de ses cales. N'est-il pas le seul à nous amener les aliments nécessaires à l'esprit et au corps ?

On a vu que les goélettes des chasseurs de loup-marins de Pointe-aux-Esquimaux et de Natashquan se rendaient à Québec et ravitaillaient une grande partie de la Côte Nord. Narcisse Blais fut le premier à faire connaissance avec le Golfe jusqu'à Blanc-Sablon. Tout jeune encore, au printemps de 1866, Narcisse quitte son village de Berthier avec quelques compagnons à bord d'une goélette partie à destination des lointains parages de Blanc-Sablon. Cette goélette est chargée de marchandises qu'elle doit échanger pour du saumon et du hareng salés, surtout pour les peaux et l'huile de loup-marin, déjà réputées à Québec.

Il y a à cette époque un poste de pêche au loup-marin à Brador Bay dirigé par la famille Jones. La famille Robertson en possède un autre à la Tatière. Au Vieux Fort les frères Gallichon et à

Tête-à-la-Beleine la famille Monger sont propriétaires de pêches semblables. Ces pêcheurs sont considérés comme les rois du pays.

Narcisse Blais se met au service de messieurs Robertson et reçoit un assez bon salaire. Or, au printemps de 1948, le bateau qui devait transporter les peaux et l'huile de loup-marin, fait naufrage... Le jeune Blais, alors âgé de 18 ans, s'associe avec trois compagnons. Embarqués dans une petite chaloupe, ils quittent la Tabatière et se rendent à la Pointe-aux-Esquimaux à quatre cents milles à l'ouest, tantôt à la voile, tantôt à la rame ! De la Pointe-aux-Esquimaux à Québec, le trajet se fera à la voile dans une chaloupe un peu plus spacieuse. Une randonnée à la voile et à la rame sur une distance de plus de sept cents milles le long de rives sauvages dont ils examinent avec le plus grand soin les points dangereux comme les havres sûrs, n'est-ce pas un noviciat préparatoire à l'appel de la mer, à la vocation de marin.

L'ambition de ces hardis navigateurs n'est pas banale. Ils veulent tout simplement acheter une goélette, la remplir des marchandises qu'ils savent si utiles dans la région de Blanc-Sablon pour les troquer contre des richesses ignorées des citadins. Projet trop audacieux à première vue, irréalisable ! Ces jeunes intrépides n'hésitent pas. Ils cherchent, trouvent et achètent à de bonnes conditions la goélette rêvée et ils entreprennent le long et périlleux voyage. Quelques années plus tard, Narcisse Blais devient propriétaire de cette géolette. Il en acquiert deux autres dans la suite.

En 1896, Narcisse Blais céda ce commerce à son fils Joseph qui le continua jusqu'en 1921, année néfaste, puisqu'alors le capitaine Jos. Blais perdit son dernier voilier à Brador Bay. Messieurs Blais, dont le nom est si honorablement porté encore par le commerçant bien connu, Louis-T. Blais de Québec, ont rendu à la population établie de Natashquan à Blanc-

Sablon, les services les plus signalés. Il faut citer aussi le nom d'Alfred Mercier. Après avoir navigué pendant vingt ans dans ces mêmes eaux, celui-ci mourut dans un naufrage au havre de Natashquan.

Cependant, après l'arrivée d'Acadiens et de Canadiens de plus en plus nombreux, à Natashquan, à la Pointe-aux-Esquimaux et aux postes situés à l'ouest, la navigation par bateau à vapeur s'impose. Certes, elle va se heurter longtemps à mille difficultés insoupçonnées ! Il y a dans ce golfe immense tant de rochers cachés ici et là, tant de récifs qui se prolongent au large, tant de passes trop étroites, tant d'îles à éviter ou à contourner contre vents et mers en furie ! Il n'importe ! Le pays compte en grand nombre des hommes qui ne craignent pas le risque — des marins sans peur !

En 1885, la Compagnie Holliday et Fraser lance le "Otter". Ce vapeur voyage pendant treize ans. Le 18 novembre 1898, il fait naufrage sur l'Île Blanche, en haut de Rivière-du-Loup. Il est remplacé par le "St Olaf" qui appartient aux frères Holliday, James, Willie et Malcolm. Or, le 21 novembre 1901, le capitaine Lemaître est surpris par une tempête au large de Sheldrake vers 5 heures. Pendant une nuit obscure le "St Olaf" est jeté sur l'Île de la Boule en rentrant dans Sept-Îles. Le 24 seulement, monsieur Ross peut envoyer Dan Smith, Clovis Vigneault, Alfred Vallée et Jos. Gamache petit-fils du sorcier d'Anticosti vers le lieu du sinistre. Tous les membres de l'équipage ont péri ainsi que deux passagers. Un corps, celui de Marie Pagé, de Rivière-au-Tonnerre, apparaît sur une petite grève en face de l'endroit où a eu lieu le naufrage et le vapeur n'a laissé comme souvenir de sa perte totale que la chambre de veille. L'horloge suspendue au mur marque 12h.30, l'heure précise du désastre.

En 1903, autre naufrage dont on lit le récit dans "L'Echo du Labrador" sous le titre: "Un navire en détresse".

"Le 9 octobre 1903, une rumeur étrange se répand de grand matin dans **notre place** de Pentecôte. Le "St-Laurent" est échoué à la Pointe-aux-Anglais. On questionne, on s'enquiert, on regarde. En effet à l'extrême pointe qui s'avance à 9 milles de Pentecôte, en remontant le fleuve, on aperçoit le bâtiment engagé sur la batture d'énormes roches déjà tristement célèbres sur lesquelles le flot de la mer cherche à le broyer. Le "St-Laurent" fait le service de la poste sur notre côte. Parti de la rivière Pentecôte la veille à 11 heures du soir, c'est sur un télégramme venu de la Pointe-aux-Anglais que le capitaine dirige son vaisseau vers cet endroit, où il n'avait pas coutume d'arrêter. Il veut faciliter à deux pêcheurs l'embarquement de six barils de morue et s'approche aussi près que possible du rivage. Alors le vaisseau donne sur la pointe du rocher, brisant son gouvernail et trois palettes de son hélice. Il reste échoué. Quinze pieds plus au large et l'écueil eut été évité. Les passagers sont très nombreux. On compte parmi eux le Père Brézel qui retourne à Manicouagan, la retraite à laquelle il se rendait à la Pointe-aux-Esquimaux ayant été supprimée. Ils ont été accueillis dans les maisons de la localité et y ont reçu l'hospitalité la plus bienveillante en attendant l'arrivée du steamer "Aberdeen". Mais la cargaison du "St-Laurent" qui se compose d'environ six cents barils de morue, se trouve presque complètement perdue, au grand détriment des pêcheurs du bas du Golfe, lesquels se voient en outre menacés de la plus grande misère pendant la dure saison".

En 1910, une mauvaise nouvelle se répand comme une traînée de poudre. Dans la nuit du 10 juillet, "L'Aranmore" et "Le Wolfe" entrent en collision en face de la Malbaie. "Le Wolfe" coule à pic et disparaît peu à peu. Les passagers, dont quelques-uns se jettent à l'eau, sont tous rescapés, mais "Le Wolfe" est une perte totale pour la Compagnie Holliday.

Si, à partir de cette date, les naufrages ont été

plus rares, il faut néanmoins en signaler de temps à autre. Celui du "Guide" eut lieu le 15 octobre 1926, au large de la Pointe-des-Monts. La veille, le capitaine Jos.-Mathias Caron, le mécanicien Jean-Marie Guénard et Joseph Laflamme, ingénieur civil, grand ami des missionnaires et frère de Mgr Eugène Laflamme, curé de la cathédrale de Québec, passent la soirée au presbytère de la Rivière-au-Tonnerre. Ils demandent au missionnaire son concours pour l'exécution d'un projet local : l'installation d'une usine pour la fabrication d'engrais chimiques avec les déchets de poisson. Le lendemain "Le Guide" part pour les Sept-Iles. Vers 9 heures du soir, par une mer houleuse, il penche et coule. Cinq hommes jetés à la mer par le mouvement du bateau restent agrippés à une épave jusqu'à 5 heures du matin et sont recueillis par une barge de pulpe venant de Matane. Parmi les morts se trouvaient, hélas ! l'ingénieur Laflamme et le capitaine Caron.

Autre journée fatidique dans l'histoire de la navigation sur la Côte Nord.

Le 12 août 1933, le "North Shore" dut au cours de l'après-midi diminuer son allure. La brume couvrait le fleuve. Il était environ 4 heures quand une légère secousse fut ressentie à bord; on venait de toucher le fond. On était échoué sur les rochers des Ilets-à-Caribou. Cet accident eut un certain retentissement. Le Délégué Apostolique, Mgr Andrea Casulo était parmi les passagers.

Rappelons une autre date pénible, le 30 octobre 1934. On apprend dans la journée que la goélette Saint-Pierraise de contrebande a fait côte aux environs de Pigou. Le capitaine a disparu. Les rescapés, quatre Saint-Pierrais, ont longé la côte à l'aventure, et se sont rendus, plus morts que vifs, chez Peter Wright où ils ont reçu, juste à temps, les soins les plus empressés. Ce même jour, on est sans nouvelles du "Saint Roi David", capitaine Albanie Brie. Le dimanche, 28 octobre, il a quitté l'Île-aux-Oeufs à des-

tinuation des Sept-Iles. Mais la ligne télégraphique est mauvaise... rien de précis. Le lendemain, des sacs de choux, adressés au Havre Saint-Pierre, sont trouvés à Moisie; un baril de gazoline s'est échoué sur la grève des Sept-Iles; des débris, de couleur grise, sont aperçus le long du rivage!... Encore un naufrage sur la Côte Nord... six pertes de vie!

Quelque temps après, en novembre, une très touchante cérémonie présidée par le colonel Stanton eut lieu, à bord du Nord Voyageur, à l'endroit du sinistre. Le capitaine William Tremblay tint à réciter lui-même une prière devant tout l'équipage ému et recueilli pour l'âme des disparus. Puis, une couronne de fleurs fut jetée à l'eau! Belle marque de reconnaissance pour le brave capitaine Brie, si actif et si prompt à rendre service à tous... Ces faits montrent à nu les difficultés auxquelles se heurte toute entreprise de navigation sur la Côte Nord.

Après la perte du "Wolfe", c'est dans le domaine de la navigation une véritable crise qui ne fait que s'accroître pendant la guerre de 1914 et les deux années suivantes. On ne peut plus compter alors que sur "Le Guide" conduit par le célèbre capitaine Bernier, l'explorateur du Pôle Nord; sur le minuscule "Labrador", ou sur le "Savoy", capitaine J.-B. Bélanger. Ce dernier vapeur appartient à Monsieur Menier. Il dessert Anticosti et transporte les passagers et les malles de la Côte Nord. Des souvenirs typiques sont restés dans l'esprit des voyageurs de ce temps-là. Le capitaine Bernier ne peut offrir que huit lits à ses hôtes... et la saucisse forme le menu principal des repas. Cet illustre marin doit connaître sa Côte, certes... Un jour, sur la table de sa cabine, il montre l'endroit où l'on se trouve à cette minute. "A droite, dit-il aux deux missionnaires qui suivent ses indications sur la carte, voici l'Île Sainte-Geneviève. A notre gauche, s'étend un long récif qu'un capitaine ne peut ignorer. Nous sommes entre l'île et le récif, dans la bonne passe". A ce moment même, le "Gui-

de" touche fond ! "Tiens ! celui-là ne m'était pas connu, clama le capitaine" en lâchant un juron . . . Pas toujours commode ce vieux loup de mer ! A un jeune matelot qu'il aperçoit sortant des cabinets installés sur le pont il disait, un jour : "Eh ! garçon, est-ce ici que tu devrais être à cette heure ?"

Le "Labrador" accommodait un plus grand nombre de personnes: Dix cabines, une vingtaine de lits ! Comme, avec raison, on tient à faire honneur aux dames, souvent il ne reste plus rien pour les hommes. Un soir, au large de Godbout, le "Labrador" passe. La mer est agitée, il tangué. Au salon, les hommes, nombreux, veillent. Pris de pitié pour un missionnaire — leur compagnon de voyage — dont les paupières se ferment, ses amis le forcent pour ainsi dire à s'étendre dans le lit inférieur d'une cabine entr'ouverte. A son réveil, on lui apprend qu'une vénérable passagère reposait sur le lit supérieur. A bord l'on s'amusa bien de ce petit fait.

Sur le "Savoy", les choses ne vont guère mieux. Le bateau est trop souvent envahi outre mesure, surtout à la fermeture des chantiers. On y dort dans la salle à manger, dans les corridors, sur les banquettes et les tables, au risque d'emporter, par suite de cette promiscuité forcée, de grouillants parasites.

Témoins attristés des naufrages dont les récits sont souvent répétés à tous les échos du Labrador et d'une pénible situation générale qui les atteint autant que leurs fidèles, les missionnaires eudistes font de grands et persévérants efforts pour y remédier. Par des démarches incessantes, ils agissent d'abord auprès d'un homme public à qui la Côte Nord doit une vive reconnaissance. Le député Girard, de Chicoutimi, a visité la région à plusieurs reprises; il en comprend tous les besoins, il répond à toutes les demandes. Il fait si bien, il se démène avec tant de bonne volonté, que les lumières d'alignement, les bouées et les phares, placés aux bons endroits, se multiplient, que des sirènes se font entendre dans les brouillards si fréquents.

Après le député Girard, l'honorable Pierre Casgrain reçoit avec bienveillance les mêmes missionnaires, rue Saint-François-Xavier, à Montréal. Les mêmes causes et d'autres encore, nées au gré des circonstances, sont plaidées à ce bureau. Tous les problèmes de la Côte Nord y sont passés en revue. Tous les arguments favorables au service au moins bi-mensuel d'un vapeur, de Québec à Blanc-Sablon, et à la navigation d'hiver, de la Malbaie à Havre Saint-Pierre, sont ainsi émis, rappelés, ressassés de vive voix et par écrit. Des instances sont faites aussi par les missionnaires en faveur de plus petites barques qui porteront la malle aux postes où les bateaux ne font pas escale. Trois sections principales ont profité de ces pourparlers: Rivière-au-Tonnerre — Ile d'Anticosti; Havre Saint-Pierre — Natashquan; Natashquan — Blanc-Sablon.

N'y a-t-il pas lieu, de bénir la Providence d'une entrevue qui eut lieu à Ottawa en 1920, entre Sir George Foster, ministre fédéral du Commerce et Desmond Clarke? Le ministre fait venir Desmond à son bureau et lui demande d'organiser une compagnie maritime pour desservir la Gaspésie et la Côte Nord. Grave question qui exige une étude sérieuse. La navigation n'est pas facile sur la Côte Nord, on l'a vu; les distances y sont énormes. Les bateaux, au retour vers Québec viennent à vide, souvent. Devant les hésitations de son interlocuteur, le ministre promet l'aide de son département, et comme la Province de Québec est intéressée à l'affaire, il est prêt à inviter le gouvernement provincial à coopérer avec lui. Il ajoute qu'il considère l'entreprise comme indispensable et comme très bienfaisante. Il s'agit, en effet, de venir en aide à une population presque isolée de la Province et de garder un contact constant avec une région trop peu connue encore. Desmond Clarke est le fils de William Clarke. Il a trois frères: Frank, Walter et Wilfrid. Tous les quatre appartiennent à Clarke City. Frank est gérant de l'usine, Walter est son assistant, Desmond dirige les ventes; Wilfrid

se prépare à faire les achats. Ils ne sont pas parvenus sans effort à ces postes de commande. Les gens de la Côte se rappellent les avoir vus jeunes encore, mêlés aux hommes de chantier, à leurs travaux, à leurs peines, comme pour les mieux comprendre, dans les limites forestières du lac et de la rivière Manitou. Ils ont été les témoins de leurs études et de leur initiation à la marche d'une industrie très compliquée. Pour se rendre de Clarke City au collège et du collège à Clarke City, on ne pense alors qu'aux voyages en bateau.

Les quatre frères ont donc acquis, sur les lieux et dans leurs voyages, une connaissance suffisante de la Côte pour en savoir tous les besoins. Jeunes, entreprenants, désireux de faire œuvre utile, ils fondent la Compagnie Clarke Steamship; immédiatement, Desmond se rend en Angleterre, s'y procure deux bateaux; un troisième est acheté au Canada. En quelques années, le pavillon de la nouvelle compagnie flottera sur toutes les eaux du Saint-Laurent et les quatre barres blanches tracées sur la cheminée de ses bateaux témoigneront que quatre frères continuent sans trêve leur œuvre bienfaisante. On les verra à Gaspé, aux Îles-de-la-Madeleine, à Terre-Neuve, aux Bermudes, aux Antilles, en Amérique du Sud, à Georgetown, dans la Guyane Britannique, à la Jamaïque, à la Havane et à Nasseau. Des bateaux de belle apparence, le "New Northland", le "North Star" amènent des touristes, qui s'intéressent aux travaux d'arts domestiques de nos dames fermières, et contribuent à porter au loin le bon renom d'une population aimable, polie, fidèle à ses traditions chrétiennes.

Ainsi le commerce du Canada et de la Province s'étend au loin, les richesses du pays et les beautés de son fleuve géant sont mieux connues et souvent visitées.

Le service de la Côte Nord se développe peu à peu. La navigation d'hiver est entreprise de la Malbaie

à Havre Saint-Pierre et n'est plus interrompue désormais. Enfin le coin le plus reculé, Blanc-Sablon, est relié à Québec par le "LaBrador" d'abord, avec le capitaine Brie, par le "Sable", capitaine Antoine Fournier, par le "Gaspésia", capitaine G. Garon. Deux fois par mois les pauvres isolés de ce district verront aussi, avec quel bonheur, le bateau porteur de nouvelles et de marchandises.

Aujourd'hui, n'est-il pas intéressant pour la partie comprise entre Baie Comeau et les Sept-Iles, de voir, chaque jour, de coquets et solides vapeurs, tout blancs, le "Rimouski", le "Jean Brillant", le "Mata-ne" sillonner les eaux du fleuve, d'une rive à l'autre, et donner l'illusion d'une soudure presque complète entre les deux rives ?

On peut lire dans "L'Action Catholique" du 20 août 1946: "Dans la métamorphose d'une corvette de guerre, la Compagnie Clarke Steamship vient de trouver une merveilleuse formule pour donner un service hebdomadaire entre Montréal et les divers points de la Côte Nord du Saint-Laurent, de Montréal à Natashquan", sur un parcours de six cent quarante et un milles.

Politiciens et industriels, gens d'affaires ou membres du clergé, que Desmond Clarke vient de gratifier d'une belle croisière, connaîtront mieux désormais cette région. Ils sont convaincus qu'en la rapprochant ainsi d'une semaine de Québec et de Montréal, la Compagnie Clarke Steamship va favoriser considérablement le développement de cette partie de la Province sous tous les rapports. Ce bateau, en effet, fournit l'accommodation nécessaire à cinquante voyageurs de première classe et à trente de seconde. Il jauge 700 tonnes et file quinze nœuds à l'heure. Le "North Shore" fut béni à Baie Comeau, le 15 août 1946, par Son Excellence Mgr N.-A. LaBrie, évêque du Golfe Saint-Laurent, en présence d'un grand nombre d'invités et de citoyens de Baie Comeau

L'inauguration de la corvette "North Shore", assurant des randonnées plus longues et plus rapides, va faire profiter la Côte Nord du progrès qui va toujours de l'avant. Tout cela s'accomplit, sans bruit, avec méthode, avec un succès en rapport avec les lieux et les circonstances.

Un grand bien général en résulte. Plus une compagnie de navigation augmente le nombre de ses bateaux, plus elle multiplie aussi alors des sources d'occupations variées pour un très grand nombre de nos Canadiens. Combien en effet de Canadiens-Français se sont livrés à un métier favori, se sont instruits, ont obtenu des postes de mécaniciens, d'ingénieurs, etc. Le capitaine Louis Cormier, de Havre Saint-Pierre, ses trois frères et nombre d'autres ne se sont-ils pas formés à cette école de marine pratique dans le Golfe Saint-Laurent ?

Les missionnaires, les pêcheurs, les malades, ont bénéficiés de ce progrès en maintes circonstances. Des projets longtemps mûris, lancés et poursuivis par les missionnaires auprès de l'honorable Casgrain, et de son successeur Monsieur Frédérick Dorion finissent par se réaliser. Des chambres de froid ayant été installées à bord des navires, on a construit des entrepôts frigorifiques dans les centres de pêche. Et les amateurs de la ligne dormante ou du filet reçoivent, pour le saumon, le flétan, les filets de morue livrés à l'état frais à Montréal et à Québec, des prix plus élevés.

Des ententes sont conclues entre Wilfrid Clarke et les missionnaires pour certaines expéditions. Le capelan séché qui, malgré l'épreuve qu'il impose aux odorats délicats, obtient un véritable prix de faveur pour son transport à Québec: vingt-cinq sous par cent livres.

Certes, il restera toujours pour les voyages au Labrador, assez d'ennuis occasionnés par la guerre, la température, la distance. Du moins, des efforts

constants sont faits en vue du bien général. Un demi-tarif est accordé aux malades en route pour l'hôpital de Havre Saint-Pierre. Les missionnaires ne sont jamais obligés de bourse délier. Un missionnaire raconte qu'il a fait **moult** voyages, à Québec, aller et retour, pour deux ou trois dollars. Les pourboires aux serveurs, rien de plus... "Grosse somme, avouait-il, tout à fait conforme à mes moyens !"

On n'oubliera jamais le bon esprit, la franche camaraderie, la belle humeur qui ont toujours régné à bord de nos bateaux de la Côte Nord. Tous les voyageurs s'y sentent à l'aise, chez eux. Les capitaines, bien qu'exposés aux sautes d'humeur bien naturelles à des hommes toujours aux prises avec les contretemps de la navigation, avec le brouillard et les tempêtes, se font aimer de tous. Qui, sur la Côte Nord, n'a pas, avec plaisir, serré la main du commandant Jos. Boucher, à bord du "Labrador", du premier "North Shore", du "North Star"? Qui n'a pas admiré l'empressement d'Albini Brie, capitaine du "Labrador" et du "North Shore"? Qui n'a pas apprécié la bonté du capitaine J. Caron, actuellement à bord du "North Coaster"?

Le capitaine Antoine Fournier et son "Sable I" ont joui d'une popularité bien méritée. Antoine Fournier, c'est l'ami absent que tous sont heureux de retrouver, c'est l'aimable commissionnaire qui rend service à tous. Quand le "Sable" est affecté à la région du Bas Golfe, c'est un plaisir de voir, à son arrivée dans chaque village, toute la population se grouper sur le pont, s'introduire dans le salon, chercher le capitaine Fournier. Tous, vieux et jeunes l'entourent, le saluent, le questionnent. Et le bon capitaine sourit, répond, lance quelques boutades, s'informe de la santé de chacun, de la pêche, etc...

La Compagnie Clarke a eu soin de faciliter l'exercice du culte sur tous ses bateaux. La petite chapelle est là, toute prête quand le prêtre de passage la requiert pour la célébration de la sainte messe. Et

c'est une grande consolation pour tous de voir célébrer sur les flots l'auguste sacrifice de nos autels. Il faudrait nommer aussi cette pléiade de jeunes capitaines et officiers de tout grade qui maintiennent actuellement à bord des bateaux qui circulent de plus en plus nombreux dans le Golfe, cet esprit de charité et de dévouement inspiré par le Christ, esprit qui porte les hommes à s'entr'aider, à s'aimer, à faire le bonheur les uns des autres, selon les recommandations si pressantes du Divin Maître.

L'auteur de ces notes a trouvé, par hasard, à Baie Trinité, un document relatif à la navigation, témoignage touchant d'une grande dévotion à Sainte Anne. Il faut qu'il reste dans ces mémoires pour l'édification des navigateurs de l'avenir. En voici le texte original:

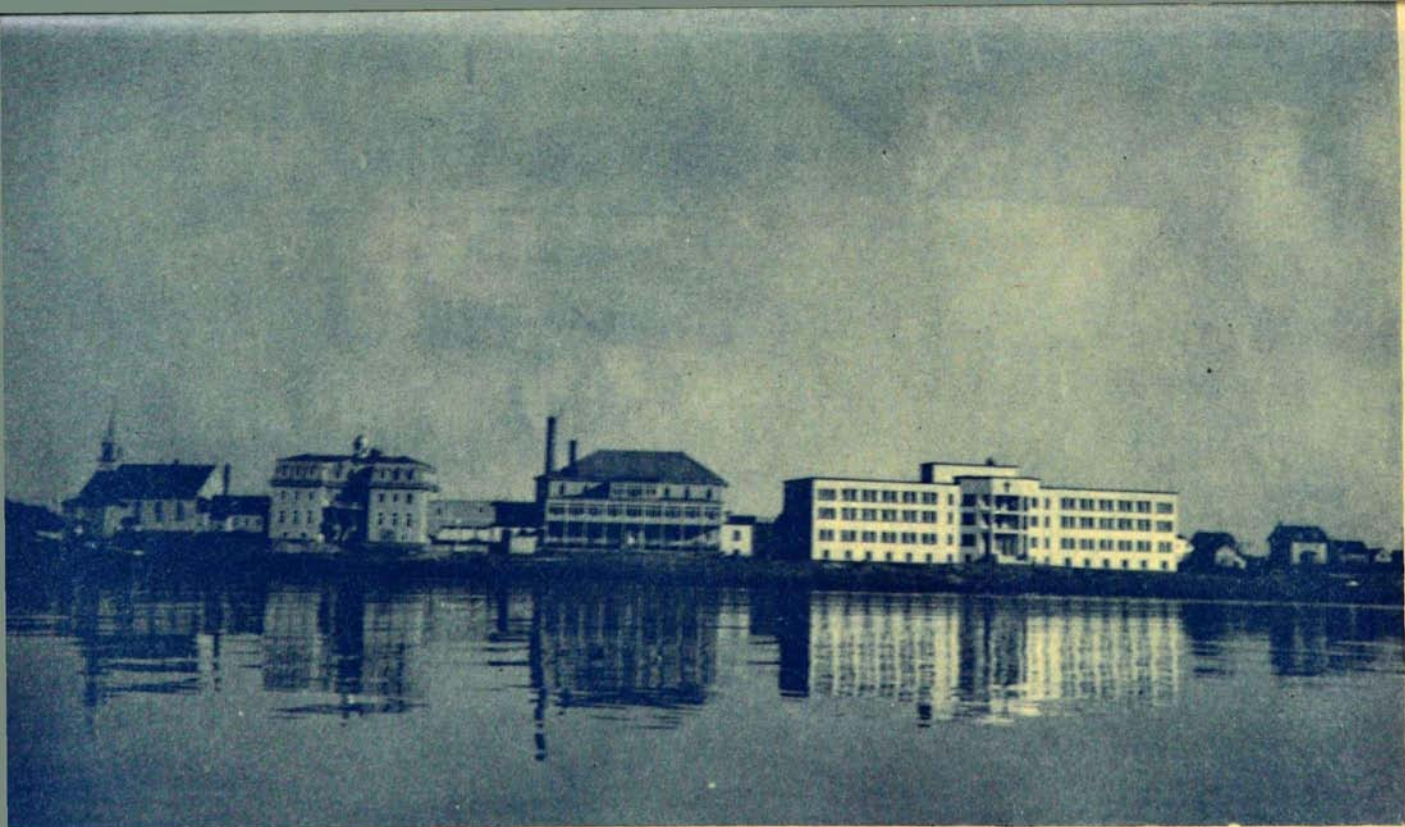
"Nous étions neuf hommes de la Côte Nord à bord de la goélette Trépanier: Olivier Chouinard et ses huit compagnons, Esdras Langlois, Louis Langlois, Frank Misson, Amable Labrie, Gustave Poulin, Joseph Poulin, Octave Collin, Pierre Chicoine. Dans la nuit du 9 novembre 1906 une violente tempête s'élève soudain. En moins de quelques minutes, il nous est impossible de gouverner notre vaisseau. Il échoue sur la grève, à la pointe Paradis, à l'ouest de la Rivière Manicouagan. Le matin, la goélette penche sur le côté, et il ne faut pas songer à embarquer dans la chaloupe de sauvetage. Notre position devient désespérée dans cette mer en furie. Le capitaine Trépanier est un homme de foi, très énergique. Il retire spontanément de sa poche une petite statue de la bonne sainte Anne. Avec un compagnon, il va l'attacher au hauban de la misaine. Tous alors nous nous agenouillons, suppliant la bonne sainte Anne de nous conserver la vie, d'avoir pitié de nos femmes et de nos enfants. Nous promettons de faire chanter plusieurs grand'messes en son honneur. Ensuite, nous nous mettons au travail afin de donner un peu d'équilibre à notre vaisseau. Il se relève et prend le large. Mais la mer monte, le vent devient glacial, les

vagues s'abattent sur notre goélette, menaçant de l'engloutir. Nous avons à bord une quantité considérable de presses de foin. A la nuit tombante, nous nous croyions perdus. Après avoir recommandé notre âme à Dieu, renouvelé nos promesses à Sainte Anne, le regard tourné vers la statuette que les ténèbres de la nuit nous empêchent de distinguer, mille fois nous répétons les invocations ferventes: "O bonne sainte Anne, ayez pitié de nous, ayez pitié de nos familles.

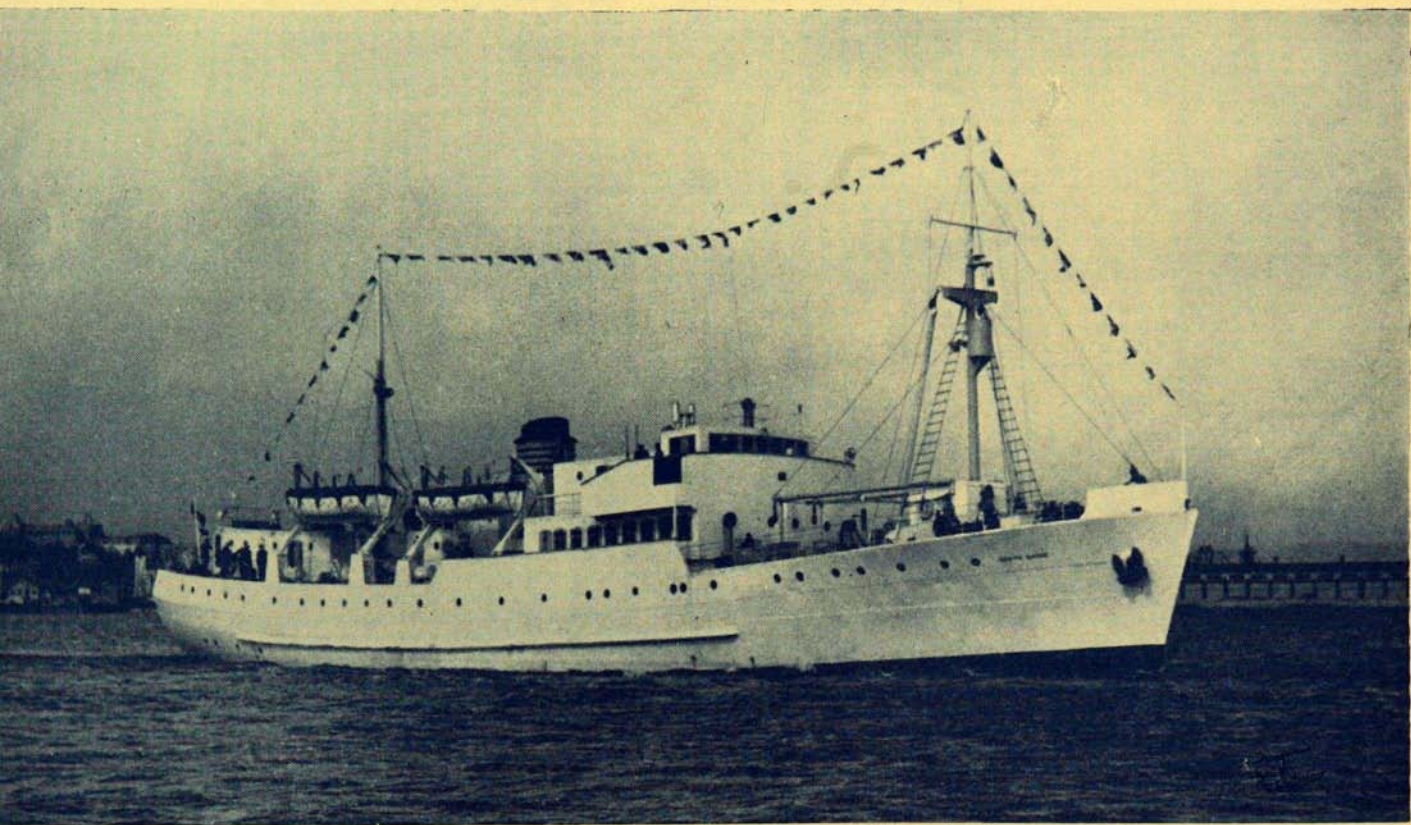
Vers le milieu de la nuit, le vent s'étant apaisé, la mer devient presque calme. Nos cœurs sont à la joie, à la confiance, à la reconnaissance envers la Sainte qui vient de nous protéger d'une si frappante façon. A la pointe du jour, en effet, la brise souffle de l'ouest et en moins de vingt-quatre heures, nous sommes au port, aux quais de la Pentecôte".

Inutile d'ajouter que les neuf marins de la goélette Trépanier ont vivement remercié, dans la petite chapelle élevée sur le rocher de la Pentecôte, leur Sainte bienfaitrice de leur avoir conservé la vie, alors que tant de marins ont été victimes de la tempête dans les eaux du Saint-Laurent, dans cette nuit du 9 novembre 1906.





Havre Saint-Pierre . . . église, couvent, hôpital



Le North Shore 1947

CHAPITRE XI

LE PROGRÈS

La santé. -- Les dispensaires. L'Hôpital Saint-Jean-Eudes.

EN prenant possession des endroits choisis pour y bâtir leurs demeures, sur le littoral de la Côte Nord, les pionniers ne songeaient guère à leur santé.

Etait-on malade à cette époque ?

Et les remèdes, préparés sur le poêle de la cuisine par les dames ou les demoiselles avec la bonne eau de la fontaine et les herbes médicinales de la forêt, n'avaient-ils pas jusqu'ici donné entière satisfaction ?

On se fiait à la Providence qui n'abandonne jamais les siens.

Cependant à mesure que les groupes grandirent, les maladies épidémiques survenues un peu partout, réveillèrent les plus endormis.

Et les missionnaires ? . . . La plume la plus experte pourrait difficilement décrire les souffrances physiques et morales, morales surtout, endurées par eux. Deux dates, deux faits sont restés gravés dans toutes les mémoires: 1904, l'année de la diphtérie; 1918, celle de l'influenza ou grippe espagnole. Dans l'"Echo du Labrador" de novembre 1904, on trouve un article suggestif intitulé: "Heures d'angoisse" !

"L'une de nos missions vient d'être visitée par la maladie du croup !"

Au premier appel, le missionnaire se rend près des

familles éplorées qui réclament son secours. La saison est avancée, la neige recouvre la terre, la glace commence à s'étendre sur la rivière et en occupe les bords. Il sera souvent difficile de s'y frayer une voie avec la frêle coque d'un petit canot ! Il faut alors prendre ses précautions . . . Cette surface luisante, encore inaffermie, cache parfois des abîmes profonds. En outre, des glaçons sans nombre poussés par la marée échouent sur la grève interminable et rendent la marche particulièrement pénible. Mais qu'est-ce donc que ces inconvénients comparés à la tristesse qui s'empare de vous, quand, les vingt milles de cette route parcourus, vous constatez que le fléau a déjà établi son siège dans toutes les maisons ?

Vous entrez dans l'une d'elles, la première rencontrée. Le père et la mère sont là en pleurs ! Votre arrivée les réjouit. Ils comptent tant sur vous pour sauver le petit être dont la douleur les affole. A genoux, ils vous supplient, avec une instance touchante, de le délivrer du mal qui l'étrangle et l'étouffe déjà. Et vous, vous déplorez votre impuissance devant un mal dont vous connaissez l'impitoyable rigueur. Du moins, si un médecin pouvait être appelé ! Hélas ! le plus rapproché est à soixante milles ! Ces moments d'angoisse qui se renouvellent jour et nuit pendant trois semaines, ne s'oublient pas !

Et cependant, ils sont bien légers, si on les compare aux souffrances occasionnées par la grippe espagnole de 1918.

Soudain, une maladie se déclare dans une maison . . . un mal nouveau qui prend par surprise ! Il passe comme un fléau, cherchant et trouvant une ou plusieurs victimes dans chaque maison. Il s'attaque à tous les âges et se présente sous les aspects les plus divers. Pour un malade, c'est l'angine couenneuse; chez un autre, la fièvre typhoïde; ailleurs, une pleurésie ou la méningite.

Et voilà que tout à coup, quelques jours seulement après sa première apparition, ce mal pénètre au prin-

cipal village comme parmi les groupes voisins, dans la plupart des foyers. Tous les jours on conduit le corps d'un défunt à l'église et au cimetière. Une tristesse morne, silencieuse, enveloppe la contrée. On parle à voix basse des nouveaux décès. La cloche se tait pour ne pas aggraver le deuil de tous.

Heureusement, une grande charité se manifeste et ceux que la maladie n'a pas atteints s'empressent auprès de leurs parents ou amis souffrants. Mais comme ils deviennent de moins en moins nombreux, on a parfois peine à trouver des personnes pour préparer les repas, donner les remèdes, ensevelir les morts et les accompagner jusqu'à leur dernière demeure.

Le missionnaire alors se multiplie. Il se donne à tous, essaie d'atténuer un peu par ses pauvres moyens le malheur de ses paroissiens. Il distribue des petites doses de quinine et donne les conseils qu'il croit les plus opportuns.

Seul, sans médecin, pour secourir une population de huit à douze cents âmes éparpillées, en certaines missions sur une distance de plus de quarante milles, il est continuellement sur la route. Il court d'une maison à l'autre, consolant, confessant les malades, leur portant le Saint Viatique et les dernières prières de l'Eglise.

L'un d'eux écrit au lendemain de cette pénible épreuve: "J'ai dû voyager seul, la nuit, en plein bois, trois fois sur une distance de dix milles, un fanal à la main et de grosses bottes aux pieds à cause de l'eau. Quand une barge à gasoline me ramenait d'un village de l'ouest, une autre m'attendait pour la bourgade de l'est. Malgré cela, dans une mission située à vingt milles de ma résidence, où il m'a été impossible de me rendre à cause de la mauvaise température et de la marche foudroyante de la maladie, neuf paroissiens sont morts sans sacrements. Grâce à Dieu, j'ai pu administrer les trente autres à temps".

Le Père LeStrat, curé de Havre Saint-Pierre, a bien voulu offrir aux lecteurs du "Cométique à l'Avion" un souvenir de la triste année 1918.

"Un soir d'automne, à la tombée de la nuit, je revenais de Magpie où sévissait la grippe espagnole, aussi maligne dans cette mission qu'à la Rivière Saint-Jean où je résidais. Le travail de la mission, les visites aux nombreux malades, les enterrements, le voyage, m'avaient fatigué. Harassé, je sens le besoin de prendre quelque nourriture et de me reposer. Or, à l'entrée du village, on m'arrête au passage pour m'apprendre qu'un jeune homme est mort depuis deux jours. Sa pauvre mère est seule, malade elle-même, et personne ne s'est présenté pour ensevelir son cher défunt. Demain la corruption aura peut-être commencé son œuvre !... N'écoutant que l'appel de la charité chrétienne, je pars aussitôt. Je finis par rassurer un homme de l'endroit et le décider à m'accompagner à la maison mortuaire. "Venez, lui dis-je, je me chargerai de presque toute la besogne, et vous ne courrez aucun danger". Les voisins ont préparé un cercueil, mais par crainte de la contagion personne n'a osé pénétrer dans cette maison. Nous y entrons et déposons le cercueil à l'intérieur, près de la porte. Spectacle lamentable, déchirant !... La pauvre mère est affaisée sur un fauteuil pleurant la mort de son fils et son abandon ! Je lui adresse mes meilleures sympathies et les paroles les plus confortantes que m'inspire une pitié bien profonde. Tout au fond de l'unique pièce de cette demeure gît sur un grabat en désordre le cadavre du défunt, dans l'état où l'avait laissé la mort. Je récite une courte et fervente prière près du corps; puis, respectueusement, je l'enveloppe dans un drap blanc et cette fois, aidé de mon compagnon, je le transporte doucement dans sa bière que l'on cloue sous les yeux de la pauvre mère. Eplorée, sanglotant, cette femme trouve encore dans sa foi robuste assez de force pour s'écrier: "Merci, mon Père, c'est dur, mais c'est la volonté de Dieu". Notre œuvre charitable était accomplie, nous

avons rendu à un chrétien les derniers devoirs sur cette terre".

La grippe espagnole de 1918 sur la Côte Nord, nous fait songer à une maladie semblable, célèbre dans les annales de la ville de Caen, en Normandie. Saint Jean Eudes s'y dévoua au point de se séparer de ses semblables, couchant plusieurs années dans un tonneau, au "Pré du Saint", afin de se consacrer tout entier et en toute liberté aux soins des pestiférés de la ville.

Rien, non plus, n'arrêta les fils de saint Jean Eudes dans les fatigues qu'ils durent s'imposer pour secourir, en 1918, sur les bords du Saint-Laurent, des paroissiens bien éprouvés !

Sur le long territoire de cent cinquante milles où ces pénibles faits se produisent en l'automne de 1918, d'une façon à peu près identique dans chaque village, se trouvaient deux médecins, l'un à Havre Saint-Pierre et l'autre à Clarke City. Ces deux localités importantes occupent passablement ces messieurs. On les voit très rarement dans les autres postes. Ne faut-il pas compter avec les distances à parcourir, avec les frais de déplacement, avec les habitudes prises par la force des choses ?

A Natashquan par exemple, on ne songe à faire appel au docteur de Havre Saint-Pierre que dans les cas très graves; et ceux-là seuls le demandent qui peuvent payer les frais de déplacement. On le fit venir un jour pour soigner un malade qui, sans une intervention chirurgicale serait certainement mort. S'il revint à la santé, sa bourse fut considérablement affaiblie ! . . .

Il est bien pénible d'être appelé auprès des malades, à la place d'un médecin ! Il est plus pénible encore de constater son incompétence absolue devant tous les cas qui se présentent. Certes, dans toutes les missions, les religieuses qui furent de 1903 à 1917 nos collaboratrices dévouées, rendirent à nos

malades des services signalés. Aussi furent-elles vivement regrettées sur toute la Côte.

A Natashquan nous possédions une petite pharmacie. Nous étions en relation avec le docteur Joseph Schmit, considéré comme excellent médecin à Anticosti où le retenait le millionnaire Henri Menier. Cet ami nous avait acheté à Paris, en 1908, une balance de précision pour les remèdes légers. Nous possédions aussi un bon livre de médecine. Souvent consulté, il fut très utile.

Enfin, pendant plus de trente ans, des lettres, adressées à la Révérende Mère Supérieure des Religieuses Hospitalières de l'Hôtel-Dieu de Québec, partirent souventes fois d'un presbytère labradorien. Ces lettres se ressemblent toutes... elles parlent des remèdes à la mode, de bandes à pansements antiseptiques, de cachets d'antypirine, de quinine, de cascara, de créosote, de teinture d'iode ! elles remercient pour les remèdes reçus qui sont parfaits, il va sans dire. L'une d'elles expriment des craintes pour l'avenir. Nous pensons à l'affreuse tuberculose qui a l'air de vouloir prendre pied parmi notre population. Quatre jeunes nous ont quittés depuis peu, ils paraissaient frappés par cette maladie... Les changements de températures sont si brusques et si dangereux ici !

On fit alors connaissance avec une maladie inconnue ou presque. C'était en avril 1925. Un jeune homme particulièrement doué avait été envoyé à une institution de Québec pour y faire des études. Le missionnaire espérait en faire un maître pour son école du soir des garçons. Mais voilà qu'il tombe malade. Le médecin consulté avait donné le diagnostic : appendicite chronique... que le jeune homme prenne les précautions voulues. Au printemps, il sera encore temps pour l'opération. Le jeune Horatio Duquay mourut après Noël.

C'était une leçon, un ordre.

Coûte que coûte, il faut trouver un moyen d'envoyer

à l'hôpital le plus rapproché, (dans notre cas l'Hôtel-Dieu de Québec), tous nos malades que l'on déclare atteints de ce mal. Combien prirent le chemin si long, si coûteux de cette maison charitable !

Une lettre du temps le déclare discrètement : "Voici encore venu le protégé de l'Hôtel-Dieu, toujours suppliant, chapeau bas !... La jeune fille qui va vous présenter cette lettre est atteinte de l'infirmité commune, de l'appendicite chronique. Je vous l'envoie avec confiance. Son père n'a rien fait à la pêche, à cause des marsouins. Je vais l'aider un peu moi-même... Votre bonté fera peut-être le reste"...

Les Religieuses de l'Hôtel-Dieu ont été bien dévouées pour la Côte. N'y eût-il pas un temps où le nom de "marsouins" était associé aux noms des arrivants de certaine région labradorienne ? "Encore un ! un marsouin nous est arrivé !"

Les missionnaires faisaient ainsi tous les efforts possibles. Presque tous s'occupaient de médecine, donnaient des conseils, proposaient des remèdes connus. Plusieurs étaient devenus experts dans l'extraction des dents. Le Père Louis-Philippe Gagné n'a-t-il pas constaté, en comptant bien, que cent huit canines, molaires ou incisives n'avaient pu en une seule soirée résister à la force de son davier. Il était alors dans une tournée de mission au village de la Romaine. Combien de fois ne leur restait-il que la prière, la confiance et le secours à la Sainte Vierge, à Saint Jean Eudes, à la petite Thérèse, surtout aux Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie ! Combien de fois sont-ils sortis de la chambre des malades, perplexes, soucieux, ne sachant que faire ni que dire ! Combien de fois la parole du poète désignant le prêtre auprès des malades a-t-elle pu s'appliquer à eux ?

"Mes larmes tomberont du cœur avec les vôtres,
Je n'en n'ai pas pour moi, mais j'en ai pour
[les autres".

Tous ces faits ne font-ils pas comprendre l'ardeur et la persévérance que ces missionnaires ont déployés pour améliorer cette misérable situation ? Pour moi, je mis à l'œuvre dès 1912, sans désespérer, désormais. Le but visé d'abord était d'obtenir un médecin pour les postes les plus importants . . . Un médecin, nous ne pensions qu'au médecin ! Tout d'abord, je me trompe complètement d'adresse. J'écris à Ottawa au député Girard que je connais bien. Il est déjà l'un de mes correspondants les plus importunés. Il répond toujours, c'est le plus fidèle et le plus dévoué de tous. Il nous avait obtenu un quai et d'autres améliorations. Je le croyais puissant et il ne me renvoyait pas à d'autres; sous le jour le plus lamentable, je lui peignais notre sort que je comparais à la situation des populations de l'est, plus éloignées que nous des centres pourtant plus favorisés au point de vue médical. L'œuvre protestante de "Deep Sea Mission" que dirige le fameux philanthrope Grenfel a en effet bâti un hôpital à Harrington. Elle y entretient un médecin qui voyage, de temps à autre, de Natashquan à Blanc-Sablon, etc . . . , et nos villages plus nombreux sont abandonnés. Beaux arguments certes, mais inutiles: la Santé Publique n'est pas du ressort du Fédéral. J'apprends plus tard à quelle porte frapper.

Les terribles souvenirs de la grippe espagnole me portent à ce moment à redoubler d'efforts. Devenu, selon l'expression ironique d'un confrère facétieux, ingénieur des Ponts et Chaussées dans le district de mes missions, je suis en relations constantes avec l'honorable Perreault, ministre de la Colonisation, du temps. Je lui écris à tous les courriers; il ne laisse jamais une de mes lettres sans réponse. A tous mes voyages à Québec, quand je le rencontre à son bureau, tout en le désopilant par certains récits drôles, je traite avec lui de sujets très sérieux. Un jour je lui fais part du vif désir qui m'obsède depuis longtemps, de procurer quelque secours à nos malades, dans le district le plus délaissé sous ce rapport, c'est-à-dire

entre les Sept-Iles et Natashquan. "Ce point de vue, me répond l'honorable J.-E. Perreault, regarde le directeur de l'Assistance Publique. Voyez donc le docteur A. Lessard; c'est un homme humain, bon, et il aura pitié de votre détresse". Et le ministre veut bien me conduire aussitôt à travers les interminables corridors du Parlement, jusqu'au bureau du directeur. Celui-ci est absent. "Asseyez-vous mon Père, me dit mon aimable cicérone, Monsieur Lessard ne tardera pas. Combien dura cette attente ? Je ne saurais me le rappeler. Le docteur, un inconnu pour moi alors, fut obligé de réveiller cet intrus effronté, pour faire connaissance avec lui... je m'étais endormi profondément !

Je regrette de ne pas me rappeler la date de cette première entrevue avec cet homme, l'un des plus grands bienfaiteurs de la Côte Nord. Ce devait être vers 1922.

A partir de ce jour, j'entretiens avec le docteur Lessard une correspondance suivie, ininterrompue, amicale, toute pleine de nos désirs, de nos projets, de nos plans, de nos réalisations. Je le mets au courant de toutes nos misères. Je soutiens que la présence d'un docteur s'impose dans tous les principaux postes, qu'un hôpital doit être mis à la disposition de cette population délaissée du pays. Certes, les ressources trop réduites de la population n'ont pas permis de promouvoir cette œuvre. Il s'agit de voir si elle n'incombe pas à l'Assistance Publique. Le docteur Lessard lit les lettres de son correspondant. Il l'écoute quand il se présente à son bureau, deux fois par an. Mais il craint de trop dépenser, d'aller trop loin. Comme les Québécois de cette époque, il ne connaît cette Côte Nord que très vaguement. Enfin, on en vient à l'action dans l'automne de 1923.

Une américaine déjà âgée, le docteur R. Emerson, échouée au petit village de Moisie, n'y trouve qu'une clientèle restreinte. Cette femme a été, avant son arrivée à Moisie, employée par la Société Protestante

de Bienfaisance de la "Deep Sea Mission" dans l'un des postes de l'Est, Harrington. Elle est compétente et s'offre pour la Rivière-au-Tonnerre. Le docteur Lessard nous l'envoie. Originale, excentrique, elle meurt un an après, dans la maison où elle demeure et reçoit les patients. Encore une épreuve pour le missionnaire, une cause d'ennuis mortels connus de Dieu seul et de lui-même !

Cependant, l'idée d'avoir recours à une infirmière a mûri dans son esprit. De France, où il se trouve en vacances, il la propose au docteur Lessard. Or, la réponse brille à ses yeux comme l'étoile des Mages: "Votre idée de faire appel à des infirmières pour le soulagement des malades chez vous me paraît bonne, sérieuse". A la même date, une autre parole élimine à tout jamais l'espoir d'établir des médecins à l'est des Sept-Iles.

Envoyé par le docteur Lessard pour faire sur les lieux une enquête à ce sujet, un jeune diplômé de Laval, le docteur Savoie, rencontre le missionnaire à son retour de France. "Eh ! bien, docteur, que pensez-vous de la Côte Nord ? Prenez-vous le bateau, demain, avec moi ? Vous êtes jeune... votre avenir?" — "J'irais chez vous, mon Père, à raison de trois cent soixante dollars par mois et j'y resterais un an". C'était trop demander pour l'époque !... La consigne désormais serait de ne plus parler de docteur à personne. Mais où trouver des infirmières assez courageuses, assez dévouées ? Cette Côte Nord, c'est l'inconnu auquel personne ne songe. Laissons le missionnaire de la Rivière-au-Tonnerre narrer les faits relatifs à une cause dont il ne peut plus se détacher. "Chose curieuse, je reçois en 1925 une lettre fort bien écrite qui me frappe et me surprend étrangement. Une jeune fille qui signe: Eveline Bignell, me déclare qu'elle est disposée à faire du service social sur la Côte Nord et à s'y dévouer corps et âme". Du service social ?... Un bien grand mot pour moi !

Monseigneur Leventoux se trouve alors à Québec

Je prie Mlle Bignell d'aller le voir au presbytère du Saint-Cœur-de-Marie. En même temps, je demande à Son Excellence s'il y a lieu de tenir compte de cette proposition. Monseigneur Leventoux me répond que cette personne paraît désireuse de faire du bien et serait heureuse de trouver une position susceptible de l'aider à faire vivre son père et sa mère âgés. Alors, je fais savoir à Mlle Bignell que nous avons besoin, dans nos missions isolées, d'une infirmière experte en obstétrique et apte à soigner les maladies les plus ordinaires. "Qu'à cela ne tienne ! me répond aussitôt cette devancière des Equipières sociales, j'étudierai et j'acquiescerai vite l'expérience nécessaire". Le docteur Lessard est informé immédiatement. Il accepte les offres de l'aspirante généreuse. Elle travaille, elle prend des leçons et aligne des notes auprès des docteurs Samson, Laliberté, Philippe Hamel. Tous les trois apprécient et louent les aptitudes remarquables de leur élève.

Mlle Bignell nous arrive le 26 août 1926. Une maison spacieuse, inachevée et hélas ! peu préparée à une destination aussi inattendue est louée, aménagée, et reçoit notre infirmière et ses bons parents.

Cependant, ce premier dispensaire de la Province occasionne, peu à peu, des dépenses sérieuses. Les notes passent au bureau du directeur et l'inquiètent. De guerre lasse, il se décide à venir nous voir. La nouvelle nous fait bondir de joie. Il est accompagné d'un ami, Monsieur Oscar Morin, sous-ministre des Affaires municipales, dont nous réclamons l'intervention pour l'érection possible de municipalités nouvelles dans le district.

N'est-il pas temps de donner plus d'importance à nos humbles hameaux au point de vue civil ? Nous recevons ces deux messieurs avec toute la déférence possible. Le dimanche, je les salue à l'église au moment du sermon. Je remercie la Divine Providence de les avoir envoyés constater "de visu" sur les lieux, notre détresse. Emu jusqu'aux larmes, pendant ce petit

"topo" spécial, j'attribuai plus tard cette émotion, à l'âge déjà avancé de l'orateur. Mais le souvenir d'un passé douloureux et pénible, ravivé à cet instant, lui avait donné des racines profondes dans mon âme. Elle ne pourrait laisser indifférents nos deux visiteurs extraordinaires, leurs dames et plusieurs paroissiens, dont les yeux se mouillèrent aussi.

Un grand pas est fait.

Au premier beau jour, j'accompagne nos hôtes distingués chez le Père LeStrat, mon voisin de l'Est, missionnaire à la Rivière Saint-Jean. Discrètement, ce confrère, né et resté malin, prévient ses ouailles de la grande visite. Tous, ou peu s'en faut, sont malades en cette circonstance et viennent à tour de rôle, jusqu'à une heure tardive, consulter le directeur de l'Assistance Publique.

"Grands dieux, mes pauvres Pères, soupirez le docteur, au sortir de ce guépier, comme je vous plains de vivre au milieu de gens si malheureux !"

Le lendemain, nous continuons notre pèlerinage vers Havre Saint-Pierre. Le docteur Lessard examine, interroge.

Le dimanche, à l'issue de la grand'messe, il adresse la parole aux paroissiens. Ils sont tous là, tout yeux, tout oreilles. "Je suis venu au milieu de vous, pour connaître votre situation au point de vue de l'hygiène et de la santé publique. Elle est déplorable ! Je constate la vérité de tout ce qui nous a été exposé par vos missionnaires. Devant les amis qui m'accompagnent, je vous promets un hôpital pour votre localité".

Un hôpital à Havre Saint-Pierre, c'était le principal. Il ne restait plus qu'à stimuler les autorités à remplir cette promesse solennelle. Quant aux dispensaires, ils nous imposèrent encore quelques soucis. L'infirmière de la Rivière-au-Tonnerre amène avec elle son père et sa mère. Elle s'adjoint une compa-

gne, Mlle Antonia Roy, rencontrée par hasard, à l'Hôpital de l'Enfant-Jésus de Québec. Puis, elle profite des bonnes dispositions du docteur Lessard pour agrandir et aménager, avec une ardeur toujours renouvelée, son nouveau et modeste logis.

Cependant Rivière Saint-Jean, Natashquan, Aguanish, Baie Johan Beetz et d'autres postes se prétendent à bon droit tout aussi dépourvus que Rivière-au-Tonnerre. Ce nouveau dispensaire fait des jaloux et provoque des réclamations.

Il faut donc continuer la lutte.

Je me rappellerai toujours les dures journées que me fit passer le docteur Lessard dans la vieille cité de Champlain. Ce devrait être durant l'été de 1927. Un voyage à Québec est décidé, et tout naturellement une visite à notre grand ami. Le Père LeStrat, constructeur très apprécié dans toute la région, m'a confié des papiers précieux: Un plan du dispensaire projeté à la Rivière Saint-Jean, et un devis complet des matériaux à acheter. Le docteur Lessard est alors à l'Hôtel-Dieu, retenu dans une chambre de malade. "Mon Père, dit-il à son visiteur, nous nous engageons de plus en plus. Avant de faire un autre pas, j'exige que vous ayez une entrevue avec l'honorable premier ministre. C'est indispensable".

Or, je dois attendre trois jours l'honneur de cette rencontre.

Le premier ministre, cette fois, se montre froid, peu loquace. Il est à son bureau. Il me fait asseoir en face de lui et il m'écoute.

Je lui expose notre situation, je lui démontre qu'étant donné la disposition des personnes et des choses, là-bas, un hôpital est absolument nécessaire à Havre Saint-Pierre. Des dispensaires, tenus par une infirmière compétente, devraient être installés dans les postes les plus peuplés. L'infirmière y recevrait, y soignerait les patients et ferait, au besoin, des visites

à domicile. Je connais la question à fond, pour l'avoir tournée et retournée dans mon esprit pendant de longues méditations. Je puis, un quart d'heure durant, faire un exposé que j'espère complet, des motifs militant en faveur du projet. — "Combien coûteraient ces dispensaires, dit enfin l'honorable A. Taschereau?" — "De cinq à six mille dollars, Monsieur le premier ministre". — "Fort bien, avec ce montant vous auriez une maison convenable". En finissant de prononcer cette parole, le ministre se lève et en ajoute une autre en me donnant la main: "Nous ne pouvons pas, mon Père, laisser cette population de la Côte Nord sans lui porter secours".

Que veulent dire ces paroles? Quelle portée peuvent-elles avoir?

Enigmatiques pour moi, elles produisent cependant un excellent effet sur le docteur Lessard à qui je les rapporte textuellement. Il m'autorise, en effet, à acheter le bois nécessaire à la construction de la maison, la fournaise de la cave, le poêle de cuisine, la baignoire, les tuyaux, tous les articles inscrits sur la liste du Père LeStrat. Puis, il me donne rendez-vous, le lendemain, pour me glisser dans la main un beau chèque de quatre mille deux cents dollars.

Deux mois après ce voyage décisif, les missions du Père LeStrat, avec leurs cent cinquante familles, sont pourvues d'un dispensaire.

Un bien considérable s'y accomplit aussitôt. On se souvient encore de l'une des premières infirmières, de garde Pelletier, "un as, dont j'apprécie hautement le bon travail, disait le docteur Lessard".

Une année plus tard, Natashquan a le même avantage.

Mlle Eveline Bignell qui est appelée par la suite à Moisie, fonde encore le dispensaire d'Aguanish et continue, malgré une santé délicate, à faire dans un dispensaire du Lac Saint-Jean de "ce service social" qu'elle cherchait en 1925.

L'infirmière canadienne, elle est partout en ce moment. On la rencontre jusque dans les postes de colonisation les plus retirés.

Bâtie au milieu du village si les lieux l'exigent, la petite maisonnette, qu'on a voulu coquette et séante, apparaît parfois sur un coteau isolé, seulette pour être accessible à tous. Soyez les bienvenus tous, riches ou pauvres. Voici la salle d'attente, à l'entrée; une cave cimentée, une cuisine coquette, une salle de bain, un réservoir à eau chaude. Il est agréable ce foyer modèle de belle et propre tenue. Songez que "notre garde" comme la nomment ses nombreux amis d'alentours, passe une bonne partie de sa vie dans ce **home** fait pour elle. Elle y fera des tartes, de la soupe, quand sa mère ou sa bonne ne seront pas là. Elle y sera souvent occupée à quelque ouvrage de broderie ou de couture, pour l'église ou pour les pauvres. Elle s'y reposera, entre deux consultations, en changeant d'ouvrage. Il n'y a pas de place pour l'ennui dans la vie de la garde-malade. Dévouée, active, elle répond à tous les appels, prend place dans toutes les voitures qui lui sont offertes pour la transporter dans tous les coins de son canton, qu'elles se nomment: barges, carrioles, traîneaux tirés par les chevaux ou par chiens, camions, autos, etc. Tous les jours, même la nuit, des tournées sont nécessaires. C'est elle qui préside à tous les accouchements, qui soigne toutes les blessures, qui extrait toutes les dents. Ne donne-t-elle pas souvent de véritables consultations? Ne prescrit-elle pas des régimes alimentaires? Ne fait-elle pas de la médecine préventive? Heureux malades, visités par cette femme héroïque. Elle verra à votre hospitalisation, si c'est nécessaire, et elle vous préparera à recevoir les sacrements requis par votre état.

Voilà donc qu'un problème, jadis source d'angoisses, a reçu sa solution la plus raisonnable pour la Côte Nord et pour les localités pauvres et isolées.

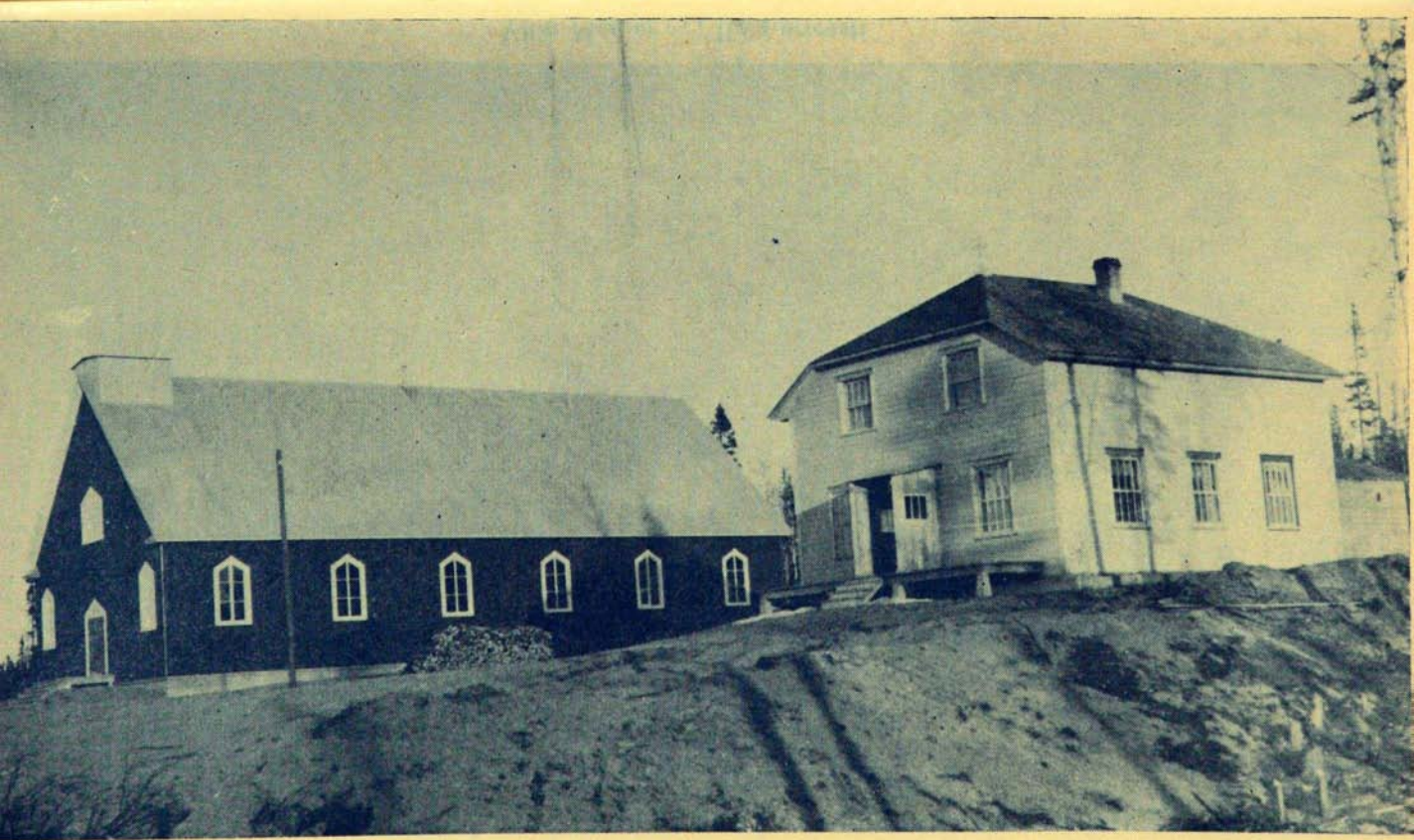
Certes, des critiques et des protestations se sont

élevées depuis, contre ce progrès. Un missionnaire raconte qu'entrant un jour dans une librairie de Québec, il entend un inconnu vitupérer fortement contre les dispensaires de la Côte Nord. "On les a confiés à des infirmières, leur accordant des salaires élevés qui suffiraient à certains jeunes médecins, etc..." Surpris, je me crus obligé d'élever la voix et de faire remarquer que j'étais un peu coupable dans le développement de cette œuvre. Il fut très facile de prouver avec des arguments solides, qu'étant donné les circonstances et les lieux, il avait été impossible d'agir autrement et de faire mieux.

L'hôpital Saint-Jean-Eudes, selon la promesse du docteur Lessard, fut bâti à Havre Saint-Pierre en 1927. Malheureusement, le docteur Lessard était trop timide. Il a trop craint, trop lésiné. Ce n'est pas d'un hôpital de vingt-cinq lits dont on avait besoin, mais bien d'une maison cinq fois plus considérable.

Cependant, la Côte Nord est honorée durant l'été de 1940, d'une visite de l'honorable Godbout. Il est accompagné de plusieurs de ses ministres, de Desmond et de Wilfrid Clarke. Il est question, alors, d'agrandir le premier hôpital. "Non, dit l'honorable Godbout... Le temps a marché, on ne construit plus de si piètre façon maintenant. Nous vous donnerons un hôpital moderne". Grâce à la résolution prise ce jour-là, Son Excellence Mgr N.-A. LaBrie, l'honorable Edgar Rochette et plus tard le député, le docteur Arthur Leclerc travaillèrent en collaboration avec les Sœurs de la Charité et bientôt la Côte posséda à Havre Saint-Pierre un hôpital de tout premier ordre.

Une lettre écrite dans cette bonne maison en 1935, par un missionnaire qui est hospitalisé, montre bien les avantages de cette fondation si longtemps attendue. "Depuis un mois, je suis à l'Hôpital Saint-Jean-Eudes, recevant moi aussi ma petite part des souffrances que le bon Dieu n'épargne pas à ses amis. A la suite d'un rhume de cerveau négligé et promené à travers les missions voisines, je me suis vu atteint,



Sainte-Thérèse du Colombier . . . en colonisation



Villa Menier . . . Ile Anticosti

le 15 novembre dernier, d'une otite suppurée aigue. Du nouveau pour moi... J'ai bien consulté le gros dictionnaire, mais où aller chercher, si on ne les a pas sous la main, les remèdes indiqués dans des pages de belle et haute science ! J'ai donc télégraphié mon angoisse à Son Excellence Mgr J.-M. Leventoux, qui en a référé au docteur E.-E. Binet. Ce dernier a aussitôt décidé de venir me voir. Songez donc !... soixante milles sur mer avec la barge du pêcheur et sept heures de route. Dès le lendemain, dimanche le docteur repartait de bonne heure et emmenait avec lui son malade. Belle traversée encore... Dix heures sur l'eau, dix heures de repos dans l'unique cabine du vaisseau que réchauffe le petit poêle en tôle, placé dans un coin. Précieux petit poêle pour le malade fiévreux !

Tout cela pour vous dire que nous ne sommes tout de même pas réduits aux abandons d'autrefois. Sans le docteur Binet, si courageux et si dévoué, sans les soins empressés des admirables Sœurs de la Charité, que serais-je devenu ? Double otite suppurée aigue, puis un œdème assez malin pour résister une quinzaine de jours à la glace ou aux cataplasmes chauds appliqués sans aucune intermittence. En est-il pas assez pour m'inviter à remercier Dieu de m'avoir ouvert la porte de l'hôpital Saint-Jean-Eudes où m'ont été prodigués les soins vigilants du docteur, des religieuses et des gardes-malades". Combien de malades pourraient aujourd'hui s'unir au missionnaire dans une action de grâces fervente à la Divine Providence.

L'hôpital Saint-Jean-Eudes, rendez-vous des malades accourus de l'est et de l'ouest, parfois d'une distance de plus de trois cents milles, couronne donc magnifiquement l'œuvre superbe que la Côte Nord doit au docteur Alphonse Lessard. Ce bon et brave docteur ! Il faillit un jour payer cher son dévouement à nos populations labradoriennes. Il est, un soir, arrêté au village de Mingan, un excellent port de mer. Revenant de Havre Saint-Pierre il compte

coucher chez moi à Rivière-au-Tonnerre avec l'entrepreneur de l'hôpital, Léo Ratté. Ni lui, ni son compagnon ne connaissent les dangers de la mer. Le vent souffle très fort de l'ouest. Prévenu de ce départ par télégramme, j'ai comme le pressentiment très vif d'un malheur. Je prends mon chapelet et inquiet je prie pour les voyageurs; il est cinq heures de l'après-midi. Or, à sept heures, je reçois un télégramme du docteur Lessard: "Nous avons fait naufrage, je coucherai à Longue-Pointe et continuerai demain". On a commis une imprudence. On a oublié que la mer se fait grosse et devient souvent mauvaise entre l'Île-aux-Perroquets et le village de Longue-Pointe. Le choc violent d'une lame trop forte a en effet pratiqué une ouverture dans la barge de nos voyageurs. Grâce à Dieu, un bon marin, Eugène Francis, se trouve à bord. Ce brave ne perd pas son sang-froid; il prend aussitôt le commandement de la manœuvre. Il arrête le mouvement du moteur et vivement hisse la misaine. Puis, il donne ordre de diriger le bateau vers la grève, au travers des vagues écumantes. Quant à lui, il saisit le seau du bord, heureusement à sa portée, et de toutes ses forces rejette l'eau qui envahit la cale. Un quart d'heure après cette alerte, la barge s'échoue sur le rivage à trois milles de Longue-Pointe. Elle avait glissé, grâce à Dieu, dans un étroit passage, entre deux bancs de sable sur lesquels elle aurait pu se briser. Le lendemain, les flots épaisés me permettent de monter dans une embarcation et d'aller à la rencontre de nos distigués visiteurs. Je les aperçois à mi-chemin. Le docteur Lessard est debout, dans un frêle vaisseau labradorien. Il est encore sous le coup de l'émotion de la veille, pâle, l'air abattu. — "Ah ! Père Garnier, votre arrivée m'a remonté le moral, disait-il, quand nous nous sommes serré la main". — "J'étais venu pour cela, docteur".

Il me semble qu'une lettre du docteur Lessard mérite une place ici. Datée du 16 janvier 1939, elle illustre trop bien ce qui a été rappelé dans ce chapitre, pour ne pas lui servir de conclusion. "Votre let-

tre m'a bien fait plaisir je vous assure; elle a réveillé en moi une foule de souvenirs que le temps estompe, mais ne peut détruire. Je vous remercie des bons souhaits que vous formez pour moi et les miens et je vous offre les nôtres en retour. Que l'année 1939 vous soit heureuse, et vous donne plus de satisfactions que les années qui viennent de s'écouler. Vous êtes toujours dans votre petit patelin de la Côte Nord au milieu des rochers, de la mousse et du sable durant l'été, enveloppé des tourmentes de neige et du froid l'hiver, et contemplant les profondeurs de la misère humaine. Quel mérite est le vôtre !

"Je songe souvent à toutes nos relations d'autrefois et au bien que nous avons essayé de faire ensemble.

"Combien de fois, tous les ans, m'écriviez-vous pour faire appel à la pitié de nos gouvernants. Le premier mouvement m'animant alors, était un signe de refus farouche accompagné de ces mots: "Si j'écoutais le Père Garnier, il n'y en aurait que pour les gens de la Côte Nord . . . Puis, je me radoucissais, je reprenais votre lettre, je songeais au dénuement de vos pauvres gens, et enfin, je donnais les instructions nécessaires pour vous faire parvenir ce que vous demandiez. Je crois sincèrement qu'avec tout cela nous avons fait du bien chez vous.

"Quelquefois, je ferme les yeux et je revois tout votre austère pays chez vous, la Rivière Saint-Jean, le Havre Saint-Pierre, les Iles de Mingan et ce Perroquet devant lequel j'ai failli périr en 1930, le 12 août. Que de souvenirs ! Et votre accueil si chaleureux, si amical !

"J'ai été bien malade, l'été dernier. J'ai passé deux mois à l'Hôtel-Dieu de Montréal où j'ai subi une opération très grave. J'avais, bien entendu, tout remis entre les mains du bon Dieu. Confions-nous à la Providence. Je lui demande d'avoir une petite part aux mérites des missionnaires, vu que je leur ai apporté, dans le temps que je le pouvais, un peu d'aide et d'assistance.

"En terminant, je fais des vœux sincères pour que vous puissiez avant longtemps, aller jouir d'un repos bien mérité au beau pays de France, dans votre Bretagne. Vous savez, j'aime toujours la France. C'est encore le pays qui, malgré ses erreurs, apporte le plus de consolations au vicaire du Christ".

Dieu a dû bien récompenser ce cœur charitable, bon, et ami si sincère, si vrai.

Quand deux hommes correspondent régulièrement pour une cause raisonnable, pour le bien de leurs semblables, il se forme entre eux peu à peu, un lien très fort que rien ne brise. Il en résulte une amitié aussi profonde que les amitiés issues de relations quotidiennes.

Et cette belle dernière lettre du docteur Lessard, qui ferme si naturellement le chapitre de la santé, indique de façon frappante ce que peut accomplir une amitié chrétienne, appuyée sur Dieu et orientée vers le bien des pauvres malheureux.



CHAPITRE XII

LE PROGRÈS

La colonisation. -- La Pointe-aux-Outardes.

Ragueneau. -- Taillardat.

Sainte-Thérèse du Colombier.

JAMAIS on n'avait songé à faire de la colonisation agricole à l'est du Saguenay. Au cours des trois siècles qui suivirent la fondation des premiers établissements européens, cette interminable côte rocheuse devait rester le domaine exclusif des trappeurs et des pêcheurs. Sous le régime français, les seigneurs et les concessionnaires fondaient des comptoirs de traite avec les indiens montagnais et bâtissaient des établissements pour la pêche alors particulièrement abondante dans ces eaux froides. Vers la fin du dix-neuvième siècle, quelques timides industries forestières naquirent et moururent sans beaucoup de succès. Ce pays semblait irrévocablement voué à l'état sauvage et il eut fait sourire celui qui eut proposé d'y semer du blé ou de l'avoine.

Cependant, les quelques habitants européens qui s'y établirent pour la chasse ou la pêche, trouvèrent moyen d'y récolter de succulents légumes; et de petites prairies cultivées supplémentaient avantageusement, pour la nourriture des vaches et des rares chevaux, le foin et les pois sauvages récoltés le long des grèves. Le pays d'aspect austère n'était donc pas tout à fait inculte.

Il arriva même que des familles de la Côte Sud ou de Charlevoix remarquèrent le sol particulièrement fertile de la péninsule Manicouagan. Elles vinrent ou-

vrir des terres à Pointe-aux-Outardes. Ce furent les deux frères Ross, d'origine écossaise et venant de Métis, et Alexandre Tremblay, de Charlevoix. Leurs descendants constituent encore la majorité de la population de Pointe-aux-Outardes; Edouard et Théophile Jean et leurs beaux-frères, Jimmy Boulay et Louis Tremblay, s'établirent au nord de la Rivière-aux-Outardes. Si ceux-ci réussirent à se créer une certaine aisance en vendant aux Montagnais les produits de leurs petites fermes, si ceux-là de Pointe-aux-Outardes défrichèrent une parcelle de leurs grandes et belles terres, ces tentatives agricoles restèrent si modestes qu'il ne vaut pas la peine d'en parler. On cultiva peut-être sur une plus grande échelle dans les paroisses de Mille-Vaches, des Escoumains, et des Bergeronnes, mais à tout prendre, la population de cette partie de la Côte Nord fut essentiellement une population de trappeurs et de bûcherons et gardera encore longtemps sa mentalité de bûcheron, pendant que l'est restera pays de pêcheurs.

La fondation de la première paroisse agricole digne de ce nom date de 1886. Voisine de Tadoussac, cachée par les montagnes du Saguenay, elle s'abrite dans le creux d'une splendide vallée. Le navigateur, remontant le fleuve, ne soupçonnerait jamais que derrière ces noires murailles, des blés ondulent sous la brise et que de beaux troupeaux fournissent chaque année cent mille livres de beurre à la Beurrerie coopérative du Sacré-Cœur. C'est peut-être aujourd'hui la paroisse la plus prospère du nouveau diocèse du Golfe Saint-Laurent, parce qu'elle connaît cette solidité incomparable que donne le sol. Les détails nous manquent dans le moment pour en faire l'histoire; ce sera le sujet intéressant d'une monographie locale. D'ailleurs, l'intention de l'auteur de ces notes a été de se confiner aux limites de l'ancien vicariat apostolique.

Il fallut attendre jusqu'en 1921 avant qu'un autre effort, d'apparence sérieuse, ne fut tenté et cette fois, les bords de la Rivière-aux-Outardes en furent té-

moins. La petite Rivière-aux-Rosiers à l'ouest et la Chute à l'est bornaient un canton de bel argile. Les résultats obtenus sur les petites terres des familles déjà établies promettaient le succès. Sillonné par les vallons de deux petites rivières, ce canton Ragueneau était dans l'ensemble assez planche. Il semblait facile à défricher. Les quelques cinquante familles qui s'y établirent venaient surtout de Saint-Paul du Nord. Deux ou trois bâtirent des maisons dès leur arrivée, les autres se contentèrent longtemps de camps en bois rond sur les bords de la rivière.

On voudrait rendre hommage aux qualités terriennes de ces familles autant qu'à leur esprit de foi incontestablement édifiant. L'évidence est toujours là pour dire à tous que ces premiers colons n'étaient pas des défricheurs. Si l'on excepte quelques petits espaces passablement cultivés, tout ce qui reste de vertes forêts n'est plus que souches calcinées, achevant de pourrir au milieu des broussailles. Une église, des maisons construites le long de la route attestent un peu de prospérité, mais l'absence de granges et de troupeaux rappelle que ce n'est pas la prospérité de la terre. Colonisé par des forestiers, Ragueneau a gardé une mentalité de forestiers. On n'improvise pas un colon ou un cultivateur.

Ce n'est donc pas uniquement la faute de ce colon improvisé si le succès ne répond pas à l'espoir qu'on avait mis en lui. Pour faire de la colonisation, il faudrait un plan, un programme, des moyens et surtout l'éducation du colon, menée de front avec le contrôle efficace de ses activités. C'est ce qu'on ne fit pas et il ne faut pas blâmer uniquement le colon de son insuccès. En soi, la nature lui offrait les éléments de ce succès: une terre riche, un climat favorable par le fait de son orientation vers le sud, une forêt dont les arbres constituaient un moyen de subsistance pour les premières années. Mais cette nature jetait également sur le chemin DU PROGRES des obstacles que le colon était impuissant à vaincre seul.

Qu'on s'imagine cinquante familles échelonnées le long de cette rivière qui leur était la seule voie de communications. A marée basse, on pouvait marcher sur ses grèves, mais à condition de se crotter de glaise jusqu'à la cheville sinon jusqu'aux genoux. Tous n'avaient pas de bateaux et d'ordinaire le courant, le vent, la vague rendaient les communications dangereuses pour les misérables canots qu'on utilisait. Sur terre pas de chemins. Chaque colon était séparé de son voisin par la forêt dont les racines plongeaient dans un sol tellement humide qu'il était presque impossible d'y tracer même des sentiers. L'hiver venait bien améliorer un peu les relations de bon voisinage en couvrant les eaux d'une épaisse couche de glace, mais l'automne et le printemps apportaient des dangers nouveaux, et nombreux étaient les attelages téméraires qui prenaient des bains forcés d'eau glacée.

Peu d'encouragement venait stimuler le défrichage sinon quelques primes insuffisantes. Le seul moyen de subsistance était la vente du bois de papier et des billots à la scierie de Tremblay et Martel, construite un an ou deux après l'ouverture du canton. Les prix du bois dans le temps étaient très bas.

En somme, si les hommes habitués aux rudes travaux de la forêt pouvaient se faire à cette existence précaire, rien ne venait égayer la journée des femmes dans leurs sombres foyers et il leur fallait un rare courage pour rester au canton Ragouneau.

Pas ou très peu d'écoles pour les enfants et encore l'institutrice de fortune devait donner ses leçons dans des locaux misérables. Mais, entre toutes choses, la privation des secours religieux fut pénible pour ces pauvres gens, habitués à la vie paroissiale, dont l'esprit de foi, la confiance au prêtre étaient si grands qu'ils tenaient parfois de la superstition. A l'encontre des autres groupes de colons, ils étaient partis sans emmener de prêtres. Ils dépendaient déjà des Pères Oblats, très occupés avec les Montagnais et desservant tout le territoire compris entre la Rivière Portneuf et

Baie Comeau, c'est-à-dire une distance de soixante dix milles. Ils n'avaient donc que très peu de temps à consacrer à chacune des dix localités qui leur étaient confiées. Dans Ragueneau, on n'avait pas de chapelle, mais il fallait aller, pour ainsi dire, de porte en porte, réunissant cinq ou six familles chez l'un des colons pour y faire le ministère. Si peu solennelles que fussent ces humbles cérémonies, elles ont créé entre missionnaires et colons un lien d'amitié qui dure encore et dont ils rappellent les souvenirs avec émotion.

Peut-on s'étonner si dans de telles conditions la colonisation ne fut pas un succès et, si aujourd'hui encore, à l'exception de quelques familles qui ont fait fortune par leur industrie, les premiers colons sont restés pauvres et découragés ?

Au mois d'août 1929, le Père LaBrie fut envoyé par Monseigneur Leventoux à la Pointe-aux-Outardes. C'était déjà mieux puisqu'il n'aurait à s'occuper que de la péninsule Manicouagan et de Ragueneau, mais ce fut le signal d'une autre aventure. Le Père, peu habitué à ces problèmes de colonisation, passa la première année à les étudier tant bien que mal. Il crut en avoir trouvé la solution en faisant venir d'autres colons de façon à former deux paroisses complètes, l'une à Pointe-aux-Outardes et l'autre à Ragueneau. On commencerait par la première localité. Il resterait quelques beaux lots sur la péninsule, on y établirait des familles choisies. Un octroi leur permettrait de construire une habitation convenable dès le début. On ferait des chemins avant de placer les colons. On demanderait des écoles à distances raisonnables. Puis, quand ce petit canton serait bien en marche, on ouvrirait progressivement le deuxième et troisième rang de Ragueneau selon la même méthode. Le procédé semblait prudent et sage. Au cours de l'été 1930 le Père, avec Monsieur Téléphore Marin, agent de colonisation, s'en alla exposer son plan au député qui était alors Monsieur Edgar Rochette. Celui-ci, toujours anxieux de procurer le progrès de

son comté, se montra très encourageant et promit tout son concours.

Les voyageurs revinrent contents et attendirent le résultat des démarches de Monsieur le député. Malheureusement celui-ci demanda l'avis du missionnaire colonisateur du comté, ce qui, dans les circonstances ordinaires, était tout naturel, mais ce bon colonisateur prit sur lui de brûler les étapes. Au mois de septembre, le Père LaBrie venait à peine de partir pour sa retraite annuelle qu'il recevait de Monsieur Marin le télégramme suivant: "Revenez immédiatement, les colons nous arrivent". De fait, le lendemain, le Père trouvait quatre-vingt-six colons, jetés au petit bonheur sur les rivages de la Pointe-aux-Outardes. D'autres devaient les suivre. Voyez la confusion ! On leur avait donné comme seule instruction: "Allez vous choisir des lots". D'où venait cet ordre ? Que faire de tout ce monde ? Pris au dépourvu, on n'avait qu'à laisser déferler le flot. Tous ces braves gens, comme pris de délire, se déversèrent sur tout le pourtour de la péninsule et dans les premier et deuxième rang de Ragueneau. C'était une occupation en règle. Les gens de l'endroit se lancèrent aussi à la curée, ne voulant pas laisser les étrangers accaparer seuls les lots qu'ils convoitaient eux-mêmes. Il n'y avait sur place aucune force capable de retenir cette poussée. La fin du mois n'était pas arrivée que la population s'était augmentée de plus de cent familles.

La période de l'emballement céda bientôt à celle des doléances. Le curé et l'agent ne surent plus où donner de la tête. Il fallait être partout à la fois, faire des corvées pour remplir les papiers nécessaires, trouver coûte que coûte un gîte provisoire, courir près des malades, donner une décision dans les litiges entre voisins, enfin, les jours et les nuits n'y suffisaient plus. On avait été surpris en pleine fin de septembre et comment loger tout ce monde avant l'hiver ?

Heureusement, le ministère de la Colonisation, dont on avait outrepassé les intentions, se montra miséri-

cordieux et généreux dans les circonstances. Le missionnaire colonisateur, que l'on a toujours soupçonné d'avoir joué ce vilain tour, mit en œuvre toute son activité et toute son influence pour le réparer. On permit d'acheter de la planche, des fenêtres, de la vitre, du clou; tout le monde se mit à l'œuvre et quand vinrent les premières neiges chacun avait son toit. Les plus débrouillards réussirent même à se bâtir des maisons fort convenables et spacieuses. Deux goélettes arrivèrent chargées de chevaux et de vaches, achetés dans Charlevoix par les soins du ministère de la Colonisation. Il ne fallait pas y chercher des animaux de belles races, mais, distribués aussi équitablement que possible par groupes de colons, ils s'avèrent fort utiles, malgré les occasions de litiges auxquelles ils donnèrent lieu.

On se le représente facilement, le choix des nouveaux arrivés avait été trop spontané pour avoir toujours été heureux. Plusieurs familles durent reprendre le chemin de leurs paroisses dès le printemps. Cette nouvelle expérience ne fut guère plus profitable que celle de 1922. Pourtant à l'heure actuelle quelques colons de la Baie Saint-Ludger, du rang de la Pointe-aux-Outardes et du rang double de Rague-neau peuvent montrer avec une certaine fierté des terres assez bien cultivées. Les peines qu'on s'était données pour cet établissement ne furent pas totalement perdues.

On ne peut clore cet épisode sans rappeler une grande épreuve qui dévasta le rang double de Rague-neau l'été même qui suivit son établissement. Un feu de forêt, poussé par un vent de tempête, balaya tout le rang en une seule journée. Qu'on s'imagine l'angoisse du missionnaire, empêché par l'ouragan de traverser la rivière, obligé d'assister impuissant de loin à la destruction d'une œuvre qui lui avait coûté tant de sueurs et de soucis, s'apitoyant sur le sort des familles cernées dans cet enfer de fumée et de feu ! De fait, quelques-unes de ces familles, décidées à les défendre à tout prix, n'avaient pas voulu abandonner

leurs maisons et leur ménage. Par quel courage ou quel miracle y parvinrent-elles ? On ne peut l'expliquer, mais elles sauvèrent tout tandis que les onze colons qui s'étaient enfuis perdirent tout.

Plus tard, en 1944, un autre feu plus tragique encore, devait consumer vingt-six maisons de ce canton. Mais dans les deux cas, la charité chrétienne aida généreusement les familles éprouvées à recommencer à neuf.

Le Père LaBrie ne resta que deux ans à Pointe-aux-Outardes. Son premier contact avec la colonisation n'avait pas été un succès sur toute la ligne. Il fut remplacé par le Père Ludger Lebel, qui lui aussi ne resta que deux ans parmi les colons. Mais là comme partout il laissa le souvenir d'un dévouement sans borne et d'une bonté incomparable.

C'est au Père Jean Taillardat, un français d'Auvergne, qu'il appartenait d'organiser définitivement Ragueneau. Cette localité s'était développée beaucoup plus rapidement que Pointe-aux-Outardes. Maintenant que la route nationale la traversait d'un bout à l'autre, on pouvait compter sur un plus bel essor. Monseigneur Leventoux demanda en conséquence au Père Taillardat de s'installer à Ragueneau de préférence à Pointe-aux-Outardes, où le Père Sirois viendrait plus tard avant de laisser la place au Père Joseph LeGresley.

Le Père Taillardat arriva avec toute l'énergie et la détermination de sa race, avec également une connaissance pratique de l'agriculture et du jardinage. Pour accroître encore son prestige et l'efficacité de son œuvre, il devait être nommé en 1938 missionnaire colonisateur. Il se mit à la tâche et bientôt église, presbytère, salle paroissiale, grange, s'élevèrent sur le coteau qui au nord borde la grande route. En même temps, les souches disparurent de la terre de la fabrique pour donner place au beau grain, au foin ondulant, aux meilleurs légumes de la région. Comme missionnaire colonisateur, il multiplia les démarches

contre les exploiters, et s'occupa activement, de procurer à ses gens des marchés rémunérateurs pour leur bois et leurs produits. Il fit venir des agronomes, contribua à la fondation d'une caisse populaire et d'une coopérative de consommation, fit construire de nombreuses et belles écoles.

Devant un tel exemple et sous l'impulsion d'une activité aussi énergique et débordante, on eut espéré que les colons se fussent laissés entraîner comme une masse disciplinée. Ce fut le petit nombre qui suivit. Aujourd'hui encore le Père curé ne peut dire que son œuvre répond entièrement à son espoir et à son dévouement. Mais il ne faut pas désespérer. La bonne terre est là, elle a été arrosée d'excellentes sueurs et de ferventes prières. Les sueurs accompagnées de prières ne se perdent jamais. Un jour viendra où le grain doré chantera sa chanson d'automne tout le long de cette belle rivière.

Son Excellence Monseigneur Leventoux, à sa retraite, aimait venir chaque été se reposer chez le Père Taillardat, dont la bonté pour le cher et vénéré Monseigneur mérite notre reconnaissance à tous. Du balcon du presbytère, où il venait réchauffer ses membres au soleil, le bon vieillard contemplait le large estuaire de la rivière, la Pointe-aux-Outardes, toute la côte de Betsiamits, dont le gracieux clocher domine les sables blancs. Devant ce panorama incomparable il devait, lui aussi, demander pour la terre cette bénédiction des blés mûrs et du lait abondant. Fasse le Ciel que sa prière soit exaucée, pour que le bon curé, dans sa vieillesse, contemple, du même endroit, la réalisation de ce rêve.

On a bien essayé, à Pentecôte, aux cantons Arnaud et Letellier dans la Baie-de-Sept-Iles, d'établir quelques colons. Ces entreprises, malgré le zèle des Pères Régneault, Robitaille et Doucet, ne furent jamais prises au sérieux par le gouvernement et continuent de végéter. Sans avoir étudié à fond ces cantons nous ne sommes pas prêts à dire que toute colonisation y

est impossible. Un peu plus d'encouragement et d'entraînement produiraient peut-être des résultats. L'avenir permettra, sans doute, de faire mieux. Quoiqu'il en soit, on peut se réjouir de constater que quelques familles y ont trouvé une subsistance pas très riche, mais libre, sans dépendance d'une compagnie étrangère pour tous leurs besoins. Si au lieu de vendre aux étrangers plus de terrain qu'il n'en faut pour les installations industrielles, et de constituer tant de villes fermées, on avait accordé à chaque ouvrier son lopin de terre, avec les libertés essentielles de commerce et d'industrie, d'école et d'association, on n'aurait plus à lutter pour reconquérir ces droits. Notre petit peuple serait plus conscient de ses devoirs, des possibilités permises à ses initiatives individuelles ou collectives, il resterait plus fier de ses origines autant que de sa dignité d'homme, de citoyen et de chrétien. Sans doute, tout n'aurait pas été parfait (on a reproché, souvent à bon droit, tant de choses aux colons) mais les sociétés composées de propriétaires, l'expérience l'atteste, ne tardent pas à s'asseoir sur des bases plus saines au triple point de vue moral, social et économique. Tant qu'on ne permettra pas à l'ouvrier, sur la Côte Nord comme ailleurs, d'être propriétaire à proximité de son ouvrage avec toutes les libertés qui sont de mise dans une société chrétienne, on formera une population amorphe d'automates.

On devait tenter une autre entreprise de colonisation en 1936, mais cette fois d'une façon beaucoup plus raisonnable. Au mois de juillet un groupe de colons, originaires en grande partie de la paroisse agricole de Sacré-Cœur, débarquait à l'Anse-Noire, près de la Rivière Colombier. Cette petite rivière coule paresseusement au milieu d'une large vallée. La richesse du sol et de la forêt permettait l'établissement facile d'une paroisse. Les colons y furent placés avec ordre et méthode d'après un plan bien défini et ils se mirent immédiatement à l'œuvre.

Cette colonie, à la recommandation de Monsieur

Arthur Leclerc, député de Charlevoix et Saguenay, fut lancée sous le ministère de l'excellent Monsieur Henry Auger. Ceux qui l'ont connu savent quel cœur cet honorable ministre apportait à l'accomplissement de son œuvre, mais nous sommes tentés de croire que, entre toutes les colonies, Colombier resta l'enfant privilégié de sa charité. Il en parlait avec une émotion dans la voix. A l'été 1938, il voulut la visiter personnellement. Les colons ne sont pas prêts d'oublier cette visite. Il racontait à tout venant le fait suivant: "Nous avons fait préparer du bois depuis un an, disait-il, pour aider l'établissement des colons. Ce bois était empilé au carrefour, loin de toute habitation, et sans gardien. Les colons passaient et repassaient. Au bout d'un an, il n'en manquait pas une planche. En certaines autres colonies, il n'en serait rien resté". Ce trait, qui édifiait l'honorable Henry Auger, dit suffisamment la valeur morale de ces braves gens. Aussi Monsieur le ministre et Monsieur le député demandèrent-ils avec beaucoup d'instances, dès septembre 1938, un prêtre à Monseigneur LaBrie.

C'était d'ailleurs chose déjà décidée. Monseigneur J.-M. Leventoux avait suggéré à son successeur d'y envoyer le Révérend Père A. Gallant. Le Père était sur le point d'aller s'y installer. Grâce à son talent d'organisateur et à la généreuse contribution du gouvernement, une église modeste mais convenable et solide s'élevait en 1939 à côté d'un petit presbytère. Une belle salle paroissiale devait suivre de près. Maintenant, du haut d'un coteau qui domine tous les rangs, Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, la patronne de la paroisse, regarde selon la saison, s'empiler les longues cordes de bois, ou la terre ouvrir son sein sous le soc de la charrue. La bonne petite sainte bénit, et, la forêt reculant d'année en année, de nouveaux champs de beau grain et de succulents légumes la remplacent. Le mérite agricole a même couronné déjà ces courageux efforts. On entrevoit le jour où l'heureux curé ne verra plus sous ses yeux,

dans cette riche vallée, que prairies dorées et fermes blanches parmi quelques arbres verts.

Tout n'est pas idyllique cependant dans la fondation d'une paroisse. "Il me souvient, raconte Monseigneur LaBrie, (c'était en 1944) d'avoir trouvé le Père Gallant, un soir de feu de forêt, tout noir de charbon, les yeux injectés de sang, baignant de sueurs. En me voyant les sanglots l'étouffèrent et sans dire un mot, comme un enfant, il se jeta dans mes bras. Trop épuisé pour raconter ses peines, il trouvait un immense réconfort dans la visite impromptue de son évêque. Mon compagnon de voyage et moi, nous n'avons trouvé rien de mieux que de le conduire à son lit en promettant de veiller nous-mêmes sur la paroisse harassée comme lui".

Depuis une semaine, avec tous ses gens, il avait lutté contre le feu. L'épuisement était extrême, les dommages étaient terribles, mais une seule maison était brûlée. Sainte Thérèse avait veillé sur sa paroisse. Maintenant seuls dans cette nuit calme à garder toute cette misère, nous nous livrions à nos réflexions. "Qu'ils sont grands, disions-nous, ces humbles ! A force de sueurs, à force de travail, à force de combats contre tous les éléments, ils font œuvre héroïque. Les riches auront beau dépenser des millions pour arracher à la terre des matières premières, ils ne seront jamais des bâtisseurs de pays comme ceux-là qui donnent leur vie pour s'emparer du sol et lui garder sa fécondité divine, soit en conservant la forêt, soit en la remplaçant par des champs fertiles. Qu'ils sont grands les prêtres qui pour ancrer au cœur du colon la foi, sans laquelle le courage ferait défaut, viennent partager ses travaux et ses misères. Tout notre Canada catholique a été bâti de cet héroïsme". Ce soir l'incendie, partout comme une vision d'enfer, est une image terrible de cette lutte. Dans le calme de la nuit, les milliers de brasiers rouges, les longues flammes qui de temps en temps dans un réveil de rage arrachent des gémissements lugubres aux sapins agonisants, nous disent que demain



Vision fréquente . . . Ile Anticosti



Ancien évêché, presbytère actuel de Havre Saint-Pierre

la paroisse s'éveillera pour reprendre la guerre et triompher finalement. "A minuit de grosses gouttes de pluie commencent à tomber. Une heure après c'est une averse torrentielle. Le feu gémit à son tour. L'obscurité se fait complète. Nous pouvons dormir à notre tour".

Le lendemain, en nous disant adieu, toutes ces figures brûlées se souvenaient encore du cauchemar, mais restaient à la joie et à l'optimisme. L'œuvre créatrice reprenait son cours.

Pendant que Colombier grandissait, d'autres colons, passant par les mêmes vicissitudes et sous la même direction spirituelle, bordaient les deux côtés de la route nationale dans "Latour" d'une suite de nouvelles terres, tandis qu'un troisième groupe s'installait dans le canton Laval. Ces derniers viennent de se séparer de "Colombier" pour se rattacher à la nouvelle paroisse industrielle de "Forestville", dont le Père Luc Sirois est le premier curé.

Grâce à la bonne route que le gouvernement provincial a fait construire et qu'il améliore d'année en année, grâce à la proximité de centres industriels, offrant un marché facile à grande demande, ces paroisses de colons peuvent espérer un puissant essor. Pour peu qu'ils veuillent le comprendre et intensifier leurs efforts, ces nouveaux cultivateurs trouveront sur leurs terres fécondes de véritables richesses.

Peut-on compter sur de nombreuses paroisses semblables? Le problème n'a pas été étudié à fond, mais la topographie générale du pays ne le laisse pas prévoir. On trouvera encore des endroits où il sera possible de grouper quelques centaines de familles, mais dans son ensemble, le comté de Saguenay ne sera jamais une région agricole.

Il est cependant une forme de colonisation qui reste possible, qui pourrait permettre de multiplier par cinq la population actuelle, assurerait à l'industrie une main-d'œuvre plus stable, plus expérimentée et

mieux spécialisée, et procurerait au surplus de la population agricole de la Province, un débouché naturel et heureux. La Côte Nord possède, dans le moment, les forêts de la Province les mieux conservées et les plus abondantes. Lorsque l'industrie imprévoyante aura dévasté ce vaste domaine, que restera-t-il, puisque, à l'encontre des autres régions, il ne restera même pas la terre? Si l'on ne peut cultiver le blé sur cette terre ne pourrait-on pas l'aider à pousser plus vite et mieux les sapins qu'elle nourrit et qui font sa richesse? Qu'on n'y voie pas un rêve! Cela se fait ailleurs. Une population éduquée de forestiers, trouvant sa vie dans les produits et sous-produits de la forêt, aidée de techniciens consciencieux, pourrait également vivre ici dans le bonheur et l'aisance, agrandir l'industrie, accélérer le reboisement de trente ans, sauver les beaux arbres du fléau des feux de forêts. Ce n'est pas le temps d'exposer une théorie d'apparence utopique. Espérons qu'un jour quelqu'un le reprendra pour en montrer la possibilité et qu'un gouvernement prévoyant, assisté d'industriels à l'esprit social, s'efforcera de l'appliquer. Il y va de la stabilité d'une riche industrie nationale, il y va aussi de la dignité de toute une classe, qui ne devrait plus être composée de nomades, cherchant d'un camp à l'autre un travail saisonnier, mais d'hommes fiers, s'efforçant dans l'ordre de notre tradition de propager la civilisation chrétienne avec toute la robuste et libre énergie de bâtisseurs de pays.



CHAPITRE XIII

ANTICOSTI

Aspect physique. -- Un peu d'histoire.

De Louis Jolliet à Henri Menier.

Quelques souvenirs.

CES souvenirs de la Côte Nord ne seraient pas complets s'ils n'étaient pas accompagnés de quelques notes sur Anticosti, sa grande voisine.

L'Île d'Anticosti se présente sous la forme d'une terre allongée dans le sens du flux et du reflux, située en plein golfe Saint-Laurent qu'elle sépare, sur sa rive occidentale, en deux larges bras de mer inégaux. Celui du Nord, dans sa patrie la plus étroite, entre la Pointe du Nord de l'Île et l'extrémité sud de l'Île de Mingan, s'étend sur une distance de vingt-deux milles. La largeur du chenal sud, est de cinquante-cinq milles. Remarquable par la régularité de sa forme, elle fait songer à un poisson dans son aspect fusiforme le plus habituel. Qu'on s'imagine ce poisson couché sur le côté gauche, ayant la tête à la Pointe de l'Est et la queue à la Pointe Ouest. Le dos représente la Côte Nord de l'Île et la région ventrale la Côte Sud. L'Île d'Anticosti mesure cent trente milles en longueur et trente-deux milles dans sa plus grande largeur. Au nord, on rencontre une série de falaises à pic, s'élevant jusqu'à trois cents pieds. Quatre anses seulement, où des vaisseaux pourraient être mouillés; cinq rivières et quelques rares ruisseaux rompent la monotonie de ce rivage qui effraie à première vue. Du côté sud, au contraire, le rivage est bas, légèrement incliné vers la mer où il se prolonge

jusqu'à un mille, deux milles, découvert à marée basse. Ce sont les écueils ou "reefs" d'Anticosti, très dangereux, jadis témoins de si lugubres naufrages, formant l'hiver des plates-formes toutes blanches, très étendues. Cette rive devient très attrayante, variée même à l'été, à cause des nombreuses rivières qui se jettent dans des anses spacieuses et qui éparpillent leurs eaux sur les rochers plats ou encore tombent en cascades sur le rivage.

Quel a été le premier habitant d'Anticosti ? ... On ne peut supposer que les Indiens y aient séjourné longtemps. La terre du Nord leur suffit. On sait que Louis Jolliet, mort vers 1700, en a été le Seigneur, et, d'après une carte géographique du temps, s'y est occupé de pêcheries à la Baie Sainte-Claire et à la Rivière-à-l'Huile, endroits bien choisis pour l'abondance du poisson. Cent ans plus tard, le légendaire Louis-Olivier Gamache peut y couler la vie la plus calme au fond de la Baie Ellis, en éloignant de son domaine par de rusés stratagèmes, les visiteurs importuns. En 1870, il est question des deux familles Béliveau et Wright à la Baie des Anglais, Baie Sainte-Claire actuelle. D'autres, les familles Doucet, Frank Bezeau, Pierre Poulin, Anthyme Noël se groupent à l'Anse-aux-Fraises. Dans le même temps, la compagnie Foresyth lance une réclamation fantastique en faveur de l'Île merveilleuse et trompe un groupe important de Terre-neuviens — pauvres malheureux — que le gouvernement dut rapatrier pour les arracher à la famine. Les créanciers, propriétaires de l'Île, à la suite de la faillite des Foresyth, la vendent pour se dédommager, à la famille Stockwel d'Angleterre. Sous le règne des Stockwel, qui dura vingt ans, le joli village de la Baie des Anglais eut un moment de gloire. Le recensement de cette date, 1891, donne 676 habitants dans l'Île. Parmi ces gens, 374 sont de race française, 264 sont Anglais, 69 Irlandais, 31 Écossais ... Plusieurs refuseront de céder leurs propriétés, même à Henri Menier, quand il viendra. Henri Menier ne voulait plus que des locataires. Le recense-

ment montre alors le chiffre de 50 habitants, auxquels à cause des entreprises de Monsieur Menier, il faut ajouter une population flottante de 200 à 300 ouvriers venus de France, de Québec, de Saint-Pierre et Miquelon.

C'est l'âge d'or d'Anticosti. Henri Menier dépense sans compter pour faire de son royaume, un coin de France. Trois fermes sont installées à la Baie Sainte-Claire, à Rentilly, à la Baie Ellis; un château est bâti au fond de cette Baie, devenue Port Menier. Les heureux touristes d'Anticosti admirent l'art avec lequel a été élevé ce palais, la richesse des tapisseries et des meubles de l'intérieur.

Cependant, ces essais de grande culture ne pouvaient durer.

Dans la forêt, occupant les trois quarts de l'île, se mêlent l'épinette, le sapin et le bouleau; l'autre quart étant formé de savanes et de lacs, on ne trouve que de rares emplacements où la terre, partout de belle apparence, est assez dense pour se prêter à une culture permanente. A la première rencontre de la charrue, elle se mêle à la pierre à chaux rencontrée un peu partout. Que l'habitant de l'île se contente du jardin dont il a choisi l'emplacement. Avec le varech que les flots souvent courroucés du golfe amoncellent tout au bord de la rive, il pourra y faire mûrir les légumes les plus variés, tous ceux auxquels suffit une végétation de trois mois et demi environ. La plante, très active vers la fin de mai ou dans les premiers jours de juin, ne fait plus rien à partir du 10 septembre, au dire du jardinier.

Les entreprises lancées par Monsieur Menier, les terrains cultivés, les routes reliant les fermes ont donné un cachet tout particulier à la Baie Ellis et aux environs... Les chiens n'y font point entendre leurs hurlements nocturnes. Le cométique n'y est pas connu. Par contre, les plus intéressants parmi les animaux de nos forêts y ont été amenés pour le plus grand plaisir des Anticostiens et des visiteurs. Idée

très heureuse qui mérite des félicitations chaleureuses à ses promoteurs. Quatre espèces sont mentionnées avant 1903: l'ours, le renard, la loutre et la martre. La martre a disparu depuis que la viande de chevreuil a été mise à sa disposition. La viande est néfaste pour les petits de la martre.

Comment ces animaux ont-ils pénétré dans les forêts de cet Ile? Portés par la main des hommes?... par Louis Jolliet, Olivier Gamache?... ou bien attardés sur des glaces détachées des terres du Nord pour, plus tard, approcher les terres de l'Ile?... Monsieur Menier a voulu répandre la vie et le mouvement partout dans son Ile. Deux couples de visons importés sur l'île furent pris par les pièges destinés à tromper les castors. Le pékan a subi le même sort. Les faisans, lâchés dans la forêt à deux reprises différentes, ont été dévorés par les oiseaux de proie. Sur trois sujets wapitis, un mâle et deux femelles, amenés sur l'île, l'un s'est cassé une patte, les deux autres ont disparu, sans doute atteints par la balle de quelques braconniers. Quant aux élans qui, de trois sujets, sont passés au nombre de six, il a fallu les supprimer: les gens craignaient leur voisinage.

En 1932, la compagnie Consolidated Paper lâche dans la forêt jusqu'à trois cents couples de rats musqués, pauvres petits êtres qui ont mille peines à échapper à leurs ennemis cruels, les renards. Quant à ces rusés compères, ils continuent à se maintenir dans l'île en très grand nombre, fort bien nourris par la viande des chevreuils, qui passent de vie à trépas un peu partout dans ce vaste pays, et peut-être aussi par la chair si tendre des lièvres et de la perdrix devenus habitants de ces lieux, par la grâce de Monsieur Menier.

Je suppose que toute la population devait être sur les quais de la Baie Ellis pour recevoir les deux premiers originaux, la mère et son petit en 1901, un mâle en 1912 et une femelle en 1919. Depuis, ces beaux animaux ont sans doute tenté les braconniers...

cinquante, peut-être un peu plus, se promènent actuellement dans l'Île. En somme, jusqu'ici, un succès relatif dans cet immense champ d'acclimation insulaire, du moins pour plusieurs espèces ! Mais voici que le castor est venu lui aussi, se mettre à l'abri des pièges des Indiens et de ses nombreux ennemis du Nord. Dans ce pays de vraie liberté, il s'installe où il veut, même sur le bord de la route, tout fier de montrer aux hommes les travaux pour lesquels il lutte d'adresse avec eux. Quant au chevreuil, il a d'emblée adopté l'Île d'Anticosti comme sa patrie. Vingt couples ont été lancés dans les bois en 1896, quarante en 1897, vingt en 1900. Maintenant, on les compte par milliers. Fréquentent-ils une région particulière ? J'imagine qu'ils fuient celle où on les tue avec plus d'acharnement et de facilité. L'herbe tendre qui pousse surtout sur les anciennes fermes, autour des lacs, sur les bords et à l'embouchure des rivières, attire ces jolis animaux à la tête fine, éveillée, si alertes et si prompts quand, ayant vu le danger, ils bondissent sur les plaines ou à travers bois. Ce serait bien dommage que ces animaux disparaissent des solitudes qu'ils égaient par leurs ébats, parfois de si étrange façon. Trois gais compagnons, par exemple, se rendent un soir en calèche de la Pointe Ouest à la Baie Ellis, une distance de douze milles. Elle sera un peu longue, monotone cette course lente au galop du cheval au milieu des sapins. Que non pas ! Les trois n'ont-ils pas décidé de compter à voix haute tous les chevreuils aperçus sur les bords de la route. Un, deux, trois, quatre... quatre-vingts !!! Ce fut le dernier chiffre prononcé pour cette fois.

Autre attrait de l'Île : Ses cinquante rivières et ses nombreux ruisseaux dans lesquels il est loisible aux amateurs de taquiner une truite excellente, sans craindre les moustiques si cruels au Labrador. Et enfin, il y a les vingt rivières remontées par le saumon où il est si agréable de présenter la mouche au roi des poissons. Parfois, le pêcheur fait ses captures au pied du rapide, au confluent de la rivière. Un au-

tre va pêcher un peu plus loin, à cinq, six, dix milles dans la forêt, au "pool" qu'il a choisi. La Rivière Jupiter offre ainsi aux amateurs de nombreuses stations de pêche, la dernière n'étant pas à moins de trente-six milles de la mer. Que le pêcheur ne s'effraie pas. Qu'il prenne place dans le canot plat, de service dans ces lieux; un cheval, deux chevaux, si c'est nécessaire, le conduiront jusqu'au "pool" le plus prochain ou le plus éloigné, selon son désir. Très recherché, ce sport amène tous les ans assez de pêcheurs pour remplir tous les camps, mis à leur disposition par la compagnie propriétaire. Inaugurée par Monsieur Menier, la pêche au saumon autour de l'Île durera, pour le grand plaisir de ses fidèles amateurs, d'autant plus qu'une sorte de loi protectrice du saumon, en vigueur sur l'Île, limite à cinq pièces par "pool" la prise de chaque pêcheur...

L'Île d'Anticosti n'a jamais reçu la population que paraîtrait exiger l'immensité du territoire et le nombre des cours d'eau. Longtemps un des missionnaires de la Côte Nord ou de Québec visitait les catholiques peu nombreux de l'Île, une fois l'an. Monseigneur Guay y a résidé quelque temps et Monseigneur Labrecque y a fait une tournée de confirmation qui faillit lui coûter la vie. Fatigué d'attendre la fin d'un arrêt forcé dans une anse située à trente milles de la Baie des Anglais, il entreprit de parcourir à pied cette longue distance. Il n'arriva au village que le lendemain, plus mort que vif, bien résolu à ne plus jamais risquer pareille promenade sur les grèves rocheuses d'Anticosti.

Henri Menier achète l'Île en 1895. Dès lors, un grand mot est prononcé avec emphase: l'administration. Monsieur le Gouverneur est le chef de cet organisme puissant. Nombreux sont ses subordonnés: directeurs, sous-directeurs, comptables, assistants-comptables des diverses branches de l'administration. Pour ce qui regarde le côté religieux, l'administration se charge de l'entretien de l'église, du presbytère, des écoles et assure un salaire mensuel

convenable au missionnaire de céans. Bien avantageux sous certains rapports en éloignant du prêtre tout souci matériel, ce système a tout de même été la cause que ni la Baie Sainte-Claire ni la Baie Ellis n'ont jamais joui de l'église, qu'aurait certainement élevée la population si elle avait été comme ailleurs, laissée à son initiative. Le ministère régulier à l'église principale et au couvent, les visites aux écoles, quelques missions voisines avec l'auto ou le cheval, le tour de l'Île une fois durant l'été, missions aux chantiers pendant l'hiver, voilà le travail offert sur l'Île aux Pères Travers et Robin, L. Garnier, J.-M. Leventoux, J. LeStrat, Ls-Ph. Gagné, A. Brault, F. Hesry, J. Huland, L. Roy, qui s'y sont succédés pendant quarante-cinq ans. Les Pères se sont tous plu à Anticosti. Ils n'ont tous qu'à se féliciter de leurs relations amicales avec l'administration de l'Île et ils éprouvent une réelle satisfaction à remplir leur ministère avec des paroissiens bien disposés, respectueux, bons chrétiens, et avec des enfants fort bien formés d'abord par les soins de l'instituteur Y. Lerouzès, depuis, inspecteur d'écoles à Montréal, puis par les admirables Sœurs de la Charité.

Sans doute, tous y ont souffert de l'isolement avant l'avion, et ce davantage que leurs confrères de la Côte Nord. "Un original, dit-on, se consolait à sa manière au printemps,, quand les journaux lui arrivaient à pleins sacs. Il les distribuait en piles et par ordre de dates, et les prenant l'un après l'autre chaque jour, il voulait se donner l'illusion de les recevoir régulièrement". Quelques Pères donnent des leçons de latin à de jeunes élèves au presbytère. Le Père Travers est pendant son séjour sur l'Île, directeur d'une musique instrumentale célèbre à l'époque.

Le R. P. J.-M. Leventoux, futur vicaire apostolique du Golfe Saint-Laurent, a été missionnaire à Anticosti de 1912 à 1922, deux ans avec un vicaire et huit ans seul. Sœur Saint-Jean de la Trinité, dont il dirigea les premiers pas vers le cloître, nous a pro-

curé sur le séjour de ce missionnaire à Anticosti, des souvenirs très précieux qu'il nous est malheureusement impossible de reproduire en entier. Dès son arrivée, il manifeste un grand zèle pour le culte divin. Pour donner plus d'éclat et de ferveur aux réunions sur semaine à l'église, surtout aux heures d'adoration des premiers vendredis, il dirige lui-même une chorale qu'il a formée. Il veut à tout prix, voir toute la population réunie comme le dimanche pour honorer le Sacré-Cœur de Jésus, objet particulier de sa dévotion. Pour la Fête-Dieu, toutes les bonnes volontés sont mises à contribution pour l'érection des reposoirs et la cueillette des fleurs. Il faut que les fêtes religieuses sur l'Île soient bien suivies, et pour cela attrayantes, pieuses. A noter dans ces souvenirs, l'empressement du Père Leventoux à visiter les malades, à recevoir volontiers tous les visiteurs à son bureau et à employer les termes, parfois typiques de ses interlocuteurs, afin de s'entretenir plus familièrement avec eux. A noter encore l'action remarquable de cet ancien professeur de rhétorique dans les écoles élémentaires où il questionne, si habilement, les jeunes écoliers et leur donne de si bons conseils. A noter aussi que le Père Leventoux ne monte jamais en chaire sans avoir bien préparé l'explication de l'Évangile du dimanche qu'il fait régulièrement. Il fait ainsi pour toutes ses prédications qui sont particulièrement goûtées. Evoquez encore aujourd'hui son souvenir devant l'un de ses chers vieux Anticostiens, il vous répondra avec émotion: "Monseigneur Leventoux, nous l'avons bien aimé... Il était si bon ! il prêchait si bien !" Le même témoin fait remarquer que ces belles qualités s'appuient sur une fervente piété. Presque toujours seul, le Père Leventoux se lève à cinq heures et demie. Il passe une demi-heure dans la prière et la méditation devant une statue de la Sainte Vierge à son bureau. De là, il se rend au confessionnal où il se met à la disposition de tous avant la sainte messe. Dans l'après-midi, de quatre heures à six heures, on le voit encore à l'église très souvent. C'est à Anticosti que

le Souverain Pontife alla chercher l'humble missionnaire pour l'élever, bien malgré lui, à l'épiscopat. Un de ses vieux insulaires, fier de voir reconnu le mérite du Père mais affligé de son départ disait: "Il était si bon, si fin, notre Père — je savais bien, moi, que quelque chose comme cela lui arriverait".

Une mention toute spéciale doit être faite du séjour du Père A. Brault à la Baie Ellis. Il en a été le missionnaire à deux reprises différentes. Il est le fondateur du couvent des Sœurs de la Charité qui a rendu de si grands services aux familles de cette localité. On lui doit aussi l'installation peu banale d'une suite ininterrompue de bâtiments qui servent de presbytère, de sacristie et d'église. Un autre que le Père Brault aurait sans doute choisi, pour l'église et le **home curial**, un site plus ouvert sur les flots bleus et sur le beau paysage environnant.

De même que sur la Côte Nord, les missionnaires ont visité les camps des bûcherons à Anticosti. Les Pères J.-M. Leventoux, J. LeStrat, Ls-Ph. Gagné, A. Galland, Bréard et A. Brault ont aimé à encourager, dans leurs travaux, les bûcherons d'Anticosti. Tous aussi ont fait "le tour de l'Île". Une grande randonnée que ce tour de l'Île, longue et pénible, surtout où l'on n'avait recours qu'à la voile ou à la rame. Aujourd'hui, tous les quinze jours, les habitants des vingt-six maisons construites çà et là pour les six gardiens de phare et les vingt gardes-chasse peuvent, du seuil de leur demeure, guetter anxieusement l'arrivée de la barge qui apporte le courrier. Ces gardiens de phares et ces gardes-chasse, qui ont travaillé, les premiers à faire oublier la mauvaise réputation de l'Île, "le cimetière des marins" d'autrefois! et les seconds à conserver la faune variée qui y sème tant de vie et d'animation, contre de trop hardis braconniers de la Côte Nord, ne sont plus les malheureux isolés du vieux temps... Une ligne téléphonique leur permet de communiquer les uns avec les autres, avec le prêtre, le docteur, les enfants du couvent, etc. Le ravitaillement a été bien assuré

pendant la belle saison. C'est un plaisir pour le missionnaire de faire "son tour de l'île", d'y rencontrer ses paroissiens, de constater leur fidélité à la prière en famille, à la prière du dimanche, de prier avec eux devant le petit autel sur lequel le Dieu de l'Eucharistie daigne descendre à la parole du prêtre et se donner en nourriture aux âmes fidèles, jusqu'en cette solitude du Golfe Saint-Laurent.

Le progrès dans les relations et l'avion en particulier, ont diminué les accidents et les aventures propres aux hivers enveloppés de neige et de glace, pendant six mois de l'année. Trois faits doivent cependant être rappelés à cause de la joie que suscita le premier et du deuil ressenti au Havre Saint-Pierre par les autres. C'est en 1919. Deux hommes, Messieurs Georges Fafard et Antoine Chiasson, qui habitent au phare de la Pointe Nord, éprouvent un beau jour d'été, le désir de prendre quelques morues à la ligne, au bord du rivage. Or, une caisse qui a servi à préparer du ciment pour la construction du phare est là, tout près de la mer calme, unie comme un miroir. La caisse, quelques chroniqueurs ont dit "la cuve", mesure huit pieds par six. Deux bouts de planches sont à bord. Quelques mouvements dans l'eau avec les rames nouveau modèle, et l'on jette les lignes à l'eau... Cependant, pendant que nos deux hommes devisent sur la beauté idéale de la température et sur le poisson qui ne mord pas, une légère brise du sud s'élève et grandit très vite. On essaie alors de prendre la direction de la terre, vains efforts. La nacelle trop plate ne fend point les eaux et n'avance pas. Aucune résistance n'étant possible, il ne reste qu'à voguer au gré des vents, et veiller à ce que la boîte ne soit pas envahie par l'eau. Et voilà pourquoi Hector Vigneault et son compagnon Richard Collin, gardiens du Phare "Le Perroquet" près de la Côte Nord, fouillant l'horizon le lendemain au jour, pour y voir peut-être quelque bonne pièce de bois toujours recherchée pour leurs poêles, aperçurent au large une grosse tache sombre. "Fa-

meux arrachis, s'écrie H. Vigneault. — Double chance réplique Collin, il y a du "gibier" dessus ! Notre carabine, vite au canot . . . Mais les deux naufragés ont trouvé la nuit longue, angoissante, pendant qu'avec leurs deux bouts de planches ils s'efforcent de garder la boîte en équilibre, et qu'ils rejettent avec leur chapeau l'eau qui pénètre par les fentes ou rejaillit par-dessus bord. On parla longtemps sur la Côte de la traversée presque miraculeuse des deux pêcheurs de la Pointe Nord d'Anticosti. Dix-sept milles bien comptés parcourus sur une mer si souvent houleuse et tourmentée, dans une nacelle d'un modèle si nouveau !

Un drame en 1927, l'autre en 1931, survenus dans le même endroit, ont attristé les gardes-chasse Anticostiens !

1927. Wilfrid Therriault et Béloni Vigneault, dit "Maitt John" sont en fonction à la Rivière-au-Saumon. L'hiver est long, on s'ennuie. A Noël, le désir de voir des humains les décide à se diriger vers "Table Head" où réside la famille Perrey, ils partent en canot. Mais la glace s'est amoncelée sur leur route ! Une voie d'eau se fait dans la coque du frêle esquif, nos deux hommes, les vêtements mouillés, gagnent la terre avec peine. Là, il faut escalader une falaise rocheuse avant de prendre le portage. Quand on constate que Therriault et B. Vigneault ne sont plus à la Rivière-au-Saumon, on fait des recherches. On dit que Nazaire Cormier aperçoit le premier son ami "Maitt John"; il est si ému qu'il croit à une apparition. Je l'ai vu, dit-il, à son compagnon. Mais oui, reprend ce dernier, qui se rend mieux compte de la réalité, en effet voici "Maitt John". Regarde, c'est bien lui, accroupi dans le cran du rocher, la tête appuyée sur la main droite. Le pauvre Béloni Vigneault n'a pas pu atteindre le sommet de la falaise . . . , il est mort en l'escaladant. Quant au corps de Wilfrid Therriault, on le trouve étendu ventre à terre, à quelques pas de là dans le portage. Devant ce corps,

quelques brindilles, une boîte d'allumettes humides attestent que le pauvre malheureux a concentré ses derniers efforts pour allumer un feu afin d'y réchauffer ses vêtements et ses membres gelés.

Quatre ans plus tard, Armand et Patrick Bourque, gardes-chasse à la même rivière éprouvent le besoin de voir des semblables, jouir de leur compagnie à l'occasion de la Noël, chez le même plus proche voisin. La baie est recouverte d'une glace qui paraît solide. Les deux frères s'y engagent. Mais la glace cède et c'est deux noyés de plus dans les eaux du Saint-Laurent. Les recherches furent longtemps infructueuses. Un ingénieur forestier de passage en cet endroit, ayant aperçu une mitaine sur la baie, on fit une entaille dans la glace tout près de là. Les corps d'Armand et de Patrick Bourque se trouvaient l'un près de l'autre, sous dix pieds d'eau.

Les pages qui précèdent ont présenté au lecteur quelques aperçus sur une île canadienne fameuse, dont l'isolement et les récits des marins et voyageurs qui l'ont approchée, ont fourni tant de matière à l'imagination des conteurs et des écrivains.

La hache du bûcheron, qui paraît s'attaquer sérieusement à ses forêts, va-t-elle enlever à l'Île le charme incontestable qui se dégage de ses rives? Des coupes de bois y ont été pratiquées pendant dix ans par la Consolidated Paper Co. Mais le chargement du bois en pleine mer et son transport à la Baie Ellis ont occasionné des frais si considérables que l'entreprise a dû être abandonnée.

En 1947, la Compagnie propriétaire opère d'une autre manière. Une route carrossable sera construite, dit-on, de la Baie Ellis à la Rivière Patate. Un bon port dans ces deux baies, la route principale et les tronçons de route qui y aboutiront de place en place, faciliteront certainement la coupe et l'expédition du bois. Si cette nouvelle méthode remporte le succès souhaité, comme il faut l'espérer pour le bien de la

population insulaire et les ouvriers de la forêt qui y trouveront leur gagne-pain, il n'est pas douteux qu'Anticosti continuera à être le rendez-vous des sportsmen et des touristes.

Pourquoi ne pas ajouter, que grâce à cette route centrale, l'industrie de la pêche est peut-être appelée à s'y développer. Un missionnaire de la Côte Nord a réussi, à la suite de démarches nombreuses, incessantes à Québec, à Ottawa et auprès des directeurs de la Consolidated Paper Co., à organiser une industrie de poisson à la Baie Sainte-Claire. La pêche fait des progrès très intéressants depuis l'apparition des entrepôts frigorifiques et des coopératives de pêcheurs. L'un des gérants de l'île, M. H. Graham, ainsi que M. Faure, président de la Consolidated Paper Co., ont favorisé les pêcheurs de la Baie Sainte-Claire, en leur laissant toute liberté d'y exercer librement leur dur métier.

N'y aurait-il pas lieu d'entrevoir, de ce côté, des perspectives encourageantes pour la compagnie et le monde de la pêche, sur l'île d'Anticosti ?

Nul n'ignore, en effet, que les environs de la Baie du Renard sont beaucoup plus poissonneux que les fonds de la Baie Sainte-Claire. Le hareng, le maquereau, le saumon, le flétan, le homard et surtout la morue les fréquentent tour à tour, à la belle saison.



CHAPITRE XIV

LA VIE RELIGIEUSE ET MORALE

Première tournée épiscopale de Monseigneur Blanche.

Les fêtes religieuses. -- Les églises. -- Les écoles.

Une Ecole Normale à Havre Saint-Pierre.

**Un témoignage de vie chrétienne et
d'Action Catholique à Franquelin.**

LE R. P. Gustave Blanche fut nommé Préfet Apostolique du Golfe Saint-Laurent le 18 juillet 1903.

Obligé de passer l'hiver à Chicoutimi, dans l'intérêt de la Congrégation des Eudistes dont il est le Provincial, il tient cependant à visiter son nouveau champ d'apostolat dès l'automne de la même année.

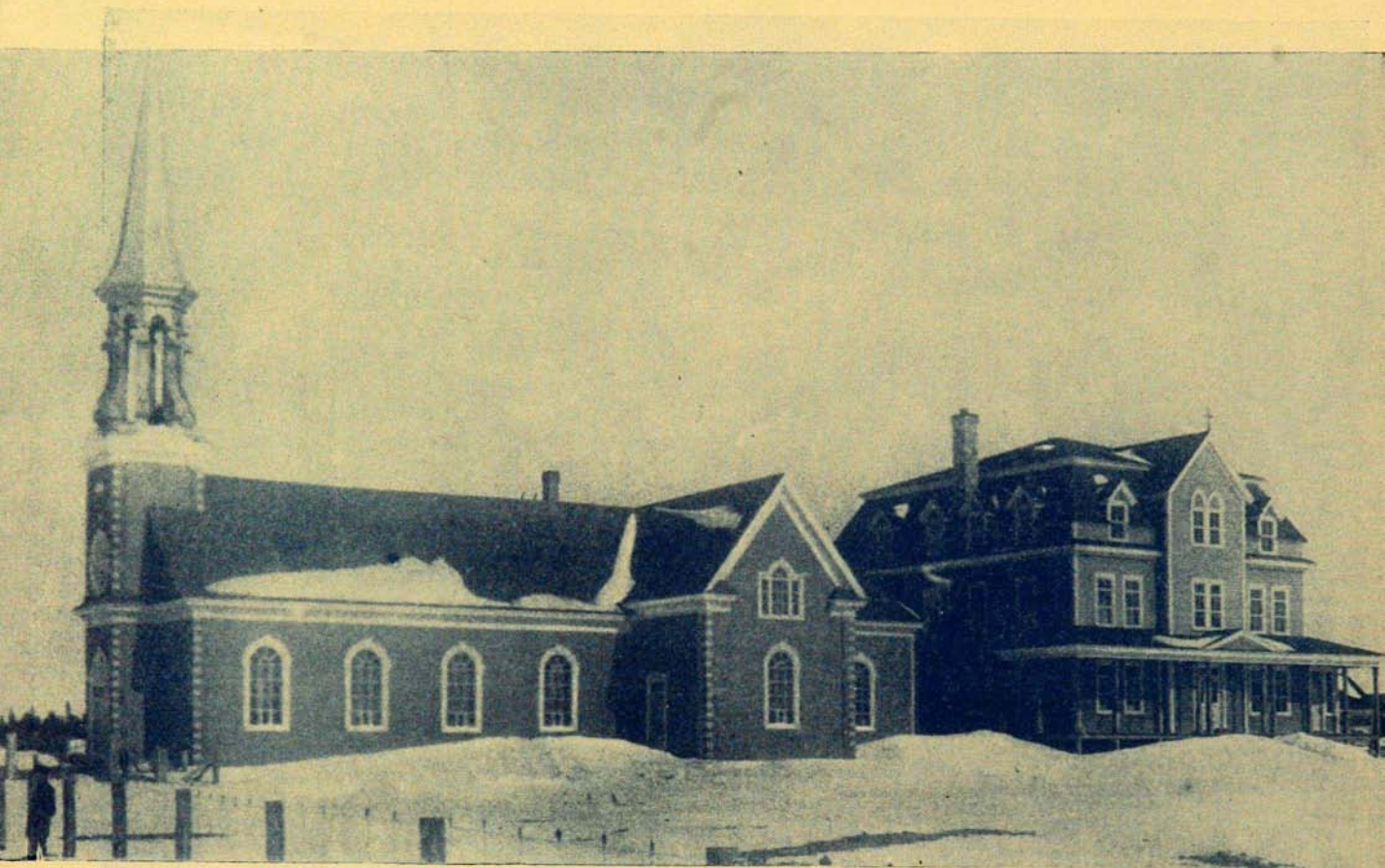
Les habitants comprennent qu'un grand bienfait leur est accordé par l'Eglise; aussi, ils vont recevoir leur chef spirituel avec les plus grands honneurs, le cœur tout à la joie. Leur bonheur est porté à son comble lorsqu'ils apprennent qu'il est accompagné de religieuses enseignantes pour tous les postes importants. Les Filles de Jésus de Kermaria, en Bretagne, viennent inaugurer la tenue régulière des petites écoles de la Côte. Un grand pas va être fait dans l'œuvre de l'éducation.

L'impression que Monseigneur emporte de cette première visite est cependant comme voilée d'une tristesse inquiète.

Il tend la main pour ses missions qu'il trouve dénuées des biens de la terre. "La préfecture du Golfe



Monseigneur Blanche, c.j.m.
Premier Vicaire Apostolique (1905-16)



Cathédrale et évêché de Monseigneur G. Blanche aux Sept-Iles

Saint-Laurent, dont le Saint-Siège a daigné nous charger, écrit-il, dans le but d'intéresser des âmes généreuses à sa mission, s'étend sur un territoire beaucoup plus vaste que la France. Environ sept mille pêcheurs y vivent, disséminés par groupes, le long du golfe. A l'intérieur des terres, deux mille sauvages y sont occupés à la chasse. Ces indiens, "les Montagnais", ainsi appelés à cause des régions accidentées et montagneuses qu'ils parcourent, descendent à la mer, en été, pour y vendre leurs fourrures et accomplir leurs devoirs religieux. Toute cette population est bonne, honnête, profondément attachée à la religion catholique. Mais la pauvreté d'un grand nombre rend leur situation fort pénible au point de vue spirituel. Chaque hameau ne peut prétendre avoir un prêtre résident. Beaucoup se trouvent ainsi abandonnés. Les dessertes, confiées à deux de nos missionnaires, se prolongent sur des étendues de trente à cent milles. La plus vaste, confiée d'abord à un seul prêtre, dépasse de beaucoup trois cents milles. Les visites du missionnaire à ses ouailles ne peuvent donc être bien fréquentes. Cette population religieuse, fervente même en plusieurs centres, se montre zélée pour la construction et la décoration des églises. Mais quelles églises. De simples chapelles bien petites et bien pauvres. Dans quelques-unes, on n'est même pas à l'abri des injures du temps. Certains presbytères sont inhabitables. Une grande et belle œuvre est donc offerte à la générosité des cœurs chrétiens".

Monseigneur Blanche était impulsif, toujours prêt à l'action. Ses jeunes prêtres rappelaient volontiers un mot fameux de lui. N'étant jamais sortis de France, ils s'effrayaient à la pensée du grand voyage: La Manche, l'Angleterre, l'Océan, le Canada... l'inconnu pour eux. Le Père Blanche tranchait la difficulté d'un mot: "Mes bons amis, vous partez... et vous arriverez".

Son Excellence Monseigneur N.-A. LaBrie, évêque actuel du Golfe Saint-Laurent, a gardé le souvenir

d'un trait amusant. L'un de ses confrères et lui-même ont conduit Monseigneur Blanche à l'Île-aux-Oeufs. Le lendemain, la mission terminée, le Préfet Apostolique exprime le désir de quitter l'Île où il n'a plus rien à faire. — "Monseigneur, lui fait-on remarquer, il y a trop de mer. Non, mes amis, il fait beau, quelques vagues insignifiantes. De vigoureux coups de rame à donner, voilà tout. Monseigneur, regardez-donc, la mer grossit de plus en plus. Bah ! vous vous effrayez pour rien ! . . . nous partons, n'est-ce pas ? . . ." Et les jeunes gens respectueux de cette parole autoritaire, décidée, poussent la chaloupe à l'eau. Mais leur pensée, leur désir intime se réalise aux premiers mouvements de leurs rames. La lame inonde la chaloupe qui bondit, rebondit, ballotée et secouée par les vagues écumantes. "Revenons vite, mes amis . . . Nous partirons plus tard". Monseigneur est pris d'une crainte salutaire et très opportune.

Sa première tournée sur la Côte Nord s'accomplit sans encombre. Elle ne dura que du deux octobre au seize novembre et tous les postes furent visités jusqu'à Natashquan. Déjà la nature ardente du Préfet Apostolique fut mise à une dure épreuve. Faute de bateau, il fut emprisonné trois semaines durant à Rivière-au-Tonnerre. Les Pères, vite habitués aux exigences des circonstances, prirent un innocent plaisir aux plaintes souvent réitérées et bruyantes de leur chef : "Ce pays étrange où l'homme ne peut bouger ni sur mer, ni sur terre". Mais Monseigneur Blanche est un ancien soldat. Il est brave, il est courageux, il est homme de devoir et rien ne l'arrête.

Dès le printemps suivant, le petit journal "L'Echo du Labrador" peut lancer une excellente nouvelle : "Le Très Révérend Père Blanche a quitté Québec pour la Côte Nord". Il vient de nouveau visiter ses ouailles et administrer le sacrement de confirmation. Sans se préoccuper de la distance à parcourir et des contre-temps qu'il aura à affronter, il écrit : "Je me rendrai d'abord à la Pointe-aux-Esquimaux puis à

Natashquan; je reviendrai à l'Île d'Anticosti et remonterai le fleuve, en faisant les stations des Sept-Îles, de la Pentecôte, de Manicouagan".

Excellente nouvelle, certes.

Monseigneur Blanche a réussi à se faire accompagner d'un prédicateur renommé, le Père Collin, dont la voix forte et la solide doctrine ont produit d'heureux effets sur de nombreux auditoires en Bretagne. Le nouveau Préfet Apostolique est avant tout un prêtre, un apôtre dévoué aux âmes. Il tient à commencer son ministère sur la Côte Nord, à laquelle il appartient désormais tout entier, en procurant à tous ses fidèles la grâce d'une bonne retraite. Beaucoup n'ont jamais joui de ce bienfait; il est attendu avec d'autant plus de joie.

Ce sont partout, à l'arrivée et au départ, des rendez-vous de toute la population qui tient à saluer son pasteur et à recevoir sa bénédiction. Les chemins sont balisés de sapins et Monseigneur fait son entrée dans les villages entre deux haies de verdure. Les pavillons flottent à toutes les demeures. Les fusils sont réquisitionnés par les jeunes gens, souvent une barge toute enguirlandée, montée par une dizaine de tireurs, sort du havre pour rencontrer l'évêque. Des salves de mousquetterie l'accueillent et l'accompagnent jusqu'au débarcadère. "Devant le presbytère, dit une chronique du temps, un chœur de jeunes filles soutenu par les accords de l'harmonium, salue Monseigneur comme l'envoyé de Dieu parmi nous, pendant que la cloche tinte joyeusement dans son clocher de zinc". Les églises ont revêtu leurs plus riches parures; des drapeaux festonnés courent le long des murs; des guirlandes de sapin, semées de fleurs variées s'entrelacent artistement sous la voûte. Dès le lendemain on se met à l'œuvre. Le Père Hesry, à Moisie et aux Sept-Îles; le Père Conan à Pentecôte; d'autres Pères ailleurs, préparent les enfants à la première communion et à la confirmation. Et dans toutes les missions, durant trois jours, selon l'itinéraire

fixé à Québec, la parole toute apostolique du Père Collin réunit tous les fidèles à l'église.

Les cœurs sont touchés, remués. Le soir, devant le Saint Sacrement exposé, on fait amende honorable à Dieu pour les fautes de tous. Qui peut affirmer qu'il n'a pas péché? Un saisissement irrésistible s'empare de l'âme lorsque la foule, devant le Saint Sacrement qui lui est présenté, redit à pleine voix les refrains appris par le missionnaire:

"Pardon, Seigneur, pardon,
N'es-tu pas un Dieu bon !"

Une autre cérémonie à laquelle le prédicateur tient beaucoup, c'est la consécration de la paroisse à la Sainte Vierge, clôture touchante de ces pieux exercices. Partout, pour une fois, on se serait cru assister à quelque cérémonie de cathédrale. A la Rivière Saint-Jean, les trois jours se terminent par la bénédiction d'une croix érigée à l'entrée de la rivière, sur un promontoire élevé. Cette croix toute blanche aperçue de loin sur la mer, protège toute la rade, guide les pêcheurs qui ne manquent jamais de la saluer à leur entrée ou à leur sortie du port.

Les Indiens ne sont pas oubliés. Monseigneur s'intéresse à leurs âmes comme aux âmes des blancs, et eux, ils l'émerveillent par l'accueil qu'ils lui font d'eux-mêmes, malgré l'absence de leurs missionnaires. Rangés en tirailleurs le long de la route, ils demandent d'abord sa bénédiction, à genoux sur son passage. Ils y répondent par la plus vibrante détonation. Puis, dans leur chapelle toute transformée par les tapis et les banderolles suspendues à la voûte, on entonne le Magnificat. Les hommes d'un côté, les femmes de l'autre alternent les versets en langue montagnaise. Le coup d'œil sur ces figures bronzées et impassibles, sur ces costumes bizarres, dont quelques-uns très élégants, surprend et ravit. Monseigneur veut leur adresser la parole. Comme pour les relations diplomatiques dans les lointaines contrées, il

a recours à un interprète. Il leur dit tout l'intérêt qu'il leur porte, les vœux qu'il forme pour une chasse plus abondante, l'espoir de leur donner lui-même plus tard la confirmation dans leur chapelle. On croirait un moment que le truchement triche un peu, qu'on ne dit pas tout. La langue montagnaise nous répondrait le Père Sirois, est très synthétique et chez les Indiens beaucoup de choses se disent en peu de mots. Si après la clôture de la retraite, la température et la mer le permettent, une petite barge de pêche conduit ces visiteurs distingués vers une autre mission. De nouveau, tous les habitants se groupent au point de départ pour l'au revoir reconnaissant. Longtemps ils regardent leurs missionnaires s'éloigner sur les flots, tous à la joie de cette visite, avec ce léger serrement que l'on éprouve à la séparation de personnes qui ont fait du bien à votre âme et que l'on aime beaucoup.

Cette réjouissance d'un peuple chrétien en présence du chef spirituel du troupeau, elle se renouvellera à toutes les visites épiscopales de l'avenir. Leurs Excellences Nosseigneurs P. Chiasson, J.-M. Leventoux et N.-A. LaBrie, rencontreront partout les mêmes manifestations de joie spontanées, expansives, parfois bruyantes. En 1946, tout comme en 1903, des fils respectueux éprouvent le même bonheur à revoir un Père dont ils admirent le dévouement, auquel ils sont tout aussi humblement soumis que leurs ancêtres.

Quant aux retraites comme celles que prêcha avec tant de fruits le bon Père Collin en 1904, la Côte Nord devait en être privée longtemps. Les voix éloquentes d'anciens prédicateurs de renom, des Pères Travert et Blondel, remueront profondément les âmes qu'elles pourront atteindre, pendant leur séjour sur la Côte, à Anticosti, Natashquan, Havre Saint-Pierre. De temps à autre encore, quand la chose sera possible, une retraite sera organisée dans les principales missions. Mais les difficultés du transport, les pertes

de temps si redoutées, empêcheront pendant de nombreuses années, la fréquence régulière de ces grâces spirituelles qu'un temps de réflexion et de prières apporte toujours à une paroisse.

Qu'il soit le bienvenu, l'avion moderne ! Depuis quelques années il multiplie ses prouesses sur la Côte Nord, domaine le plus propre à son expansion future au Canada, transportant les missionnaires, les chefs d'industrie, tous les ouvriers de la première et onzième heure. Grâce à lui, en 1946, presque toute la Côte Nord a pu profiter de missions très fructueuses données par les Pères Rédemptoristes de Sainte-Anne-Beaupré.

Le Préfet Apostolique de 1903 créa immédiatement une douzaine de postes missionnaires sur la Côte Nord. L'apprentissage d'une vie nouvelle commença : ministère quasi paroissial au poste de résidence, courses à droite et à gauche selon les appels et les besoins ; par mer, en bateaux à rames, souvent longues attentes dans la brume au large ou dans quelque abri tant que la tempête n'a pas cessé de souffler ; voyages en cométique sur la neige, avec arrêts forcés assez souvent dans les petits camps de chasseurs, construits de distance en distance le long des pistes, pour les voyageurs en détresse ou en mal de raquettes. Comme en 1918, les missionnaires sont deux par résidence, ils s'efforceront de donner dans la chapelle principale, toute la splendeur possible aux dimanches, aux grandes fêtes de l'année : Pâques, Assomption, Toussaint, Immaculée Conception, Noël, Sacré-Cœur de Jésus, Saint-Cœur de Marie, Saint-Jean Eudes, Sainte-Anne, à toutes nos solennités chrétiennes.

"Comme partout ailleurs, Noël sera la fête la plus populaire, entourée d'un cachet tout particulier à la Côte Nord. L'heure de minuit approche. Voyez sortir du bois ou glisser sur la grève du grand fleuve les traîneaux des fidèles, venant de tous les points de la mission, assister à la messe de minuit. Quatre chiens chargés de grelots et de sonnettes, dont le bruit per-

çat retentit de tous côtés, sont attelés à chaque traîneau. De ces voitures, vous n'en comptez pas moins d'une centaine. Bientôt, nos chrétiens venus quelques-uns de vingt et trente milles, vont remplir la petite église toute resplendissante de lumières. Jésus est descendu au milieu d'eux pour les bénir; ils se sont empressés au pied de sa Crèche, ils ont chanté les plus beaux cantiques en l'honneur du Divin Enfant, accompagnés par l'orchestre des meilleurs violoneux du pays; ils se sont assis à la Table Sainte. Ils ont rendu avec les Anges gloire à Dieu et ils emportent avec eux la paix promise aux hommes de bonne volonté". (Echo du Labrador).

Je ne serais pas étonné d'apprendre que quelques paroissiens se rappellent encore une messe de minuit, célébrée jadis à la Pointe-aux-Outardes, quand cette paroisse était une desserte de Manicouagan. La petite chapelle était gaie vers minuit. Cinq lustres en bois, portant chacun quatre bougies, font resplendir la nef. L'autel où paraissent quelques lis, étonnés sans doute eux aussi, d'être arrivés sains et saufs sur le cométique de la Côte Nord, après les soubresauts de la grève, cher souvenir des décorations du St-Sauveur de Redon, est étincellant avec ses trente cierges disposés avec art. Deux hommes âgés, l'un Hector Tremblay cinquante ans, l'autre, trente ans, graves enfants de chœur d'occasion, revêtent soutane et surplis. Le Gloria et le Credo de la messe royale retentissent pour la première fois, à pareille heure, sous la voûte de la petite chapelle. Tous font une communion fervente. Mais il faut repartir. Vingt-quatre milles à refaire sur une route cahoteuse avec les chiens de David Malouin — le guide attitré des Pères. Dix heures d'une assez rude randonnée, aller et retour. Mais fi donc des bousculades et des chutes sur la grève enneigée et obstruée par les glaçons, si des âmes se sont rapprochées de Dieu et si le missionnaire a fait un plaisir très grand à de braves chrétiens...

Le 12 septembre 1905, la Préfecture devient Vicariat Apostolique. Monseigneur Blanche décide alors de fixer aux Sept-Iles le siège de son évêché, et prend des mesures pour réparer et agrandir la chapelle de ce village et en faire sa cathédrale. Bientôt le palais épiscopal s'élève en face de la baie immense des Sept-Iles, prêt à recevoir et abriter convenablement les Pères du Vicariat réunis pour la retraite annuelle. Monseigneur Blanche rêvait de fonder dans ce village une école supérieure pour jeunes gens, juvénat ou petit collège. Il songeait aussi à un couvent pour jeunes filles.

Il est regrettable que, souffrant d'une maladie de cœur, étant trop âgé pour se lancer dans de grandes entreprises, et n'ayant pas de ressources suffisantes à sa portée, il n'ait pas pu réaliser sur la Côte, les œuvres si belles d'éducation auxquelles il avait consacré, en France et au pays d'Acadie, ses plus jeunes années.

L'honorable Alexandre Taschereau venait souvent à cette époque, taquiner le saumon à Moisie: "J'ai gardé, écrit-il à un ami de la Côte, un bon souvenir de Monseigneur Blanche qui, un jour que Sir Lomer Gouin et moi retenus par la tempête, nous reçut chez lui avec beaucoup de bienveillance et nous donna une hospitalité que nous n'avons pas oubliée".

Nous devons à la plume du célèbre Premier Ministre un trait fort amusant qui défraya les conversations du temps: "Monseigneur Blanche faisait des travaux de construction sous la direction d'un architecte de Québec. Un jour il envoie à son architecte la dépêche suivante: "J'ai bien hâte de vous voir".

(Signé Blanche).

La dépêche arrive chez l'architecte; il est absent. Madame, croyant l'affaire importante, ouvre le pli, en lit le contenu avec une indignation nullement contenue. Peu après arrive le mari. Il prend la dépêche et s'empresse de dire à sa femme qu'il lui

faut partir sans retard. La conversation suivante s'engage alors :

Monsieur : Je pars à l'instant, affaire urgente.

Madame : Tu ne partiras pas, non, non, non !

Monsieur : Et pourquoi, ma chère ?

Madame : Je te dis que tu ne partiras pas.

Monsieur : Mais enfin, qu'y a-t-il ?

Madame : Ta Blanche, j'en ai assez, je mets mon chapeau et je m'en vais.

Finalement, tout s'explique et le ciel conjugal revint au beau. Et voilà comment Monseigneur Blanche, un saint homme, faillit briser ce que le Ciel avait uni.

Parmi les missionnaires placés le long de la Côte Nord par Monseigneur Blanche, le Père Hesry peut être considéré comme l'un des plus entreprenants. A peine a-t-il pris à la Rivière-au-Tonnerre la succession du Père Robin, qu'il conçoit et entretient dans son esprit l'idée de doter sa nouvelle paroisse d'une belle église. Immédiatement, on le voit entreprendre au moins deux voyages par an, à Québec et autres lieux. Il se crée de très nombreux et généreux amis, un peu partout, même dans les cercles gouvernementaux. De retour à Rivière-au-Tonnerre, il tient à ce que tous ses paroissiens participent à la construction nouvelle. Les uns amènent à la mer les billots abattus au loin dans la forêt, d'autres s'attellent à la scie de long, encore à la mode. Les plus habiles monteront la charpente de l'édifice, s'improviseront charpentiers, menuisiers, ébénistes au besoin, tous offrant cent jours, davantage même, sans aucune rémunération ou si légère — un dollar par jour — ou bien quelque cadeau du Département de l'Agriculture à gagner par leur travail. Ainsi s'élève l'église de la Rivière-au-Tonnerre, qui fait beaucoup parler d'elle, étonne encore les visiteurs et dans laquelle on admire, encadrant la nef principale, une rangée de piliers dont les contours sont formés d'arêtes artistement ciselées avec les couteaux de poche des pêcheurs de la loca-

lité. Du grandiose, de l'inédit, une masse énorme. Trop haute pour les grands vents du Nord. Un beau temple, avoue le visiteur étonné, dont la majesté invite à la prière et au recueillement.

Le tout a demandé au Père Hesry une somme d'énergie et de courage, de patience peu ordinaire, et de la bonne volonté de la part de ses paroissiens, surtout aux bons ouvriers de l'époque: John Cody, James Boudreau et autres.

Cependant, pendant une retraite des Pères, Monseigneur Blanche demande si l'un d'entre nous n'accepterait pas de succéder à Monsieur l'abbé Pouliot qu'il fallait remplacer à Notre-Dame de Lourdes de Blanc-Sablon. Le Père Hesry leva la main. Ce geste, le seul sans doute aperçu, ce jour-là, dans une salle silencieuse, ne fut pas oublié. Monseigneur Blanche peut donc, plus tard, dire au Père Hesry: "Allez à Blanc-Sablon. Ne me demandez rien... En revanche, je vous laisse carte blanche". Le Père Hesry ainsi armé, va s'en donner à cœur joie. Dès lors, il a toujours une chapelle en construction. "Ma chapelle de Blanc-Sablon, de Saint-Augustin, de la Romaine, de la Tabatière, etc... Il nous parlait toujours de ses chapelles. Le presbytère n'aura son tour qu'au jour où la dernière chapelle sera terminée. Pendant tout ce temps, on annonce que les goélettes ou les bateaux qui ravitaillaient les phares du gouvernement, ont à leur bord de nombreux articles adressés au Père Hesry. Il y a de la planche, du bardeau, des clous, des cloches, des statues, des caisses de toutes sortes dont beaucoup sont remplies pour les pauvres. Enfin, voici que ces matériaux, après avoir séjourné de longs mois peut-être dans les hangars de la jetée Louise à Québec, seront rendus à destination; à destination?... c'est beaucoup dire! Avouons qu'ils se sont rapprochés du but. Ne sont-ils pas déposés sur le quai de Natashquan, ou bien sur une île plus ou moins éloignée de la localité dont ils portent l'adresse.

L'année suivante, même deux ans plus tard, ces matériaux se transformeront en une construction nouvelle... quelque part... Quant aux vêtements et articles destinés aux pauvres, ils seront distribués, quand l'occasion se présentera, au cours des randonnées futures.

Le cométique du Père Hesry était une sorte de boîte allongée, faite sur commande pour protéger une infirmité pénible, connue de quelques amis seulement, et qui interdisait au Père les longues marches à pieds. "La carriole" célèbre du Père était toujours chargée de fourrures variées. Cette précieuse marchandise a été payée par lui à ses paroissiens, ou bien encore, elle lui a été confiée pour une vente prochaine chez les marchands de Natashquan ou de Québec. Bien maigre commerce où le charitable missionnaire est trop souvent, quoi qu'il en dise, le gros perdant. La charité du Père Hesry n'a pas de bornes. En 1931 à l'automne Monseigneur Leventoux lui confie le poste de la Baie Ellis où il sera, jusqu'à sa mort, entouré de l'estime, du respect, de la vénération de tous les habitants de l'endroit. Après vingt et un ans de séjour à Notre-Dame de Lourdes, le Père Hesry quitte ses chères missions du Labrador les larmes aux yeux, et cinquante dollars dans son porte-monnaie.

Il fallut donc, à Havre Saint-Pierre, que son évêque ouvre le sien pour lui permettre de continuer sa route. Les cinquante dollars ont glissé jusqu'au dernier sou dans la main des pauvres rencontrés sur le long parcours. Bon, affable, il abordait les riches et les humbles avec le même sourire, tout aussi à l'aise avec le gouverneur du Canada qu'avec le plus misérable de ses habitants. Personne n'osait rien lui refuser. C'est pour le Père Hesry... Rien à payer... sur tous les bateaux. Il était si calme, si patient, si résigné, qu'il passait fort bien quinze jours, un mois dans la même maison, sans manifester la moindre impatience. Sa venue faisait le bonheur de tous.

Deux visites dans chaque famille, une à l'arrivée, l'autre au départ étaient de règle à toutes les missions. Rien de mieux pour la première poignée de main. Mais au départ, quelle patience il fallait au conducteur, inquiet à cause du long parcours prévu pour la journée. Le Père Hesry ne quittait jamais une mission sans avoir salué tous les habitants, même s'il devait revenir deux fois dans une demeure pour une personne oubliée ou absente. Il était doué d'une éloquence peu académique certes, mais si visiblement produite par son amour de Dieu et des âmes qu'on l'écoutait toujours très attentivement et avec fruit.

Le Père Hesry a été atteint par la maladie dans l'église de la Baie Ellis. Il prêche, un dimanche, à la grand'messe, proclamant son espoir dans le relèvement de la Pologne martyre, lorsqu'on le voit s'affaïsser soudain sur l'autel, presque sans vie. Les derniers soins lui furent prodigués à l'hôpital Saint-Jean-Eudes du Havre Saint-Pierre. Il repose dans le cimetière de ce village. L'un des médecins qui l'ont assisté à sa dernière heure disait: "Ce missionnaire était un saint". Tous ceux qui ont connu et aimé le Père Hesry ratifieront ce jugement.

Pendant que le Père Hesry bâtissait sa grande église de Rivière-au-Tonnerre, le Père Blondel obtenait de Monseigneur Blanche l'autorisation de construire un presbytère à Natashquan. Ce missionnaire ardent, à la parole éloquente et toute de feu, qui avait attiré devant la chaire sacrée des milliers d'ouvriers à Brest, en Bretagne, et dont la prédication devait être si goûtée à Natashquan, sur la Côte et dans la Province, voyait grand, trop grand. Il fait venir aussitôt de Québec, tout le bois nécessaire... Jamais il n'est débarqué une aussi grande quantité de madriers et de planches dans les chaloupes du village. Les meilleurs ouvriers de Natashquan, dont le bon Monsieur Hilaire Carbonneau et ses fils, se mettent à l'œuvre. Est-ce un collège, un monastère, qui s'élève? L'é-

difice est si vaste que le successeur du Père Blondel songe aussitôt à en consacrer une partie à un petit couvent, dans lequel trois religieuses et une dizaine de fillettes auraient pu évoluer à l'aise. Ce projet, très conforme, à l'époque aux besoins de la partie est du Vicariat, n'aboutit pas, au grand désespoir de son promoteur.

On dit que Monseigneur Blanche trouva la note élevée, mais il avait donné sa parole au Père Blondel. Il avait si bon cœur ! Peut-on rappeler une autre tentative de ce Père à Natashquan ? Un joli petit village de pêcheurs que cette pittoresque bourgade de l'Est. De culture, peu ou très peu. Pourquoi cultiver des dunes de sable où pousse, par touffes éparses, une herbe marine durcie au soleil comme aux embruns du large, et dépourvues de la bonne terre de France ou du Canada ? Le Père Blondel s'imagina que ses nouveaux paroissiens, trop pris par la mer, ont négligé la terre si prodigue de ses richesses, là-bas, non loin de Versailles, dans le domaine paternel. Il ferme donc par un enclos de broche une vaste étendue de ces dunes immenses. Des vaches, un cheval habitent l'étable, non loin du presbytère. L'automne venu, on coupe le foin de la dune sablonneuse. Hélas ! les tasseriers ne sont pas considérables. Et les animaux se lassent de cette maigre pitance durant le long hiver suivant. Bref, un insuccès complet et de bonnes petites difficultés pour le successeur, appelé à liquider une œuvre colonisatrice qu'il faut tuer dans l'œuf, avant que les frais n'en soient trop élevés. Ne recommençons plus et laissons aux éleveurs de vaches maigres le foin trop sec des dunes du Labrador.

D'autres préoccupations devaient hanter les esprits. On ne peut passer sous silence une œuvre de Monseigneur Blanche. Ce vicaire apostolique voyait le bien à faire. Rien ne le rebutait quand il avait conçu une manière de l'atteindre. A peine avait-il pris connaissance de l'immense territoire qui lui était

confié qu'il pensa à l'instruction des enfants. On imagine les difficultés auxquelles se heurte l'œuvre de l'éducation dans une région aussi vaste, où les villages dispersés, séparés les uns des autres par des distances énormes, sont, du moins en 1903. peu peuplés et sans revenus.

Il fit appel aux Filles de Jésus de Kermaria, qui, victimes comme les autres Congrégations de la persécution de Combes, furent heureuses de lui donner quelques sujets. Le 29 juin 1912, ces religieuses quittent la Côte. Leurs œuvres se sont développées au Canada: les sœurs de retour du Labrador seront facilement casées et n'auront pas à regretter leurs pauvres installations de 1903.

Sans perdre de temps, Monseigneur Blanche s'adresse alors à la Communauté des Sœurs de l'Enfant-Jésus de Chauffailles. Ces religieuses avaient l'espoir que l'influence de Monseigneur Blanche auprès des autres évêques du Canada leur serait utile pour s'y établir quelque part, comme tant d'autres communautés françaises, à cette époque troublée. Cet espoir fut déçu. Pas de fondation possible. On s'en aperçoit vite. Monseigneur Blanche avait-il oublié sa promesse? ou plutôt que pouvait-il faire? Secrètement les Sœurs firent des recherches elles-mêmes. Tout à coup, on apprit que la Rivière-du-Loup leur ouvrirait ses portes. Les Religieuses du Saint-Enfant de Jésus abandonnent tous leurs postes, la première semaine de juillet 1917.

Désormais les missions pauvres de la Côte ne verront plus les cornettes blanches des Sœurs de France. Seule la paroisse de la Pointe-aux-Esquimaux, et nos trois chantiers, jouiront de la présence des Sœurs enseignantes. Ces religieuses firent beaucoup de bien sur la Côte. Leur influence a laissé des traces profondes dans l'âme des enfants, surtout chez les petites filles. Actuellement, on constate encore les bons effets de leur action sur les mères de famille ayant eu l'avantage d'être leurs élèves.

La religieuse a voué sa vie à l'enfance; elle assure plus de stabilité, de continuité à son enseignement dans une localité. Son amour de Dieu et des âmes et toutes les vertus qu'elle puise dans son contact constant, par les exercices de piété, avec Celui qui est "la vérité, la voie et la vie" lui donne une grande supériorité sur la jeune fille du monde, excellente peut-être, mais plus exposée et moins alimentée à la source divine du dévouement. Tous les missionnaires de 1903, sortis des collèges de Saint-Sauveur de Redon, de Versailles, ou de Saint-Martin de Rennes, s'intéressèrent à l'instruction des enfants. Le Père Blondel rêve de faire de son vaste presbytère une école de garçons. Quelques Pères donnent, à leurs bureaux, des leçons aux plus grands de la gent écolière masculine. On sait que le Père LeStrat, longtemps avant de devenir le vicaire général de leurs Excellences J.-M. Leventoux et N.-A. LaBrie, tout heureux de rencontrer un tout jeune sujet d'élite, se félicite d'avoir été à Manicouagan et à la Pentecôte, le premier professeur de latin, de français et de mathématiques de l'évêque actuel du Golfe Saint-Laurent. Et l'un des premiers arrivants de 1903, visitant un malade en septembre 1946 dans le territoire de colonisation de Taillardat, n'est pas peu surpris d'entendre une maîtresse de maison le saluer en termes étranges: "Bonjour Père, vous n'êtes pas un inconnu parmi nous. Mon mari me disait hier, au retour de la grand'messe, qu'il vous a entendu chanter dans notre église, qu'en 1903 vous avez fait l'école à son père, à Manicouagan..." Parole agréable à entendre, éveillant le souvenir bien lointain d'une bonne action.

Partout les missionnaires ont apporté un soin tout particulier à l'éducation de l'enfance. Le Père Régnauld s'ingénie à doter la Pentecôte et les colonies voisines de bonnes écoles dirigées par des maîtresses compétentes. L'une d'elles, Mademoiselle Elmire Bernier, a obtenu une pension bien méritée pour son long et fructueux enseignement de 25 ans dans différentes missions de la Côte Nord. Pendant 27 ans,

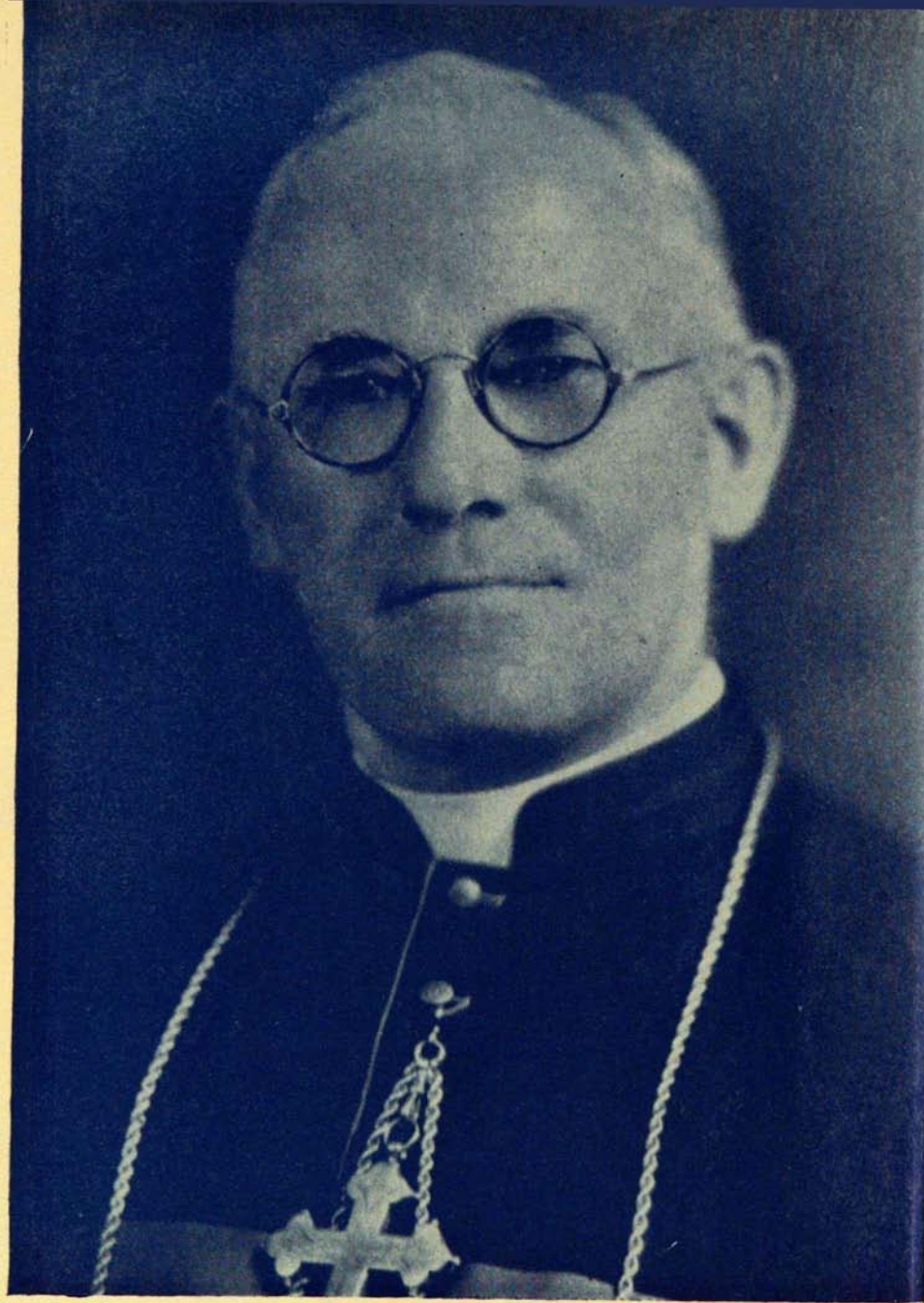
Le Père Arthur Divet a lutté aux Sept-Iles pour accentuer le progrès de l'instruction dans cette belle localité, la première à profiter d'une école de garçons dirigée, par un maître d'abord, par deux maintenant. A Clarke City, nous trouvons le Père Charles-Eugène Robitaille continuellement appliqué à la direction des écoles qu'il a construites pour les colons de la Baie des Sept-Iles. Avec le temps, le missionnaire de la Rivière-au-Tonnerre a fini par donner une école convenable aux plus petites de ses missions.

En continuant notre route vers l'est, on reconnaît le labeur persévérant des Pères J. LeStrat, A. Gallant, J. Lapointe, O. Proulx, O. Ouellet. Des écoles modernes sont ouvertes, grâce à eux, à Magpie, à Saint-Jean, à Longue Pointe de Mingan. Plus loin encore à Baie Johan Beetz, à Aguanish, à L'Ile-à-Michon, à Natashquan, au Poste de la Grande Rivière, des écoles convenables attestent que les missionnaires, les Pères G. Blondel, L. Garnier, J. Gallix, J. Huland et L. Lebel n'ont pas failli à leur devoir. L'un d'eux a fait construire treize écoles bien comptées pendant son passage sur la Côte. Ce Père ne pourrait pas, du reste, assurer que cinq ou six des premières nées soient encore debout actuellement. L'argent manquait au début et les palais scolaires étaient alors bien misérables et peu solidement bâtis.

Ne parlons pas du Havre Saint-Pierre, que la présence du vicaire apostolique et le couvent Saint-Joseph favorisaient au point de rendre les pauvres confrères jaloux des curés de cette paroisse-mère, les chers Pères Louis LeDoré et J. LeStrat. Passons aussi les places de chantiers de Clarke City, Shelter Bay, Godbout, Baie de la Trinité, Franquelin, Baie Comeau où se démènent actuellement avec un zèle vigilant les Pères Robitaille, Lapointe, Alfred Poulin, L. Bourque, Louis-Philippe Gagné. Une entente cordiale entre les Pères, les municipalités scolaires et les Compagnies forestières donnent partout au problème scolaire la meilleure solution possible. Les



Monseigneur Alexandre-Patrice Chiasson, c.j.m.
2e Vicaire Apostolique (1918-20)



Monseigneur Julien-Marie Leventoux, c.j.m.
3e Vicaire Apostolique (1922-38)

religieuses de Sainte-Croix et quatre professeurs laïcs à Baie Comeau, les Sœurs de la Charité et un maître à Shelter Bay, les Petites Sœurs Franciscaines de la Baie Saint-Paul à Clarke City et aux autres chantiers, des institutrices qualifiées et bien rémunérées y distribuent à la jeunesse un très fructueux enseignement.

Pour toutes ces écoles, il fallait trouver un personnel enseignant. Le couvent du Havre Saint-Pierre y pourvoyait en partie, en partie seulement. Que de fois on a dû avoir recours aux institutrices de la Rive Sud. De plus, Dieu seul sait les ennuis auxquels se sont heurtés les missionnaires à l'époque des engagements pour les minuscules localités. Les jeunes filles redoutent l'isolement des petits villages et ne peuvent se contenter du maigre salaire qu'on leur offre. C'est pour remédier à ces inconvénients, que des instances furent faites par quelques Pères, pour obtenir du Département de l'Instruction Publique, des bourses en faveur de jeunes filles méritantes choisies dans ces petits villages. Elles en deviendraient les institutrices pour l'avenir. Une œuvre très utile à continuer car elle a certes produit de bons résultats. Vu le peu de succès obtenu avec les garçons, les jeunes institutrices n'ayant qu'une emprise relative sur eux, certains missionnaires, trop pauvres pour songer à un instituteur, eurent recours à l'école du soir. Un commis de magasin, Monsieur Jos. Labbé, plein d'élan et de bonne volonté réussit admirablement à Rivière-au-Tonnerre, mais ne resta pas sur la Côte. Des jeunes gens intelligents sont envoyés à l'Institut Thomas à Québec et reviennent avec un bagage convenable d'instruction. L'un meurt de l'appendicite, Horatio Dugauy. L'autre enseigne quelque temps, puis, il en est aussi empêché par la maladie. Chose curieuse, le missionnaire a écrit au sujet de ce jeune Ronald Cody une lettre bien étrange. "En ce moment, je vis l'un des instants les plus beaux de ma vie. Ce matin nous conduisions un jeune homme à sa dernière demeure, il avait vingt-

cinq ans. Il est mort comme un saint, souffrant beaucoup, édifiant tous ceux qui le visitaient. Il était télégraphiste, me devait son instruction et m'en garda toujours une très vive reconnaissance. Il y a huit ans, il avait déjà souffert horriblement à la suite d'un froid glacial, il était revenu de la forêt les mains gelées. Un médecin, de passage, dépourvu de tout instrument de chirurgie, dut, par des opérations répétées, lui amputer les doigts. Son dernier martyr a duré trois ans. Que de belles choses il nous a dites, que de splendides aspirations vers le Ciel après lequel il soupirait. Vraiment, j'ai espoir que son souvenir restera, qu'il fera du bien comme celui de son camarade Horatio Duguay, et que tous deux m'aideront à supporter mes croix, à soulager les foyers en détresse.

Le Père Hesry, tout occupé de ses chapelles, y consacrant toutes ses maigres ressources n'avait pas pu donner à l'instruction des enfants l'essor nécessaire, du côté de Blanc-Sablon. Le personnel enseignant, souvent recruté sur place, ne répondait pas aux besoins. Un missionnaire qui a déjà six années d'expérience dans les chantiers de Shelter Bay et d'Anticosti, le Père Louis-Philippe Gagné, lui succède en septembre 1931. Dès son arrivée, ce Père dont l'activité intelligente est bien connue sur la Côte, s'attelle à la tâche ardue dont il comprend l'urgence: c'est-à-dire sur une distance de trois cents milles. Bientôt, on apprend avec une grande joie que Monsieur Gérard Bouchard, une recrue du nouveau missionnaire, enseigne au village de Tête-à-la-Baleine. C'est un jeune homme sérieux, dont le passage dans cette région, a fait beaucoup de bien. Son souvenir n'y est pas encore effacé. Une institutrice étrangère est aussi engagée à Notre-Dame de Lourdes. L'élan est donné, l'émulation, le désir de l'instruction grandissent. Au printemps, une grande nouvelle circule de bourgade en bourgade, d'île en île. Le Père Louis-Philippe Gagné est parti pour Québec accompagnant Son Excellence Monseigneur J.-M. Leventoux. Tous

les deux ont été reçus par l'honorable A. Taschereau, premier ministre de la province. Une grande question a été débattue dans son bureau. Peut-on laisser un groupe très intéressant de Canadiens-Français, pionniers du métier de la pêche au Labrador, croupir dans l'ignorance parmi leurs frères protestants plus favorisés sous tous les rapports ?

Cette visite eut un bon résultat. Fort de cet appui assuré, garanti du reste par la collaboration constante de l'honorable Rochette, notre député, toujours prêt à aider les missionnaires, le Père Gagné ne perd pas une minute. Désormais, il peut bâtir des écoles, une somme est prévue pour cela. Il engagera des instituteurs et des institutrices. Au cours de l'été, il met donc en construction une école de deux classes à Blanc-Sablon et à Saint-Augustin, une école d'une classe à la Baie du Milieu, à Souriablan, à Baie de la Terre, à Portage d'Hiver. Ces dernières localités sont si minuscules que le R. P. N.-A. LaBrie décida les gens de Souriablan à abandonner cet endroit pour se joindre au groupe principal. Transformation naturelle souhaitée ailleurs par plusieurs missionnaires, incapables à leur grand regret de procurer à leurs ouailles des secours religieux et moraux adéquats, à cause de leur isolement et du petit nombre de leur groupe. Quoiqu'il en soit, après avoir accompli un premier tour de force en construisant des écoles, le Père Gagné en exécuta un autre aussi ardu : dix instituteurs ou institutrices furent mis à la tête de ces écoles. Citons les noms de ces premiers titulaires, ils ont donné le branle à un mouvement nécessaire, à un apostolat bien méritoire :

BLANC-SABLON :	M. Walsh
LOURDES DE BLANC-SABLON :	Mlle G. Touzel
BAIE DU MILIEU	Mlle Lavallée
SAINT-AUGUSTIN :	M. Thomas Boudreau
BAIE DE LA TERRE :	M. Léon Lévesque
SOURIABAN :	Mlle Stella Boudreau

TÊTE-A-LA-BALEINE:	M. G. Bouchard
PORTAGE D'HIVER:	Mlle A. Leblanc
ROMAINE:	Mlle A. Doyle

Monsieur Bouchard ne put s'acclimater. Mais le R. P. N.-A. LaBrie réussit à faire une excellente acquisition dans la personne de Mlle Elmida Beaudin, dont l'enseignement fut très précieux. Cependant le Père Gagné, instruit par la connaissance parfaite des lieux dès son premier contact avec ses paroissiens, croit que deux missionnaires sont absolument nécessaires pour exercer une action efficace sur les âmes, dans ce district. Il fait partager sa conviction à Son Excellence Monseigneur J.-M. Leventoux qui agit immédiatement.

Le futur évêque du Golfe Saint-Laurent, le R. P. N.-A. LaBrie, arrive à la Baie Rouge en septembre 1932. Sans perdre de temps, il consacre son remarquable talent de constructeur et d'organisateur à doter ce village d'un presbytère et d'une école convenable. C'est à lui que sont dues aussi la réparation de l'église de Providence au large de la Tête-à-la-Baleine et une nouvelle école à la Romaine. Pour des raisons de santé, le Père Gagné est obligé de quitter à regret, des missions où il avait fait beaucoup de bien. Il reprend le ministère des chantiers à Godbout.

Le Père A. Poulin, neveu du Père N.-A. LaBrie, lui succède à Blanc-Sablon. L'église actuelle y est construite sous sa direction. Resté seul, ce Père actif décide de résider au centre de ses missions, à la Baie Rouge. Aussitôt, il s'occupe de la construction d'une chapelle à Tête-à-la-Baleine, à la démolition de l'ancienne église de la Baie Rouge qu'il rebâtit dans un endroit plus approprié, en face du presbytère. Quatre jeunes missionnaires eudistes, les Pères Gérard LaBrie, J. Jones et M. Méthot à Notre-Dame de Lourdes, et le Père F. Michaud à la Baie Rouge, continueront les œuvres de leurs prédécesseurs avec le même zèle et le même dévouement. Délivrés des soucis accablants de constructions nouvelles, ils visi-

tent régulièrement leurs missions, prêchant, catéchisant, visitant et consolant les malades sans négliger l'entretien de leurs chapelles et de leurs écoles. Le Père Michaud réussit à se procurer un petit yacht à gazoline, bien utile aux missionnaires de l'immense territoire, pour les tournées apostoliques.

On l'a vu, de l'année 1931 à 1945, une campagne énergique et suivie a été menée par les missionnaires, en faveur de l'instruction, dans cette partie est du vicariat. "Les écoles de cette division, dit le meilleur témoin Son Excellence Monseigneur N.-A. LaBrie, ont donné d'excellents résultats. Les parents y ont apporté une louable collaboration. Les enfants se sont montrés dociles, laborieux et intelligents. Grâce à ces écoles, un jeune homme peut maintenant poursuivre brillamment ses études classiques, et d'autres fréquenter les collèges commerciaux. Plusieurs jeunes filles suivent les cours du pensionnat et trois déjà ont obtenu leur diplôme d'école normale. Une grosse part de ce crédit doit être attribué à l'excellent choix du personnel enseignant qui y a déployé un dévouement digne de tout éloge. Les dernières années ont été moins brillantes, peut-être parce que les salaires ayant augmenté partout, les sommes destinées à ces pauvres écoles n'étaient plus suffisantes pour permettre une concurrence d'égal à égal avec les municipalités plus riches. Il est devenu difficile de trouver des institutrices. Nous avons bon espoir que Monseigneur Scheffer, avec son grand sens de l'organisation, pourra les lancer de nouveau sur le chemin du progrès".

Le Très Honoré Père Jehanno, ancien supérieur général des Eudistes, venu en août 1932 prêcher la retraite des Pères, disait à Monseigneur Leventoux, en débarquant sur le quai du Havre Saint-Pierre, qu'il venait de rencontrer dans une mission voisine, trois choses: un quai, une église et un curé enthousiaste. Si le Très Honoré Père Jehanno, dont la boutade amusa les personnes réunies sur le quai, avait eu

le temps de parcourir toute la Côte, il aurait pu voir non seulement une église, mais trente chapelles ou églises bâties par des missionnaires non pas enthousiastes, mais pratiques et agissants. Tous étaient constructeurs d'églises, de chapelles, d'écoles, de presbytères, très attachés à leur ministère, prêts à sauter sur le cométique ou dans la barge au moindre appel, amenant devant l'autel ou à la Table Sainte tous les chrétiens fidèles comme eux et dévoués comme eux au Christ. Ce bon Père venait les encourager au travail. Il le fit avec un grand talent. La retraite annuelle, n'est-ce pas elle, qui entretient le zèle nécessaire au prêtre de Jésus-Christ ?

Il me paraît bon de clore cette vue générale sur la vie religieuse et morale en attirant l'attention sur un aspect de "l'action catholique" exercée par de grands chrétiens dans certains villages privés de la présence du prêtre. A Longue-Pointe de Mingan, Monsieur Boucher se rend à l'église tous les dimanches à l'heure de la messe. Toute la population suit celui qu'elle nomme le "Père". Il récite les prières habituelles, les meilleures voix font entendre tour à tour le Kyrie, le Gloria, le Credo. Le soir, il y a encore un rassemblement général pour le chapelet, la prière, les cantiques. Des réunions générales ont encore lieu, présidées par le vénérable paroissien pendant les mois de Marie, de Saint-Joseph et de Sainte-Anne. Belle et pieuse pratique qui a permis à plusieurs groupes isolés de garder de remarquables habitudes chrétiennes et morales tout le long de la Côte Nord.

Rendons-nous à Franquelin, ce petit chantier situé à neuf milles au nord-est de Baie Comeau. On l'aperçoit perché sur un coteau, exposé au soleil levant et entouré de trois côtés par les Laurentides, toutes proches du Golfe en cette région. L'auto, parti du quai, y accède en grimpant une colline collée à la montagne. Soixante-dix familles se sont installées, tout le long de la route qui conduit au moulin, dans de coquettes demeures qu'entourent, à la belle sai-

son, de fertiles jardins remplis de légumes et de fleurs. Une église, des écoles, des magasins, quelques résidences plus vastes donnent à Franquelin un cachet tout particulier et en font l'un des plus pittoresques hameaux de la Côte Nord. Il a eu des débuts bien modestes. Ce n'était en 1918 qu'un simple rendez-vous de bûcherons, occupés pendant l'hiver à la coupe du bois et durant l'été au chargement des barges. A cette date, une crise grave commençait à sévir dans la Province et surtout le long de la Côte Nord. Les hommes recherchaient les chantiers pour y gagner un peu d'argent. A Franquelin, aussi bien que dans les autres chantiers, ils y arrivent trop nombreux. Beaucoup venus sans argent, ont mille peines à s'y caser: d'autres sont obligés de rebrousser chemin et de chercher du travail ailleurs. Or, deux personnes ont été dans ce village les bons samaritains toujours prêts à rendre service à ces malheureux: Adélard Thibault et sa femme, appelés par tous, "la mère Thibault". Monsieur Thibault, autrefois contracteur, tient aussi avec le concours de son épouse une maison de pension. Il serait difficile de compter les actes admirables de charité accomplis par ces deux chrétiens. L'homme reçoit les nouveaux arrivants, s'intéresse à leur sort, et leur procure, si c'est possible, de l'ouvrage, au chantier, les aide pour le départ forcé. La mère Thibault dirige la maison de pension, acceptant les paiements des repas donnés chaque jour, si les hôtes ont bourse garnie, et se contentant d'un merci pour les autres, allant même au devant de leur détresse. Un Père Eudiste a été le témoin ému de repas nombreux, parfois cinquante ou soixante, distribués gaiement, gratis, par la "mère Thibault". La "mère Thibault" exerce, on le devine, une grande influence morale sur ses hôtes d'occasion. Dans le but d'empêcher les blasphèmes et d'arrêter l'abus des boissons alcooliques, elle se fait câline, entre dans des colères bleues, refuse une place à la table commune. Loin de s'irriter ou d'en vouloir à leur bienfaitrice, les

hommes, bons enfants au fond, lui manifestent leur joie par des réponses rieuses, par des taquineries qui ne paraissent pas lui déplaire. Ainsi, des ivrognes se corrigent, des négligents prennent le chemin de l'église en compagnie de Monsieur Thibault, du "Père", souvent ainsi désigné, à cause de ses fonctions augustes à l'église de la mission. Que de bien a été ainsi fait aux âmes par cette femme au grand cœur, pouvant tout donner et tout pardonner dans le but de leur être utile. Vingt-huit ans après ces débuts pénibles, un Père Eudiste, appelé à passer la semaine sainte au milieu de ce groupe de bons chrétiens, est si frappé par leur bonne tenue religieuse et morale qu'il ne peut le quitter sans avoir satisfait une curiosité toute naturelle. Comment une piété si fervente a-t-elle pu se maintenir sans la présence régulière du prêtre ? On sait que le missionnaire de Godbout, actuellement le dévoué Père Lucien Bourque, ne peut apporter à Franquelin les secours religieux qu'une fois par mois. Une institutrice renommée, Mlle Blanche-Emma Jomphe, dirige alors une des écoles. Pourquoi, se dit le Père, ne pas me renseigner auprès de la personne la mieux placée pour répondre à mon désir.

Le missionnaire: Quel est donc, Mademoiselle, ce beau vieillard que nous avons vu si fidèle à tous les rendez-vous à la chapelle durant la semaine sainte ?

Mlle Jomphe: C'est Monsieur Adélarde Thibault, l'un des fondateurs de ce village.

Lors de la grippe espagnole de 1918, Franquelin fut abandonné durant quelques mois. Quand il reprit vie, les familles Jos. Beaudin, Joseph Tremblay, Alfred Beaudin, J.-B. Légaré et quelques autres se joignaient à la famille de Monsieur Thibault.

Le missionnaire: Ce Monsieur Thibault, Mademoiselle, n'a-t-il pas joué un rôle important au point de vue religieux et moral parmi ses compatriotes.

Mlle Jomphe: Un rôle très important, mon Père. Monsieur Thibault depuis toujours, remplace d'une certaine façon le prêtre ici. Tous les soirs, il se rend à l'église, dit le chapelet et la prière en public. Un grand nombre de personnes, dont quelques-unes ont déjà fait une visite au Saint Sacrement, se joignent à lui pour cet exercice.

Le missionnaire: Et comment passe-t-on le dimanche à Franquelin ?

Mlle Jomphe: Tous les dimanches, à l'heure où le prêtre offre le Saint Sacrifice, Monsieur Thibault s'achemine encore vers l'église. Et là, il lit à haute voix les prières de la messe.

Le missionnaire: On m'a affirmé que la semaine sainte n'était pas négligée ?

Mlle Jomphe: Le vendredi saint, Monsieur Thibault préside lui-même le chemin de la croix, à trois heures de l'après-midi. Grâce à ce geste, les travaux cessent partout. Les magasins et les bureaux sont fermés et la population se dirige vers l'église, où tous suivent religieusement l'exercice présidé par le vénéré patriarche.

Le missionnaire: Que pensez-vous, Mademoiselle, de la présence du Saint Sacrement, dans une église que le prêtre ne visite qu'une fois par mois ?

Mlle Jomphe: La présence du Saint Sacrement au tabernacle de Franquelin est aussi due à M. et Mme Thibault qui demandèrent cette faveur au Père Régnauld. Son Excellence Monseigneur Leventoux accorda volontiers l'autorisation, à condition que M. et Mme Thibault se constituent les gardiens de l'église. C'est alors que se prit la pieuse habitude de la prière du soir en commun, presque toujours présidée par Monsieur Thibault lui-même.

Le missionnaire: Je vous remercie, Mademoiselle. Comme vous, je suis convaincu que ce village a gar-

dé sa ferveur et une excellente tenue morale ainsi que l'union entre tous ses habitants, grâce à la présence de Jésus-Eucharistie au tabernacle où il est visité, adoré et prié chaque jour.

Le missionnaire: Vous enseignez ici depuis cinq ans avec un grand succès. Y aurait-il indiscretion à vous poser quelques questions sur l'enseignement, tel qu'il vous paraît dans notre région ?

Mlle Jomphe: Pas du tout, mon Père. Je suis actuellement à ma dix-neuvième année d'enseignement, dont dix-huit ans sur la Côte Nord et un à Péribonka, au Lac Saint-Jean.

Le missionnaire: Cette vocation, car c'en est une chez vous, vous plaît-elle encore après tant d'années.

Mlle Jomphe: Plus que jamais, je me sens attachée à mon travail.

Mlle Jomphe: Je quitterais avec peine mes élèves de Franquelin. Ils sont bons, dociles, reconnaissants.

Le missionnaire: Vous avez aussi enseigné au Labrador ?

Mlle Jomphe: Oui, et les années passées là-bas sont, à tout point de vue, celles dont je garde le meilleur souvenir. Il y avait beaucoup à faire, et le terrain était très riche et se prêtait à la culture. Trois de mes filles sont maintenant des institutrices qui continuent, dans leur milieu, l'œuvre que j'avais ébauchée. Quelle satisfaction j'éprouvais, après une longue soirée d'exercice, si j'avais réussi à apprendre à mes élèves un "Un Salutaris", un "Tantum Ergo", un motet à la Sainte Vierge, nos cantiques populaires que ces enfants semblaient chanter avec un respect et une ferveur qu'on ne trouve plus parmi nos élèves plus favorisés.

Le missionnaire: Vos réponses, Mademoiselle, intéresseront les lecteurs du "Cométique à l'Avion". Permettez-moi encore de vous demander ce qui, à

votre avis, favoriserait le plus efficacement l'enseignement sur la Côte Nord ?

Mlle Jomphe: Vous demandez beaucoup, mon Père, à une humble institutrice. Cependant, pourquoi ne pas proclamer que nous devrions toutes aimer et estimer notre profession, la considérant comme celle où la femme peut le mieux remplir son rôle naturel d'éducatrice.

Le missionnaire: Nos jeunes filles, sont, vous le savez mieux que moi, très bien préparées à leur sublime mission, par nos religieuses de la Charité, à Havre Saint-Pierre.

Mlle Jomphe: Certainement, mais une fois le seuil de l'école normale franchi, beaucoup d'entre elles ne s'intéressent pas assez aux choses de l'esprit. Leur éducation est-elle donc terminée le jour où elles ont reçu leur diplôme ?

Le missionnaire: Que pourraient-elles donc faire dans ce sens ?

Mlle Jomphe: Elles devraient se tenir au courant des questions relatives à l'éducation, par exemple lire les revues ou les livres qui traitent de ce sujet.

Le missionnaire: Nous reconnaissons tous, que depuis l'intronisation de Son Excellence Monseigneur N.-A. LaBrie, à Havre Saint-Pierre, un progrès remarquable s'est accompli sur la Côte Nord.

Mlle Jomphe: La partie en amont des Sept-Iles et de plus, Shelter Bay, Clarke City, Havre Saint-Pierre, Anticosti, sont en bonne voie de progrès, grâce à l'heureuse influence de nos religieuses.

Mlle Jomphe: Oserai-je mentionner qu'une connaissance et une application plus stricte du programme d'étude s'imposerait en certains endroits ?

Le missionnaire: Je vous remercie, Mademoiselle, au nom de vos compatriotes. Vos réponses, fruit de

vos études et d'une longue expérience seront profitables à tous et je suis heureux de les reproduire ici dans l'intérêt de notre chère Côte Nord.

Dès son arrivée à la Rivière Pentecôte en 1903, le Père J. Laizé fit paraître un petit journal lithographié par ses soins, qui eut une certaine vogue et plut beaucoup à ses premiers lecteurs. Il s'appelait "L'Echo du Labrador" et avait la prétention de narrer les faits divers du pays. Il devait servir de lien et de stimulant entre les missionnaires si éloignés les uns des autres. Son rôle et l'estime dont cette humble feuille jouissait déjà ont été fort bien rappelés par un Eudiste, le Père Hoëllard. Voici les vœux aimables que ce poète envoyait de Valleyfield, où il était professeur, à cet "Echo" nouveau-né. Citons quelques extraits:

"De sa voix grêle,
L'Echo disait, si j'ai bien compris,
Il neige, il grêle,
Et de glaçons, le fleuve est pris,
N'importe ! Messenger fidèle,
Plus léger qu'une aile,
J'irai murmurer ma chanson nouvelle,
Par-dessus le pays tout gris.

De sa voix douce,
L'Echo disait encore, je crois,
Malgré l'hiver qui fait qu'on tousse,
J'irai chanter par les vents froids,
Comment, dans leurs logis étroits,
Missionnaires Eudistes,
Savent toujours, sans être tristes,
Porter avec Dieu leur croix.

Par sa voie claire,
L'Echo disait, je me souviens:
Par l'immensité solitaire,
Aux bords du fleuve d'où je viens,
Où, dans son pauvre presbytère,
Même entouré de bons chrétiens,

Le Missionnaire Eudiste,
Serait triste,
S'il était oublié des siens".

De sa voix grêle,
L'Echo disait: J'ai bien compris:
Il neige, il grêle,
Et de glaçons le fleuve est pris...
Mais moi, je puis avec mon aile,
Unir l'amitié fraternelle,
Par-dessus les pays tout gris.

J'ai dit tout bas: "Echo qui nous arrive
Si joyeux des lointaines rives,
Frêle Echo, puisque tu veux,
Unir l'amitié fraternelle,
Prends sur ton aile,
Mes vœux !"

Une amitié fraternelle, dit le poète. Unir les cœurs, communiquer les projets de chacun, faire connaître le bien accompli en dehors de son patelin, disait chaque missionnaire en 1903. Quel beau travail pour "L'Echo" dans lequel toutes les plumes auraient pu rivaliser d'ardeur, d'enthousiasme, et semer une saine émulation apostolique pour le bien des âmes et la plus grande gloire du Dieu.



CHAPITRE XV

LES CHEFS DU TROUPEAU

(MONSEIGNEUR G. BLANCHE)

**Eglise restaurée et évêché construit à Sept-Iles
par Monseigneur Blanche en 1905,
détruits par un incendie en 1915.**

LE nom de Monseigneur Gustave Blanche a paru souvent dans ces notes.

Pour comprendre un peu cette belle et grande figure de soldat, il faudrait connaître aussi les sources d'où ont jailli ses vertus: le pays natal, la famille, le collège.

Monseigneur Blanche naquit à Josselin, en Bretagne, le 30 avril 1848.

"Voilà déjà longtemps, dans ce pays Breton,
Où les cœurs sont très doux, mais les têtes
[très dures,
Il y avait partout, grande pitié, dit-on,
On pillait, on tuait, sur les routes peu sûres".

La Bretagne allait-elle périr ? Non.

"Beaumanoir, alors, à la tête des Trente,
Monseigneur, chez vous-même, auprès de
[Josselin,
Délivra les Bretons dans une lutte ardente".

L'un de ses soldats,
"Apercevant son chef, balafré d'une entaille,

Lui cria: Beaumanoir, bats ton sang, si tu tiens
A sauver ton pays, à gagner la bataille".

C'est par ces vers qu'en 1913, le Père Braud, supérieur du collège Sainte-Anne, saluait Monseigneur Blanche qui y donnait la confirmation.

Disons donc que le berceau de ce grand soldat se place en pays de véritable épopée, en pays aussi de dévotion mariale.

"Si dans la Bretagne fidèle,
Josselin porte un nom princier,
Si partout sa gloire étincelle,
Quel ornement la rend si belle,
C'est Notre-Dame du Roncier".

Un lieu de bataille héroïque, une œuvre de pieux pèlerinage, que manque-t-il à la formation d'une âme?

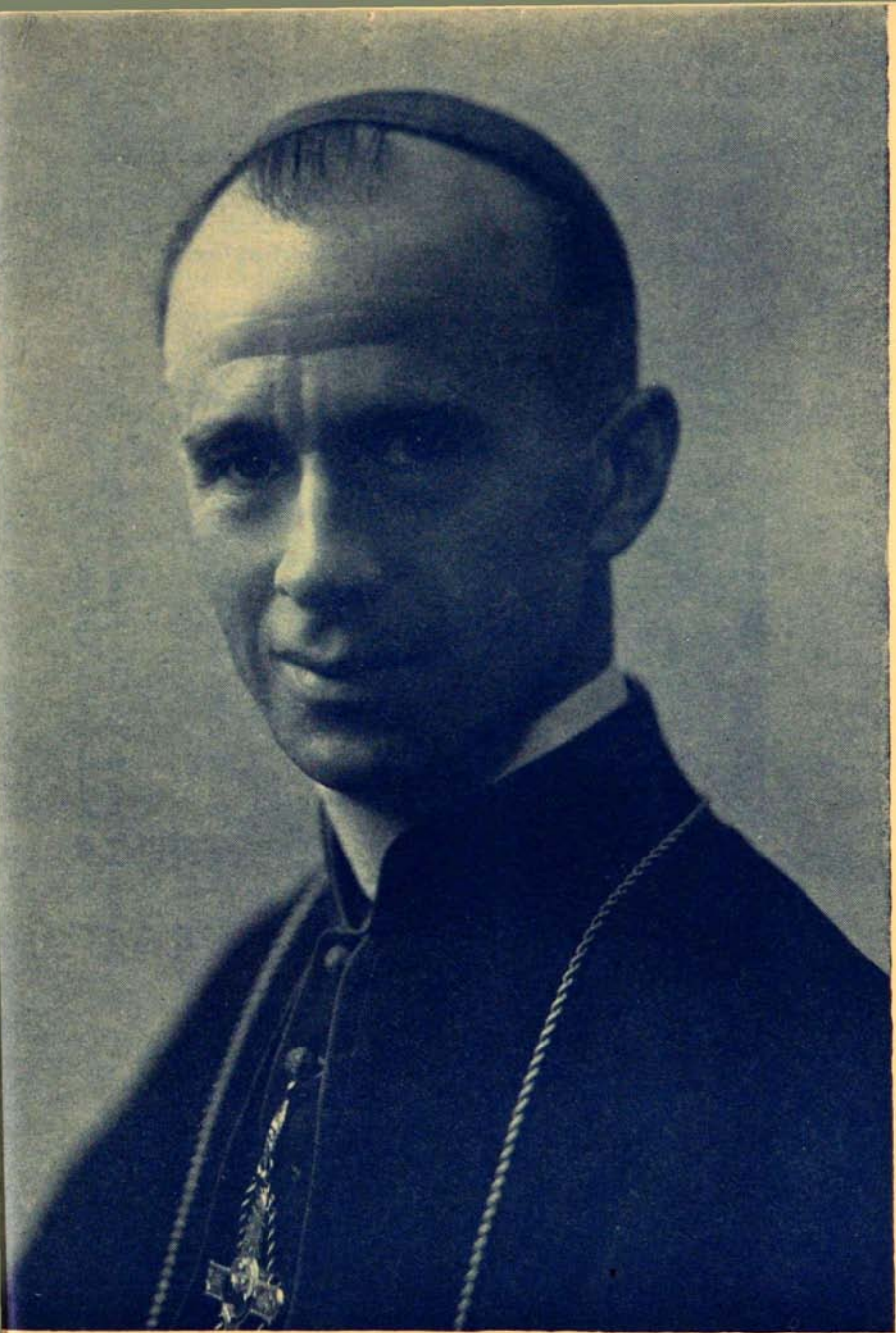
Une famille profondément chrétienne où l'on avait été médecin ou pharmacien de père en fils, compléta cette œuvre. Enfin, Gustave eut l'avantage incomparable d'être admis au collège Saint-Sauveur de Redon à la rentrée de 1858. Ce collège a toujours été renommé par sa discipline ferme et par l'esprit chevaleresque qui y animait les âmes. L'histoire a conservé les noms glorieux de cette époque: Mentana et Castelfidardo. Le Souverain Pontife attaqué fait appel à la jeunesse française. Les anciens salvatoriens s'enrôlent dans les zouaves pontificaux, quelques-uns meurent pour le Pape; on chante des services dans la chapelle du collège pour l'âme de ces héros. Un frisson d'enthousiasme passe dans les rangs des élèves. En sortant du collège, Gustave était déjà soldat dans l'âme, il aurait voulu, dès le lendemain, s'enrôler dans l'armée du Christ, se préparer à être bon prêtre. L'amour maternel seul le fit hésiter et se livrer momentanément à l'étude du droit.

Mais, quand en 1870, le tocsin appela les Français aux armes, le jeune Blanche n'hésitera pas une

minute. Il s'enrôlera à Rennes, dans le corps des Mobiles de l'Ille-et-Vilaine, dont il partagera jusqu'à la fin les beaux exploits. Des vides s'étaient faits dans les rangs des officiers à la terrible bataille de Champigny. Gustave Blanche, dont la conduite magnifique et la bravoure à toute épreuve avaient été remarquées par tous ses chefs, fit partie d'une promotion d'honneur sur le champ de bataille même. Il devint ainsi à la fois, sous-lieutenant et officier d'ordonnance du général Martenot. La guerre terminée, Gustave rentre chez lui et se remet avec courage à l'étude du droit.

Mais un beau jour, quand il croit le moment opportun, il provoque à un dîner une rencontre de sa maman et de son frère le médecin. A la fin du repas, il annonce à sa mère qu'il ne peut plus tarder. Une décision grave est prise: le lendemain, il sera séminariste à la Roche-du-Theil, il veut être Eudiste. Et voici qu'une magnifique vie de dévouement à la cause des âmes va commencer. D'abord, la formation personnelle; avant de pouvoir donner, il faut recevoir. L'un de ses contemporains a dit: "Physiquement et moralement, le Père Blanche a été au noviciat et au scolasticat, ce qu'il a été toute sa vie: la règle vivante". Désormais nous le trouverons tantôt au collège de Versailles 1879-1884, tantôt au collège Saint-François de Bezançon, tantôt au collège Saint-Martin de Rennes. Il est ou préfet de discipline ou supérieur de l'un de ces importants collèges.

Il gagna le Canada en 1890. C'est à lui et à son inséparable compagnon, le bon Père Morin, que revient l'honneur d'avoir été les pionniers dans la fondation des belles œuvres acadiennes des Pères Eudistes en Nouvelle-Ecosse. Il serait trop long de rappeler dans ces souvenirs toutes les entreprises confiées au Père Blanche par ses supérieurs. Bien qu'appelé à faire revivre la discipline en souffrance ou à remplir des rôles difficiles, dans son pays tourmenté ou au Canada, il n'échoua nulle part.



Monseigneur Napoléon-Alexandre LaBrie, c.j.m.
Premier évêque du Golfe Saint-Laurent



Quelques Pères de la Côte Nord au sacre
de Monseigneur LaBrie.

La Providence lui vint en aide d'une façon curieuse, quand il fut question du collège Sainte-Anne de la Baie Sainte-Marie. Le 15 août 1890, on décidait à Paris l'envoi en Nouvelle-Ecosse des Pères Blanche et Morin. Or, le même jour, les Acadiens de la Nouvelle-Ecosse réunis pour célébrer l'Assomption, leur fête nationale, supplièrent Marie dans une prière publique, de donner enfin une solution à leur grand problème de l'éducation. Coïncidence providentielle, la réponse de Marie ne s'était pas fait attendre.

Un autre incident doit être rappelé. Le Père LeDoré avait écrit à ce sujet à Monseigneur O'Brien, le 3 juin de la même année. Cette lettre ne parvint pas à son destinataire. De guerre lasse, Monseigneur O'Brien s'adressa aux Pères de la Miséricorde pour le collège futur. Le Père LeDoré, de son côté, jugea à propos d'envoyer les Pères Blanche et Morin pour régler de vive voix, avec l'archevêque d'Halifax la question de ce collège. On devine la surprise et le trouble de Monseigneur O'Brien à la vue de ces deux Français, venus sans être demandés et la déception des deux voyageurs devant le fait accompli.

Toute petite croix et de bien courte durée. Les Pères de la Miséricorde se désistèrent et le Père Blanche put bientôt chanter son hymne d'action de grâces: "Bénis soient les Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie, écrit-il tout en joie, nous voici installés dans une petite oasis charmante de la Nouvelle-Ecosse".

1890: Heureuse année... 1893: le feu anéantit le presbytère... 1899: incendie du collège.

"Tout est détruit, tout est à recommencer. Enfin, courage, adorons la main de Dieu qui nous frappe et tâchons de suivre sa volonté" écrit alors le Père Blanche.

Cette admirable soumission à la volonté de Dieu, il la pratiquera avec autant de générosité sur la Côte

Nord où il sera bientôt appelé à un dur labeur et à de grandes épreuves.

Inquiet sur l'avenir des collègues eudistes en France, en 1903, date à laquelle sévissait dans ce pays une véritable guerre religieuse, le Père LeDoré, supérieur général, laissa les Pères libres de choisir entre la France, le Canada ou la Colombie Espagnole. Plusieurs choisirent le Canada. Et le Père Blanche, fondateur de toutes nos œuvres en ce pays, fut encore prié par ses supérieurs d'y trouver place pour ses confrères. L'évêque de Chicoutimi, Monseigneur Labrecque, qui l'avait rencontré au collège Saint-Jean de Versailles, reçut le Père Blanche comme un ami et un frère.

Il fut dans cette entrevue question de la Côte Nord... Les choses allèrent très vite. Par un décret du 13 juillet 1903, le Père Blanche est chargé de l'administration du Golfe Saint-Laurent et en est nommé le Préfet Apostolique. Deux ans et quelques mois plus tard, le douze septembre 1905, Sa Sainteté le Pape Pie X, sur les instances de nos Seigneurs les évêques de la Province de Québec, érige la Préfecture en Vicariat Apostolique, et daigne en même temps, "malgré son indignité, disait le nouvel élu, le désigner comme premier évêque du Golfe Saint-Laurent. Cette nouvelle reçue par le Père Blanche à la Pointe-aux-Esquimaux où il installe comme curé le bon Père Louis LeDoré, lui cause un réel effroi: "Je me recommande à vos prières, écrit-il... Je ne vois en tout cela que la volonté de Dieu "fiat". Mais je n'ai jamais été effrayé de la responsabilité d'une charge comme je le suis à la pensée de celle qui me tombe sur le dos".

Le sacre de Monseigneur Blanche eut lieu le 28 octobre 1905 dans la somptueuse cathédrale de Chicoutimi. Rien ne fut épargné pour donner de l'éclat à cette cérémonie encore inconnue dans cette ville toute jeune.

Sa Grandeur Monseigneur Bégin avait tenu à imposer lui-même les mains à son nouveau suffragant, et un autre bienfaiteur des Eudistes, Monseigneur Blais, évêque de Rimouski, fit le sermon de circonstance. Le Père Dagnaud prononça à cette occasion quelques paroles remarquées: "Ce n'est pas sur le Thabor que se cueillent les fleurs empourprées de l'apostolat. Le bâton du pèlerin, si épineux qu'il soit, est moins épineux que le bâton du pasteur, et je n'étonnerai personne en affirmant que vous vous êtes incliné, Monseigneur, en disant ce *Tua voluntas, Deus*: "Votre volonté, ô mon Dieu". Plus que jamais cette soumission à la Divine Providence sera nécessaire au nouvel évêque, à mesure que les épreuves vont l'atteindre et se multiplier sur ses pas. L'une portera un nom bien connu dans les solitudes labradoriennes... l'isolement. L'isolement de la vie de communauté — sauvegarde de la vie religieuse — isolement de la famille, isolement du monde pendant six mois". D'autres viendront de certaines besognes auxquelles il s'astreindra volontiers: "Faute de domestiques, c'est moi qui réveille la communauté et allume le poêle tous les matins. Fonction peu épiscopale mais on fait comme on peut".

Pourquoi faut-il que l'épiscopat de Monseigneur Blanche ait été assombri par la mort prématurée de plusieurs missionnaires: les Pères Conan, Brézel, Le-Jollec? Des vides se creusent dans les rangs. Des sujets d'élite s'en vont, emportés en pleine jeunesse. "Des gens qui ne nous connaissent pas, écrit Monseigneur Blanche, nous accuseront d'imprudence. Pour moi, je cherche en vain la raison pour laquelle la Providence nous traite si sévèrement, et plus je cherche à scruter le problème, plus je m'enfonce dans les ténèbres. *Fiat voluntas Dei*!"

1903-1916... Treize ans d'apostolat sur la Côte Nord. Monseigneur Blanche décide de résider aux Sept-Iles. Il a de grandes vues sur cette importante localité si pittoresque, bâtie tout le long de la grève, face à l'immense baie qui paraît aujourd'hui appelée

à un si brillant avenir à cause des mines de la Cie Hollinger. La population en majorité canadienne et acadienne est bonne, polie, accueillante, chrétienne; c'est un endroit idéal pour un petit collège, un juvénat, un couvent. Sept-Iles ! pour Monseigneur Blanche, la cité d'avenir ! Le premier évêque de la Côte Nord, en rêvant ainsi des grandeurs futures de sa ville épiscopale, s'est-il trompé tant que cela ? ...

19 mars 1909: Un incendie se déclare dans le couvent Saint-Joseph de Pointe-aux-Esquimaux. Vers neuf heures du soir, le feu prend dans le linge qu'on a laissé dans la salle du vestiaire. Le Saint Sacrement, un ornement, c'est tout ce qu'on a pu retirer de la chapelle. Le mobilier, le linge des religieuses et des enfants ont été anéantis. C'est la perte totale évaluée à plus de douze mille dollars d'un établissement que Monseigneur Bossé avait réussi à construire de 1885 à 1890 au prix de sacrifices inouïs. Trente-cinq élèves, — beau chiffre pour l'époque — sont privées de cette chère maison. Habitué à ces épreuves du feu dévastateur Monseigneur Blanche ne se décourage pas. Il donne l'ordre de rebâtir immédiatement. Grâce à l'énergique impulsion du Père Louis LeDoré — ce prêtre si pieux, si actif, si aimé à la Baie Sainte-Marie à Chicoutimi et dont le passage à la Pointe n'est pas oublié non plus, un nouveau couvent ouvrait ses portes l'année suivante.

Rien ne peut abattre cet ancien soldat fait pour l'action et la bataille. S'il ne peut songer à donner suite à ses rêves sur les Sept-Iles, il portera ses efforts sur d'autres œuvres. Il écrit des lettres à ses Pères pour leur rappeler leurs devoirs. Il les invite à remercier Dieu des bienfaits reçus, à le prier pour le succès des œuvres communes. A l'occasion du Carême, il adresse des mandements dans lesquels transpire son âme apostolique, soucieuse d'atteindre les âmes pour les gagner à Dieu. Sous des airs de grandeur, d'une distinction naturelle qu'il tenait de son éducation, du milieu familial et de ses nombreuses

relations tant en France qu'en Amérique, il cachait un cœur d'or !

Que dire encore de Monseigneur Blanche ? Il fut un Eudiste, un vrai fils de Saint Jean Eudes, toujours le premier aux exercices de la communauté dans son évêché des Sept-Iles, le premier à son oratoire privé pour l'oraison du matin. Il fut un soldat, un soldat fortement attaché à son pays. Ne l'avait-il pas défendu, les armes à la main, à Champigny et au siège de Paris ? Il aimait aussi beaucoup le Canada, heureux d'entretenir deux amours qui vont si bien ensemble : l'amour de la France et l'amour de son pays d'adoption. Il fut surtout le vaillant soldat du Christ, écrivant et prêchant quand il fallait, défendant notre foi avec ardeur et pour cela, allant droit au but, sans peur, sans détour et sans recherche. Tous enfin ont constaté son ardente piété et le plaisir qu'il éprouvait à voir la ferveur des paroissiens qu'il visitait régulièrement.

Il mourut le 28 juillet 1916, à Paris, en lisant devant ses confrères réunis en assemblée générale, un rapport remarquable sur son Vicariat bien-aimé. Il rappelait un passé rempli d'épreuves, qu'il voulait oublier pour ne considérer que les promesses pour lui brillantes, de l'avenir. Il y avait travaillé ferme, il y avait souffert moralement et physiquement, Dieu seul sait jusqu'à quel point ! Ses amis ne furent donc pas surpris de voir de grosses larmes couler sur ses joues amaigries, durant les dernières poignées de mains échangées avec eux sur le quai des Sept-Iles, lors de son départ pour la France. C'était son dernier adieu à son vicariat qu'il avait aimé et servi de toute son âme, et pour lequel il allait mourir en le défendant encore devant ses frères en religion.



(MONSEIGNEUR A.-P. CHIASSON)

LE successeur de Monseigneur Blanche, Monseigneur Alexandre-Patrice Chiasson naquit à Grand Etang, Cap-Breton, le 26 novembre 1867, d'Olivier Chiasson et d'Angèle Haché-Gallant. Il eut le bonheur d'être bercé sur les genoux d'une mère profondément chrétienne et de ne rencontrer auprès de ses parents que de bons exemples. Nous le trouvons en 1886, dès l'âge de dix-huit ans, instituteur au collège de Saint-Louis-de-Kent. Comme ses parents fixés à Rogersville, Monseigneur Richard, son curé, conseilla à ce jeune paroissien chez lequel il devinait une vocation sacerdotale, d'entrer au collège Sainte-Anne de la Pointe-de-l'Eglise. On soupçonne la joie de Monseigneur Blanche, en recevant dans sa maison un élève et déjà un collaborateur précieux.

Il avait vingt-sept ans quand il fut reçu au noviciat des Pères Eudistes de Kerlois, en Bretagne. Quatre ans seulement après, le Père Patrice Chiasson, eudiste depuis deux ans, était ordonné prêtre à Rennes par le Cardinal Labouré. C'était le 4 juin 1898. Pendant 19 ans, il exerça au collège Sainte-Anne de la Baie Sainte-Marie un ministère très actif, jouant un rôle prépondérant dans le professorat et la direction de cette maison d'éducation. Il en devint le supérieur en 1908. Il occupa cette position importante avec grand succès jusqu'à l'appel du Pape vers la Côte Nord en 1917.

Après la mort de Monseigneur Blanche, des jours, des mois, une année entière s'écoulèrent sans qu'il fut mention de son successeur. Une inquiétude profonde s'empare alors des esprits, surtout parmi les missionnaires de la Côte. Allaient-ils abandonner des rives auxquelles ils s'étaient fortement attachés? L'un d'eux s'étant hasardé à demander une brève en-

trevue au Cardinal Bégin, eut la joie d'entendre des paroles bien consolantes pour lui: "Votre Congrégation restera chargée de la Côte Nord". Quelque temps après, en effet, Monseigneur Patrice Chiasson était élu évêque titulaire de Lydda et vicaire apostolique du Golfe Saint-Laurent. Il fut sacré au collège Sainte-Anne par le Cardinal Bégin, le 18 octobre 1917.

Le 27 novembre de la même année, Monseigneur Chiasson arrive à la Pointe-aux-Esquimaux. Il y est reçu avec l'enthousiasme que l'on devine. Un évêque acadien vient résider dans le village le plus acadien de la région, n'est-ce pas une faveur signalée accordée par la Divine Providence à un groupe important du peuple martyr, expulsé des flammes de Grand-Pré en 1755?

Aux Sept-Iles, l'évêché construit et l'église restaurée par Monseigneur Blanche avaient été détruits par l'affreux incendie de 1915. Une religieuse, Sœur Emilienne, y avait trouvé la mort. Encore une grande croix très pénible à porter pour le nouveau Vicaire Apostolique. Monseigneur Chiasson n'osa pas reconstruire aux Sept-Iles l'évêché et la cathédrale. En avait-il les moyens? Il préféra vivre modestement à la Pointe-aux-Esquimaux, dans l'ancien presbytère de Mgr F.-X. Bossé, d'abord avec le Père René Kerdelué puis avec le Père LeStrat, à cent quarante milles à l'est des Sept-Iles.

"Le bon Dieu, note une chronique du temps, nous a envoyé un pasteur choisi. Plein d'ardeur et de vie, Monseigneur Chiasson n'hésite pas à sauter dans les barques, à prendre les rames, à tenir le gouvernail, à s'asseoir sur le cométique, même dans les fortes froidures de l'hiver. Marcheur émérite, ami des jeux et du sport, Monseigneur Chiasson utilisait volontiers la voiture de tous. Pourquoi décida-t-il de donner la confirmation en plein hiver, dans les missions de Natashquan? Elle fut dure la tournée du retour sur les coteaux et baies de Napissipi, Pachachibou, Mas-

kana, Watichou ! Il fait un froid glacial, raconte le compagnon de l'évêque, au repas du midi pris debout, à la hâte, à l'abri du camp de Joseph Deraps; le pain gèle dans la main des voyageurs et leurs dents mordent dans des glaçons. Quand nous reprenons notre route, l'eau qui a monté sur la glace forme avec la neige dernièrement tombée un mélange connu "le salange", grand ennemi des gens pressés. Plus fait que lui aux contretemps labradoriens, je quittais à chaque instant mon siège et courais derrière le cométique pour éviter tout refroidissement dangereux. Je me réchauffais et me tenais alerte. Aussi j'étais frais et dispos en saluant, le soir, Johan Beetz et son intéressante famille. Pauvre Monseigneur Chiasson ! Il demanda aussitôt une chambre et un lit afin de donner le repos nécessaire à ses membres endoloris par le froid. Sa gaieté et son entrain ordinaires avaient disparu, pour un instant, et il était délivré de l'amour du sport . . . en cométique !"

C'est pendant son trop court règne qu'eut lieu, au couvent Saint-Joseph, le retour des admirables Sœurs de la Charité. On leur avait demandé, en 1904, de céder la place aux Filles de Jésus qui avaient accepté la direction des petites écoles de la Côte Nord. Elles étaient parties sans bruit, simplement. Elles revinrent de la même manière travailler dans leur couvent de la Pointe-aux-Esquimaux avec le même zèle et le même dévouement. Habile manœuvre du chef qui cherche le bien avant tout, humilité héroïque de saintes femmes qui oublient un passé douloureux et reprennent le labeur, sans hésiter, pour la plus grande gloire de Dieu. L'état actuel de l'œuvre est la preuve qu'une bénédiction divine descendit sur ces deux belles actions, celle de l'évêque qui va demander le retour, et celui des Sœurs qui reviennent "corde magno et animo volenti".

La Côte Nord pouvait attendre beaucoup de cet évêque zélé, courageux, tout au devoir, si compétent dans l'œuvre de l'éducation de la jeunesse. Déjà

son influence très heureuse se faisait sentir au couvent Saint-Joseph, auquel il portait le plus grand intérêt, et dans les petites écoles de la Côte. Il ne fit que passer dans ce vicariat et ne put s'y attacher complètement. Il y avait tant à faire ! Mais comment et avec quoi ? Dur climat, saison rigoureuse et très longue, absence de bonne terre, tout est contre lui. Et l'industrie de la pêche qui périlcite déjà ! Monseigneur Chiasson était appelé à de plus hautes destinées et devait laisser le souvenir de l'un des plus grands évêques canadiens. Nommé évêque de Chatham en 1920, il quittait la Pointe-aux-Esquimaux, le 4 octobre de la même année.



(MONSEIGNEUR J.-M. LEVENTOUX)

ET voici notre troisième évêque.

Julien-Marie Leventoux naquit à Trélivan, petit bourg breton situé sur les bords de la Rance, en face de la paisible et vieille cité Dinan, en Bretagne. Tout jeune encore, il est admis au juvénat des Eudistes à Plancoët. Là, et plus tard à Saint-Sauveur de Redon, comme au noviciat de Kerlois et au séminaire de la Roche-du-Theil, il se fait remarquer par son ardeur au travail, sa belle intelligence et sa solide piété. Excellent surveillant, il désarme les plus espiègles par son sang-froid. Il est professeur de Seconde à Saint-Sauveur de Redon quand le départ pour le Canada est décidé en 1903. A son arrivée il est nommé directeur du juvénat à la Pointe-de-l'Eglise et curé des Concessions.

C'est du séminaire de Chicoutimi qu'il part pour la Côte Nord en 1905. Les missions de la Pentecôte et d'Anticosti eurent le privilège de posséder à leur tête ce prêtre distingué. Signalons quelques traits remarquables alors par ses paroissiens. Aimable, accueillant pour tous, il cause volontiers avec les gens, faisant rouler la conversation sur des sujets qui leur sont familiers ou agréables, allant jusqu'à employer leur vocabulaire concernant la pêche, la chasse ou le travail du bois.

Pour la visite des écoles il se trouvait tout à fait dans son élément. Personne ne pouvait mieux que lui examiner les cahiers, corriger les fautes, donner une leçon d'orthographe ou de littérature, stimuler le goût du travail. Là, aussi bien qu'à l'église et aux catéchismes, on devine le but cherché par le Père Leventoux, atteindre les âmes. S'il n'a pas réussi à multiplier comme il le désirait les vocations sacerdotales, n'est-ce pas une gloire pour lui d'avoir veillé

à la naissance et à l'épanouissement de la plus belle de toutes, celle de son successeur dans l'épiscopat, d'avoir conduit jusqu'au sacerdoce les Pères Eudistes Alfred Poulin, Albini Vigneault, Moïse Méthot, François Devost et dirigé vers le cloître d'excellentes religieuses. Bien que seul à Anticosti pendant plusieurs années, le Père Leventoux y mène une vie bien régulière. A six heures il descend de sa chambre et fait son oraison. Il se rend ensuite au confessionnal, avant la sainte messe. Le soir, on le revoit encore à l'église entre quatre heures et six heures.

La Divine Providence alla le chercher à l'Île d'Anticosti pour l'élever à l'épiscopat. La nomination de Monseigneur J.-M. Leventoux donna lieu à une amusante anecdote. Il n'avait encore reçu aucune nouvelle officielle de l'événement. Cependant les Pères du Vicariat en avaient été avisés par un télégramme du R. P. Provincial et s'étaient empressés d'adresser à leur nouveau chef leurs félicitations et leurs meilleurs souhaits. Les dépêches arrivaient l'une après l'autre, à sa grande surprise, le premier avril, un jour où le missionnaire d'Anticosti se prêtait volontiers aux innocentes facéties des "poissons d'avril" avec les jeunes de son entourage. Elles provoquèrent chez lui une hilarité dont on parle encore; il se croyait le jouet d'un complot fraternel et innocent des mieux imaginés. Quelques jours plus tard, des télégrammes d'évêques et autres personnages, et enfin la lettre de la délégation apostolique, forcèrent le Père Leventoux à se rendre à l'évidence. Le 28 octobre 1920, ce missionnaire si bien qualifié remplace Monseigneur Patrice Chiasson, avec les pouvoirs de Vicaire Général. Il s'embarque pour l'Europe en 1921 et il est nommé Vicaire Apostolique le 1er avril 1922. Le 11 juin, son sacre a lieu au Saint-Cœur-de-Marie à Québec. Le Cardinal Bégin est l'évêque consécrateur; Monseigneur Léonard, évêque de Rimouski, fait le sermon. Le Père Dagnaud, curé de Saint-Cœur-de-Marie, est si éloquent en offrant ses hommages à son ancien élève, que beaucoup parmi les auditeurs pleu-

rent. Un mot du Père Dagnaud dans ce discours, mérite d'être signalé: "Vous avez daigné, Eminence, choisir notre église du Saint-Cœur-de-Marie pour cette cérémonie, sans doute pour nous rappeler que le vicariat apostolique du Saint-Laurent n'est pas étranger à notre présence dans cette paroisse".

Dès le printemps suivant, Monseigneur Leventoux décide de bâtir pour lui et ses missionnaires une demeure convenable, où tous pourraient loger pendant la retraite pastorale. Pour la construction et l'aménagement de cet humble palais épiscopal de la Pointe-aux-Esquimaux Monseigneur fait appel au talent remarquable du Père LeStrat, son vicaire. Belle résidence qui fait très bon effet quand, à la belle saison, entrant dans le village en venant du quai, on l'aperçoit au fond d'un jardin couvert de fleurs et de verdure.

1er mai 1924. Un chroniqueur du village écrit à cette date: "Aujourd'hui, la Pointe-aux-Esquimaux change de nom canoniquement et civilement. Désormais ce sera Havre Saint-Pierre. Félicitons Monseigneur Leventoux d'avoir opéré ce changement dès le début de son vicariat. Le Havre Saint-Pierre, si bien nommé, a reçu de la nature les meilleures propriétés d'un port de mer idéal. Un bateau y entre et en sort, à l'est et à l'ouest, sans la moindre difficulté. Les plus gros vaisseaux du pays circulent à l'aise et sans encombre dans cette mer intérieure, permettant aux touristes d'admirer le plus pittoresque et le plus grandiose des panoramas laurentiens formés par la longue chaîne des îles de Mingan qui s'étendent à perte de vue, sur une distance de vingt milles. On comprend qu'il y ait fête au village quand ces géants des mers daignent se balancer gracieusement à l'est, en face et à l'ouest, offrant longtemps aux regards leur masse énorme qui arrive ou qui fuit dans l'étroit passage ouvert entre la terre ferme et les îles fameuses. Monseigneur Leventoux demeurera dix-huit ans à Havre Saint-Pierre, ne quittant plus

ce village que pour assister au Conseil de l'Instruction Publique à Québec, pour faire un voyage à Rome et en France et pour entreprendre les tournées de Confirmation dans le Vicariat.

Rien ne paraît à l'extérieur durant cet épiscopat. Cependant de belles œuvres y sont accomplies sans bruit, comme à la cachette. Un missionnaire disait un jour au Père Lebrun, alors Provincial des Eudistes au Canada: "Le bon Dieu nous a donné un bon évêque. — Oui, je le crois aussi; ce sera le meilleur des trois, le plus utile pour la Côte Nord". Et l'insulaire d'Anticosti n'aurait pas été peu surpris de voir un jour son jugement sur la prédication de Monseigneur Leventoux ratifié par un haut personnage sortant de l'église du Saint-Cœur-de-Marie où notre évêque venait de prêcher: "Cet évêque missionnaire est un esprit éminemment cultivé, un cœur d'une délicatesse exquise; il dit de bien belles choses dans un harmonieux langage. Il est vraiment éloquent et il ne semble pas s'en douter".

Simple missionnaire, Monseigneur Leventoux aimait les enfants, désirait les voir plus instruits; évêque, il s'intéresse davantage encore à l'œuvre de l'éducation. Au couvent Saint-Joseph, il dirige les élèves, les encourage, donne les notes mensuelles en les accompagnant des conseils les plus sages. Dès les premières années de son épiscopat, il organise un cours de fin d'année auquel prennent part les élèves les plus avancés. Une bonne émulation est créée ainsi parmi la gent écolière. Le jour venu, le missionnaire lui-même réunit les appelés, dicte les questions, surveille le travail. Ce concours produit une belle émulation parmi les institutrices et les écoliers. Monseigneur Leventoux fit certainement beaucoup de bien dans le vicariat.

Il paraissait triomphant notre évêque, le 19 mars 1935, aux noces d'or du cher couvent Saint-Joseph. Il prononce un beau discours très remarqué alors, et reproduit en entier dans l'Enseignement Primai-

re. Il commence par rappeler les moyens précaires dont disposait la Côte Nord au début pour le développement de l'intelligence et la formation des cœurs dans l'enfance et la jeunesse. "A peine pouvait-on compter une dizaine de petites écoles sur un territoire de plus de six cents milles ! Combien d'hommes, de femmes, de jeunes filles étaient alors capables, je ne dirai pas d'écrire couramment, mais de signer leur nom ?" Il remercie donc Dieu d'avoir suscité pour l'accroissement de cette œuvre des hommes comme Monseigneur F.-X. Bossé, le vicaire général Gendron, Nos Seigneurs Blanche et Chiasson, deux éducateurs hors-de-pair, et les admirables religieuses qui se sont succédées à sa direction. En 1925, il faut songer à agrandir la trop petite maison de 1909. Agrandir ? mieux que cela se dit avec raison et une sainte audace, l'entreprenante sœur de Son Excellence Monseigneur LaBrie, Sœur Ste-Martine, supérieur. Grâce à un subside généreux du Gouvernement obtenu par ses démarches, la même année, Monseigneur Leventoux bénit solennellement le beau et grand couvent actuel qui proclame assez par lui-même, l'immense et heureux succès de l'œuvre commencée il y a cinquante ans. "Si aujourd'hui, continuait Monseigneur Leventoux, nous avons sur le littoral du Golfe Saint-Laurent plus de cinquante écoles, et au delà de soixante classes, où quatre-vingts religieuses et institutrices diplômées sont chargées d'instruire plus de deux mille enfants, à qui en sommes-nous redevables, si ce n'est à notre couvent de Havre Saint-Pierre ? Combien de jeunes gens aussi ont pu, grâce aux premières leçons reçues dans ce couvent, acquérir l'avantage d'une instruction plus avancée ?"

Ce discours magnifique, résumant bien l'œuvre de l'éducation au Labrador, montre éloquentement l'importance que lui attribuait Monseigneur Leventoux. Il s'y dévoua de toute son âme pendant tout son épiscopat. On lui a reproché de ne pas sortir assez, de ne pas agir assez auprès des autorités du pays. Monseigneur Leventoux hésitait devant un voyage à entre-

prendre. Il lui en coûtait beaucoup de se mettre en route. Mais, il laissait une grande liberté à ses missionnaires, les appuyant et les guidant de ses conseils, les accompagnant, si c'était nécessaire, aux bureaux du Parlement. Là, ses arguments et son éloquence emportaient le morceau. Les Pères Louis-Philippe Gagné et J. Taillardat, et d'autres savent, que grâce à son appui, ils ont pu promouvoir de très belles œuvres d'éducation et de colonisation.

Plusieurs missionnaires avaient organisé, dans leurs presbytères à défaut de salles paroissiales, de joyeuses veillées de cartes. On remplaçait ainsi les distractions de la radio et du cinéma encore inexistantes. Notre évêque prenait très volontiers part à ces réunions. On s'y amusait si bien des victoires et des défaites des uns et des autres ! Il y avait, à la fin de la veillée, tant de sujets de gloire à recevoir ou de hontes à subir publiquement ! De véritables fêtes du bon vieux temps que ces bruyantes soirées dont le missionnaire était le principal animateur. On parle encore à la Rivière Saint-Jean de ces rendez-vous des jeunes et des vieux que dirigeait un boute-en-train merveilleux, le Père LeStrat, qui croyait, avec raison, maintenir ainsi parmi ses ouailles une bonne entente et une union fraternelle remarquables; longtemps notre évêque se mêla à nous dans ces circonstances. Plus tard, il leur préféra le cercle plus calme d'amis fidèles, "les apôtres" disaient les malins. Puis, il se refusa toute distraction extérieure.

La responsabilité pesait à Monseigneur Leventoux. En 1937, il demanda à être déchargé de ses hautes fonctions. Cette nouvelle attrista profondément tous les missionnaires et tous les habitants de la Côte. Ce Père si bon était aimé de tous. Prévenus à temps, tous les Pères l'auraient supplié à genoux de rester encore avec eux.

Monseigneur Leventoux a passé ses dernières années au presbytère du Sacré-Cœur du Bassin de Chicoutimi, édifiant ses confrères et leurs paroissiens

par sa présence à toutes les cérémonies religieuses et à tous les exercices de la communauté. Il était trop attaché à la Côte Nord pour ne pas ressentir, dans cette retraite, comme une véritable nostalgie des régions parcourues. Avec quel plaisir il montait dans l'auto de François Devost, un eudiste aujourd'hui, ou dans le camion du Père Taillardat. "Vous ne ramènerez pas votre compagnon, il est faible, souffrant, disait-on à ces deux bons samaritains, les dernières années". Et toujours ils ramenaient leur auguste ami tout rajeuni d'avoir revu Ruisseau Vert, Baie Comeau, Godbout, etc.

Puis ce furent les deux années d'isolement dans une chambre d'hôpital. L'auguste malade a reçu les soins les plus empressés à l'Hôtel-Dieu de Chicoutimi, des bonnes religieuses Augustines, des médecins, des infirmières, auxquels il a témoigné si souvent sa vive reconnaissance. Après avoir reçu les derniers sacrements par l'entremise du R. P. Jauffret, il a encore vécu huit jours, continuellement visité par ses confrères qui priaient avec lui ou entretenaient quelques courtes conversations. Sœur St-Jean-de-la-Trinité, de la Congrégation des Sœurs de Notre-Dame, étant venue prouver sa reconnaissance à son ancien directeur d'Anticosti, a eu le privilège d'adoucir ses derniers moments par les souvenirs d'autrefois qu'elle évoquait devant lui. De temps à autre, on pouvait l'égayer un peu, en parlant de la Côte Nord, des confrères qui y travaillent, du Père LeStrat, le compagnon de si nombreuses années, du Père Taillardat qui lui avait préparé son dernier grand voyage sur la Côte Nord. Que de prières ferventes furent récitées dans cette chambre, que d'invocations pieuses furent adressées aux Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie. A la demande des personnes qui veillaient auprès du malade, sa main se leva une dernière fois pour bénir les présents et les absents, la Congrégation de Jésus et de Marie, son ancien et successeur, Son Excellence Monseigneur N.-A. LaBrie, tous les habitants de la Côte Nord qui ne sauront jamais combien ce Père



Noces d'or sacerdotales du Père Garnier (11 août 1944)



Intérieur de l'église Sainte-Amélie, Baie Comeau

les avait aimés. Un jour, Monseigneur avait écrit : "L'épiscopat, c'est la plénitude du sacerdoce. C'est une grâce sublime à laquelle je dois répondre avec une grande perfection. Toute dignité apporte avec elle sa croix, ses croix... Comme j'ai besoin de la prière de mes enfants". Le 3 septembre 1946, l'évêque qui avait si bien compris son devoir et s'en était si bien acquitté, rendait paisiblement sa belle âme à Dieu. Il achevait sa 78ième année.



(MONSEIGNEUR N.-A. LABRIE)

ARRETONS-NOUS enfin devant la figure sympathique du quatrième évêque de la Côte Nord, Son Excellence Monseigneur N.-A. LaBrie. Les quelques lignes qui seront consacrées à cet illustre enfant du Labrador Canadien, aideront à faire mieux connaître cette région si particulière. De plus, elles montreront quelques-uns des aspects du ministère exercé par les Pères Eudistes sur tout ce territoire depuis 1903.

Parmi tous les villages échelonnés le long de la Côte Nord, Godbout est sans contredit, l'un des plus pittoresques.

Voici d'abord, la baie très étendue où vont et viennent les eaux bleues et profondes du Golfe sur la longue grève de sable roux, plage idéale pour les amateurs de bains à la belle saison; puis, longeant cette grève est ouverte une route où roulent les autos et camions de la compagnie "Saint-Regis Timber", remplaçant le tout minuscule sentier des premiers résidents de la localité. En arrière, un coteau couvert d'essences forestières monte en pente douce jusqu'aux mornes de Godbout qui paraissent s'élever jusqu'aux cieux. De leurs sommets, le regard peut contempler, d'un côté les eaux du Saint-Laurent et les terres hautes ou basses de la rive sud, et de l'autre, la forêt immense qui se perd dans le lointain. Panorama de toute beauté, souvent reproduit sur la Côte avec des nuances variées.

C'est dans ce village si aimé d'Alexandre Comeau que naquit, le 5 août 1893, celui qui devait être le quatrième chef du vicariat apostolique et le premier chef du diocèse du Golfe Saint-Laurent: "Un petit homme, dira Monseigneur LaBrie au jour de son sacre, qui n'avait encore vu que son foyer paternel,

dans un cadre de riantes montagnes, au bord de la mer, quand l'appel divin fut entendu. L'harmonie des brises et des flots avait bercé ses rêves. Son sommeil commençait chaque soir avec les noms de Jésus et de Marie par les baisers d'un ange qui chuchotait suavement: "Mon petit prêtre". Lorsqu'elle me faisait réciter mes prières, je sentais ce désir consumer son cœur. Sa confiance était inébranlable. Les mamans ont de ces intuitions qui forcent, pour ainsi dire, la volonté de Dieu". Une femme, mère de quatorze enfants, entretenant de telles pensées dans le cœur de son "petit prêtre", rappelle une autre femme: la mère du Cardinal Vaughan. Convaincue que la vocation est une grâce, elle se propose, afin de l'obtenir pour ses enfants, de faire chaque jour une heure d'adoration devant le Saint Sacrement. Trente ans durant, elle tint bon et sa prière fut exaucée. Les filles entrèrent au couvent, six de ses huit fils devinrent prêtres: un d'entre eux, cardinal, et deux autres archevêques. D'aussi sublimes sentiments d'une mère, partagés par un père chrétien, entretenus par une vie familiale où l'on prie ensemble, ne créent-ils pas l'atmosphère la plus favorable à l'éclosion d'une vocation sacerdotale? Heureuses et bénies les familles où Dieu est ainsi le premier servi. Daigne le Divin Maître les multiplier dans notre monde trop matérialisé, et particulièrement sur notre Côte qui a tant besoin de prêtres.

Le Père Leventoux et le Père LeStrat furent heureux de seconder les désirs de parents si bien disposés. Les premières leçons données à cet enfant, d'abord à Manicouagan par le Père LeStrat, puis à la Pentecôte où ce Père devait bientôt rejoindre le Père J.-M. Leventoux: "Je ne puis séparer dans mon affection Monseigneur J.-M. Leventoux du Père LeStrat, dira encore Monseigneur LaBrie. Nous avons passé deux si bonnes années ensemble dans votre presbytère. Là, vous avez uni vos efforts pour développer mon intelligence et mon cœur avant de me

jeter dans les bras de la chère Congrégation que vous m'avez appris à aimer".

De brillants succès couronnent les études du jeune labradorien au collège Sainte-Anne de la Pointe-de-l'Eglise. L'un de ses prédécesseurs à la Côte, Monseigneur Chiasson, lui enseigna les sciences. C'est ensuite pour le Père LaBrie un long séjour à Rome. Il y étudie pendant quatre ans à l'Université Grégorienne. Ordonné prêtre le 15 avril 1922 dans la basilique de Latran, il revient au Canada après une visite dans les principales maisons des Eudistes en France.

12 août 1922. Une grande fête a été préparée au petit village de Godbout sur les ordres du Père Régault. A peine a-t-on aperçu du rivage, le yacht de Monsieur Alfred LaBrie qui vient de Matane, ayant à son bord son fils, le nouveau prêtre, sa fille, Sœur Sainte-Martine, le Père de la Motte, des parents et des amis, que toute une escadrille de bateaux pavoisés, s'avance à sa rencontre. Comme par hasard, un autre yacht venant de l'est paraît à une très faible distance. Ce bateau amène à Godbout Monseigneur Leventoux, les Pères Régault et LeStrat. L'escadrille va aussitôt au devant de ces personnages. On imagine la joie de tous dans la rencontre des nouveaux venus et de la population masquée sur le rivage. Une grand'messe est chantée dès le lendemain en plein air, au pied des montagnes et tout près des flots du Saint-Laurent. Une longue table est dressée sur la pelouse pour le banquet auquel tous les habitants prendront part. Monseigneur Leventoux donne le sacrement de confirmation aux enfants, il y a bénédiction d'une grande croix, plantée là-haut, face au Golfe, dans le flanc de la montagne. (Le Père Bourque a en 1935, réparé cette croix illuminée le soir). Des courses folâtres exécutées par l'escadrille sur les eaux calmes amusent les assistants, en attendant qu'un feu d'artifice manifeste au loin la joie qui remplit tous les cœurs.

La prière et le salut du Saint Sacrement clôturent ces réjouissances dans de ferventes actions de grâces au Dieu de l'Eucharistie.

De belles paroles furent prononcées dans cette journée par les Pères LeStrat et de la Motte, surtout par le nouveau prêtre. Dans une allocution très remarquée, le Père LaBrie rend grâces à Dieu de l'avoir appelé au sacerdoce. Il remercie ses bons parents dont l'influence a été si grande dans sa vocation, Monseigneur J.-M. Leventoux — dont la présence si opportune a permis de fêter à la fois le père et le fils, — le Père LeStrat, son premier maître, le Père Divet et le Père de la Motte. Fête d'autant plus belle que la plupart des témoins n'ont jamais assisté à cérémonie semblable. "En voyant la gracieuse es-cadrille de Godbout, disait le nouveau prêtre, évoluer au pied de ces montagnes auxquelles j'ai tant rêvé, je pensais aux manifestations qui ont fait mon admiration en Europe, et je me disais: Je n'en n'ai pas vu de plus belles. Les premières touchaient peu mon cœur, celles-ci le pénétrèrent tout entier".

Nous sommes au 13 août 1922. Le Père LaBrie se rendra en septembre au collège Sainte-Anne où il enseignera une année. Alors Dieu, dont les desseins sont impénétrables, en fait un missionnaire sur cette Côte Nord qui l'a vu naître et où il est appelé à jouer bientôt un rôle de chef. Il est d'abord nommé à Notre-Dame de Betsiamits, cette mission illustrée par le long et si fructueux apostolat des Pères Arnauld, Babel et de tant d'autres Pères Oblats. Une nouvelle église, élevée par le Père Brière., lui doit d'être comptée parmi les plus belles de la région, grâce à la parure dont il l'a ornée. Chargé plus tard de la modeste desserte de la Pointe-aux-Outardes, avec de bien faibles ressources il y améliore la chapelle et sa toute petite résidence. Là, il parcourt un vaste territoire alors sans aucune communication, acheminement, pourrait-on dire, vers un autre poste bien plus redoutable.

Un beau jour, Monseigneur Leventoux qui connaît bien son ancien élève, lui demande de consacrer son zèle à la mission la plus pénible et la plus éloignée du Vicariat. Il va d'abord partager avec le Père Louis-Philippe Gagné et ensuite avec le Père Alfred Poulin, son neveu, les territoires qui viennent d'être confiés à Son Excellence Monseigneur Scheffer et aux Pères Oblats. Cherchez dans un petit coin retiré, presque invisible du large la Baie Rouge. Monseigneur LaBrie demeure cinq ans dans ce village, bien occupé à visiter ses ouailles, logées ici et là au fond des baies sur une distance de plus de cent cinquante milles. Les courses se font durant le jour, parfois aussi la nuit. Le départ pour la première mission d'hiver est fixé au lendemain des Rois, elle dure un mois. Le missionnaire est fatigué, l'estomac est détraqué. Cependant au retour des randonnées de l'est, il faut songer aux habitants de l'ouest. Encore huit ou dix jours peu reposants. Cependant le Père LaBrie qui reçoit la première année, une bienveillante hospitalité chez Adélard Cormier, doit aussi résoudre le problème qui s'est offert une fois ou l'autre, à tous les Pères Eudistes: bâtir une modeste résidence. Il en fait lui-même le plan, dirige les travaux et aide les ouvriers tout le long du jour. Plus tard, aussi bien qu'un peintre expérimenté, il donne à sa résidence les couleurs les plus seyantes. Qu'ils viennent maintenant les visiteurs, les malades, les indigents, les passants dont le voyage a aiguisé la faim, tous seront les bienvenus au presbytère de la Baie Rouge.

Quant aux aptitudes de voyageur intrépide déjà admirées chez le Père LaBrie quand il bouclait seul la raquette aux pieds les vingt milles qui séparent la Pointe-aux-Outardes de la Pointe-Lebel, elles s'accroissent jusqu'à la perfection. On le verra bien quand, devenu Vicaire Apostolique il daignera, en 1943, remplacer l'un de ses missionnaires. A l'heure dite, il a revêtu ses habits de voyage, le sac est prêt. Leste, agile, l'évêque prend place sur le cométique et en route pour les missions lointaines de Manitou

et autres lieux. Au missionnaire s'excusant d'imposer à son évêque pareille corvée, il répond souriant: "Bah ! cela me fait plaisir et me tire d'une inaction physique pénible !"

Quand, au début d'avril 1938, le Père LaBrie apprend que le Souverain Pontife lui demande d'abandonner son petit troupeau qu'il aime tant et dont il ne voudrait plus se séparer, il n'hésite pas à faire atteler ses chiens pour parcourir deux cents milles de baies, de portages et de mornes. Deux jours après son départ de Baie Rouge, le futur évêque a le teint hâlé, mais il est encore alerte en sautant, à Natashquan dans l'avion en partance pour le Havre Saint-Pierre.

La nouvelle de cette nomination comble les désirs des confrères de l'élu et de la population. La distance et les difficultés de toutes sortes empêchèrent que le sacre ait lieu à Havre Saint-Pierre, comme l'eût désiré Son Excellence. Le 17 juillet 1938, l'église du Saint-Cœur-de-Marie est encore à l'honneur pour cette cérémonie grandiose. Elle est remplie par une assistance très nombreuse. Des archevêques, des évêques, des confrères, plusieurs membres du clergé, des représentants des deux gouvernements, des parents, des amis. Son Eminence le Cardinal Villeneuve a bien voulu être l'évêque consécrateur. Le Père Gautier, eudiste, y fait une magistrale synthèse de la doctrine catholique sur l'autorité dans l'église. A remarquer dans les discours du banquet les paroles de l'honorable Onésime Gagnon qui, en apportant au nouveau Vicaire Apostolique les vœux du Gouvernement provincial, félicite la Congrégation des Eudistes du bien qu'elle a fait au pays et principalement sur la Côte Nord. Quand Son Excellence Monseigneur LaBrie se lève, il est salué par une immense ovation. Dans son discours d'une poignante émotion et entrecoupé par les applaudissements, il dit sa reconnaissance à Dieu d'abord, l'auteur de tout bien, à la Congrégation des Eudistes à laquelle il doit tant,

à Monseigneur Leventoux, au R. P. LeStrat. Le mot délicat de la fin reporte les auditeurs vers la Côte Nord: "Eminence, si j'ai insisté pour recevoir de vos mains l'onction sainte, c'est sans doute à cause du légitime orgueil que nous inspire votre dignité de prince de l'Eglise, mais c'est aussi parce que vous m'avez accueilli avec une douce bonté et d'encourageantes paroles. Puis, il y a autre chose que personne ne soupçonne peut-être. C'est que vous êtes Oblat de Marie Immaculée et qu'entre les Oblats et moi il semble y avoir une certaine affinité. Est-ce que nos deux instituts n'ont pas la même dévotion envers la Très Sainte Vierge? Ensuite, les Pères Oblats ont été parmi les premiers missionnaires de la Côte Nord. C'est un oblat qui a béni le mariage de mon père et de ma mère. Quelques années plus tard, en une terrible journée d'hiver, mon père et trois autres compagnons étaient emportés par les glaces à travers le Saint-Laurent. Selon toute apparence, ils allaient périr. Ma mère, témoin désespéré de ce drame, pensa au Père Arnault et lui envoya un télégramme. La réponse ne se fit pas attendre: "Je prie Marie Immaculée et sa vénérée Mère, ils ne périront pas". Le lendemain, les naufragés abordaient à Sainte-Anne des Monts. Monseigneur LaBrie fait ici allusion au drame vécu et raconté par Alexandre Comeau dans son livre si intéressant: "Life and Sport on the North Shore".

Quinze jours après le sacre, à quatre cent cinquante milles de la vieille cité, Son Excellence Monseigneur Ross, évêque de Gaspé, préside l'intronisation de notre Vicaire Apostolique dans l'humble église presque centenaire de Havre Saint-Pierre. Un enfant de la Côte Nord est installé sur son siège épiscopal par un collègue illustre qui, lui aussi, appartient un peu à la région, ayant suivi tout jeune encore ses premières leçons d'écolier chez Monseigneur F.-X. Bossé à l'ancienne Pointe-aux-Esquimaux. La Compagnie Clarke avait mis à la disposition des invités d'honneur à cette fête son meilleur vapeur. Son président,

Desmond Clarke, annonça qu'une bourse serait désormais accordée par elle au collégien le plus méritant, choisi par Son Excellence Monseigneur LaBrie — charitable aumône qui répondait admirablement aux désirs du nouveau chef spirituel de la Côte Nord. Une pensée émise par l'un des orateurs du banquet, l'honorable Pierre Casgrain, frappa tous les auditeurs. "Nous saluons avec joie, en ce jour, les deux vigilantes sentinelles placées par l'Eglise catholique à deux postes avancés de la frontière canadienne, comme pour empêcher certaines erreurs néfastes du vieux continent de pénétrer jusqu'à nous". Si de ce côté Monseigneur Ross a fait sa part à Gaspé, soyons assurés que Monseigneur LaBrie fera aussi la sienne à Havre Saint-Pierre et plus tard à Baie Comeau.

Nous verrons encore notre Evêque présider quelques fêtes sur la Côte Nord. Le 13 juillet 1941, à Havre Saint-Pierre, il a le bonheur d'ordonner prêtre le Père Moïse Méthot. Huit jours après il prend part à la grand'messe solennelle chantée par le nouveau prêtre, à Longue-Pointe de Mingan, sur un autel dressé devant la chapelle, en présence d'une foule de parents, de paroissiens et d'amis. Il adresse à Dieu, en cette circonstance, des paroles d'actions de grâces qui remuent tous les cœurs. Après la retraite des Pères de 1944, prêchée par le Révérend Père D'Amours, provincial des Eudistes, il s'associe à celui-ci et à tous les Pères du Vicariat et aux paroissiens de la Rivière-au-Tonnerre pour célébrer les noces d'or sacerdotales du Père Louis Garnier.

Désormais, le temps de notre évêque sera pris par les visites pastorales, par l'assistance aussi régulière que possible aux réunions du Conseil de l'Instruction Publique à Québec, par une correspondance ininterrompue où les plus humbles ne sont jamais oubliés. De nombreuses lettres pastorales, véritables études complètes des grandes questions de l'heure: les voca-

tions, l'éducation, la famille chrétienne, sont adressées par lui à son clergé et aux fidèles.

De grandes et belles œuvres naissent et se développent sous l'impulsion ferme et constante de l'infatigable Vicaire Apostolique. Le vieux couvent du Havre Saint-Pierre devient Ecole Normale et forme des institutrices plus compétentes. Organiser un enseignement primaire qui pourra faire suivre aux enfants les programmes de huitième et neuvième années et même ceux de douzième année, fonder un collège classique, offrir aux meilleurs élèves judicieusement choisis l'enseignement supérieur, universitaire, tels sont les buts qu'il cherche à atteindre dans un avenir prochain. En attendant, Son Excellence Monseigneur N.-A. LaBrie s'impose de très lourds sacrifices pour faire instruire les enfants de la Côte Nord. Cinquante au moins étudient dans diverses institutions de la Province. Toutes les ressources dont il peut disposer sont consacrées par lui à former des prêtres, s'il plaît à Dieu, ou une élite dans la société.

Les œuvres sociales et charitables reçoivent une attention particulière: Monseigneur LaBrie réussit à faire de l'hôpital Saint-Jean-Eudes une maison charitable aussi parfaite que possible et des élèves ont été dirigés par lui vers la Faculté des Sciences Sociales de l'Université Laval, dans l'espoir qu'ils se consacreront plus tard au bien-être de la classe ouvrière !

Une autre activité à la fois économique et sociale a tout particulièrement intéressé Monseigneur LaBrie, comme tous ses collègues dans l'épiscopat: La Coopération. En 1943, on apprend que dans les villages de pêcheurs si calmes jadis, des groupes d'hommes se forment, se réunissent, étudient ensemble leurs intérêts matériels et moraux. Des coopératives de pêcheurs, des caisses populaires sont établies dans les centres les plus importants. Une coopérative d'électricité, la première du genre dans la Province, est formée dans le but de fournir l'électricité à de nombreux groupes de pêcheurs. N'est-il pas temps d'u-

tiliser les merveilleuses richesses hydrauliques de la Côte Nord? Désormais, le pêcheur n'est plus isolé. Ses compagnons de travail ne sont plus pour lui des étrangers, mais des frères, des amis avec lesquels il est en relation journalière, étudiant avec eux les meilleurs moyens de réussir les bonnes prises au large par l'emploi de la ligne dormante, de préparer le poisson. Les routines de jadis, qui ne modifiaient jamais des méthodes vieilles de cent ans, semblent désuètes aux pêcheurs modernes occupés à l'usine coopérative. Comme ils se sentent grandis à leurs propres yeux, plus indépendants, plus fiers d'un métier qui leur permettra d'améliorer leur sort moralement et économiquement. Ces progrès réalisés dans tous les domaines et accrus d'une façon surprenante, ont tout naturellement porté le Souverain Pontife à ériger le Vicariat Apostolique du Saint-Laurent en un diocèse régulier.

Le 11 août 1946, un beau chapitre s'ajoute à la glorieuse histoire de l'Eglise catholique au Canada. Son Excellence Monseigneur N.-A. LaBrie prend place sur son trône, dans sa ville épiscopale de Baie Comeau. Son Excellence Monseigneur Courchesne, archevêque de Rimouski, préside la cérémonie dans la nouvelle cathédrale. Il s'y déclare tout heureux de voir à la tête du diocèse un enfant du pays si bien préparé pour donner à l'organisation nouvelle l'impulsion nécessaire. Des évêques, des prélats nombreux, des missionnaires eudistes, leur Père Général, leur Provincial, les prêtres attachés au diocèse du Golfe Saint-Laurent, l'honorable Onésime Gagnon, les représentants de l'industrie locale, des diocésains venus de toutes les parties de la Côte Nord se sont rencontrés là, dans une union de prières ferventes et de conversations amicales. La joie qui est dans les cœurs, se reflète sur tous les visages. Il se forme dans les esprits une impression générale qu'une entente parfaite règne entre les autorités religieuses, civiles, industrielles et la population entière, heureux présage pour l'avenir. Le capitaine A. Schmon rap-

pelle que vingt-sept ans plus tôt une première messe a été chantée à Shelter Bay sur la véranda de sa maison. Il se félicite de ses rapports avec les Pères Eudistes, dont il a toujours admiré le dévouement, spécialement avec le Père Louis-Philippe Gagné, le si actif curé actuel de Baie Comeau, dont l'influence sur ses paroissiens a toujours été si bienfaisante et si efficace. "Le Tout-Puissant, dit le colonel R. McCormick, en guidant mes pas vers cette rive rocheuse, m'a permis de donner en exemple au Canada, les relations cordiales qui existent ici entre les employeurs et les employés". L'honorable Onésime Gagnon remercie ce grand bienfaiteur du pays. Son Excellence Monseigneur N.-A. LaBrie est heureux de se dire prêt à unir ses efforts à toutes ces bonnes volontés, pour le plus grand bien spirituel et matériel de tous dans son diocèse. A Baie Comeau, comme du reste dans tous les chantiers de la Côte Nord, l'ouvrier est content de son sort. Il constate que les autorités s'efforcent d'améliorer sa condition de vie, dans la petite cité ouvrière comme au milieu de la forêt. Par-dessus tout, il remarque avec bonheur qu'il possède à l'évêché, au presbytère et à l'école des protecteurs, des amis sincères qui l'aideront à vivre, et à élever sa famille suivant les lois de la morale chrétienne, la seule capable de conduire les hommes à leur destinée. Ce sont tous ces espoirs qu'ont fait naître, pour l'heureux avenir de la Côte Nord, les paroles, les écrits et les œuvres du nouvel évêque du Golfe Saint-Laurent. Daigne Dieu lui accorder la santé et le temps nécessaires pour continuer d'y faire le bien.



COUP D'OEIL SUR L'AVENIR

EN vérité, la Côte Nord n'est plus la Côte Nord. Baie Comeau, la ville moderne, pourvue de tous les services et de tous les avantages des centres les plus anciens et les plus prospères en est un frappant témoignage.

Dans un site accidenté, parmi les rochers qui se succèdent et se croisent, en pleine forêt de la Côte Nord, le colonel McCormick, propriétaire du célèbre journal "Chicago Tribune", aidé du capitaine A. Schmon, et d'autres habiles collaborateurs, a fait construire le "Moulin de Baie Comeau" dans lequel travaillent jour et nuit plusieurs centaines d'ouvriers et d'où sortent plus de quatre cents tonnes de papier à journal chaque jour de la semaine, sauf le dimanche.

En quelques années le génie de l'homme, armé de la machinerie moderne, a réussi à mener à bonne fin une entreprise gigantesque, très remarquable. Baie Comeau est une ville industrielle moderne, avec ses édifices publics, ses hôtels, son palais des sports, ses rues, ses boulevards, ses routes d'accès, la lumière électrique, qui éclaire de ses feux toutes les avenues et toutes les pittoresques maisons de la cité, aussi bien que la ferme, la scierie et l'aéroport voisin.

En 1936, Monseigneur Leventoux demanda au Père Louis-Philippe Gagné de bien vouloir aller résider parmi les premiers ouvriers de cette cité future. Ce missionnaire avait déployé de remarquables talents d'organisateur dans tous les postes où il avait été occupé sur la Côte depuis 1935.

Personne ne fut étonné d'apercevoir dès 1939, en-

castrée dans un joli site, à mi-flanc de la montagne, l'armature d'une belle église, style Dom Bellot. Admirablement secondé par le dévouement consciencieux de l'entrepreneur Georges Dubé et de l'architecte, Gaston Gagnier, le Père Gagné suivit avec une attention persévérante tous les détails de la construction et fut assez heureux pour intéresser un peintre déjà renommé, Guido Nincheri, à l'ornementation de son église. C'est à cet artiste que sont dues les magnifiques fresques qui ornent les murs et la voûte de la cathédrale du diocèse du Golfe Saint-Laurent.

La ville de Baie Comeau aura-t-elle des rivales dans de futures cités, quelque part sur la Côte Nord ? Il peut être hasardeux et téméraire d'émettre des vues prophétiques sur l'avenir du pays. Forestville semble aspirer à cet honneur. De belles fêtes ont accompagné la visite pastorale et la bénédiction du soubassement de la nouvelle église, par Son Excellence Monseigneur N.-A. LaBrie, le dimanche 14 septembre 1947. Comme à Baie Comeau, on a admiré à Forestville les progrès réalisés depuis peu, ainsi que la bonne entente entre le clergé, les autorités civiles et le monde ouvrier, dont nous avons généralement lieu d'être fiers au Canada.

On sait que d'autres développements sont maintenant en vue aux Sept-Iles, à Havre Saint-Pierre et ailleurs. Les riches gisements d'ilménite, de fer, de minerais divers que l'on trouve un peu partout, à l'intérieur des terres, amèneront dans un avenir prochain des réalisations surprenantes. Les députés actuels du comté de Saguenay, Monsieur Frédéric Dorion à Ottawa, et le Dr Arthur Leclerc à Québec, connaissent fort bien la Côte Nord. Ils en ont visité tous les villages. Ils s'intéressent très activement à tous ses progrès matériels et moraux.

La Côte Nord n'est plus si lointaine non plus; les moyens de l'atteindre sont nombreux: routes, bateaux, avions. Elle n'est plus ignorée. Tout le monde parle de son avenir.

Elle n'est plus au premier stage de son organisation religieuse, elle forme maintenant un diocèse. Prions Dieu de donner activité féconde et prospérité constante au nouveau diocèse du Golfe Saint-Laurent. Demandons-lui de garder à cette partie de la Province, la foi et toutes les autres nobles vertus de ses pionniers.



LISTE DES PÈRES

BLANCHE, Mgr Gustave

Pointe-aux-Esqui-
maux 1905-1906
Sept-Iles 1906-1916
Chicoutimi
(en résidence) 1904-1905

BLONDEL, Gustave

Natashquan 1904-1905

BOURQUE, Lucien

Godbout 1929-1935
" 1945-1947
Shelter Bay 1935-1945

BRAUD, Alexandre

Ile d'Anticosti 1909-1912
" " 1922-1927

BREARD, François

Ile d'Anticosti 1928-1930
Shelter Bay 1930-1935

BREZEL, Auguste

Manicouagan 1903-1909
Bersimis 1909-1912

BRIERE, Joseph

Rivière Saint-Jean 1912-1915
Bersimis 1915-1919
Havre Saint-Pierre 1919-1920
Clarke City 1920-1921

Brochard, Pierre

Sept-Iles 1903-1904
Pointe-aux-Esqui-
maux 1906-1909

CANTIN, Louis

Clarke City 1921-1931

CHIASSON, Mgr

Patrice-Alexandre

Havre Saint-Pierre 1918-1920

COMEAU, Edgar

Baie Comeau 1942-1945

CONAN, Jean-Marie

Sept-Iles 1903-1907
Clarke City 1907-1908

DECQ, Charles

Rivière Pentecôte 1923-1926
Godbout 1926-1927
Havre Saint-Pierre 1927-1930

DELANOE, Louis

Ile d'Anticosti 1908-1911

DIVET, Arthur

Natashquan 1903-1904
Sept-Iles 1904-1912
" 1915-1936
Rivière Pentecôte 1912-1915

DOUCET, Denis

Bersimis 1920-1942
Sept-Iles 1942-1944

FITZGERALD, Georges

Baie Comeau 19237-1941

GAGNE, Louis-Philippe

Bersimis	1925-1926
Shelter Bay	1926-1930
Ile d'Anticosti	1930-1931
Blanc-Sablon	1931-1934
Godbout	1934-1936
Baie Comeau	1936-1948

GALLANT, Arthur

Ile d'Anticosti	1927-1928
Rivière Saint-Jean	1928-1938
Sainte-Thérèse du Colombier	1938-194..

GALLIX, Etienne

Magpie	1903-1909
Pointe-aux-Esqui- maux	1909-1921

GALLIX, Joseph

Magpie	1903-1907
Natashquan	1907-1931
Clarke City	1931-1935
Havre Saint-Pierre	1936-1942

GARNIER, Louis

Manicouagan	1903-1905
Ile d'Anticosti	1907-1908
Natashquan	1908-1918
Rivière-au-Tonnerre	1918-1945
Baie Comeau	1945-19....

HERY, Louis

Rivière-au-Tonnerre	1903-1917
---------------------	-----------

HESRY, François

Rivière-au-Tonnerre	1903-1910
Blanc-Sablon	1910-1931
Ile d'Anticosti	1931-1939

HULAUD, Jean-Marie

Rivière-au-Tonnerre	1910-1915
Rivière Pentecôte	1915-1921
Havre Saint-Pierre	1921-1922
" "	1930-1931
Natashquan	1931-1943
Ile d'Anticosti	1943-1946

JAUFFRET, André

Ile d'Anticosti	1914-1916
Sept-Iles	1916-1917
Bersimis	1917-1923

JAUFFRET, Emile

Natashquan	1904-1907
Clarke City	1908-1918
Rivière Saint-Jean	

JONES, Joseph

Blanc-Sablon	1942-1945
Rivière Pentecôte	1945-1946

KERDELHUE, René

Rivière Saint-Jean	1907-1913
Sept-Iles	1913-1914
Havre Saint-Pierre	1914-1918
Ile d'Anticosti	1920-1921

LABRIE, Gérard

Blanc-Sablon	1940-1942
--------------	-----------

LABRIE, Mar**Napoléon-Alexandre**

Bersimis	1923-1930
Pointe-aux-Outar- des	1930-1932
Baie Rouge	1932-1938
Havre Saint-Pierre	1938-1946
Baie Comeau	1946-19....

LAIZE, Joseph

Rivière Pentecôte 1903-1905

LAPOINTE, Joachim

Havre Saint-Pierre 1934-1936

Bersimis 1936-1938

Rivière Saint-Jean 1938-1939

Godbout 1939-1945

Shelter Bay 1945-19....

LEBEL, LudgerPointe-aux-Outar-
des 1932-1936

Rivière Pentecôte 1936-1940

Ile d'Anticosti 1940-1943

Natashquan 1943-19....

LEDORE, Louis (sén)Pointe-aux-Esqui-
maux 1905-1914
" " " 1924-1930**LEGRESLEY, Gustave**

Baie Comeau 1946-19....

LEGRESLEY, Joseph-E.

Ruisseau-Vert 1944-1945

Pointe-aux-Outar-
des 1945-19....**LEJOLLEC, Jean**

Bersimis 1910-1914

LESTRAT, Joseph

Ile d'Anticosti 1904-1905

" " 1912-1913

" " 1927-1930

Manicouagan 1905-1907

Rivière Pentecôte 1907-1912

Rivière Saint-Jean 1914-1927

Havre Saint-Pierre 1930-19....

LEVENTOUX, Julien-Marie

Rivière Pentecôte 1905-1912

Ile d'Anticosti 1912-1920

" " 1921-1922

Havre Saint-Pierre 1920-1921

" " (Mgr) 1922-1938

METHOT, Moïse

Blanc-Sablon 1945-1946

MICHAUD, Félix

Baie Rouge 1942-1946

Havre Saint-Pierre 1946-19....

NONORGUES, Louis

Rivière Pentecôte 1903-1907

Sept-Iles 1907-1911

OUELLET, Onésime

Rivière Saint-Jean 1939-1947

PETEL, François

Bersimis 1909-1916

" 1919-1920

Rivière Saint-Jean 1916-1919

PIHAN, Isidore

Natashquan 1903-1904

POTTIER, FerdinandPointe-aux-Esqui-
maux 1903-1905**POULIN, Alfred**

Bersimis 1928-1934

Blanc-Sablon 1934-1938

Baie Rouge 1938-1940

Rivière Pentecôte 1940-1948

PROULX, Antonio

Rivière Saint-Jean 1927-1928
 Clarke City 1935-1936
 Godbout 1936-1939
 Ile d'Anticosti 1939-1940

REGNAULT, Etienne

Rivière Pentecôte 1920-1936
 Sept-Iles 1936-1942
 Havre Saint-Pierre 1942-1947

RICHARD, Auguste

Rivière-au-Tonnerre 1945-19....

ROBIN, Joseph

Pointe-aux-Esqui-
 maux 1903-1905
 " " " 1918-1924
 Ile d'Anticosti 1905-1910
 Sept-Iles 1912-1915
 Rivière-au-Tonnerre 1915-1918

ROBITAILLE, Chs-Eugène

Clarke City 1936-1948

ROY, Charles-Judson

Baie Comeau 1941-1942

ROY, Henri

Pointe-aux-Esqui-
 maux 1924-1927
 Godbout 1927-1929

ROY, Liguori

Ile d'Anticosti 1946-19....

SIROIS, Luc

Bersimis 1934-1945
 Pointe-aux-Outar-
 des 1941-1942
 Forestville 1945-19....

TAILLARDAT, Jean

Rivière Pentecôte 1931-1934
 Havre Saint-Pierre 1931-1934
 Ruisseau-Vert 1934-19....

TORTELLIER, Auguste

Sept-Iles 1912-1913
 Bersimis 1913-1916
 " 1920-1921
 Clarke City 1916-1920
 Rivière Pentecôte 1922-nov.

TRAVERT, Edouard

Ile d'Anticosti 1904-1907

VINCENT, Léopold

Sept-Iles 1911-1912
 " " 1914-1917
 Bersimis 1912-1913



TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE I

LES PIONNIERS

Les Terreneuviens. — Les gars de Berthier. — Les Gas-pésiens. — Les Madelinots. — Le choix des villages	1
---	---

CHAPITRE II

LES PREMIERS MISSIONNAIRES

Le Père Lecourtois, eudiste. — Tante Pélagie. — Le Père Ternet. — Le Père Arnaud. — L'abbé Nadaud. — L'abbé Villeneuve	14
--	----

CHAPITRE III

PREMIERS CONTACTS DES PERES EUDISTES AVEC LA COTE NORD

Le départ de France. — Rimouski. — A bord du King Edward. — Les Pères Eudistes au travail. — Les hardis rameurs. — Le sifflet de la mort	24
--	----

CHAPITRE IV

LA PECHE

Les loups-marins. — La morue. — Les marsouins. — Le capelan	39
--	----

CHAPITRE V

LA CHASSE

1) Les Indiens. — Les Blancs. — La vente de la four- rure. — Les drames de la forêt	60
2) Un épisode de la chasse: Mort tragique et édifiante de Willie et d'Edgar Collin	85

CHAPITRE VI

LA POSTE

Sac au dos. — En cométique. — Jos. Hébert. —	
Les postillons. — L'arrivée du premier bateau	99

CHAPITRE VII

LES VOYAGES SUR LA COTE NORD

Le cométique: ses avantages, ses dangers. — Nuits à la belle étoile. — La mort des Pères Conan et Pétel. —	
Comment le Père LeStrat et Monsieur Grogan s'en tirent	110

CHAPITRE VIII

LES ESSAIS DE PROGRES

Une estacade (1). — Un pont. — Un quai à Natashquan. —	
Un quai à la Rivière-au-Tonnerre. — Embryons de routes	
ça et là	129

CHAPITRE IX

LE PROGRES

Les usines de pulpe: Clarke City, Baie Comeau. — Les chantiers. — Le drame du Lac des Quinze Milles. —	
Le Père Tortelier	150

CHAPITRE X

LE PROGRES

Navigation et commerce. — Humbles débuts. — Les goélettes. — Les frères Holliday. — Les naufrages. — La Compagnie Clarke Steamship	165
--	-----

(1) Digue à claire voie pour protéger un terrain.

CHAPITRE XI

LE PROGRES

La santé. — Les dispensaires. — L'Hôpital Saint-Jean-Eudes	179
--	-----

CHAPITRE XII

LE PROGRES

La colonisation — La Pointe-aux-Outardes. — Ragueneau. Taillardat. — Sainte-Thérèse du Colombier	199
--	-----

CHAPITRE XIII

ANTICOSTI

Aspect physique. — Un peu d'histoire. — De Louis Jolliet à Henri Menier. — Quelques souvenirs	213
---	-----

CHAPITRE XIV

LA VIE RELIGIEUSE ET MORALE

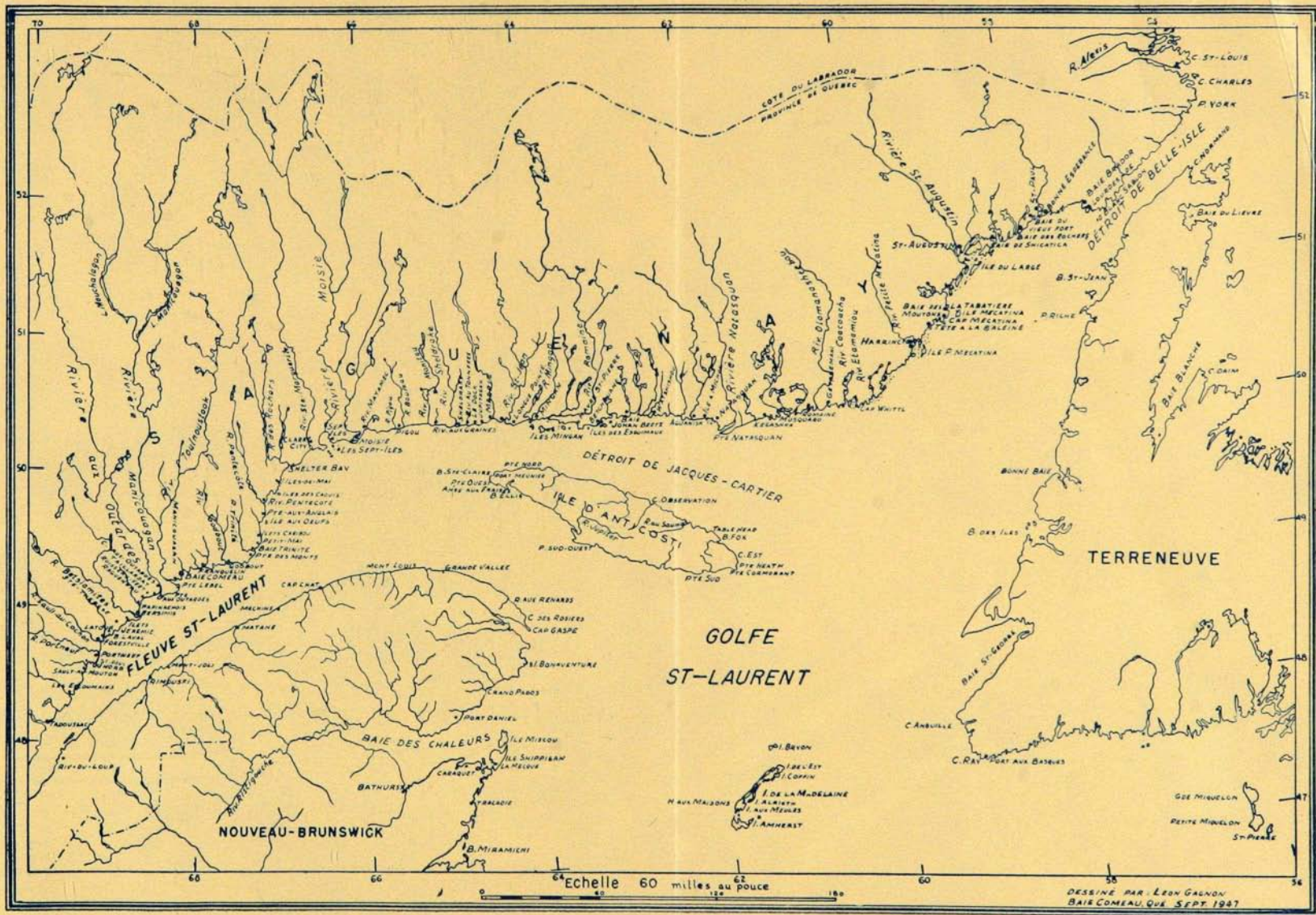
Première tournée épiscopale de Monseigneur Blanche. Les fêtes religieuses. — Les églises. — Les écoles. — Une Ecole Normale à Havre Saint-Pierre. — Un témoignage de vie chrétienne et d'action catholique à Franquelin	226
---	-----

CHAPITRE XV

LES CHEFS DU TROUPEAU

Monseigneur Gustave Blanche	256
Monseigneur Alexandre-Patrice Chiasson	264
Monseigneur Julien-Marie Leventoux	268
Monseigneur Napoléon-Alexandre LaBrie	276
COUP D'OEIL SUR L'AVENIR	287

CARTE DU GOLFE ST-LAURENT



BNQ



000 371 995